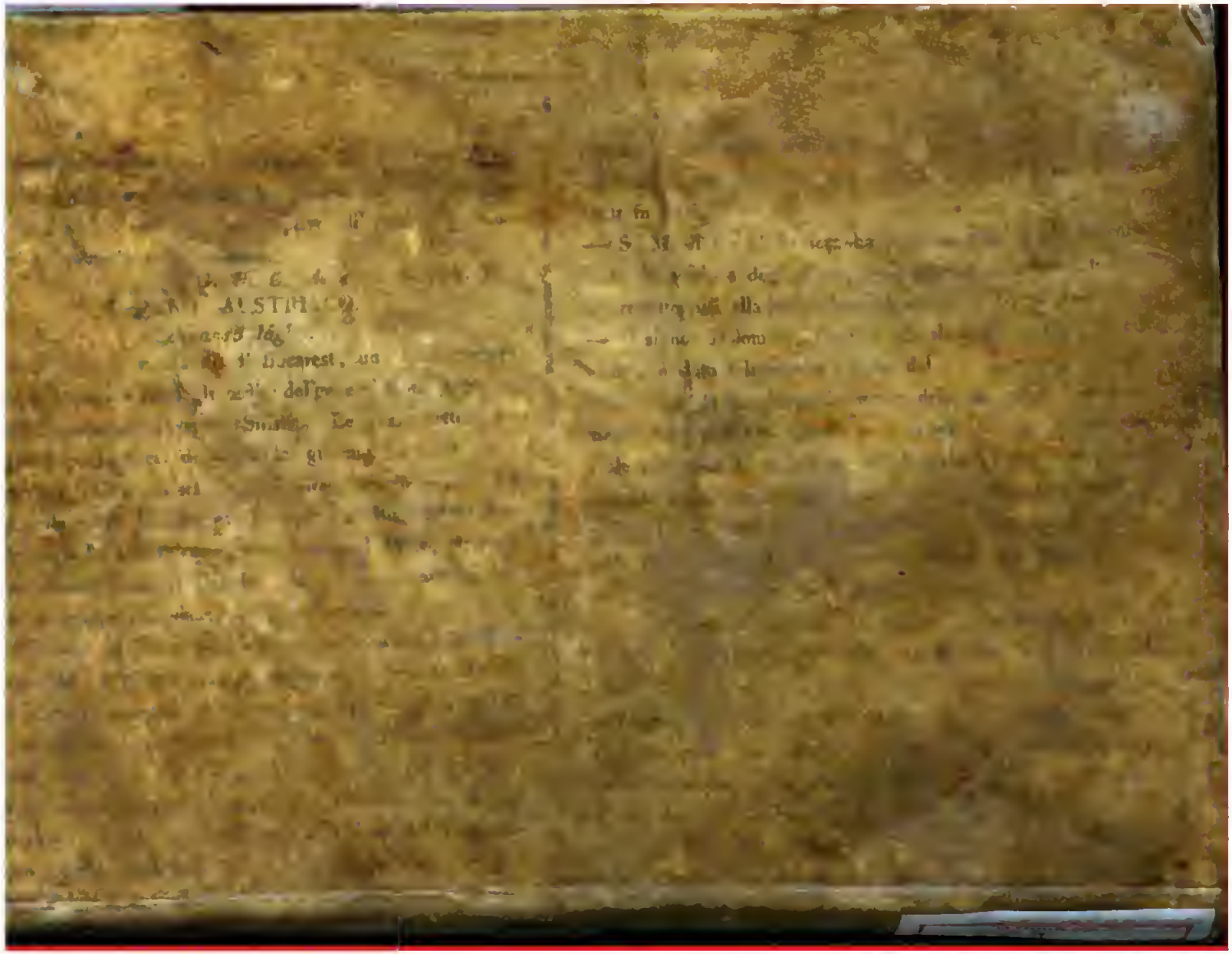
Digitized by Google

Digitized by Google

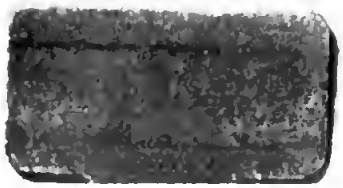


Digitized by Google

NAZIONALE
B. Prov.
COLL.
11
14
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
NAPOLI

VA 1
1525364

7821
BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio XIV
Palchetto D
Num.° d' ordine 1 8184



B. Prov.
Coll. 11 (14)

118
1
7

Digitized by Google

Digitized by Google

COLLECTION

DES

CLASSIQUES FRANÇOIS.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ,
IMPRIMEUR DU ROI,
Rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Digitized by Google

ŒUVRES

DE

P. CORNEILLE

AVEC LES NOTES

DE TOUS LES COMMENTATEURS.

TOME SEPTIÈME.

A PARIS,
CHEZ LEFÈVRE, LIBRAIRE,
RUE DE L'ÉPERON, N° 6.
M DCCC XXIV.

Digitized by Google

PERTHARITE,

ROI DES LOMBARDS,

TRAGÉDIE.

1653.

Digitized by Google

Digitized by Google

AU LECTEUR.

La mauvaise réception que le public a faite à cet ouvrage m'avertit qu'il est temps que je sonne la retraite, et que des préceptes de mon Horace je ne songe plus à pratiquer que celui-ci :

Solve senescentem maturè sanus equum, ne
Peccet ad extremum ridendus et ilia ducat.

Il vaut mieux que je prenne congé de moi-même que d'attendre qu'on me le donne tout-à-fait ; et il est juste qu'après vingt années de travail je commence à m'apercevoir que je deviens trop vieux pour être encore à la mode. J'en remporte cette satisfaction, que je laisse le théâtre françois en meilleur état que je ne l'ai trouvé, et du côté de l'art, et du côté des mœurs : les grands génies qui lui ont prêté leurs veilles, de mon temps, y ont beaucoup contribué ; et je me flatte jusqu'à penser que mes soins n'y ont pas

nui: il en viendra de plus heureux après nous qui le mettront à sa perfection, et achèveront de l'épurer; je le souhaite de tout mon cœur. Cependant agréez que je joigne ce malheureux poëme aux vingt et un qui l'ont précédé avec plus d'éclat; ce sera la dernière importunité que je vous ferai de cette nature: non que j'en fasse une résolution si forte qu'elle ne se puisse rompre; mais il y a grande apparence que j'en demeurerai là. Je ne vous dirai rien pour la justification de *Pertharite;* ce n'est pas ma coutume de m'opposer au jugement du public: mais vous ne serez pas fâché que je vous fasse voir à mon ordinaire les originaux dont j'ai tiré cet événement, afin que vous puissiez séparer le faux d'avec le vrai, et les embellissements de nos feintes d'avec la pureté de l'histoire. Celui qui l'a écrite le premier a été Paul, diacre, à la fin de son quatrième livre, et au commencement du cinquième *des Gestes des Lombards;* et, pour n'y mêler rien du mien, je vous en donne la traduction fidèle qu'en a faite Antoine du Verdier dans ses diverses leçons: j'y ajoute un mot d'Erycius Putcanus, pour quelques circonstances en quoi ils diffèrent, et je le laisse en latin de peur de corrompre la beauté de son langage par la foiblesse de mes expressions. Flavius Blondus, dans son *Histoire de la Décadence de l'Empire romain*, parle encore

de Pertharite; mais comme il le fait chasser de son royaume étant encore enfant, sans nommer Rodelinde qu'à la fin de sa vie, je n'ai pas cru qu'il fût à propos de vous produire un témoin qui ne dit rien de ce que je traite.

ANTOINE DU VERDIER,

LIVRE IV DE SES DIVERSES LEÇONS, CHAP. XII.

Pertharite fut fils d'Aripert, roi des Lombards, lequel, après la mort du père, régna à Milan; et Gondebert, son frère, à Pavie: et étant survenue quelque noise et querelle entre les deux frères, Gondebert envoya Garibalde, duc de Turin, par-devers Grimoald, comte de Bénévent, capitaine généreux, le priant de le vouloir secourir contre Pertharite, avec promesse de lui donner une sienne sœur en mariage. Mais Garibalde, usant de trahison envers son seigneur, persuada à Grimoald d'y venir pour occuper le royaume, qui, par la discorde des frères, étoit en fort mauvais état, et prochain de sa ruine. Ce qu'entendant Grimoald se dépouilla de sa comté de Bénévent, de laquelle il fit comte son fils, et, avec le plus de force qu'il put assembler, se mit en chemin pour aller à Pavie, et par toutes les cités où il passa s'acquit plusieurs amis pour s'en aider à prendre le royaume. Étant arrivé à Pavie, et parlé qu'il eut à Gondebert, il le tua par l'intelligence et moyen de Garibalde, et occupa le royaume. Pertharite, entendant ces nouvelles, abandonna Rodelinde sa femme et un sien petit-fils, lesquels Grimoald confina à Bénévent, et s'enfuit, et retira vers Cacan, roi des Avarriens ou Huns. Grimoald ayant confirmé et établi son royaume à Pavie, entendant que Pertharite s'étoit sauvé vers Cacan, lui envoya ambassadeurs pour lui faire entendre que s'il gardoit Pertharite en son royaume, il ne jouiroit plus de la paix qu'il avoit eue avec

les Lombards, et qu'il auroit un roi pour ennemi. Suivant laquelle ambassade, le roi des Avarriens appela en secret Pertharite, lui disant qu'il allât la part où il voudroit, afin que par lui les Avarriens ne tombassent en l'inimitié des Lombards : ce qu'ayant entendu, Pertharite s'en retournant en Italie, vint trouver Grimoald, soy fiant en sa clémence; et, comme il fut près de la ville de Lodi, il envoya devant un sien gentilhomme nommé Unulphe, auquel il se fioit grandement, pour advertir Grimoald de sa venue. Unulphe, se présentant au nouveau roi, lui donna avis comme Pertharite avoit recours à sa bonté, à laquelle il se venoit librement soumettre, s'il lui plaisoit l'accepter. Quoi entendant, Grimoald lui promit et jura de ne faire aucun déplaisir à son maître, lequel pouvoit venir sûrement, quand il voudroit, sur sa foi. Unulphe ayant rapporté telle réponse à son seigneur Pertharite, icelui vint se présenter devant Grimoald, et se prosterner à ses pieds, lequel le reçut gracieusement, et le baisa. Quoi fait, Pertharite lui dit : « Je vous suis serviteur; et, sachant que vous êtes très chrétien et ami de « piété, bien que je pusse vivre entre les païens, néanmoins, me confiant en votre douceur et débonnaireté, « me suis venu rendre à vos pieds. » Lors Grimoald, usant de ses serments accoutumés, lui promit, disant : « Par « celui qui m'a fait naître, puisque vous avez recours à « ma foi, vous ne souffrirez mal aucun en chose qui soit, « et donnerai ordre que vous pourrez honnêtement vivre. » Ce dit, lui ayant fait donner un bon logis, commanda qu'il fût entretenu selon sa qualité, et que toutes choses à lui nécessaires lui fussent abondamment baillées. Or, comme Pertharite eut pris congé du roi, et se fut retiré en son logis, advint que soudain les citoyens de Pavie à grandes troupes accoururent pour le voir et saluer,

comme l'ayant auparavant connu et honoré. Mais voici de combien peut nuire une mauvaise langue. Quelques flatteurs et malins, ayant pris garde aux caresses faites par le peuple à Pertharite, vinrent trouver Grimoald, et lui firent entendre que si bientôt il ne faisoit tuer Pertharite, il étoit en branle de perdre le royaume et la vie, lui assurant qu'à cette fin tous ceux de la ville lui faisoient la cour. Grimoald, homme facile à croire, et bien souvent trop de léger, s'étonna aucunement; et, atteint de défiance, ayant mis en oubli sa promesse, s'enflamma subitement de colère, et dès-lors jura la mort de l'innocent Pertharite, commençant à prendre avis en soi par quel moyen et en quelle sorte il lui pourroit le lendemain ôter la vie, pour ce que lors étoit trop tard; et à ce soir lui envoya diverses sortes de viandes, et vins des plus friands en grande abondance pour le faire enivrer, afin que par trop boire et manger, et étant enseveli en vin et à dormir, il ne pût penser aucunement à son salut: mais un gentilhomme qui avoit jadis été serviteur du père de Pertharite, qui lui portoit de la viande de la part du roi, baissant la tête sous la table, comme s'il lui eût voulu faire la révérence et embrasser le genouil, lui fit savoir secrètement que Grimoald avoit délibéré de le faire mourir; dont Pertharite commanda à l'instant à son échanson qu'il ne lui versât autre breuvage durant le repas qu'un peu d'eau dans sa coupe d'argent. Tellement qu'étant Pertharite invité par les courtisans, qui lui présentoient les viandes de diverses sortes, de faire brindes, et ne laisser rien dans sa coupe pour l'amour du roi; lui, pour l'honneur et révérence de Grimoald, promettoit de la vider du tout, et toutefois ce n'étoit qu'eau qu'il buvoit. Les gentilshommes et serviteurs rapportèrent à Grimoald comme Pertharite haussoit le gobelet, et buvoit à sa bonne grace démesurément:

de quoi se réjouissant, Grimoald dit en riant : « Cet « yvrongne boive son saoul seulement, car demain il « rendra le viu mêlé avec son sang. » Le soir même il envoya ses gardes entourer la maison de Pertharite, afin qu'il ne s'en pût fuir ; lequel, après qu'il eut soupé, et que tous furent sortis de la chambre, lui demeuré seul avec Unulphe, et le page qui avoit accoutumé le vêtir, lesquels étoient les deux plus fidèles serviteurs qu'il eût, leur découvrit comme Grimoald avoit entrepris de le faire mourir : pour à quoi obvier, Unulphe lui chargea sur les épaules les couvertes d'un lit, une coutre, et une peau d'ours qui lui couvroit le dos et le visage ; et comme si c'eût été quelque rustique ou faquin, commença de grande affection à le chasser à grands coups de bâton hors de la chambre, et à lui faire plusieurs outrages et vilainies, tellement que chassé, et ainsi battu, il se laissoit choir souvent en terre : ce que voyant les gardes de Grimoald qui étoient en sentinelle à l'entour de la maison, demandèrent à Unulphe que c'étoit : « C'est, répondit-il, « un maraud de valet que j'ai, qui, outre mon comman- « dement, m'avoit dressé mon lit en la chambre de cet « yvrongne Pertharite, lequel est tellement rempli de « vin qu'il dort comme mort ; et partant, je le frappe. » Eux entendant ces paroles, les croyant véritables, se réjouirent tous, et ne pensant que Pertharite fût ce valet, lui firent place et à Unulphe, et les laissèrent aller. La même nuit Pertharite arriva en la ville d'Ast, et de là passa les monts, et vint en France. Or, comme il fut sorti, et Unulphe après, le fidèle page avoit diligemment fermé la porte après lui, et demeura seul dedans la chambre, là où le lendemain les messagers du roi vinrent pour mener Pertharite au palais ; et, ayant frappé à l'huis, le page prioit d'attendre, disant : « Pour Dieu, ayez pitié

« de lui, et laissez-le achever de dormir; car, étant encore « lassé du chemin, il dort de profond sommeil. » Ce que lui ayant accordé, le rapportèrent à Grimoald, lequel dit que tant mieux, et commanda que, quoi que ce fût, on y retournât, et qu'ils l'amenassent; auquel commandement les soldats revinrent heurter de plus fort à l'huis de la chambre; et le page les pria de permettre qu'il reposât encore un peu; mais ils crioient et tempêtoient de tant plus, disant : « N'aura meshuy dormi assez cet yvron- « gne? » Et en un même temps rompirent à coups de pied la porte, et entrés dedans cherchèrent Pertharite dans le lit; mais, ne le trouvant point, demandèrent au page où il étoit, lequel leur dit qu'il s'en étoit fui. Lors ils prindrent le page par les cheveux, et le menèrent en grande furie au palais; et comme ils furent devant le roi, dirent que Pertharite avoit fait vie, à quoi le page avoit tenu la main, dont il méritoit la mort. Grimoald demanda par ordre par quel moyen Pertharite s'étoit sauvé; et le page lui conta le fait de la sorte qu'il étoit advenu. Grimoald, connoissant la fidélité de ce jeune homme, voulut qu'il fût un de ses pages, l'exhortant à lui garder cette foi qu'il avoit à Pertharite, lui promettant en outre de lui faire beaucoup de bien. Il fit venir en après Unulphe devant lui, auquel il pardonna de même, lui recommandant sa foi et sa prudence : quelques jours après, il lui demanda s'il ne vouloit pas être bientôt avec Pertharite; à quoi Unulphe, avec serment, répondit que plutôt il auroit voulu mourir avec Pertharite que vivre en tout autre lieu en tout plaisir et délices. Le roi fit pareille demande au page, à savoir-mon s'il trouvoit meilleur de demeurer avec soi au palais que de vivre avec Pertharite en exil; mais le page lui ayant répondu comme Unulphe avoit fait, le roi, prenant en bonne part leurs paroles, et louant

la foi de tous deux, commanda à Unulphe demander tout ce qu'il voudroit de sa maison, et qu'il s'en allât en toute sûreté trouver Pertharite. Il licencia et donna congé de même au page, lequel avec Unulphe, portant avec eux, par la courtoisie, et libéralité du roi, ce qui leur étoit de besoin pour leur voyage, s'en allèrent en France trouver leur desiré seigneur Pertharite.

Digitized by Google

ERYCIUS PUTEANUS,

HISTORIÆ BARBARICÆ, LIB. II, N° XV.

Tàm tragico nuncio obstupefactus Pertharitus, ampliùsque tyrannum quam fratrem timens, fugam ad Cacanum Hunnorum regem arripuit, Rodelindâ uxore et filio Cuniperto Mediolani relictis: sed jam magnâ suî parte miser, et in carissimis pignoribus captus, cùm à rege hospite rejiceretur, ad hostem redire statuit, et cujus sævitiam timuerat, clementiam experiri. Quid votis obesset? non regnum, sed incolumitas quærebatur. Etenim Pertharitus, quasi pati jam fortunæ contumeliam posset, fratre occiso, supplex esse sustinuit: et quia ampliùs putavit Grimoaldus, reddere vitam, quam regnum eripere, facilis fuit. Longè tamen aliud fata ordiebantur: ut nec securus esset, qui parcere voluit; nec liber à discrimine, qui salutem duntaxat pactus erat. Atque intereà rex novus, destinatis nuptiis potentiam firmaturus, desponsam sibi virginem tori sceptrìque sociam assumit. Et sic in familiâ Ariperti regium permanere nomen videbatur; quippè post filios gener diadema sumpserat. Venit igitur Ticinum Pertharitus, et, suæ oblitus appellationis, sororem reginam salutavit. Plenus mutuæ benevolentiæ hic congressus fuit, ac planè redire ad felicitatem profugus videbatur, nisi quòd non imperaret. Domus et familia quasi proximam nupero splendori vitam acturo datur. Quid fit? Visendi et salutandi causâ cùm frequentes confluerent, partìm Longobardi, partìm Insubres, humanitatis regem pœnituit. Sic officia nocuere: et quia in exemplum benignitas miserantis valuit, extincta est. A

populo coli, et regnum moliri, juxtà habitum. Itaque, ut rex metu solveretur, secundum parricidium non exhorruit. Nuper manu, nunc imperio cruentus, morti Pertharitum destinat. Sed nihil insidiæ, nihil percussores immissi potuêre: elapsus est. Amicâ et ingeniosâ Unulphi fraude beneficium salutis stetit, qui inclusum et obsessum ursinâ pelle circumtegens, et tanquam pro mancipio pellens, cubiculo ejecit. Dolum ingesta quoque verbera vestiebant: et quia nox erat, falli satellites potuêre. Facinus quemadmodùm regi displicuit, ità fidei exemplum laudatum est.

ACTEURS.

PERTHARITE, roi des Lombards.
GRIMOALD, comte de Bénévent, ayant conquis le royaume des Lombards sur Pertharite.
GARIBALDE, duc de Turin.
UNULPHE, seigneur lombard.
RODELINDE, femme de Pertharite.
ÉDUIGE, sœur de Pertharite.
SOLDATS.

La scène est à Milan.

Google

PERTHARITE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

RODELINDE, UNULPHE.

RODELINDE.

Oui, l'honneur qu'il me rend ne fait que m'outrager.
Je vous le dis encor, rien ne peut me changer[1];
Ses conquêtes pour moi sont des objets de haine;
L'hommage qu'il m'en fait renouvelle ma peine;
Et, comme son amour redouble mon tourment,
Si je le hais vainqueur, je le déteste amant.
Voilà quelle je suis, et quelle je veux être[2],
Et ce que vous direz au comte votre maître.

UNULPHE.

Dites : au roi, madame[3].

RODELINDE.

Ah! je ne pense pas

[1] VARIANTE. Je vous le dis encor, rien ne me peut changer.

[2] VAR. Voilà quelle je suis, et quelle je dois être.

[3] VAR. Nommez-le roi, madame.

Que de moi Grimoald exige un cœur si bas;
S'il m'aime, il doit aimer cette digne arrogance
Qui brave ma fortune et remplit ma naissance [1].
Si d'un roi malheureux et la fuite et la mort
L'assurent dans son trône à titre du plus fort,
Ce n'est point à sa veuve à traiter de monarque
Un prince qui ne l'est qu'à cette triste marque.
Qu'il ne se flatte point d'un espoir décevant:
Il est toujours pour moi comte de Bénévent,
Toujours l'usurpateur du sceptre de nos pères,
Et toujours, en un mot, l'auteur de mes misères.

UNULPHE.

C'est ne connoître pas la source de vos maux,
Que de les imputer à ses nobles travaux;
Laissez à sa vertu le prix qu'elle mérite,
Et n'en accusez plus que votre Pertharite.
Son ambition seule...

RODELINDE.

Unulphe, oubliez-vous
Que vous parlez à moi, qu'il étoit mon époux?

UNULPHE.

Non: mais vous oubliez que, bien que la naissance
Donnât à son aîné la suprême puissance,

[1] On est toujours étonné de cette foule d'impropriétés, de cet amas de phrases louches, irrégulières, incohérentes, obscures, et de mots qui ne sont point faits pour se trouver ensemble; mais on ne remarquera pas ces fautes qui reviennent à tout moment dans *Pertharite*. Cette pièce est si au-dessous des plus mauvaises de notre temps, que presque personne ne peut la lire. Les remarques sont inutiles. (V.)

Il osa toutefois partager avec lui
Un sceptre dont son bras devoit être l'appui;
Qu'on vit alors deux rois en votre Lombardie,
Pertharite à Milan, Gundebert à Pavie,
Dont ce dernier, piqué par un tel attentat,
Voulut entre ses mains réunir son état,
Et ne put voir long-temps en celles de son frère[1]...

RODELINDE.

Dites qu'il fut rebelle aux ordres de son père.
Le roi, qui connoissoit ce qu'ils valoient tous deux,
Mourant entre leurs bras, fit ce partage entre eux:
Il vit en Pertharite une ame trop royale
Pour ne lui pas laisser une fortune égale;
Et vit en Gundebert un cœur assez abject
Pour ne mériter pas son frère pour sujet.

[1] Cette exposition est très obscure: un Unulphe, un Gundebert, un Grimoald, annoncent d'ailleurs une tragédie bien lombarde. C'est une grande erreur de croire que tous ces noms barbares de Goths, de Lombards, de Francs, puissent faire sur la scène le même effet qu'Achille, Iphigénie, Andromaque, Électre, Oreste, Pyrrhus. Boileau se moque, avec raison, de celui *qui, pour son héros, va choisir Childebrand.* Les Italiens eurent grande raison, et montrèrent le bon goût qui les anima long-temps, lorsqu'ils firent renaître la tragédie au commencement du seizième siècle; ils prirent presque tous les sujets de leurs tragédies chez les Grecs. Il ne faut pas croire qu'un meurtre commis dans la rue Tiquetonne ou dans la rue Barbette, que des intrigues politiques de quelques bourgeois de Paris, qu'un prevôt des marchands, nommé Marcel, que les sieurs Aubert et Fauconnau, puissent jamais remplacer les héros de l'antiquité. Nous n'en dirons pas plus sur cette pièce: voyez seulement les endroits où Racine a taillé en diamants brillants les cailloux bruts de Corneille. (V.)

Ce n'est pas attenter aux droits d'une couronne
Qu'en conserver la part qu'un père nous en donne ;
De son dernier vouloir c'est se faire des lois,
Honorer sa mémoire, et défendre son choix.

UNULPHE.

Puisque vous le voulez, j'excuse son courage ;
Mais condamnez du moins l'auteur de ce partage,
Dont l'amour indiscret pour des fils généreux,
Les faisant tous deux rois, les a perdus tous deux.
Ce mauvais politique avoit dû reconnoître
Que le plus grand état ne peut souffrir qu'un maître,
Que les rois n'ont qu'un trône et qu'une majesté,
Que leurs enfants entre eux n'ont point d'égalité,
Et qu'enfin la naissance a son ordre infaillible
Qui fait de leur couronne un point indivisible.

RODELINDE.

Et toutefois le ciel par les événements
Fit voir qu'il approuvoit ses justes sentiments.
Du jaloux Gundebert l'ambitieuse haine
Fondant sur Pertharite y trouva tôt sa peine.
Une bataille entre eux vidoit leur différent ;
Il en sortit défait, il en sortit mourant :
Son trépas nous laissoit toute la Lombardie,
Dont il nous envioit une foible partie ;
Et j'ai versé des pleurs, qui n'auroient pas coulé,
Si votre Grimoald ne s'en fût point mêlé.
Il lui promit vengeance, et sa main plus vaillante
Rendit après sa mort sa haine triomphante :
Quand nous croyions le sceptre en la nôtre affermi,
Nous changeâmes de sort en changeant d'ennemi ;

Et, le voyant régner où régnoient les deux frères,
Jugez à qui je puis imputer nos misères.

UNULPHE.

Excusez un amour que vos yeux ont éteint :
Son cœur pour Éduige en étoit lors atteint ;
Et, pour gagner la sœur à ses desirs trop chère,
Il fallut épouser les passions du frère.
Il arma ses sujets, plus pour la conquérir,
Qu'à dessein de vous nuire ou de le secourir.
Alors qu'il arriva, Gundebert rendoit l'ame,
Et sut en ce moment abuser de sa flamme.
« Bien, dit-il, que je touche à la fin de mes jours,
« Vous n'avez pas en vain amené du secours ;
« Ma mort vous va laisser ma sœur et ma querelle ;
« Si vous l'osez aimer, vous combattrez pour elle. »
Il la proclame reine ; et sans retardement
Les chefs et les soldats ayant prêté serment,
Il en prend d'elle un autre, et de mon prince même :
« Pour montrer à tous deux à quel point je vous aime,
« Je vous donne, dit-il, Grimoald pour époux,
« Mais à condition qu'il soit digne de vous ;
« Et vous ne croirez point, ma sœur, qu'il vous mérite,
« Qu'il n'ait vengé ma mort, et détruit Pertharite,
« Qu'il n'ait conquis Milan, qu'il n'y donne la loi.
« A la main d'une reine il faut celle d'un roi. »
Voilà ce qu'il voulut, voilà ce qu'ils jurèrent,
Voilà sur quoi tous deux contre vous s'animèrent.
Non que souvent mon prince, impatient amant,
N'ait voulu prévenir l'effet de son serment :
Mais contre son amour la princesse obstinée

A toujours opposé la parole donnée;
Si bien que ne voyant autre espoir de guérir,
Il a fallu sans cesse et vaincre et conquérir.
Enfin, après deux ans, Milan par sa conquête
Lui donnoit Éduige en couronnant sa tête,
Si ce même Milan dont elle étoit le prix
N'eût fait perdre à ses yeux ce qu'ils avoient conquis.
Avec un autre sort il prit un cœur tout autre;
Vous fûtes sa captive, et le fîtes le vôtre;
Et la princesse alors, par un bizarre effet,
Pour l'avoir voulu roi, le perdit tout-à-fait.
Nous le vîmes quitter ses premières pensées,
N'avoir plus pour l'hymen ces ardeurs empressées,
Éviter Éduige, à peine lui parler,
Et sous divers prétexte à son tour reculer.
Ce n'est pas que long-temps il n'ait tâché d'éteindre
Un feu dont vos vertus avoient lieu de se plaindre;
Et tant que dans sa fuite a vécu votre époux,
N'étant plus à sa sœur, il n'osoit être à vous:
Mais sitôt que sa mort eut rendu légitime
Cette ardeur qui n'étoit jusque-là qu'un doux crime...

SCÈNE II.

RODELINDE, ÉDUIGE, UNULPHE.

ÉDUIGE.

Madame, si j'étois d'un naturel jaloux,
Je m'inquiéterois de le voir avec vous,
Je m'imaginerois, ce qui pourroit bien être,

Que ce fidèle agent vous parle pour son maître :
Mais comme mon esprit n'est pas si peu discret
Qu'il vous veuille envier la douceur du secret,
De cette opinion j'aime mieux me défendre,
Pour mettre en votre choix celle que je dois prendre,
La régler par votre ordre, et croire avec respect
Tout ce qu'il vous plaira d'un entretien suspect.

RODELINDE.

Le secret n'est pas grand qu'aisément on devine,
Et l'on peut croire alors tout ce qu'on s'imagine.
Oui, madame, son maître a de fort mauvais yeux ;
Et, s'il m'en pouvoit croire, il en useroit mieux.

ÉDUIGE.

Il a beau s'éblouir alors qu'il vous regarde,
Il vous échappera si vous n'y prenez garde.
Il lui faut obéir, tout amoureux qu'il est,
Et vouloir ce qu'il veut, quand et comme il lui plaît.

RODELINDE.

Avez-vous reconnu par votre expérience
Qu'il faille déférer à son impatience ?

ÉDUIGE.

Vous ne savez que trop ce que c'est que sa foi.

RODELINDE.

Autre est celle d'un comte, autre celle d'un roi ;
Et, comme un nouveau rang forme une ame nouvelle,
D'un comte déloyal il fait un roi fidèle.

ÉDUIGE.

Mais quelquefois, madame, avec facilité
On croit des maris morts qui sont pleins de santé ;
Et, lorsqu'on se prépare aux seconds hyménées,

On voit par leur retour des veuves étonnées.

RODELINDE.

Qu'avez-vous vu, madame, ou que vous a-t-on dit?

ÉDUIGE.

Ce mot un peu trop tôt vous alarme l'esprit.
Je ne vous parle pas de votre Pertharite:
Mais il se pourra faire enfin qu'il ressuscite,
Qu'il rende à vos desirs leur juste possesseur;
Et c'est dont je vous donne avis en bonne sœur.

RODELINDE.

N'abusez point d'un nom que votre orgueil rejette.
Si vous étiez ma sœur, vous seriez ma sujette;
Mais un sceptre vaut mieux que les titres du sang,
Et la nature cède à la splendeur du rang.

ÉDUIGE.

La nouvelle vous fâche, et du moins importune
L'espoir déja formé d'une bonne fortune.
Consolez-vous, madame; il peut n'en être rien;
Et souvent on nous dit ce qu'on ne sait pas bien.

RODELINDE.

Il sait mal ce qu'il dit, quiconque vous fait croire
Qu'aux feux de Grimoald je trouve quelque gloire.
Il est vaillant, il régne, et comme il faut régner;
Mais toutes ses vertus me le font dédaigner.
Je hais dans sa valeur l'effort qui le couronne;
Je hais dans sa bonté les cœurs qu'elle lui donne;
Je hais dans sa prudence un grand peuple charmé;
Je hais dans sa justice un tyran trop aimé;
Je hais ce grand secret d'assurer sa conquête,
D'attacher fortement ma couronne à sa tête;

Digitized by Google

Et le hais d'autant plus que je vois moins de jour
A détruire un vainqueur qui règne avec amour.

ÉDUIGE.

Cette haine qu'en vous sa vertu même excite
Est fort ingénieuse à voir tout son mérite;
Et qui nous parle ainsi d'un objet odieux
En diroit bien du mal s'il plaisoit à ses yeux.

RODELINDE.

Qui hait brutalement permet tout à sa haine;
Il s'emporte, il se jette où sa fureur l'entraîne;
Il ne veut avoir d'yeux que pour ses faux portraits:
Mais qui hait par devoir ne s'aveugle jamais;
C'est sa raison qui hait, qui, toujours équitable,
Voit en l'objet haï ce qu'il a d'estimable,
Et verroit en l'aimé ce qu'il y faut blâmer,
Si ce même devoir lui commandoit d'aimer.

ÉDUIGE.

Vous en savez beaucoup.

RODELINDE.

Je sais comme il faut vivre.

ÉDUIGE.

Vous êtes donc, madame, un grand exemple à suivre.

RODELINDE.

Pour vivre l'ame saine on n'a qu'à m'imiter[1].

ÉDUIGE.

Et qui veut vivre aimé n'a qu'à vous en conter?

RODELINDE.

J'aime en vous un soupçon qui vous sert de supplice;

[1] VAR. Qui veut vivre en repos, il n'a qu'à m'imiter.

S'il me fait quelque outrage, il m'en fait bien justice.

ÉDUIGE.

Quoi! vous refuseriez Grimoald pour époux?

RODELINDE.

Si je veux l'accepter, m'en empêcherez-vous?
Ce qui jusqu'à présent vous donne tant d'alarmes,
Sitôt qu'il me plaira, vous coûtera des larmes;
Et, quelque grand pouvoir que vous preniez sur moi,
Je n'ai qu'à dire un mot pour vous faire la loi.
N'aspirez point, madame, où je voudrai prétendre;
Tout son cœur est à moi, si je daigne le prendre:
Consolez-vous pourtant, il m'en fait l'offre en vain;
Je veux bien sa couronne, et ne veux point sa main.
Faites, si vous pouvez, revivre Pertharite,
Pour l'opposer aux feux dont votre amour s'irrite.
Produisez un fantôme, ou semez un faux bruit,
Pour remettre en vos fers un prince qui vous fuit;
J'aiderai votre feinte, et ferai mon possible
Pour tromper avec vous ce monarque invincible,
Pour renvoyer chez vous les vœux qu'on vient m'offrir,
Et n'avoir plus chez moi d'importuns à souffrir.

ÉDUIGE.

Qui croit déja ce bruit un tour de mon adresse,
De son effet sans doute auroit peu d'alégresse,
Et, loin d'aider la feinte avec sincérité,
Pourroit fermer les yeux même à la vérité.

RODELINDE.

Après m'avoir fait perdre époux et diadème,
C'est trop que d'attenter jusqu'à ma gloire même,
Qu'ajouter l'infamie à de si rudes coups.

Connoissez-moi, madame, et désabusez-vous.
Je ne vous cèle point qu'ayant l'ame royale,
L'amour du sceptre encor me fait votre rivale,
Et que je ne puis voir d'un cœur lâche et soumis
La sœur de mon époux déshériter mon fils.
Mais que dans mes malheurs jamais je me dispose
A les vouloir finir m'unissant à leur cause,
A remonter au trône où vont tous mes desirs,
En épousant l'auteur de tous mes déplaisirs!
Non, non, vous présumez en vain que je m'apprête
A faire de ma main sa dernière conquête;
Unulphe peut vous dire en fidèle témoin
Combien à me gagner il perd d'art et de soin.
Si, malgré la parole et donnée et reçue,
Il cessa d'être à vous au moment qu'il m'eut vue,
Aux cendres d'un mari tous mes feux réservés
Lui rendent les mépris que vous en recevez.

SCÈNE III.

GRIMOALD, RODELINDE, ÉDUIGE, GARIBALDE, UNULPHE.

RODELINDE.

Approche, Grimoald, et dis à ta jalouse,
A qui du moins ta foi doit le titre d'épouse,
Si, depuis que pour moi je t'ai vu soupirer,
Jamais d'un seul coup d'œil je t'ai fait espérer;
Ou, si tu veux laisser pour éternelle gêne
A cette ambitieuse une frayeur si vaine,

Dis-moi de mon époux le déplorable sort :
Il vit, il vit encor, si j'en crois son rapport ;
De ses derniers honneurs les magnifiques pompes[1]
Ne sont qu'illusions avec quoi tu me trompes ;
Et ce riche tombeau que lui fait son vainqueur
N'est qu'un appât superbe à surprendre mon cœur.

GRIMOALD.

Madame, vous savez ce qu'on m'est venu dire,
Qu'allant de ville en ville et d'empire en empire
Contre Éduige et moi mendier du secours,
Auprès du roi des Huns il a fini ses jours :
Et si depuis sa mort j'ai tâché de vous rendre...

RODELINDE.

Qu'elle soit vraie ou non, tu n'en dois rien attendre.
Je dois à sa mémoire, à moi-même, à son fils,
Ce que je dus aux nœuds qui nous avoient unis ;
Ce n'est qu'à le venger que tout mon cœur s'applique :
Et, puisqu'il faut enfin que tout ce cœur s'explique,
Si je puis une fois échapper de tes mains,
J'irai porter par-tout de si justes desseins ;
J'irai dessus ses pas aux deux bouts de la terre
Chercher des ennemis à te faire la guerre :
Ou, s'il me faut languir prisonnière en ces lieux,
Mes vœux demanderont cette vengeance aux cieux,
Et ne cesseront point jusqu'à ce que leur foudre
Sur mon trône usurpé brise ta tête en poudre.
Madame, vous voyez avec quels sentiments
Je mets ce grand obstacle à vos contentements.

[1] VAR. De ses derniers devoirs les magnifiques pompes.

Adieu. Si vous pouvez, conservez ma couronne,
Et regagnez un cœur que je vous abandonne.

SCÈNE IV.

GRIMOALD, ÉDUIGE, GARIBALDE, UNULPHE.

GRIMOALD.

Qu'avez-vous dit, madame, et que supposez-vous
Pour la faire douter du sort de son époux?
Depuis quand et de qui savez-vous qu'il respire?

ÉDUIGE.

Ce confident si cher pourra vous le redire.

GRIMOALD.

M'auriez-vous accusé d'avoir feint son trépas?

ÉDUIGE.

Ne vous alarmez point, elle ne m'en croit pas;
Son destin est plus doux veuve que mariée,
Et de croire sa mort vous l'avez trop priée [1].

GRIMOALD.

Mais enfin?

ÉDUIGE.

Mais enfin chacun sait ce qu'il sait;
Et quand il sera temps nous en verrons l'effet.
Épouse-la, parjure, et fais-en une infame:
Qui ravit un état peut ravir une femme;
L'adultère et le rapt sont du droit des tyrans.

[1] VAR. Et de le croire mort vous l'avez trop priée

GRIMOALD.

Vous me donniez jadis des titres différents.
Quand pour vous acquérir je gagnois des batailles,
Que mon bras de Milan foudroyoit les murailles,
Que je semois par-tout la terreur et l'effroi,
J'étois un grand héros, j'étois un digne roi :
Mais depuis que je règne en prince magnanime,
Qui chérit la vertu, qui sait punir le crime,
Que le peuple sous moi voit ses destins meilleurs,
Je ne suis qu'un tyran, parceque j'aime ailleurs.
Ce n'est plus la valeur, ce n'est plus la naissance
Qui donne quelque droit à la toute-puissance;
C'est votre amour lui seul qui fait, des conquérants,
Suivant qu'ils sont à vous, des rois ou des tyrans.
Si ce titre odieux s'acquiert à vous déplaire,
Je n'ai qu'à vous aimer si je veux m'en défaire;
Et ce même moment, de lâche usurpateur,
Me fera vrai monarque en vous rendant mon cœur.

ÉDUIGE.

Ne prétends plus au mien après ta perfidie.
J'ai mis entre tes mains toute la Lombardie :
Mais ne t'aveugle point dans ton nouveau souci [1];
Ce n'est que sous mon nom que tu régnes ici;
Et le peuple bientôt montrera par sa haine
Qu'il n'adoroit en toi que l'amant de sa reine,
Qu'il ne respectoit qu'elle, et ne veut point d'un roi
Qui commence par elle à violer sa foi.

[1] VAR. Mais ne t'aveugle point dans ton ambition :
Si tu régnes ici, ce n'est que sous mon nom.

GRIMOALD.

Si vous étiez, madame, au milieu de Pavie,
Dont vous fit reine un frère en sortant de la vie,
Ce discours, quoique même un peu hors de saison,
Pourroit avoir du moins quelque ombre de raison.
Mais ici, dans Milan, dont j'ai fait ma conquête,
Où ma seule valeur a couronné ma tête,
Au milieu d'un état où tout le peuple à moi
Ne sauroit craindre en vous que l'amour de son roi,
La menace impuissante est de mauvaise grace;
Avec tant de foiblesse il faut la voix plus basse.
J'y règne, et régnerai malgré votre courroux;
J'y fais à tous justice, et commence par vous.

ÉDUIGE.

Par moi?

GRIMOALD.

Par vous, madame.

ÉDUIGE.

Après la foi reçue!
Après deux ans d'amour si lâchement déçue!

GRIMOALD.

Dites après deux ans de haine et de mépris,
Qui de toute ma flamme ont été le seul prix.

ÉDUIGE.

Appelles-tu mépris une amitié sincère?

GRIMOALD.

Une amitié fidèle à la haine d'un frère,
Un long orgueil armé d'un frivole serment,
Pour s'opposer sans cesse au bonheur d'un amant.
Si vous m'aviez aimé, vous n'auriez pas eu honte

D'attacher votre sort à la valeur d'un comte :
Jusqu'à ce qu'il fût roi vous plaire à le gêner,
C'étoit vouloir vous vendre, et non pas vous donner.
Je me suis donc fait roi pour plaire à votre envie ;
J'ai conquis votre cœur au péril de ma vie :
Mais alors qu'il m'est dû, je suis en liberté
De vous laisser un bien que j'ai trop acheté ;
Et votre ambition est justement punie
Quand j'affranchis un roi de votre tyrannie.
Un roi doit pouvoir tout ; et je ne suis pas roi,
S'il ne m'est pas permis de disposer de moi.
C'est quitter, c'est trahir les droits du diadème,
Que sur le haut d'un trône être esclave moi-même ;
Et dans ce même trône où vous m'avez voulu,
Sur moi comme sur tous je dois être absolu :
C'est le prix de mon sang ; souffrez que j'en dispose,
Et n'accusez que vous du mal que je vous cause.

ÉDUIGE.

Pour un grand conquérant que tu te défends mal !
Et quel étrange roi tu fais de Grimoald !
Ne dis plus que ce rang veut que tu m'abandonnes,
Et que la trahison est un droit des couronnes ;
Mais, si tu veux trahir, trouve du moins, ingrat,
De plus belles couleurs dans les raisons d'état.
Dis qu'un usurpateur doit amuser la haine
Des peuples mal domptés en épousant leur reine,
Leur faire présumer qu'il veut rendre à son fils
Un sceptre sur le père injustement conquis,
Qu'il ne veut gouverner que durant son enfance,
Qu'il ne veut qu'en dépôt la suprême puissance,

Digitized by Google

Qu'il ne veut autre titre en leur donnant la loi,
Que d'époux de la reine et de tuteur du roi :
Dis que sans cet hymen ta puissance t'échappe,
Qu'un vieil amour des rois la détruit et la sape ;
Dis qu'un tyran qui règne en pays ennemi
N'y sauroit voir son trône autrement affermi.
De cette illusion l'apparence plausible
Rendroit ta lâcheté peut-être moins visible ;
Et l'on pourroit donner à la nécessité
Ce qui n'est qu'un effet de ta légèreté.

GRIMOALD.

J'embrasse un bon avis, de quelque part qu'il vienne.
Unulphe, allez trouver la reine, de la mienne,
Et tâchez par cette offre à vaincre sa rigueur.
Madame, c'est à vous que je devrai son cœur ;
Et, pour m'en revancher, je prendrai soin moi-même
De faire choix pour vous d'un mari qui vous aime,
Qui soit digne de vous, et puisse mériter
L'amour que, malgré moi, vous voulez me porter.

ÉDUIGE.

Traître ! je n'en veux point que ta mort ne me donne,
Point qui n'ait par ton sang affermi ma couronne.

GRIMOALD.

Vous pourrez à ce prix en trouver aisément.
Remettez la princesse à son appartement,
Duc ; et tâchez à rompre un dessein sur ma vie,
Qui me feroit trembler, si j'étois à Pavie.

ÉDUIGE.

Crains-moi, crains-moi par-tout ; et Pavie, et Milan,
Tout lieu, tout bras est propre à punir un tyran ;

Et tu n'as point de forts où vivre en assurance,
Si de ton sang versé je suis la récompense.

GRIMOALD.

Dissimulez du moins ce violent courroux :
Je deviendrois tyran, mais ce seroit pour vous.

ÉDUIGE.

Va, je n'ai point le cœur assez lâche pour feindre.

GRIMOALD.

Allez donc; et craignez, si vous me faites craindre

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I[1].

ÉDUIGE, GARIBALDE.

ÉDUIGE.

Je l'ai dit à mon traître, et je vous le redis[2],
Je me dois cette joie après de tels mépris;
Et mes ardents souhaits de voir punir son change

[1] Il me paraît prouvé que Racine a puisé toute l'ordonnance de sa tragédie d'*Andromaque* dans ce second acte de *Pertharite*. Dès la première scène, vous voyez Éduige qui est avec son Garibalde précisément dans la même situation qu'Hermione avec Oreste: elle est abandonnée par un Grimoald, comme Hermione par Pyrrhus; et si Grimoald aime sa prisonnière Rodelinde, Pyrrhus aime Andromaque sa captive. Vous voyez qu'Éduige dit à Garibalde les mêmes choses qu'Hermione dit à Oreste: elle a des ardents souhaits de voir punir le change de Grimoald; elle assure sa conquête à son vengeur: il faut servir sa haine pour venger son amour. C'est ainsi qu'Hermione dit à Oreste:

. . . . . Vengez-moi, je crois tout....
Qu'Hermione est le prix d'un tyran opprimé,
Que je le hais; enfin.... que je l'aimai.

Oreste, en un autre endroit, dit à Hermione tout ce que dit ici Garibalde à Éduige:

Le cœur est pour Pyrrhus, et les vœux pour Oreste ...
Et vous le haissez! Avouez-le, madame,

Assurent ma conquête à quiconque me venge.
Suivez le mouvement d'un si juste courroux,
Et sans perdre de vœux obtenez-moi de vous.
Pour gagner mon amour il faut servir ma haine;
A ce prix est le sceptre, à ce prix une reine;
Et Grimoald puni rendra digne de moi
Quiconque ose m'aimer, ou se veut faire roi.

GARIBALDE.

Mettre à ce prix vos feux et votre diadème,
C'est ne connoître pas votre haine et vous-même;
Et qui, sous cet espoir, voudroit vous obéir,
Chercheroit les moyens de se faire haïr.
Grimoald inconstant n'a plus pour vous de charmes,
Mais Grimoald puni vous coûteroit des larmes.

L'amour n'est pas un feu qu'on renferme en une ame;
Tout nous trahit: la voix, le silence, les yeux;
Et les feux mal couverts n'en éclatent que mieux.

Hermione parle absolument comme Éduige, quand elle dit:

Mais cependant ce jour il épouse Andromaque....
Seigneur, je le vois bien, votre ame prévenue
Répand sur mes discours le venin qui la tue.

Enfin l'intention d'Éduige est que Garibalde la serve en détachant le parjure Grimoald de sa rivale Rodelinde; et Hermione veut qu'Oreste, en demandant Astyanax, dégage Pyrrhus de son amour pour Andromaque. Voyez avec attention la scène cinquième du second acte, vous trouverez une ressemblance non moins marquée entre Andromaque et Rodelinde. Voyez la scène cinquième et la première scène de l'acte troisième. (V.)

[2] VAR. Je n'en fais point secret après tant de mépris,
Je l'ai dit à ce traître, et je vous le redis;
Je ne suis plus à moi, je suis à qui me venge,
Et ma conquête est libre au bras le plus étrange.

A cet objet sanglant l'effort de la pitié
Reprendroit tous les droits d'une vieille amitié ;
Et son crime en son sang éteint avec sa vie
Passeroit en celui qui vous auroit servie.
Quels que soient ses mépris, peignez-vous bien sa mort,
Madame, et votre cœur n'en sera pas d'accord.
Quoi qu'un amant volage excite de colère,
Son change est odieux, mais sa personne est chère ;
Et ce qu'a joint l'amour a beau se désunir,
Pour le rejoindre mieux il ne faut qu'un soupir.
Ainsi n'espérez pas que jamais on s'assure
Sur les bouillants transports qu'arrache son parjure.
Si le ressentiment de sa légèreté
Aspire à la vengeance avec sincérité,
En quelques dignes mains qu'il veuille la remettre,
Il vous faut vous donner, et non pas vous promettre,
Attacher votre sort avec le nom d'époux,
A la valeur du bras qui s'armera pour vous.
Tant qu'on verra ce prix en quelque incertitude,
L'oseroit-on punir de son ingratitude?
Votre haine tremblante est un mauvais appui
A quiconque pour vous entreprendroit sur lui;
Et, quelque doux espoir qu'offre cette colère [1],
Une plus forte haine en seroit le salaire.
Donnez-vous donc, madame, et faites qu'un vengeur
N'ait plus à redouter le désaveu du cœur.

ÉDUIGE.

Que vous m'êtes cruel en faveur d'un infame

[1] VAR. Et cet espoir douteux qu'offre votre conquête
A vos feux rallumés exposeroit sa tête.

De vouloir, malgré moi, lire au fond de mon ame,
Où mon amour trahi, que j'éteins à regret,
Lui fait contre ma haine un partisan secret!
Quelques justes arrêts que ma bouche prononce,
Ce sont de vains efforts où tout mon cœur renonce.
Ce lâche malgré moi l'ose encor protéger[1],
Et veut mourir du coup qui m'en pourroit venger.
Vengez-moi toutefois, mais d'une autre manière,
Pour conserver mes jours, laissez-lui la lumière.
Quelque mort que je doive à son manque de foi,
Otez-lui Rodelinde, et c'est assez pour moi;
Faites qu'elle aime ailleurs, et punissez son crime[2]
Par ce désespoir même où son change m'abyme.
Faites plus : s'il est vrai que je puis tout sur vous,
Ramenez cet ingrat tremblant à mes genoux,
Le repentir au cœur, les pleurs sur le visage,
De tant de lâchetés me faire un plein hommage,
Implorer le pardon qu'il ne mérite pas,
Et remettre en mes mains sa vie et son trépas.

GARIBALDE.

Ajoutez-y, madame, encor qu'à vos yeux même
Cette odieuse main perce un cœur qui vous aime,
Et que l'amant fidèle au volage immolé
Expie au lieu de lui ce qu'il a violé.
L'ordre en sera moins rude, et moindre le supplice,
Que celui qu'à mes feux prescrit votre injustice :
Et le trépas en soi n'a rien de rigoureux

[1] VAR. Ce lâche en ses périls s'obstine à s'engager.

[2] VAR. Faites qu'elle aime un autre, et qu'un rival me venge;
Qu'il tombe au désespoir que me donne son change.

A l'égal de vous rendre un rival plus heureux.

ÉDUIGE.

Duc, vous vous alarmez faute de me connoître;
Mon cœur n'est pas si bas qu'il puisse aimer un traître.
Je veux qu'il se repente, et se repente en vain,
Rendre haine pour haine, et dédain pour dédain.
Je veux qu'en vain son ame, esclave de la mienne,
Me demande sa grace, et jamais ne l'obtienne,
Qu'il soupire sans fruit; et, pour le punir mieux,
Je veux même à mon tour vous aimer à ses yeux.

GARIBALDE.

Le pourrez-vous, madame, et savez-vous vos forces?
Savez-vous de l'amour quelles sont les amorces?
Savez-vous ce qu'il peut, et qu'un visage aimé
Est toujours trop aimable à ce qu'il a charmé?
Si vous ne m'abusez, votre cœur vous abuse.
L'inconstance jamais n'a de mauvaise excuse;
Et, comme l'amour seul fait le ressentiment,
Le moindre repentir obtient grace à l'amant.

ÉDUIGE.

Quoi qu'il puisse arriver, donnez-vous cette gloire
D'avoir sur cet ingrat rétabli ma victoire;
Sans songer qu'à me plaire exécutez mes lois,
Et pour l'événement laissez tout à mon choix:
Souffrez qu'en liberté je l'aime ou le néglige.
L'amant est trop payé quand son service oblige;
Et quiconque en aimant aspire à d'autres prix
N'a qu'un amour servile et digne de mépris.
Le véritable amour jamais n'est mercenaire,
Il n'est jamais souillé de l'espoir du salaire,

Il ne veut que servir, et n'a point d'intérêt
Qu'il n'immole à celui de l'objet qui lui plaît.
Voyez donc Grimoald, tâchez à le réduire;
Faites-moi triompher au hasard de vous nuire;
Et, si je prends pour lui des sentiments plus doux,
Vous m'aurez faite heureuse, et c'est assez pour vous.
Je verrai par l'effort de votre obéissance
Où doit aller celui de ma reconnoissance.
Cependant, s'il est vrai que j'ai pu vous charmer,
Aimez-moi plus que vous, ou cessez de m'aimer;
C'est par-là seulement qu'on mérite Éduige.
Je veux bien qu'on espère, et non pas qu'on exige.
Je ne veux rien devoir : mais, lorsqu'on me sert bien,
On peut attendre tout de qui ne promet rien.

SCÈNE II.

GARIBALDE.

Quelle confusion ! et quelle tyrannie
M'ordonne d'espérer ce qu'elle me dénie !
Et de quelle façon est-ce écouter des vœux,
Qu'obliger un amant à travailler contre eux?
Simple ! ne prétends pas, sur cet espoir frivole,
Que je tâche à te rendre un cœur que je te vole.
Je t'aime, mais enfin je m'aime plus que toi.
C'est moi seul qui le porte à ce manque de foi;
Auprès d'un autre objet c'est moi seul qui l'engage;
Je ne détruirai pas moi-même mon ouvrage.
Il m'a choisi pour toi, de peur qu'un autre époux
Avec trop de chaleur n'embrasse ton courroux;

Mais lui-même il se trompe en l'amant qu'il te donne.
Je t'aime, et puissamment, mais moins que la couronne;
Et mon ambition, qui tâche à te gagner,
Ne cherche en ton hymen que le droit de régner.
De tes ressentiments s'il faut que je l'obtienne,
Je saurai joindre encor cent haines à la tienne,
L'ériger en tyran par mes propres conseils,
De sa perte par lui dresser les appareils,
Mêler si bien l'adresse avec un peu d'audace,
Qu'il ne faille qu'oser pour me mettre en sa place;
Et, comme en t'épousant j'en aurai droit de toi,
Je t'épouserai lors, mais pour me faire roi.
Mais voici Grimoald.

SCÈNE III.

GRIMOALD, GARIBALDE.

GRIMOALD.

Eh bien! quelle espérance,
Duc? et qu'obtiendrons-nous de ta persévérance?

GARIBALDE.

Ne me commandez plus, seigneur, de l'adorer,
Ou ne lui laissez plus aucun lieu d'espérer.

GRIMOALD.

Quoi! de tout mon pouvoir je l'avois irritée
Pour faire que ta flamme en fût mieux écoutée,
Qu'un dépit redoublé la pressant contre moi
La rendît plus facile à recevoir ta foi,
Et fît tomber ainsi par ses ardeurs nouvelles

Digitized by Google

Le dépôt de sa haine en des mains si fidèles[1] :
Cependant son espoir à mon trône attaché
Par aucun de nos soins n'en peut être arraché !
Mais as-tu bien promis ma tête à sa vengeance?
Ne l'as-tu point offerte avecque négligence,
Avec quelque froideur qui l'ait fait soupçonner
Que tu la promettois sans la vouloir donner?

GARIBALDE.

Je n'ai rien oublié de ce qui peut séduire
Un vrai ressentiment qui voudroit vous détruire;
Mais son feu mal éteint ne se peut déguiser;
Son plus ardent courroux brûle de s'apaiser;
Et je n'obtiendrai point, seigneur, qu'elle m'écoute,
Jusqu'à ce qu'elle ait vu votre hymen hors de doute,
Et que de Rodelinde étant l'illustre époux
Vous chassiez de son cœur tout espoir d'être à vous.

GRIMOALD.

Hélas ! je mets en vain toute chose en usage;
Ni prières ni vœux n'ébranlent son courage.
Malgré tous mes respects je vois de jour en jour
Croître sa résistance autant que mon amour;
Et si l'offre d'Unulphe à présent ne la touche,
Si l'intérêt d'un fils ne la rend moins farouche,
Désormais je renonce à l'espoir d'amollir
Un cœur que tant d'efforts ne font qu'enorgueillir.

GARIBALDE.

Non, non, seigneur, il faut que cet orgueil vous cède;
Mais un mal violent veut un pareil remède.

[1] VAR. Le dépôt de sa haine entre des mains fidèles.

Montrez-vous tout ensemble amant et souverain,
Et sachez commander, si vous priez en vain.
Que sert ce grand pouvoir qui suit le diadème,
Si l'amant couronné n'en use pour soi-même?
Un roi n'est pas moins roi pour se laisser charmer,
Et doit faire obéir qui ne veut pas aimer.

GRIMOALD.

Porte, porte aux tyrans tes damnables maximes;
Je hais l'art de régner qui se permet des crimes.
De quel front donnerois-je un exemple aujourd'hui
Que mes lois dès demain puniroient en autrui?
Le pouvoir absolu n'a rien de redoutable
Dont à sa conscience un roi ne soit comptable.
L'amour l'excuse mal, s'il règne injustement,
Et l'amant couronné doit n'agir qu'en amant.

GARIBALDE.

Si vous n'osez forcer, du moins faites-vous craindre;
Daignez, pour être heureux, un moment vous contraindre;
Et si l'offre d'Unulphe en reçoit des mépris,
Menacez hautement de la mort de son fils [1].

GRIMOALD.

Que par ces lâchetés j'ose me satisfaire!

GARIBALDE.

Si vous n'osez parler, du moins laissez-nous faire:
Nous saurons vous servir, seigneur, et malgré vous.
Prêtez-nous seulement un moment de courroux,
Et permettez après qu'on l'explique et qu'on feigne
Ce que vous n'osez dire, et qu'il faut qu'elle craigne.

[1] VAR. Menacez-la, seigneur, de la mort de son fils.

Vous désavouerez tout. Après de tels projets,
Les rois impunément dédisent leurs sujets.

GRIMOALD.

Sachons ce qu'il a fait avant que de résoudre [1]
Si je dois en tes mains laisser gronder ce foudre.

SCÈNE IV.

GRIMOALD, GARIBALDE, UNULPHE.

GRIMOALD.

Que faut-il faire, Unulphe? est-il temps de mourir [2]?
N'as-tu vu pour ton roi nul espoir de guérir?

UNULPHE.

Rodelinde, seigneur, enfin plus raisonnable,
Semble avoir dépouillé cet orgueil indomptable;
Elle a reçu votre offre avec tant de douceur....

GRIMOALD.

Mais l'a-t-elle acceptée? as-tu touché son cœur?
A-t-elle montré joie? en paroît-elle émue?
Peut-elle s'abaisser jusqu'à souffrir ma vue?
Qu'a-t-elle dit enfin?

UNULPHE.

Beaucoup, sans dire rien.
Elle a paisiblement souffert mon entretien.
Son ame à mes discours surprise, mais tranquille....

[1] VAR. Sachons qu'a fait Unulphe avant que de résoudre.

[2] VAR. Eh bien! que faut-il faire? est-il temps de mourir,
Ou si tu vois pour moi quelque espoir de guérir?

GRIMOALD.

Ah ! c'est m'assassiner d'un discours inutile ;
Je ne veux rien savoir de sa tranquillité ;
Dis seulement un mot de sa facilité.
Quand veut-elle à son fils donner mon diadème ?

UNULPHE.

Elle en veut apporter la réponse elle-même.

GRIMOALD.

Quoi ! tu n'as su pour moi plus avant l'engager ?

UNULPHE.

Seigneur, c'est assez dire à qui veut bien juger ;
Vous n'en sauriez avoir une preuve plus claire.
Qui demande à vous voir ne veut pas vous déplaire ;
Ses refus se seroient expliqués avec moi,
Sans chercher la présence et le courroux d'un roi.

GRIMOALD.

Mais touchant cet époux qu'Éduige ranime ?...

UNULPHE.

De ce discours en l'air elle fait peu d'estime ;
L'artifice est si lourd, qu'il ne peut l'émouvoir,
Et d'une main suspecte il n'a point de pouvoir.

GARIBALDE.

Éduige elle-même est mal persuadée
D'un retour dont elle aime à vous donner l'idée ;
Et ce n'est qu'un faux jour qu'elle a voulu jeter
Pour lui troubler la vue, et vous inquiéter.
Mais déja Rodelinde apporte sa réponse.

GRIMOALD.

Ah ! j'entends mon arrêt sans qu'on me le prononce.
Je vais mourir, Unulphe, et ton zéle pour moi

T'abuse le premier, et m'abuse après toi.

UNULPHE.

Espérez mieux, seigneur.

GRIMOALD.

Tu le veux, et j'espère.
Mais que cette douceur va devenir amère!
Et que ce peu d'espoir où tu me viens forcer
Rendra rudes les coups dont on va me percer[1]!

SCÈNE V.

GRIMOALD, RODELINDE, GARIBALDE, UNULPHE.

GRIMOALD.

Madame, il est donc vrai que votre ame sensible
A la compassion s'est rendue accessible;
Qu'elle fait succéder dans ce cœur plus humain
La douceur à la haine et l'estime au dédain,
Et que, laissant agir une bonté cachée,
A de si longs mépris elle s'est arrachée?

RODELINDE.

Ce cœur dont tu te plains, de ta plainte est surpris:
Comte, je n'eus pour toi jamais aucun mépris;
Et ma haine elle-même auroit cru faire un crime
De t'avoir dérobé ce qu'on te doit d'estime.
Quand je vois ta conduite en mes propres états
Achever sur les cœurs l'ouvrage de ton bras,
Avec ces mêmes cœurs qu'un si grand art te donne

[1] VAR. Rendra rudes les coups dont on me va percer.

Je dis que la vertu règne dans ta personne;
Avec eux je te loue, et je doute avec eux
Si sous leur vrai monarque ils seroient plus heureux,
Tant ces hautes vertus qui fondent ta puissance
Réparent ce qui manque à l'heur de ta naissance!
Mais, quoi qu'on en ait vu d'admirable et de grand,
Ce que m'en dit Unulphe aujourd'hui me surprend.
Un vainqueur dans le trône, un conquérant qu'on aime,
Faisant justice à tous, se la fait à soi-même!
Se croit usurpateur sur ce trône conquis!
Et ce qu'il ôte au père, il veut le rendre au fils!
Comte, c'est un effort à dissiper la gloire
Des noms les plus fameux dont se pare l'histoire,
Et que le grand Auguste ayant osé tenter,
N'osa prendre du cœur jusqu'à l'exécuter.
Je viens donc y répondre, et de toute mon ame
Te rendre pour mon fils...

GRIMOALD.

Ah! c'en est trop, madame;
Ne vous abaissez point à des remerciements:
C'est moi qui vous dois tout; et si mes sentiments...

RODELINDE.

Souffre les miens, de grace, et permets que je mette
Cet effort merveilleux en sa gloire parfaite [1],
Et que ma propre main tâche d'en arracher
Tout ce mélange impur dont tu le veux tacher.
Car enfin cet effort est de telle nature,
Que la source en doit être à nos yeux toute pure;
La vertu doit régner dans un si grand projet,

[1] VAR. Cet effort sans exemple en sa gloire parfaite.

En être seule cause, et l'honneur seul objet;
Et depuis qu'on le souille ou d'espoir de salaire,
Ou de chagrin d'amour, ou de souci de plaire,
Il part indignement d'un courage abattu
Où la passion règne, et non pas la vertu [1].
Comte, pense-s-y bien, et, pour m'avoir aimée,
N'imprime point de tache à tant de renommée;

[1] Andromaque dit à Pyrrhus :

Seigneur, que faites-vous? et que dira la Grèce?
Faut-il qu'un si grand cœur montre tant de foiblesse,
Et qu'un dessein si beau, si grand, si généreux,
Passe pour le transport d'un esprit amoureux!
Non, non, d'un ennemi respecter la misère,
Sauver des malheureux, rendre un fils à sa mère,
De cent peuples pour lui combattre la rigueur,
Sans me faire payer son salut de mon cœur;
Malgré moi, s'il le faut, lui donner un asile:
Seigneur, voilà des soins dignes du fils d'Achille.

On reconnaît dans Racine la même idée, les mêmes nuances que dans Corneille, mais avec cette douceur, cette mollesse, cette sensibilité et cet heureux choix de mots qui portent l'attendrissement dans l'ame.

Grimoald dit à Rodelinde :

Vous la craindrez peut-être en quelque autre personne.

Grimoald entend par-là le fils de Rodelinde, et il veut punir par la mort du fils les mépris de la mère; c'est ce qui se développe au troisième acte. Ainsi Pyrrhus menace toujours Andromaque d'immoler Astyanax, si elle ne se rend à ses desirs : on ne peut voir une ressemblance plus entière; mais c'est la ressemblance d'un tableau de Raphaël à une esquisse grossièrement dessinée.

Songez-y bien; il faut désormais que mon cœur,
S'il n'aime avec transport, haisse avec fureur.
Je n'épargnerai rien dans ma juste colère;
Le fils me répondra des mépris de la mère. (V.)

Ne crois que ta vertu, laisse-la seule agir,
De peur qu'un tel effort ne te donne à rougir[1].
On publieroit de toi que les yeux d'une femme,
Plus que ta propre gloire, auroient touché tou ame;
On diroit qu'un héros si grand, si renommé,
Ne seroit qu'un tyran s'il n'avoit point aimé.

GRIMOALD.

Donnez-moi cette honte, et je la tiens à gloire;
Faites de vos mépris ma dernière victoire;
Et souffrez qu'on impute à ce bras trop heureux
Que votre seul amour l'a rendu généreux.
Souffrez que cet amour, par un effort si juste,
Ternisse le grand nom et les hauts faits d'Auguste,
Qu'il ait plus de pouvoir que ses vertus n'ont eu.
Qui n'adore que vous n'aime que la vertu.
Cet effort merveilleux est de telle nature[2],
Qu'il ne sauroit partir d'une source plus pure;
Et la plus noble enfin des belles passions
Ne peut faire de tache aux grandes actions.

RODELINDE.

Comte, ce qu'elle jette à tes yeux de poussière
Pour voir ce que tu fais les laisse sans lumière.
A ces conditions rendre un sceptre conquis,
C'est asservir la mère en couronnant le fils;
Et, pour en bien parler, ce n'est pas tant le rendre,
Qu'au prix de mon honneur indignement le vendre.
Ta gloire en pourroit croître, et tu le veux ainsi;

[1] VAR. Que cet illustre effort ne te fasse rougir.

[2] VAR. Cet effort sans exemple est de telle nature.

Mais l'éclat de la mienne en seroit obscurci.
Quel que soit ton amour, quel que soit ton mérite,
La défaite et la mort de mon cher Pertharite,
D'un sanglant caractère ébauchant tes hauts faits,
Les peignent à mes yeux comme autant de forfaits;
Et, ne pouvant les voir que d'un œil d'ennemie,
Je n'y puis prendre part sans entière infamie.
Ce sont des sentiments que je ne puis trahir.
Je te dois estimer, mais je te dois haïr:
Je dois agir en veuve autant qu'en magnanime,
Et porter cette haine aussi loin que l'estime.

GRIMOALD.

Ah! forcez-vous, de grace, à des termes plus doux
Pour des crimes qui seuls m'ont fait digne de vous;
Par eux seuls ma valeur en tête d'une armée
A des plus grands héros atteint la renommée;
Par eux seuls j'ai vaincu, par eux seuls j'ai régné,
Par eux seuls ma justice a tant de cœurs gagné,
Par eux seuls j'ai paru digne du diadème,
Par eux seuls je vous vois, par eux seuls je vous aime,
Et par eux seuls enfin mon amour tout parfait
Ose faire pour vous ce qu'on n'a jamais fait.

RODELINDE.

Tu ne fais que pour toi, s'il t'en faut récompense;
Et je te dis encor que toute ta vaillance,
T'ayant fait vers moi seule à jamais criminel,
A mis entre nous deux un obstacle éternel.
Garde donc ta conquête, et me laisse ma gloire;
Respecte d'un époux et l'ombre et la mémoire:
Tu l'as chassé du trône, et non pas de mon cœur.

GRIMOALD.

Umulphe, c'est donc là toute cette douceur!
C'est là comme son ame, enfin plus raisonnable,
Semble avoir dépouillé cet orgueil indomptable!

GARIBALDE.

Seigneur, souvenez-vous qu'il est temps de parler.

GRIMOALD.

Oui, l'affront est trop grand pour le dissimuler:
Elle en sera punie; et, puisqu'on me méprise,
Je deviendrai tyran de qui me tyrannise;
Et ne souffrirai plus qu'une indigne fierté
Se joue impunément de mon trop de bonté.

RODELINDE.

Eh bien! deviens tyran; renonce à ton estime;
Renonce au nom de juste, au nom de magnanime....

GRIMOALD.

La vengeance est plus douce enfin que ces vains noms;
S'ils me font malheureux, à quoi me sont-ils bons?
Je me ferai justice en domptant qui me brave.
Qui ne veut point régner mérite d'être esclave.
Allez, sans irriter plus long-temps mon courroux[1],
Attendre ce qu'un maître ordonnera de vous.

RODELINDE.

Qui ne craint point la mort craint peu quoi qu'il ordonne.

GRIMOALD.

Vous la craindrez peut-être en quelque autre personne.

RODELINDE.

Quoi! tu voudrois...

[1] Var. Allez, sans davantage irriter mon courroux.

GRIMOALD.

Allez, et ne me pressez point;
On vous pourra trop tôt éclaircir sur ce point.

(Rodelinde rentre.)

Voilà tous les efforts qu'enfin j'ai pu me faire [1].
Tout ingrate qu'elle est, je tremble à lui déplaire;
Et ce peu que j'ai fait, suivi d'un désaveu,
Gêne autant ma vertu comme il trahit mon feu.
Achève, Garibalde; Unulphe est trop crédule,
Il prend trop aisément un espoir ridicule:
Menace, puisque enfin c'est perdre temps qu'offrir.
Toi qui m'as trop flatté, viens m'aider à souffrir.

[1] VAR. Voilà tous les efforts que je me suis pu faire.

FIN DU SECOND ACTE.

Google

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

GARIBALDE, RODELINDE.

GARIBALDE.

Ce n'est plus seulement l'offre d'un diadème
Que vous fait pour un fils un prince qui vous aime,
Et de qui le refus ne puisse être imputé
Qu'à fermeté de haine ou magnanimité :
Il y va de sa vie, et la juste colère
Où jettent cet amant les mépris de la mère
Veut punir sur le sang de ce fils innocent
La dureté d'un cœur si peu reconnoissant.
C'est à vous d'y penser; tout le choix qu'on vous donne,
C'est d'accepter pour lui la mort ou la couronne :
Son sort est en vos mains; aimer ou dédaigner
Le va faire périr ou le faire régner [1].

[1] Ces vers forment absolument la même situation que celle d'Andromaque. Il est évident que Racine a tiré son or de cette fange : mais, ce que Racine n'eût jamais fait, Corneille introduisit Rodelinde proposant à Grimoald d'égorger le fils qu'elle a de son mari vaincu par ce même Grimoald; elle prétend qu'elle l'aidera dans ce crime, et cela dans l'espérance de rendre Grimoald odieux à ses peuples. Cette seule atrocité absurde aurait suffi pour faire tomber

RODELINDE.

S'il me faut faire un choix d'une telle importance,
On me donnera bien le loisir que j'y pense.

GARIBALDE.

Pour en délibérer vous n'avez qu'un moment,
J'en ai l'ordre pressant; et sans retardement,
Madame, il faut résoudre, et s'expliquer sur l'heure:
Un mot est bientôt dit. Si vous voulez qu'il meure,
Prononcez-en l'arrêt, et j'en prendrai la loi
Pour faire exécuter les volontés du roi.

une pièce d'ailleurs passablement faite; mais le rôle du mari de Rodelinde est si révoltant et si ennuyeux à-la-fois, et tout le reste est si mal inventé, si mal conduit, et si mal écrit, qu'il est inutile de remarquer un défaut dans une pièce qui n'est remplie que de défauts. Mais, me dira-t-on, vous faites un commentaire sur Corneille, et vous remarquez ses fautes, et vous l'appelez grand homme, et vous ne le montrez que petit quand il est en concurrence avec Racine! Je réponds qu'il est grand homme dans *Cinna*, et non dans *Pertharite* et dans ses autres mauvaises pièces; je réponds qu'un commentaire n'est point un panégyrique, mais un examen de la vérité; et qui ne sait pas réprouver le mauvais n'est pas digne de sentir le bon.

On peut encore me dire: Vous faites ici de Racine un plagiaire qui a pillé dans Corneille les plus beaux endroits d'*Andromaque*. Point du tout; le plagiaire est celui qui donne pour son ouvrage ce qui appartient à un autre: mais si Phidias eût fait son Jupiter Olympien de quelque statue informe d'un autre sculpteur, il aurait été créateur, et non plagiaire.

Je ne ferai plus d'autre remarque sur ce malheureux *Pertharite*; on n'a besoin de commentaire que sur les ouvrages où le bon est mêlé continuellement avec le mauvais. Il faut que ceux qui veulent se former le goût apprennent soigneusement à distinguer l'un de l'autre. (V.)

RODELINDE.

Un mot est bientôt dit : mais dans un tel martyre
On n'a pas bientôt vu quel mot c'est qu'il faut dire ;
Et le choix qu'on m'ordonne est pour moi si fatal,
Qu'à mes yeux des deux parts le supplice est égal.
Puisqu'il faut obéir, fais-moi venir ton maître.

GARIBALDE.

Quel choix avez-vous fait?

RODELINDE.

Je lui ferai connoître
Que si....

GARIBALDE.

C'est avec moi qu'il vous faut achever :
Il est las désormais de s'entendre braver ;
Et si je ne lui porte une entière assurance
Que vos desirs enfin suivent son espérance,
Sa vue est un honneur qui vous est défendu.

RODELINDE.

Que me dis-tu, perfide? ai-je bien entendu?
Tu crains donc qu'une femme à force de se plaindre
Ne sauve une vertu que tu tâches d'éteindre,
Ne remette un héros au rang de ses pareils,
Dont tu veux l'arracher par tes lâches conseils?
Oui, je l'épouserai, ce trop aveugle maître,
Tout cruel, tout tyran que tu le forces d'être :
Va, cours l'en assurer ; mais pense-s-y deux fois.
Crains-moi, crains son amour, s'il accepte mon choix.
Je puis beaucoup sur lui ; j'y pourrai davantage,
Et régnerai peut-être après cet esclavage.

Digitized by Google

GARIBALDE.

Vous régnerez, madame, et je serai ravi
De mourir glorieux pour l'avoir bien servi.

RODELINDE.

Va, je lui ferai voir que de pareils services
Sont dignes seulement des plus cruels supplices,
Et que de tous les maux dont les rois sont auteurs
Ils s'en doivent venger sur de tels serviteurs.
Tu peux en attendant lui donner cette joie,
Que pour gagner mon cœur il a trouvé la voie,
Que ton zèle insolent et ton mauvais destin
A son amour barbare en ouvrent le chemin.
Dis-lui, puisqu'il le faut, qu'à l'hymen je m'apprête;
Mais fuis-nous, s'il s'achève, et tremble pour ta tête.

GARIBALDE.

Je veux bien à ce prix vous donner un grand roi.

RODELINDE.

Qu'à ce prix donc il vienne, et m'apporte sa foi.

SCÈNE II.

RODELINDE, ÉDUIGE.

ÉDUIGE.

Votre félicité sera mal assurée
Dessus un fondement de si peu de durée.
Vous avez toutefois de si puissants appas....

RODELINDE.

Je sais quelques secrets que vous ne savez pas;
Et si j'ai moins que vous d'attraits et de mérite,

J'ai des moyens plus sûrs d'empêcher qu'on me quitte.

ÉDUIGE.

Mon exemple....

RODELINDE.

Souffrez que je n'en craigne rien,
Et par votre malheur ne jugez pas du mien.
Chacun à ses périls peut suivre sa fortune[1],
Et j'ai quelques soucis que l'exemple importune.

ÉDUIGE.

Ce n'est pas mon dessein de vous importuner.

RODELINDE.

Ce n'est pas mon dessein aussi de vous gêner;
Mais votre jalousie un peu trop inquiète
Se donne malgré moi cette gêne secrète.

ÉDUIGE.

Je ne suis point jalouse, et l'infidélité....

RODELINDE.

Eh bien! soit jalousie ou curiosité,
Depuis quand sommes-nous en telle intelligence
Que tout mon cœur vous doive entière confidence?

ÉDUIGE.

Je n'en prétends aucune, et c'est assez pour moi
D'avoir bien entendu comme il accepte un roi.

RODELINDE.

On n'entend pas toujours ce qu'on croit bien entendre.

ÉDUIGE.

De vrai, dans un discours difficile à comprendre
Je ne devine point, et n'en ai pas l'esprit;

[1] VAR. Chacun à ses périls peut croire sa fortune

Mais l'esprit n'a que faire où l'oreille suffit.

RODELINDE.

Il faudroit que l'oreille entendît la pensée.

ÉDUIGE.

J'entends assez la vôtre : on vous aura forcée ;
On vous aura fait peur, ou de la mort d'un fils,
Ou de ce qu'un tyran se croit être permis ;
Et l'on fera courir quelque mauvaise excuse
Dont la cour s'éblouisse et le peuple s'abuse.
Mais cependant ce cœur que vous m'abandonniez....

RODELINDE.

Il n'est pas temps encor que vous vous en plaigniez :
Comme il m'a fait des lois, j'ai des lois à lui faire.

ÉDUIGE.

Il les acceptera pour ne vous pas déplaire ;
Prenez-en sa parole, il sait bien la garder [1].

RODELINDE.

Pour remonter au trône on peut tout hasarder.
Laissez-m'en, quoi qu'il fasse, ou la gloire ou la honte,
Puisque ce n'est qu'à moi que j'en dois rendre compte.
Si votre cœur souffroit ce que souffre le mien,
Vous ne vous plairiez pas en un tel entretien ;
Et votre ame à ce prix voyant un diadème
Voudroit en liberté se consulter soi-même.

ÉDUIGE.

Je demande pardon si je vous fais souffrir,

[1] VAR. Prenez-en sa parole, il la garde fort bien,
Et vous promettra tout pour ne vous tenir rien.

RODELINDE.

Laissez-m'en.....

Et vais me retirer pour ne vous plus aigrir.

RODELINDE.

Allez, et demeurez dans cette erreur confuse ;
Vous ne méritez pas que je vous désabuse.

ÉDUIGE.

Ce cher amant sans moi vous entretiendra mieux,
Et je n'ai plus besoin du rapport de mes yeux.

SCÈNE III.

GRIMOALD, RODELINDE, GARIBALDE.

RODELINDE.

Je me rends, Grimoald, mais non pas à la force :
Le titre que tu prends m'est une douce amorce,
Et s'empare si bien de mon affection,
Qu'elle ne veut de toi qu'une condition.
Si je n'ai pu t'aimer et juste et magnanime,
Quand tu deviens tyran je t'aime dans le crime ;
Et pour moi ton hymen est un souverain bien,
S'il rend ton nom infame aussi bien que le mien.

GRIMOALD.

Que j'aimerai, madame, une telle infamie
Qui vous fera cesser d'être mon ennemie !
Achevez, achevez, et sachons à quel prix
Je puis mettre une borne à de si longs mépris :
Je ne veux qu'une grace, et disposez du reste.
Je crains pour Garibalde une haine funeste,
Je la crains pour Unulphe : à cela près, parlez.

RODELINDE.

Va, porte cette crainte à des cœurs ravalés :

Je ne m'abaisse point aux foiblesses des femmes
Jusques à me venger de ces petites ames.
Si leurs mauvais conseils me forcent de régner,
Je les en dois haïr, et sais les dédaigner.
Le ciel, qui punit tout, choisira pour leur peine
Quelques moyens plus bas que cette illustre haine.
Qu'ils vivent cependant, et que leur lâcheté
A l'ombre d'un tyran trouve sa sûreté.
Ce que je veux de toi porte le caractère
D'une vertu plus haute, et digne de te plaire.
Tes offres n'ont point eu d'exemple jusqu'ici,
Et ce que je demande est sans exemple aussi :
Mais je veux qu'il te donne une marque infaillible
Que l'intérêt d'un fils ne me rend point sensible,
Que je veux être à toi sans le considérer,
Sans regarder en lui que craindre ou qu'espérer.

GRIMOALD.

Madame, achevez donc de m'accabler de joie.
Par quels heureux moyens faut-il que je vous croie?
Expliquez-vous, de grace, et j'atteste les cieux
Que tout suivra sur l'heure un bien si précieux.

RODELINDE.

Après un tel serment j'obéis et m'explique.
Je veux donc d'un tyran un acte tyrannique;
Puisqu'il en veut le nom, qu'il le soit tout-à-fait;
Que toute sa vertu meure en un grand forfait,
Qu'il renonce à jamais aux glorieuses marques
Qui le mettoient au rang des plus dignes monarques;
Et pour le voir méchant, lâche, impie, inhumain,

Je veux voir ce fils même immolé de sa main.

GRIMOALD.

Juste ciel!

RODELINDE.

Que veux-tu pour marque plus certaine
Que l'intérêt d'un fils n'amollit point ma haine,
Que je me donne à toi sans le considérer,
Sans regarder en lui que craindre ou qu'espérer?
Tu trembles! tu pâlis! il semble que tu n'oses
Toi-même exécuter ce que tu me proposes!
S'il te faut du secours, je n'y recule pas,
Et veux bien te prêter l'exemple de mon bras.
Fais, fais venir ce fils, qu'avec toi je l'immole.
Dégage ton serment, je tiendrai ma parole.
Il faut bien que le crime unisse à l'avenir
Ce que trop de vertus empêchoit de s'unir.
Qui tranche du tyran doit se résoudre à l'être.
Pour remplir ce grand nom as-tu besoin d'un maître?
Et faut-il qu'une mère, aux dépens de son sang,
T'apprenne à mériter cet effroyable rang?
N'en souffre pas la honte, et prends toute la gloire
Que cet illustre effort attache à ta mémoire.
Fais voir à tes flatteurs, qui te font trop oser,
Que tu sais mieux que moi l'art de tyranniser;
Et, par une action aux seuls tyrans permise,
Deviens le vrai tyran de qui te tyrannise.
A ce prix je me donne, à ce prix je me rends;
Ou, si tu l'aimes mieux, à ce prix je me vends,
Et consens à ce prix que ton amour m'obtienne,

Puisqu'il souille ta gloire aussi bien que la mienne.

GRIMOALD.

Garibalde, est-ce là ce que tu m'avois dit?

GARIBALDE.

Avec votre jalouse elle a changé d'esprit,
Et je l'avois laissée à l'hymen toute prête,
Sans que son déplaisir menaçât que ma tête.
Mais ces fureurs enfin ne sont qu'illusion,
Pour vous donner, seigneur, quelque confusion;
Ne vous étonnez point, vous l'en verrez dédire.

GRIMOALD.

Vous l'ordonnez, madame, et je dois y souscrire :
J'en ferai ma victime, et ne suis point jaloux
De vous voir sur ce fils porter les premiers coups.
Quelque honneur qui par-là s'attache à ma mémoire,
Je veux bien avec vous en partager la gloire,
Et que tout l'avenir ait de quoi m'accuser
D'avoir appris de vous l'art de tyranniser.
Vous devriez pourtant régler mieux ce courage,
N'en pousser point l'effort jusqu'aux bords de la rage,
Ne lui permettre rien qui sentît la fureur,
Et le faire admirer sans en donner d'horreur.
Faire la furieuse et la désespérée,
Paroître avec éclat mère dénaturée,
Sortir hors de vous-même, et montrer à grand bruit
A quelle extrémité mon amour vous réduit,
C'est mettre avec trop d'art la douleur en parade;
Qui fait le plus de bruit n'est pas le plus malade :
Les plus grands déplaisirs sont les moins éclatants;
Et l'on sait qu'un grand cœur se possède en tout temps.

Vous le savez, madame, et que les grandes ames
Ne s'abaissent jamais aux foiblesses des femmes,
Ne s'aveuglent jamais ainsi hors de saison ;
Que leur désespoir même agit avec raison,
Et que....

RODELINDE.

C'en est assez : sois-moi juge équitable,
Et dis-moi si le mien agit en raisonnable[1],
Si je parle en aveugle, ou si j'ai de bons yeux.
Tu veux rendre à mon fils le bien de ses aïeux,
Et toute ta vertu jusque-là t'abandonne,
Que tu mets en mon choix sa mort ou ta couronne !
Quand j'aurai satisfait tes vœux désespérés[2],
Dois-je croire ses jours beaucoup plus assurés ?
Cet[3] offre, ou, si tu veux, ce don du diadème
N'est, à le bien nommer, qu'un foible stratagème.
Faire un roi d'un enfant pour être son tuteur,
C'est quitter pour ce nom celui d'usurpateur ;
C'est choisir pour régner un favorable titre ;
C'est du sceptre et de lui te faire seul arbitre,
Et mettre sur le trône un fantôme pour roi,
Jusques au premier fils qui te naîtra de moi,
Jusqu'à ce qu'on nous craigne, et que le temps arrive
De remettre en ses mains la puissance effective.
Qui veut bien l'immoler à son affection[4]

[1] VAR. Et me dis si le mien agit en raisonnable.

[2] VAR. Quand j'aurai satisfait tes feux désespérés.

[3] Le genre du mot *offre* étoit encore incertain.

[4] VAR. Qui le veut immoler à son affection

L'immoleroit sans peine à son ambition.
On se lasse bientôt de l'amour d'une femme,
Mais la soif de régner règne toujours sur l'ame;
Et, comme la grandeur a d'éternels appas,
L'Italie est sujette à de soudains trépas.
Il est des moyens sourds pour lever un obstacle,
Et faire un nouveau roi sans bruit et sans miracle:
Quitte pour te forcer à deux ou trois soupirs,
Et peindre alors ton front d'un peu de déplaisirs.
La porte à ma vengeance en seroit moins ouverte:
Je perdrois avec lui tout le fruit de sa perte.
Puisqu'il faut qu'il périsse, il vaut mieux tôt que tard;
Que sa mort soit un crime, et non pas un hasard;
Que cette ombre innocente à toute heure m'anime,
Me demande à toute heure une grande victime;
Que ce jeune monarque, immolé de ta main,
Te rende abominable à tout le genre humain;
Qu'il t'excite par-tout des haines immortelles;
Que de tous tes sujets il fasse des rebelles.
Je t'épouserai lors, et m'y viens d'obliger,
Pour mieux servir ma haine, et pour mieux me venger,
Pour moins perdre de vœux contre ta barbarie,
Pour être à tous moments maîtresse de ta vie,
Pour avoir l'accès libre à pousser ma fureur,
Et mieux choisir la place à te percer le cœur.
Voilà mon désespoir, voilà ses justes causes:
A ces conditions prends ma main si tu l'oses.

GRIMOALD.

Oui, je la prends, madame, et veux auparavant....

SCÈNE IV.

PERTHARITE, GRIMOALD, RODELINDE, GARIBALDE, UNULPHE.

UNULPHE[1].

Que faites-vous, seigneur? Pertharite est vivant;
Ce n'est plus un bruit sourd, le voilà qu'on amène:
Des chasseurs l'ont surpris dans la forêt prochaine,
Où, caché dans un fort, il attendoit la nuit.

GRIMOALD.

Je vois trop clairement quelle main le produit.

RODELINDE.

Est-ce donc vous, seigneur? et les bruits infidèles
N'ont-ils semé de vous que de fausses nouvelles?

PERTHARITE.

Oui, cet époux si cher à vos chastes désirs,
Qui vous a tant coûté de pleurs et de soupirs....

GRIMOALD.

Va, fantôme insolent, retrouver qui t'envoie,
Et ne te mêle point d'attenter à ma joie[2].

[1] VAR. PERTHARITE.
Arrête, Grimoald, Pertharite est vivant.
Ce te doit être assez de porter ma couronne,
Sans me ravir encor ce que l'hymen me donne;
A quoi que ton amour te puisse disposer,
Commence par ma mort, si to veux l'épouser.
RODELINDE.
Est-ce donc vous.....

[2] VAR. Et ne te mêle pas d'attenter à ma joie.

Il est encore ici des supplices pour toi,
Si tu viens y montrer la vaine ombre d'un roi.
Pertharite n'est plus.

PERTHARITE.

Pertharite respire,
Il te parle, il te voit régner dans son empire.
Que ton ambition ne s'effarouche pas
Jusqu'à me supposer toi-même un faux trépas [1] :

[1] VAR. Et ne t'obstine point à croire mon trépas.
Je ne viens point ici, jaloux de ma couronne,
Soulever mes sujets, me prendre à ta personne,
Me ressaisir d'un sceptre acquis à ta valeur,
Et me venger sur toi de mon trop de malheur.
J'ai cherché vainement dans toutes les provinces
L'appui des potentats et la pitié des princes,
Et dans toutes leurs cours je me suis vu surpris
De n'avoir rencontré qu'un indigne mépris.
Enfin, las de traîner par-tout mon impuissance,
Sans trouver que foiblesse ou que méconnoissance,
Alarmé d'un amour qu'un faux bruit t'a permis,
Je rentre en mes états que le ciel t'a soumis;
Mais j'y rencontre encor des malheurs plus étranges:
Je n'y trouve pour toi qu'estime et que louanges,
Et d'une voix commune on y bénit un roi
Qui fait voir sous mon dais plus de vertus que moi.
Oui, d'un commun accord ces courages infames
Me laissent détrôner jusqu'au fond de leurs ames,
S'imputent à bonheur de vivre sous tes lois,
Et dédaignent pour toi tout le sang de leurs rois.
Je cède à leurs desirs, garde mon diadème
Comme digne rançon de cet autre moi-même;
Laisse-moi racheter Rodelinde à ce prix,
Et je vivrai content malgré tant de mépris.
Tu sais qu'elle n'est pas du droit de ta conquête;
Qu'il faut, pour être à toi, qu'il m'en coûte la tête:
Garde donc de mêler la fureur des tyrans
Aux brillantes vertus des plus grands conquérants

Il est honteux de feindre où l'on peut toutes choses.
Je suis mort, si tu veux : je suis mort, si tu l'oses,
Si toute ta vertu peut demeurer d'accord
Que le droit de régner me rend digne de mort.
Je ne viens point ici par de noirs artifices
De mon cruel destin forcer les injustices,
Pousser des assassins contre tant de valeur,
Et t'immoler en lâche à mon trop de malheur.
Puisque le sort trahit ce droit de ma naissance
Jusqu'à te faire un don de ma toute-puissance,
Régne sur mes états que le ciel t'a soumis;
Peut-être un autre temps me rendra des amis.
Use mieux cependant de la faveur céleste;
Ne me dérobe pas le seul bien qui me reste,
Un bien où je te suis un obstacle éternel,
Et dont le seul desir est pour toi criminel.
Rodelinde n'est pas du droit de ta conquête :
Il faut pour être à toi qu'il m'en coûte la tête;
Puisqu'on m'a découvert, elle dépend de toi;
Prends-la comme tyran, ou l'attaque en vrai roi.
J'en garde hors du trône encor les caractères,
Et ton bras t'a saisi de celui de mes pères.
Je veux bien qu'il supplée au défaut de ton sang,
Pour mettre entre nous deux égalité de rang.
Si Rodelinde enfin tient ton ame charmée,

Fais voir que ce grand bruit n'est point un artifice,
Que ce n'est point à faux qu'on vante ta justice,
Et donne-moi sujet de ne plus m'indiguer
Que mon peuple en ma place aime à te voir régner.

GRIMOALD.

L'artifice grossier. . . . . .

Sous l'espoir de jouir de ma perplexité,
Vous cherchez à me voir l'esprit inquiété;
Et ces discours en l'air que l'orgueil vous inspire
Veulent persuader ce que vous n'osez dire,
Brouiller la populace, et lui faire après vous
En un fourbe impudent respecter votre époux.
Poussez donc jusqu'au bout, devenez plus hardie;
Dites-nous hautement....

RODELINDE.

Que veux-tu que je die?
Il ne peut être ici que ce que tu voudras;
Tes flatteurs en croiront ce que tu résoudras.
Je n'ai pas pour t'instruire assez de complaisance;
Et, puisque son malheur l'a mis en ta puissance,
Je sais ce que je dois, si tu ne me le rends.
Achève de te mettre au rang des vrais tyrans.

SCÈNE V.

GRIMOALD, PERTHARITE, GARIBALDE, UNULPHE.

GRIMOALD.

Que cet événement de nouveau m'embarrasse!

GARIBALDE.

Pour un fourbe chez vous la pitié trouve place[1]!

[1] VAR. Ne pensez plus, seigneur, qu'à punir tant d'audace.
GRIMOALD.
Oui, l'échafaud bientôt m'en fera la raison.

Digitized by Google

GRIMOALD.

Non, l'échafaud bientôt m'en fera la raison.
Que ton appartement lui serve de prison;
Je te le donne en garde, Unulphe.

PERTHARITE.

Prince, écoute:
Mille et mille témoins te mettront hors de doute;
Tout Milan, tout Pavie....

GRIMOALD.

Allez, sans contester,
Vous aurez tout loisir de vous faire écouter.
(à Garibalde.)
Toi, va voir Éduige, et jette dans son ame [1]
Un si flatteur espoir du retour de ma flamme,
Qu'elle-même, déja s'assurant de ma foi,
Te nomme l'imposteur qu'elle déguise en roi.

SCÈNE VI.

GARIBALDE.

Quel revers imprévu! quel éclat de tonnerre
Jette en moins d'un moment tout mon espoir par terre!
Ce funeste retour, malgré tout mon projet,
Va rendre Grimoald à son premier objet;
Et, s'il traite ce prince en héros magnanime,
N'ayant plus de tyran, je n'ai plus de victime;

[1] VAR. Toi, va voir Éduige, et tâche à tirer d'elle
Dans ces obscurités quelque clarté fidèle,
Et juge, par l'espoir qu'elle aura d'être à moi,
Si c'est un imposteur qu'elle déguise en roi.

Je n'ai rien à venger, et ne puis le trahir[1]
S'il m'ôte les moyens de le faire haïr.
N'importe toutefois, ne perdons pas courage;
Forçons notre fortune à changer de visage;
Obstinons Grimoald, par maxime d'état,
A le croire imposteur, ou craindre un attentat;
Accablons son esprit de terreurs chimériques
Pour lui faire embrasser des conseils tyranniques;
De son trop de vertu sachons le dégager,
Et perdons Pertharite afin de le venger.
Peut-être qu'Édnige, à regret plus sévère,
N'osera l'accepter teint du sang de son frère,
Et que l'effet suivra notre prétention
Du côté de l'amour et de l'ambition.
Tâchons, quoi qu'il en soit, d'en achever l'ouvrage;
Et pour régner un jour mettons tout en usage.

[1] VAR. Je n'ai rien à venger, et ne le puis trahir.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

GRIMOALD, GARIBALDE.

GARIBALDE.

Je ne m'en dédis point, seigneur; ce prompt retour[1]
N'est qu'une illusion qu'on fait à votre amour.
Je ne l'ai vu que trop aux discours d'Éduige;
Comme sensiblement votre change l'afflige,
Et qu'avec le feu roi ce fourbe a du rapport,
Sa flamme au désespoir fait ce dernier effort.
Rodelinde, comme elle, aime à vous mettre en peine:
L'une sert son amour, et l'autre sert sa haine;
Ce que l'une produit, l'autre ose l'avouer;
Et leur inimitié s'accorde à vous jouer.
L'imposteur cependant, quoi qu'on lui donne à feindre[2],

[1] VAR. Seigneur, ou je m'abuse en cette occasion,
Ou ce retour soudain n'est qu'une illusion.

[2] VAR. GRIMOALD.
Duc, je n'en doute plus; mais je ne puis comprendre
De quel front l'imposteur en mes mains se vient rendre.
Si sous la ressemblance et le nom de son roi
Il avait soulevé le peuple contre moi,
Et qu'il eût ménagé si bien ses artifices
Qu'il eût pu par la suite éviter les supplices,

Le soutient d'autant mieux, qu'il ne voit rien à craindre ;
Car, soit que ses discours puissent vous émouvoir
Jusqu'à rendre Éduige à son premier pouvoir,
Soit que, malgré sa fourbe et vaine et languissante,
Rodelinde sur vous reste toute-puissante,
A l'une ou l'autre enfin votre ame à l'abandon
Ne lui pourra jamais refuser ce pardon.

GRIMOALD.

Tu dis vrai, Garibalde ; et déja je le donne
A qui voudra des deux partager ma couronne.
Non que j'espère encore amollir ce rocher
Que ni respects ni vœux n'ont jamais su toucher :
Si j'aimai Rodelinde, et si pour n'aimer qu'elle
Mon ame à qui m'aimoit s'est rendue infidèle ;

Qu'il fût en mon pouvoir par un coup de malheur,
Son espoir auroit eu du moins quelque couleur ;
Mais se livrer soi-même et sans rien entreprendre !
Duc, encore une fois, je ne le puis comprendre ;
C'est être bien stupide ou bien désespéré,
Que de chercher soi-même un trépas assuré.

GARIBALDE.

Éduige, seigneur, n'a pris soin de l'instruire
Que pour vous dégager, et non pour vous détruire ;
C'est son ambition qui vous veut pour époux,
Et ne vous veut que roi pour régner avec vous.
Il lui suffit qu'il parle, et qu'il vous embarrasse ;
Et quant à lui, seigneur, il est sûr de sa grace ;
Car, soit que ses discours vous puissent émouvoir
Jusqu'à rendre Éduige à son premier pouvoir,
Soit que, malgré sa fourbe et vaine et languissante,
Rodelinde sur vous reste toute-puissante,
A l'une ou l'autre enfin votre ame à l'abandon
Ne lui pourra jamais refuser ce pardon.

GRIMOALD.

Tu dis vrai, Garibalde. . . . . .

Si d'éternels dédains, si d'éternels ennuis,
Les bravades, la haine, et le trouble où je suis,
Ont été jusqu'ici toute la récompense
De cet amour parjure où mon cœur se dispense,
Il est temps désormais que, par un juste effort,
J'affranchisse mon cœur de cet indigne sort.
Prenons l'occasion que nous fait Éduige;
Aimons cette imposture où son amour l'oblige.
Elle plaint un ingrat de tant de maux soufferts,
Et lui prête la main pour le tirer des fers [1].
Aimons, encore un coup, aimons son artifice,
Aimons-en le secours, et rendons-lui justice.
Soit qu'elle en veuille au trône ou n'en veuille qu'à moi,
Qu'elle aime Grimoald ou qu'elle aime le roi,
Qu'elle ait beaucoup d'amour ou beaucoup de courage,
Je dois tout à la main qui rompt mon esclavage.
Toi qui ne la servois qu'afin de m'obéir,
Qui tâchois par mon ordre à m'en faire haïr,
Duc, ne t'y force plus, et rends-moi ma parole [2];
Que je rende à ses feux tout ce que je leur vole,
Et que je puisse ainsi d'une même action
Récompenser sa flamme ou son ambition.

GARIBALDE.

Je vous la rends, seigneur; mais enfin prenez garde
A quels nouveaux périls cet effort vous hasarde,
Et si ce n'est point croire un peu trop promptement
L'impétueux transport d'un premier mouvement.

[1] VAR. Et lui prête la main pour se tirer des fers.

[2] VAR. Duc, ne t'y force plus, et me rends ma parole.

L'imposteur impuni passera pour monarque;
Tout le peuple en prendra votre bonté pour marque;
Et, comme il est ardent après la nouveauté,
Il s'imaginera son rang seul respecté.
Je sais bien qu'aussitôt votre haute vaillance
De ce peuple mutin domptera l'insolence.
Mais tenez-vous fort sûr ce que vous prétendez
Du côté d'Éduige, à qui vous vous rendez?
J'ai pénétré, seigneur, jusqu'au fond de son ame,
Où je n'ai vu pour vous aucun reste de flamme;
Sa haine seule agit, et cherche à vous ôter
Ce que tous vos desirs s'efforcent d'emporter.
Elle veut, il est vrai, vous rappeler vers elle,
Mais pour faire à son tour l'ingrate et la cruelle,
Pour vous traiter de lâche, et vous rendre soudain
Parjure pour parjure, et dédain pour dédain.
Elle veut que votre ame, esclave de la sienne,
Lui demande sa grace, et jamais ne l'obtienne.
Ce sont ses mots exprès; et, pour vous punir mieux,
Elle me veut aimer, et m'aimer à vos yeux:
Elle me l'a promis.

SCÈNE II.

GRIMOALD, GARIBALDE, ÉDUIGE.

ÉDUIGE.

Je te l'ai promis, traître!
Oui, je te l'ai promis, et l'aurois fait peut-être,
Si ton ame, attachée à mes commandements,

Eût pu dans ton amour suivre mes sentiments[1].
J'avois mis mes secrets en bonne confidence!
Vois par-là, Grimoald, quelle est ton imprudence;
Et juge, par les miens lâchement déclarés,
Comme les tiens sur lui peuvent être assurés.
Qui trahit sa maîtresse aisément fait connoître
Que sans aucun scrupule il trahiroit son maître;
Et que, des deux côtés laissant flotter sa foi,
Son cœur n'aime en effet ni son maître ni moi.
Il a son but à part; Grimoald, prends-y garde;
Quelque dessein qu'il ait, c'est toi seul qu'il regarde.
Examine ce cœur, juge-s-en comme il faut.
Qui m'aime et me trahit aspire encor plus haut.

GARIBALDE.

Vous le voyez, seigneur, avec quelle injustice
On me fait criminel quand je vous rends service.
Mais de quoi n'est capable un malheureux amant
Que la peur de vous perdre agite incessamment,
Madame? Vous voulez que le roi vous adore,
Et pour l'en empêcher je ferois plus encore.
Je ne m'en défends point, et mon esprit jaloux
Cherche tous les moyens de l'éloigner de vous.
Je ne vous saurois voir entre les bras d'un autre;
Mon amour, si c'est crime, a l'exemple du vôtre.
Que ne faites-vous point pour obliger le roi
A quitter Rodelinde, et vous rendre sa foi?
Est-il rien en ces lieux que n'ait mis en usage
L'excès de votre ardeur ou de votre courage?

[1] VAR. Eût pu dans son amour suivre mes sentiments.

Pour être tout à vous, j'ai fait tous mes efforts;
Mais je n'ai point encor fait revivre les morts:
J'ai dit des vérités dont votre cœur murmure;
Mais je n'ai point été jusques à l'imposture;
Et je n'ai point poussé des sentiments si beaux
Jusqu'à faire sortir les ombres des tombeaux.
Ce n'est point mon amour qui produit Pertharite;
Ma flamme ignore encor cet art qui ressuscite;
Et je ne vois en elle enfin rien à blâmer,
Sinon que je trahis, si c'est trahir qu'aimer.

ÉDUIGE.

De quel front et de quoi cet insolent m'accuse!

GRIMOALD.

D'un mauvais artifice et d'une foible ruse.
Votre dessein, madame, étoit mal concerté.
On ne m'a point surpris quand on s'est présenté[1]:
Vous m'aviez préparé vous-même à m'en défendre;
Et, me l'ayant promis, j'avois lieu de l'attendre.
Consolez-vous pourtant, il a fait son effet:
Je suis à vous, madame, et j'y suis tout-à-fait.
Si je vous ai trahie, et si mon cœur volage
Vous a volé long-temps un légitime hommage,
Si pour un autre objet le vôtre en fut banni,
Les maux que j'ai soufferts m'en ont assez puni.
Je recouvre la vue, et reconnois mon crime:
A mes feux rallumés ce cœur s'offre en victime:
Oui, princesse, et pour être à vous jusqu'au trépas,
Il demande un pardon qu'il ne mérite pas.

[1] VAR. Il ne m'a point surpris quand il s'est présenté.

Votre propre bonté qui vous en sollicite
Obtient déja celui de ce faux Pertharite.
Un si grand attentat blesse la majesté ;
Mais s'il est criminel, je l'ai moi-même été.
Faites grace, et j'en fais ; oubliez, et j'oublie.
Il reste seulement que lui-même il publie,
Par un aveu sincère, et sans rien déguiser,
Que pour me rendre à vous il vouloit m'abuser,
Qu'il n'empruntoit ce nom que par votre ordre même.
Madame, assurez-vous par-là mon diadème,
Et ne permettez pas que cette illusion
Aux mutins contre nous prête d'occasion.
Faites donc qu'il l'avoue, et que ma grace offerte,
Tout imposteur qu'il est, le dérobe à sa perte ;
Et délivrez par-là de ces troubles soudains
Le sceptre qu'avec moi je remets en vos mains.

ÉDUIGE.

J'avois eu jusqu'ici ce respect pour ta gloire
Qu'en te nommant tyran j'avois peine à me croire ;
Je me tenois suspecte, et sentois que mon feu
Faisoit de ce reproche un secret désavcu :
Mais tu lèves le masque, et m'ôtes de scrupule ;
Je ne puis plus garder ce respect ridicule ;
Et je vois clairement, le masque étant levé,
Que jamais on n'a vu tyran plus achevé.
Tu fais adroitement le doux et le sévère,
Afin que la sœur t'aide à massacrer le frère :
Tu fais plus, et tu veux qu'en trahissant son sort
Lui-même il se condamne et se livre à la mort ;
Comme s'il pouvoit être amoureux de la vie

Jusqu'à la racheter par une ignominie,
Ou qu'un frivole espoir de te revoir à moi
Me pût rendre perfide et lâche comme toi.
Aime-moi, si tu veux, déloyal; mais n'espère
Aucun secours de moi pour t'immoler mon frère.
Si je te menaçois tantôt de son retour,
Si j'en donnois l'alarme à ton nouvel amour,
C'étoient discours en l'air inventés par ma flamme
Pour brouiller ton esprit et celui de sa femme.
J'avois peine à te perdre, et parlois au hasard
Pour te perdre du moins quelques moments plus tard;
Et, quand par ce retour il a su nous surprendre,
Le ciel m'a plus rendu que je n'osois attendre.

GRIMOALD.

Madame....

ÉDUIGE.

Tu perds temps, je n'écoute plus rien,
Et j'attends ton arrêt pour résoudre le mien.
Agis, si tu le veux, en vainqueur magnanime;
Agis comme tyran, et prends cette victime:
Je suivrai ton exemple, et sur tes actions
Je réglerai ma haine ou mes affections.
Il suffit à présent que je te désabuse
Pour payer ton amour ou pour punir ta ruse.
Adieu.

SCÈNE III.

GRIMOALD, GARIBALDE, UNULPHE.

GRIMOALD.

Que veut Unulphe?

UNULPHE.

Il est de mon devoir
De vous dire, seigneur, que chacun le vient voir.
J'ai permis à fort peu de lui rendre visite;
Mais tous l'ont reconnu pour le vrai Pertharite:
Le peuple même parle, et déja sourdement
On entend des discours semés confusément...

GARIBALDE.

Voyez en quels périls vous jette l'imposture!
Le peuple déja parle, et sourdement murmure;
Le feu va s'allumer si vous ne l'éteignez.
Pour perdre un imposteur qu'est-ce que vous craignez?
La haine d'Éduige, elle qui ne prépare
A vos submissions qu'une fierté barbare,
Elle que vos mépris ayant mise en fureur
Rendent opiniâtre à vous mettre en erreur,
Elle qui n'a plus soif que de votre ruine,
Elle dont la main seule en conduit la machine?
De semblables malheurs se doivent dédaigner,
Et la vertu timide est mal propre à régner.
Épousez Rodelinde, et, malgré son fantôme,
Assurez-vous l'état, et calmez le royaume;
Et, livrant l'imposteur à ses mauvais destins,

Digitized by Google

Otez dès aujourd'hui tout prétexte aux mutins.

GRIMOALD.

Oui, je te croirai, duc; et dès demain sa tête
Abattue à mes pieds calmera la tempête.
Qu'on le fasse venir, et qu'on mande avec lui
Celle qui de sa fourbe est le second appui,
La reine qui me brave, et qui par grandeur d'ame
Semble avoir quelque gêne à se nommer sa femme [1].

GARIBALDE.

Ses pleurs vous toucheront.

GRIMOALD.

Je suis armé contre eux.

GARIBALDE.

L'amour vous séduira.

GRIMOALD.

Je n'en crains point les feux [2];
Ils ont peu de pouvoir quand l'ame est résolue.

GARIBALDE.

Agissez donc, seigneur, de puissance absolue;
Soutenez votre sceptre avec l'autorité
Qu'imprime au front des rois leur propre majesté.
Un roi doit pouvoir tout, et ne sait pas bien l'être
Quand au fond de son cœur il souffre un autre maître.

[1] VAR. Veut être tout ensemble et n'être pas sa femme.

[2] VAR. Je n'en crains plus les feux.

Digitized by Google

SCÈNE IV.

GRIMOALD, PERTHARITE, RODELINDE, GARIBALDE, UNULPHE.

GRIMOALD.

Viens, fourbe, viens, méchant, éprouver ma bonté,
Et ne la réduis pas à la sévérité.
Je veux te faire grace : avoue et me confesse [1]
D'un si hardi dessein qui t'a fourni l'adresse,
Qui des deux l'a formé, qui t'a le mieux instruit;
Tu m'entends : et sur-tout fais cesser ce faux bruit;
Détrompe mes sujets, ta prison est ouverte;
Sinon, prépare-toi dès demain à ta perte :
N'y force pas ton prince; et, sans plus t'obstiner,
Mérite le pardon qu'il cherche à te donner.

PERTHARITE.

Que tu perds lâchement de ruse et d'artifice
Pour trouver à me perdre une ombre de justice,
Et sauver les dehors d'une adroite vertu [2]
Dont aux yeux éblouis tu parois revêtu!
Le ciel te livre exprès une grande victime,
Pour voir si tu peux être et juste et magnanime :
Mais il ne t'abandonne après tout que son sang;
Tu ne lui peux ôter ni son nom ni son rang.

[1] VAR. Je te veux faire grace; avoue, et me confesse.

[2] VAR. Le bruit de tes vertus est ce qui m'a séduit,
Et je ne connois point ici d'autre faux bruit.
Par-tout on te publie et juste et magnanime,
Et cet abus t'amène une grande victime.

Je mourrai comme roi né pour le diadème ;
Et bientôt mes sujets, détrompés par toi-même,
Connoîtront par ma mort qu'ils n'adorent en toi [1]
Que de fausses couleurs qui te peignent en roi.
Hâte donc cette mort, elle t'est nécessaire ;
Car puisque enfin tu veux la vérité sincère [2],
Tout ce qu'entre tes mains je forme de souhaits [3],
C'est d'affranchir bientôt ces malheureux sujets.
Crains-moi si je t'échappe ; et sois sûr de ta perte
Si par ton mauvais sort la prison m'est ouverte.
Mon peuple aura des yeux pour connoître son roi,
Et mettra différence entre un tyran et moi :
Il n'a point de fureur que soudain je n'excite.
Voilà dedans tes fers l'espoir de Pertharite ;
Voilà des vérités qu'il ne peut déguiser,
Et l'aveu qu'il te faut pour te désabuser.

RODELINDE.

Veux-tu pour t'éclaircir de plus illustres marques [4]?

[1] VAR. Connoîtront par ma mort qu'ils n'adoroient en toi
Que de fausses couleurs qui te peignoient en roi.

[2] Vers supprimés :

Mon cœur désabusé n'est plus ce qu'il étoit ;
Il ne voit plus en toi ce qu'il y respectoit.
Au lieu d'un grand héros qu'il crut voir en ma place,
Il n'y voit qu'un tyran plein de rage et d'audace.

[3] VAR. Qui ne laisse à ce cœur former d'autres souhaits
Que d'en pouvoir bientôt délivrer mes sujets.

[4] VAR. Je reconnois mon sang à ces illustres marques :
C'est lui, c'est le vrai sang de nos premiers monarques ;
C'est ...

GRIMOALD.

C'est à présent lui, quand il est mieux instruit,
A montrer plus d'orgueil et faire plus de bruit !

Veux-tu mieux voir le sang de nos premiers monarques?
Ce grand cœur...

GRIMOALD.

Oui, madame, il est fort bien instruit
A montrer de l'orgueil, et fourber à grand bruit[1].
Mais si par son aveu la fourbe reconnue[2]
Ne détrompe aujourd'hui la populace émue,
Qu'il prépare sa tête, et vous-même en ce lieu
Ne pensez qu'à lui dire un éternel adieu.
Laissons-les seuls, Unulphe, et demeure à la porte:
Qu'avant que je l'ordonne aucun n'entre ni sorte.

SCÈNE V.

PERTHARITE, RODELINDE.

PERTHARITE.

Madame, vous voyez où l'amour m'a conduit.
J'ai su que de ma mort il couroit un faux bruit,
Des desirs du tyran j'ai su la violence;

[1] Vers supprimés:

Dans l'inégalité qui sort de votre bouche,
Quel de vos sentiments voulez-vous qui me touche?
Ce n'est pas lui, c'est lui, c'est ce que vous voudrez;
Mais je n'en croirai pas ce que vous résoudrez.

[2] VAR. Si par son propre aveu la fourbe reconnue
Ne détrompe à mes yeux la populace émue,
Pensez-y bien, madame, et dans ce même lieu,
Dites-lui, s'il n'avoue, un éternel adieu.
. . . . . .
Qu'aucun sans mon congé n'entre ici, ni n'en sorte.

J'en ai craint sur ce bruit la dernière insolence;
Et n'ai pu faire moins que de tout exposer
Pour vous revoir encore et vous désabuser.
J'ai laissé hasarder à cette digne envie
Les restes languissants d'une importune vie,
A qui l'ennui mortel d'être éloigné de vous
Sembloit à tous moments porter les derniers coups.
Car, je vous l'avouerai, dans l'état déplorable
Où m'abyme du sort la haine impitoyable,
Où tous mes alliés me refusent leurs bras,
Mon plus cuisant chagrin est de ne vous voir pas.
Je bénis mon destin, quelques maux qu'il m'envoie,
Puisqu'il peut consentir à ce moment de joie;
Et, bien qu'il ose encor de nouveau me trahir,
En un moment si doux je ne le puis haïr.

RODELINDE.

C'étoit donc peu, seigneur, pour mon ame affligée,
De toute la misère où je me vois plongée;
C'étoit peu des rigueurs de ma captivité,
Sans celle où votre amour vous a précipité:
Et pour dernier outrage où son excès m'expose,
Il faut vous voir mourir et m'en savoir la cause!
Je ne vous dirai point que ce moment m'est doux;
Il met à trop haut prix ce qu'il me rend de vous,
Et votre souvenir m'auroit bien su défendre
De tout ce qu'un tyran auroit osé prétendre.
N'attendez point de moi de soupirs ni de pleurs[1];

[1] Les vers qui précèdent ne se trouvent pas dans la première édition, et la scène v commence ici de la manière suivante:

Le coup qui te menace est sensible pour moi;

Ce sont amusements de légères douleurs.
L'amour que j'ai pour vous hait ces molles bassesses
Où d'un sexe craintif descendent les foiblesses ;
Et contre vos malheurs j'ai trop su m'affermir,
Pour ne dédaigner pas l'usage de gémir.
D'un déplaisir si grand la noble violence
Se résout tout entière en ardeur de vengeance,
Et, méprisant l'éclat, porte tout son effort
A sauver votre vie, ou venger votre mort.
Je ferai l'un ou l'autre, ou périrai moi-même.

PERTHARITE.

Aimez plutôt, madame, un vainqueur qui vous aime.
Vous avez assez fait pour moi, pour votre honneur ;
Il est temps de tourner du côté du bonheur,
De ne plus embrasser des destins trop sévères,
Et de laisser finir mes jours et vos misères.
Le ciel, qui vous destine à régner en ces lieux,
M'accorde au moins le bien de mourir à vos yeux.
J'aime à lui voir briser une importune chaîne
De qui les nœuds rompus vous font heureuse reine ;
Et sous votre destin je veux bien succomber,
Pour remettre en vos mains ce que j'en fis tomber.

Mais n'attends point de pleurs, puisque tu meurs en roi :
Mon amour généreux hait ces molles bassesses
. . . . . .
Dedans ce cœur de femme il a su s'affermir.
Je la suis pour t'aimer, et non pas pour gémir.
Et ma douleur, pressée avecque violence,
. . . . . .
Et n'arrête mes yeux sur ton funeste sort
Que pour sauver ta vie, ou pour venger ta mort.

RODELINDE.

Est-ce là donc, seigneur, la digne récompense [1]
De ce que pour votre ombre on m'a vu de constance?
Quand je vous ai cru mort, et qu'un si grand vainqueur,
Sa conquête à mes pieds, m'a demandé mon cœur,
Quand toute autre en ma place eût peut-être fait gloire
De cet hommage entier de toute sa victoire...

PERTHARITE.

Je sais que vous avez dignement combattu :
Le ciel va couronner aussi votre vertu ;
Il va vous affranchir de cette inquiétude
Que pouvoit de ma mort former l'incertitude,
Et vous mettre sans trouble en pleine liberté
De monter au plus haut de la félicité [2].

[1] VAR. Est-ce là donc le prix de cette résistance
Que pour ton ombre seule a rendu ma constance?
Quand je t'ai cru sans vie, et qu'un si grand vainqueur.

[2] VAR. De monter. . . . . .
Je le vois sans regret, et j'y cours sans murmure :
Vous m'avez la première accusé d'imposture ;
Votre amant vous en croit, et ce n'est qu'après vous
Qu'il prononce l'arrêt d'un malheureux époux.

RODELINDE.

Quoi! j'aurois pu t'aimer, j'aurois pu te connoître,
Te voyant accepter mon tyran pour ton maître!
Qui peut céder son trône à son usurpateur,
S'il se dit encor roi, n'est qu'un lâche imposteur ;
Et j'en désavouerois mille fois ton visage,
Si tu n'avois changé de cœur et de langage.
Mais, puisque enfin le ciel daigne t'inspirer mieux,
Que d'autres sentiments me donnent d'autres yeux....

PERTHARITE.

Vous me reconnoissez quand j'achève de vivre,

RODELINDE.

Que dis-tu, cher époux?

PERTHARITE.

Que je vois sans murmure
Naître votre bonheur de ma triste aventure.
L'amour me ramenoit sans pouvoir rien pour vous
Que vous envelopper dans l'exil d'un époux,
Vous dérober sans bruit à cette ardeur infame
Où s'opposent ma vie et le nom de ma femme.
Pour changer avec gloire il vous faut mon trépas;
Et, s'il vous fait régner, je ne le perdrai pas.
Après tant de malheurs que mon amour vous cause,

Et que de mes malheurs ce tyran vous délivre.

RODELINDE.

Ah! seigneur.

PERTHARITE.

Ah! madame, étoit-ce lâcheté
De lui céder pour vous un droit qui m'est resté?
J'aurois plus fait encore, et, vous voyant captive,
J'aurois même cédé la puissance effective,
Et pour vous racheter je serois descendu
D'un trône encor plus haut que celui qui m'est dû.
Ne vous figurez plus qu'un mari qui vous aime,
Vous voyant dans les fers, soit maître de soi-même;
Ce généreux vainqueur, à vos pieds abattu,
Renonce bien pour vous à toute sa vertu.
D'un conquérant si grand et d'un héros si rare
Vous en faites vous seule un tyran, un barbare:
Il l'est, mais seulement pour vaincre vos refus.
Soyez à lui, madame, il ne le sera plus;
Vous lui rendrez sa gloire, et vous verrez finie
Avecque vos mépris toute sa tyrannie.
Ainsi de votre amour le souverain bonheur
Coûte au vaincu la vie, au conquérant l'honneur;
Mais je tiens cette vie heureusement perdue,
Puisque. . . . . .

Il est temps que ma mort vous serve à quelque chose,
Et qu'un victorieux à vos pieds abattu
Cesse de renoncer à toute sa vertu.
D'un conquérant si grand et d'un héros si rare
Vous faites trop long-temps un tyran, un barbare;
Il l'est, mais seulement pour vaincre vos refus.
Soyez à lui, madame, il ne le sera plus;
Et je tiendrai ma vie heureusement perdue,
Puisque...

RODELINDE.

N'achève point un discours qui me tue,
Et ne me force point à mourir de douleur,
Avant qu'avoir pu rompre ou venger ton malheur.
Moi qui l'ai dédaigné dans son char de victoire,
Couronné de vertus encor plus que de gloire,
Magnanime, vaillant, juste, bon, généreux,
Pour m'attacher à l'ombre, au nom d'un malheureux,
Je pourrois à ta vue, aux dépens de ta vie,
Épouser d'un tyran l'horreur et l'infamie,
Et trahir mon honneur, ma naissance, mon rang,
Pour baiser une main fumante de ton sang[1]!
Ah! tu me connois mieux, cher époux.

[1] VAR. Jusqu'à baiser la main fumante de ton sang!
Ah! tu me connois mieux, cher époux, ou peut-être,
Pour t'avoir méconnu, tu me veux méconnoître.
Mais c'est trop te venger d'un premier mouvement
Que ma gloire.....

SCÈNE VI.

. . . . . .

PERTHARITE.

Non, madame,
Il ne faut point souffrir ce scrupule en votre ame.
Quand ces devoirs communs ont d'importunes lois,
La majesté du trône en dispense les rois;
Leur gloire est au-dessus des règles ordinaires,
Et cet honneur n'est beau que pour les cœurs vulgaires.
Sitôt qu'un roi vaincu tombe aux mains du vainqueur,
Il a trop mérité la dernière rigueur.
Ma mort pour Grimoald ne peut avoir de crime:
Le soin de s'affermir lui rend tout légitime.
Quand j'aurai dans ses fers cessé de respirer,
Donnez-lui votre main sans rien considérer;
Épargnez les efforts d'une impuissante haine,
Et permettez au ciel de vous faire encor reine.

RODELINDE.

Épargnez-moi, seigneur, ce cruel sentiment,
Vous qui savez....

SCÈNE VI.

PERTHARITE, RODELINDE, UNULPHE.

UNULPHE.

Madame, achevez promptement:
Le roi, de plus en plus se rendant intraitable,
Mande vers lui ce prince, ou faux, ou véritable.

PERTHARITE.

Adieu, puisqu'il le faut; et croyez qu'un époux
A tous les sentiments qu'il doit avoir de vous[1].

[1] VAR. N'a que les sentiments qu'il doit avoir de vous.

Il voit tout votre amour et tout votre mérite;
Et, mourant sans regret, à regret il vous quitte.

RODELINDE.

Adieu, puisqu'on m'y force; et recevez ma foi
Que l'on me verra digne et de vous et de moi.

PERTHARITE.

Ne vous exposez point au même précipice.

RODELINDE.

Le ciel hait les tyrans, et nous fera justice.

PERTHARITE.

Hélas! s'il étoit juste, il vous auroit donné
Un plus puissant monarque, ou moins infortuné.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

ÉDUIGE, UNULPHE.

ÉDUIGE.

Quoi! Grimoald s'obstine à perdre ainsi mon frère!
D'imposture et de fourbe il traite sa misère[1]!
Et, feignant de me rendre et son cœur et sa foi,
Il n'a point d'yeux pour lui ni d'oreilles pour moi!

UNULPHE.

Madame, n'accusez que le duc qui l'obséde:
Le mal, s'il en est cru, deviendra sans reméde;
Et si le roi suivoit ses conseils violents,
Vous n'en verriez déja que des effets sanglants.

ÉDUIGE.

Jadis pour Grimoald il quitta Pertharite;
Et, s'il le laisse vivre, il craint ce qu'il mérite.

UNULPHE.

Ajoutez qu'il vous aime, et veut par tous moyens
Rattacher ce vainqueur à ses derniers liens;
Que Rodelinde à lui, par amour ou par force,
Assure entre vous deux un éternel divorce;

[1] VAR. D'imposteur et de fourbe il traite sa misère!

Digitized by Google

Et, s'il peut une fois jusque-là l'irriter,
Par force ou par amour il croit vous emporter.
Mais vous n'avez, madame, aucun sujet de crainte;
Ce héros est à vous sans réserve et sans feinte,
Et....

ÉDUIGE.

S'il quitte sans feinte un objet si chéri,
Sans doute au fond de l'ame il connoît son mari.
Mais s'il le connoissoit, en dépit de ce traître,
Qui pourroit l'empêcher de le faire paroître?

UNULPHE.

Sur le trône conquis il craint quelque attentat,
Et ne le méconnoît que par raison d'état.
C'est un aveuglement qu'il a cru nécessaire;
Et comme Garibalde animoit sa colère,
De ses mauvais conseils sans cesse combattu,
Il donnoit lieu de craindre enfin pour sa vertu.
Mais, madame, il n'est plus en état de le croire.
Je n'ai pu voir long-temps ce péril pour sa gloire.
Quelque fruit que le duc espère en recueillir,
Je viens d'ôter au roi les moyens de faillir.
Pertharite, en un mot, n'est plus en sa puissance.
Mais ne présumez pas que j'aie eu l'imprudence
De laisser à sa fuite un libre et plein pouvoir
De se montrer au peuple et d'oser l'émouvoir.
Pour fuir en sûreté je lui prête main-forte,
Ou plutôt je lui donne une fidèle escorte,
Qui, sous cette couleur de lui servir d'appui,
Le met hors du royaume, et me répond de lui.
J'empêche ainsi le duc d'achever son ouvrage,

Et j'en donne à mon roi ma tête pour otage.
Votre bonté, madame, en prendra quelque soin.

ÉDUIGE.

Oui, je serai pour toi criminelle au besoin;
Je prendrai, s'il le faut, sur moi toute la faute[1].

UNULPHE.

Ou je connois fort mal une vertu si haute,
Ou, s'il revient à soi, lui-même tout ravi
M'avouera le premier que je l'ai bien servi.

SCÈNE II.

GRIMOALD, ÉDUIGE, UNULPHE.

GRIMOALD.

Que voulez-vous enfin, madame, que j'espère?
Qu'ordonnez-vous de moi?

ÉDUIGE.

Que fais-tu de mon frère?
Qu'ordonnes-tu de lui? prononce ton arrêt.

GRIMOALD.

Toujours d'un imposteur prendrez-vous l'intérêt?

ÉDUIGE.

Veux-tu suivre toujours le conseil tyrannique
D'un traître qui te livre à la haine publique?

[1] VAR. Je prendrai. . . . . .
Dis-lui....

UNULPHE.

Je connois mal une vertu si haute.

GRIMOALD.

Qu'en faveur de ce fourbe à tort vous m'accusez!
Je vous offre sa grace, et vous la refusez!

ÉDUIGE.

Cette offre est un supplice aux princes qu'on opprime;
Il ne faut point de grace à qui se voit sans crime;
Et tes yeux, malgré toi, ne te font que trop voir
Que c'est à lui d'en faire, et non d'en recevoir.
Ne t'obstine donc plus à t'aveugler toi-même;
Sois tel que je t'aimois, si tu veux que je t'aime;
Sois tel que tu parus quand tu conquis Milan:
J'aime encor son vainqueur, mais non pas son tyran.
Rends-toi cette vertu pleine, haute, sincère,
Qui t'affermit si bien au trône de mon frère;
Rends-lui du moins son nom, si tu me rends ton cœur.
Qui peut feindre pour lui peut feindre pour la sœur;
Et tu ne vois en moi qu'une amante incrédule
Quand je vois qu'avec lui ton ame dissimule.
Quitte, quitte en vrai roi les vertus des tyrans,
Et ne me cache plus un cœur que tu me rends.

GRIMOALD.

Lisez-y donc vous-même; il est à vous, madame;
Vous en voyez le trouble aussi bien que la flamme.
Sans plus me demander ce que vous connoissez,
De grace, croyez-en tout ce que vous pensez.
C'est redoubler ensemble et mes maux et ma honte
Que de forcer ma bouche à vous en rendre compte.
Quand je n'aurois point d'yeux, chacun en a pour moi.
Garibalde lui seul a méconnu son roi;
Et, par un intérêt qu'aisément je devine,

Ce lâche, tant qu'il peut, par ma main l'assassine.
Mais que plutôt le ciel me foudroie à vos yeux
Que je songe à répandre un sang si précieux!
Madame, cependant mettez-vous en ma place:
Si je le reconnois, que faut-il que j'en fasse?
Le tenir dans les fers avec le nom de roi,
C'est soulever pour lui ses peuples contre moi.
Le mettre en liberté c'est le mettre à leur tête,
Et moi-même hâter l'orage qui s'apprête.
Puis-je m'assurer d'eux et souffrir son retour [1]?
Puis-je occuper son trône et le voir dans ma cour?
Un roi, quoique vaincu, garde son caractère;
Aux fidèles sujets sa vue est toujours chère;
Au moment qu'il paroît, les plus grands conquérants,
Pour vertueux qu'ils soient, ne sont que des tyrans;
Et dans le fond des cœurs sa présence fait naître
Un mouvement secret qui les rend à leur maître.
Ainsi mon mauvais sort a de quoi me punir
Et de le délivrer et de le retenir.
Je vois dans mes prisons sa personne enfermée
Plus à craindre pour moi qu'en tête d'une armée.
Là, mon bras animé de toute ma valeur
Chercheroit avec gloire à lui percer le cœur:
Mais ici, sans défense, hélas! qu'en puis-je faire?
Si je pense régner, sa mort m'est nécessaire:
Mais soudain ma vertu s'arme si bien pour lui,
Qu'en mille bataillons il auroit moins d'appui.

[1] VAR. De quels yeux puis-je voir un prince de retour,
Qui me voit en son trône, et veut vivre en ma cour?

Pour conserver sa vie et m'assurer l'empire
Je fais ce que je puis à le faire dédire;
Des plus cruels tyrans j'emprunte le courroux
Pour tirer cet aveu de la reine ou de vous :
Mais par-tout je perds temps, par-tout même constance
Rend à tous mes efforts pareille résistance.
Encor s'il ne falloit qu'éteindre ou dédaigner
En des troubles si grands la douceur de régner,
Et que, pour vous aimer et ne vous point déplaire,
Ce grand titre de roi ne fût pas nécessaire,
Je me vaincrois moi-même, et, lui rendant l'état,
Je mettrois ma vertu dans son plus haut éclat.
Mais je vous perds, madame, en quittant la couronne;
Puisqu'il vous faut un roi, c'est vous que j'abandonne;
Et dans ce cœur à vous par vos yeux combattu
Tout mon amour s'oppose à toute ma vertu.
Vous pour qui je m'aveugle avec tant de lumières,
Si vous êtes sensible encore à mes prières,
Daignez servir de guide à mon aveuglement,
Et faites le destin d'un frère et d'un amant.
Mon amour de tous deux vous fait la souveraine :
Ordonnez-en vous-même, et prononcez en reine.
Je périrai content, et tout me sera doux,
Pourvu que vous croyiez que je suis tout à vous.

ÉDUIGE.

Que tu me connois mal, si tu connois mon frère!
Tu crois donc qu'à ce point la couronne m'est chère,
Que j'ose mépriser un comte généreux
Pour m'attacher au sort d'un tyran trop heureux?
Aime-moi si tu veux, mais crois-moi magnanime;

Avec tout cet amour garde-moi ton estime[1];
Crois-moi quelque tendresse encor pour mon vrai sang,
Qu'une haute vertu me plaît mieux qu'un haut rang,
Et que vers Gundebert je crois ton serment quitte
Quand tu n'aurois qu'un jour régné pour Pertharite.
Milan qui l'a vu fuir, et t'a nommé son roi,
De la haine d'un mort a dégagé ma foi.
A présent je suis libre, et comme vraie amante
Je secours malgré toi ta vertu chancelante,
Et dérobe mon frère à ta soif de régner
Avant que tout ton cœur s'en soit laissé gagner.
Oui, j'ai brisé ses fers, j'ai corrompu ses gardes,
J'ai mis en sûreté tout ce que tu hasardes.
Il fuit, et tu n'as plus à traiter d'imposteur
De tes troubles secrets le redoutable auteur.
Il fuit, et tu n'as plus à craindre de tempête.
Secourant ta vertu, j'assure ta conquête;
Et les soins que j'ai pris... Mais la reine survient.

SCÈNE III.

GRIMOALD, RODELINDE, ÉDUIGE, UNULPHE.

GRIMOALD, à Rodelinde.

Que tardez-vous, madame? et quel soin vous retient?
Suivez de votre époux le nom, l'image, ou l'ombre;
De ceux qui m'ont trahi croissez l'indigne nombre;

[1] VAR. Avec tout cet amour conserve un peu d'estime.

Et délivrez mes yeux, trop aisés à charmer,
Du péril de vous voir et de vous trop aimer.
Suivez; votre captif ne vous tient plus captive.

RODELINDE.

Rends-le-moi donc, tyran, afin que je le suive.
A quelle indigne feinte oses-tu recourir,
De m'ouvrir sa prison quand tu l'as fait mourir!
Lâche! présumes-tu qu'un faux bruit de sa fuite
Cache de tes fureurs la barbare conduite?
Crois-tu qu'on n'ait point d'yeux pour voir ce que tu fais,
Et jusque dans ton cœur découvrir tes forfaits?

ÉDUIGE.

Madame...

RODELINDE.

Eh bien! madame, êtes-vous sa complice?
Vous chargez-vous pour lui de toute l'injustice?
Et sa main qu'il vous tend vous plaît-elle à ce prix?

ÉDUIGE.

Vous la vouliez tantôt teinte du sang d'un fils,
Et je puis l'accepter teinte du sang d'un frère
Si je veux être sœur comme vous étiez mère.

RODELINDE.

Ne me reprochez point une juste fureur
Où des feux d'un tyran me réduisoit l'horreur;
Et, puisque de sa foi vous êtes ressaisie,
Faites cesser l'aigreur de votre jalousie.

ÉDUIGE.

Ne me reprochez point des sentiments jaloux,
Quand je hais les tyrans autant ou plus que vous.

RODELINDE.

Vous pouvez les haïr quand Grimoald vous aime !

ÉDUIGE.

J'aime en lui sa vertu plus que son diadème ;
Et, voyant quels motifs le font encor agir,
Je ne vois rien en lui qui me fasse rougir.

RODELINDE, à Grimoald.

Rougis-en donc toi seul, toi qui caches ton crime,
Qui t'immolant un roi dérobes ta victime,
Et d'un grand ennemi déguisant tout le sort
Le fais fourbe en sa vie et fuir après sa mort.
De tes fausses vertus les brillantes pratiques
N'élevoient que pour toi ces tombeaux magnifiques ;
C'étoient de vains éclats de générosité
Pour rehausser ta gloire avec impunité.
Tu n'accablois son nom de tant d'honneurs funèbres
Que pour ensevelir sa mort dans les ténèbres,
Et lui tendre avec pompe un piége illustre et beau,
Pour le priver un jour des honneurs du tombeau.
Saoule-toi de son sang ; mais rends-moi ce qui reste,
Attendant ma vengeance, ou le courroux céleste,
Que je puisse...

GRIMOALD, à Éduige.

Ah ! madame, où me réduisez-vous
Pour un fourbe qu'elle aime à nommer son époux ?
Votre pitié ne sert qu'à me couvrir de honte,
Si, quand vous me l'ôtez, il m'en faut rendre compte,
Et si la cruauté de mon triste destin
De ce que vous sauvez me nomme l'assassin.

UNULPHE.

Seigneur, je crois savoir la route qu'il a prise;
Et si sa majesté veut que je l'y conduise,
Au péril de ma tête, en moins d'une heure ou deux,
Je m'offre de la rendre à l'objet de ses vœux.
Allons, allons, madame, et souffrez que je tâche...

RODELINDE, à Unulphe.

O d'un lâche tyran ministre encor plus lâche,
Qui, sous un faux semblant d'un peu d'humanité,
Penses contre mes pleurs faire sa sûreté!
Que ne dis-tu plutôt que ses justes alarmes
Aux yeux des bons sujets veulent cacher mes larmes,
Qu'il lui faut me bannir, de crainte que mes cris
Du peuple et de la cour n'émeuvent les esprits?
Traître! si tu n'étois de son intelligence,
Pourroit-il refuser ta tête à sa vengeance?
Que devient, Grimoald, que devient ton courroux?
Tes ordres en sa garde avoient mis mon époux;
Il a brisé ses fers, il sait où va sa fuite;
Si je le veux rejoindre, il s'offre à ma conduite,
Et, quand son sang devroit te répondre du sien,
Il te voit, il te parle, et n'appréhende rien!

GRIMOALD, à Rodelinde.

Quand ce qu'il fait pour vous hasarderoit ma vie,
Je ne puis le punir de vous avoir servie.
Si j'avois cependant quelque peur que vos cris
De la cour et du peuple émussent les esprits,
Sans vous prier de fuir pour finir mes alarmes,
J'aurois trop de moyens de leur cacher vos larmes.
Mais vous êtes, madame, en pleine liberté;

Vous pouvez faire agir toute votre fierté,
Porter dans tous les cœurs ce qui règne en votre ame :
Le vainqueur du mari ne peut craindre la femme.
Mais que veut ce soldat[1] ?

SCÈNE IV.

GRIMOALD, RODELINDE, ÉDUIGE, UNULPHE.

SOLDAT.

Vous avertir, seigneur,
D'un grand malheur ensemble et d'un rare bonheur.

[1] VAR. Mais que vois-je?

SCÈNE IV.

GRIMOALD, PERTHARITE, RODELINDE, ÉDUIGE, UNULPHE, SOLDATS conduisant Pertharite prisonnier.

SOLDAT, à Grimoald.

Seigneur....

PERTHARITE, au soldat.

Je suis encor ton roi,
Traître, et je te défends de parler devant moi.

GRIMOALD.

O ciel! en quel état ma fortune est réduite,
S'il ne m'est pas permis de jouir de sa fuite!

SOLDAT.

Seigneur....

PERTHARITE, au soldat.

Tais-toi, te dis-je une seconde fois
(à Grimoald.)
Tu me revois, tyran, qui méconnois les rois,
. . . . . .

Garibalde n'est plus, et l'imposteur infame
Qui tranche ici du roi lui vient d'arracher l'ame;
Mais ce même imposteur est en votre pouvoir.

GRIMOALD.

Que dis-tu, malheureux?

SOLDAT.

Ce que vous allez voir.

GRIMOALD.

O ciel! en quel état ma fortune est réduite,
S'il ne m'est pas permis de jouir de sa fuite!
Faut-il que de nouveau mon cœur embarrassé
Ne puisse.... Mais dis-nous comment tout s'est passé.

SOLDAT.

Le duc, ayant appris quelles intelligences[1]
Déroboient un tel fourbe à vos justes vengeances,
L'attendoit à main-forte, et, lui fermant le pas,
« A lui seul, nous dit-il; mais ne le blessons pas.
« Réservons tout son sang aux rigueurs des supplices,
« Et laissons par pitié fuir ses lâches complices. »
Ceux qui le conduisoient, du grand nombre étonnés,
Et par mes compagnons soudain environnés,
Acceptent la plupart ce qu'on leur facilite,
Et s'écartent sans bruit de ce faux Pertharite.
Lui, que l'ordre reçu nous forçoit d'épargner
Jusqu'à baisser l'épée, et le trop dédaigner,
S'ouvre en son désespoir parmi nous un passage,
Jusque sur notre chef pousse toute sa rage,
Et lui plonge trois fois un poignard dans le sein

[1] Ce récit se trouvoit d'abord dans la bouche de Pertharite. Voyez les variantes de la scène suivante.

Digitized by Google

Avant qu'aucun de nous ait pu voir son dessein.
Nos bras étoient levés pour l'en punir sur l'heure;
Mais le duc par nos mains ne consent pas qu'il meure;
Et son dernier soupir est un ordre nouveau
De garder tout son sang à celle d'un bourreau.
Ainsi ce fugitif retombe dans sa chaîne,
Et vous pouvez, seigneur, ordonner de sa peine:
Le voici.

GRIMOALD.

Quel combat pour la seconde fois!

SCÈNE V.

PERTHARITE, GRIMOALD, RODELINDE, ÉDUIGE, UNULPHE, SOLDATS.

PERTHARITE.

Tu me revois, tyran qui méconnois les rois;
Et j'ai payé pour toi d'un si rare service
Celui qui rend ma tête à ta fausse justice.
Pleure, pleure ce bras qui t'a si bien servi;
Pleure ce bon sujet que le mien t'a ravi [1].

[1] Après ce vers, on lit dans la première édition:

Garibalde n'est plus, et j'ai vu cet infame
Aux pieds de son vrai roi vomir le sang et l'ame.

GRIMOALD.

Garibalde n'est plus! ah, justice des cieux!

PERTHARITE.

Si tu peux en douter, qu'on l'apporte à tes yeux;
Tu verras de quel coup j'ai tranché cette vie

Hâte-toi de venger ce ministre fidèle;
C'est toi qu'à sa vengeance en mourant il appelle.
Signale ton amour, et parois aujourd'hui,
S'il fut digne de toi, plus digne encor de lui.
Mais cesse désormais de traiter d'imposture
Les traits que sur mon front imprime la nature.
Milan m'a vu passer, et par-tout en passant
J'ai vu couler ses pleurs pour son prince impuissant;
Tu lui déguiserois en vain ta tyrannie;
Pousse-s-en jusqu'au bout l'insolente manie;
Et, quoi que ta fureur te prescrive pour moi,
Ordonne de mes jours comme de ceux d'un roi.

GRIMOALD.

Oui, tu l'es en effet, et j'ai su te connoître

Si brillante de gloire et si digne d'envie.
Je ne te dirai point qui m'a facilité
Pour un moment ou deux ce peu de liberté;
Il suffit que le duc, instruit par un perfide
Que mon libérateur m'avoit donné pour guide,
M'attendoit à main-forte; et me fermant le pas :
« A lui seul, à lui seul; mais ne le blessons pas,
Dit-il; et réservons tout son sang aux supplices. »
Soudain environné de ses lâches complices,
Que cet ordre reçu forçoit à m'épargner
Jusqu'à baisser l'épée, et me trop dédaigner,
A travers ces méchants je m'ouvre le passage;
Et, portant jusqu'à lui l'effort de mon courage,
Je lui plonge trois fois un poignard dans le sein,
Avant qu'on puisse voir ou rompre mon dessein.
Ses gens en vouloient prendre une prompte vengeance;
Mais lui-même, en tombant, leur en fait la défense.
Et son dernier soupir est un ordre nouveau
De garder tout mon sang à la main d'un bourreau
C'est à toi de venger ce ministre fidèle.

Dès le premier moment que je t'ai vu paroître.
Si j'ai fermé les yeux, si j'ai voulu ganchir,
Des maximes d'état j'ai voulu t'affranchir,
Et ne voir pas ma gloire indignement trahie
Par la nécessité de m'immoler ta vie.
De cet aveuglement les soins mystérieux
Empruntoient les dehors d'un tyran furieux,
Et forçoient ma vertu d'en souffrir l'artifice,
Pour t'arracher ton nom par l'effroi du supplice.
Mais mon dessein n'étoit que de t'intimider,
Ou d'obliger quelqu'un à te faire évader.
Unulphe a bien compris, en serviteur fidèle,
Ce que ma violence attendoit de son zèle;
Mais un traître pressé par d'autres intérêts
A rompu tout l'effet de mes desirs secrets.
Ta main, graces au ciel, nous en a fait justice.
Cependant ton retour m'est un nouveau supplice.
Car enfin que veux-tu que je fasse de toi?
Puis-je porter ton sceptre, et te traiter de roi[1]?
Ton peuple qui t'aimoit pourra-t-il te connoître,
Et souffrir à tes yeux les lois d'un autre maître?
Toi-même pourras-tu, sans entreprendre rien,
Me voir jusqu'au trépas possesseur de ton bien?
Pourras-tu négliger l'occasion offerte,
Et refuser ta main ou ton ordre à ma perte[2]?

[1] VAR. Puis-je occuper ton trône, et te traiter en roi?

[2] VAR. Et refuser ton ordre et ta main à ma perte.

Vers supprimés :

Ton rang, ton rang illustre auroit dû t'enseigner
Qu'un roi dans ses états doit périr ou régner,

Si tu n'étois qu'un lâche, on auroit quelque espoir [1]
Qu'enfin tu pourrois vivre, et ne rien émouvoir :
Mais qui me croit tyran, et hautement me brave,
Quelque foible qu'il soit, n'a point le cœur d'esclave,
Et montre une grande ame au-dessus du malheur,
Qui manque de fortune, et non pas de valeur.
Je vois donc malgré moi ma victoire asservie
A te rendre le sceptre, ou prendre encor ta vie :
Et plus l'ambition trouble ce grand effort,
Plus ceux de ma vertu me refusent ta mort.
Mais c'est trop retenir ma vertu prisonnière ;
Je lui dois comme à toi liberté tout entière ;
Et mon ambition a beau s'en indigner,
Cette vertu triomphe, et tu t'en vas régner.
Milan, revois ton prince, et reprends ton vrai maître
Qu'en vain pour t'aveugler j'ai voulu méconnoître :
Et vous que d'imposteur à regret j'ai traité....

PERTHARITE.

Ah ! c'est porter trop loin la générosité.
Rendez-moi Rodelinde, et gardez ma couronne,
Que pour sa liberté sans regret j'abandonne.
Avec ce cher objet tout destin m'est trop doux.

GRIMOALD.

Rodelinde, et Milan, et mon cœur, sont à vous ;
Et je vous remettrois toute la Lombardie,
Si comme dans Milan je régnois dans Pavie.

Et qu'après sa défaite y montrer son visage,
C'est donner au vainqueur un prompt et juste ombrage.

[1] VAR. Si tu n'étois qu'un lâche, on se pourroit flatter
Que tu pourrois y vivre, et ne rien attenter.

Mais vous n'ignorez pas, seigneur, que le feu roi
En fit reine Éduige; et, lui donnant ma foi,
Je promis....

ÉDUIGE, à Grimoald.

Si ta foi t'oblige à la défendre,
Ton exemple m'oblige encor plus à la rendre;
Et je mériterois un nouveau changement,
Si mon cœur n'égaloit celui de mon amant.

PERTHARITE, à Éduige.

Son exemple, ma sœur, en vain vous y convie.
Avec ce grand héros je vous laisse Pavie;
Et me croirois moi-même aujourd'hui malheureux,
Si je voyois sans sceptre un bras si généreux.

RODELINDE, à Grimoald.

Pardonnez si ma haine a trop cru l'apparence.
Je présumois beaucoup de votre violence;
Mais je n'aurois osé, seigneur, en présumer
Que vous m'eussiez forcée enfin à vous aimer.

GRIMOALD, à Rodelinde.

Vous m'avez outragé sans me faire injustice.

RODELINDE.

Qu'une amitié si ferme aujourd'hui nous unisse,
Que l'un et l'autre état en admire les nœuds,
Et doute avec raison qui règne de vous deux.

PERTHARITE.

Pour en faire admirer la chaîne fortunée,
Allons mettre en éclat cette grande journée,
Et montrer à ce peuple, heureusement surpris,
Que des hautes vertus la gloire est le seul prix [1].

[1] Cette pièce, comme on sait, fut malheureuse; elle ne put

être représentée qu'une fois : le public fut juste. Corneille, à la fin de l'*Examen*, dit que les sentiments en sont *assez vifs et nobles, et les vers assez bien tournés*. Le respect pour la vérité, toujours plus fort que le respect pour Corneille, oblige d'avouer que les sentiments sont outrés ou foibles, et rarement nobles; et que les vers, loin d'être bien tournés, sont presque tous d'une prose comique rimée.

Dès la seconde scène Éduige dit à Rodelinde :

> Je ne vous parle pas de votre Pertharite :
> Mais il se pourra faire enfin qu'il ressuscite,
> Qu'il rende à vos desirs leur juste possesseur;
> Et c'est dont je vous donne avis en bonne sœur.
> . . . . . .
> Vous êtes donc, madame, un grand exemple à suivre. —
> Pour vivre l'ame saine, on n'a qu'à m'imiter. —
> Et qui veut vivre aimé n'a qu'à vous en conter.

Les noms seuls des héros de cette pièce révoltent : c'est une Éduige, un Grimoald, un Unulphe. L'auteur de *Childebrand* ne choisit pas plus mal son sujet et son héros.

Il est peut-être utile pour l'avancement de l'esprit humain, et pour celui de l'art théâtral, de rechercher comment Corneille, qui devait s'élever toujours après ses belles pièces, qui connaissait le théâtre, c'est-à-dire le cœur humain, qui était plein de la lecture des anciens, et dont l'expérience devait avoir fortifié le génie, tomba pourtant si bas, qu'on ne peut supporter ni la conduite, ni les sentiments, ni la diction de plusieurs de ses dernières pièces. N'est-ce point qu'ayant acquis un grand nom, et ne possédant pas une fortune digne de son mérite, il fut forcé souvent de travailler avec trop de hâte? *Conatibus obstat res angusta domi*. Peut-être n'avait-il pas d'ami éclairé et sévère : il avait contracté une malheureuse habitude de se permettre tout, et de parler mal sa langue; il ne savait pas, comme Racine, sacrifier de beaux vers, et des scènes entières.

Les pièces précédentes de *Nicomède* et de *don Sanche d'Aragon* n'avaient pas eu un brillant succès; cette décadence devait l'avertir de faire de nouveaux efforts : mais il se reposait sur sa réputation; sa gloire nuisait à son génie; il se voyait sans rival, on ne citait que lui, on ne connaissait que lui. Il lui arriva la même

chose qu'à Lulli, qui, ayant excellé dans la musique de déclamation, à l'aide de l'inimitable Quinault, fut très faible, et se négligea souvent dans presque tout le reste; manquant de rival, comme Corneille, il ne fit point d'efforts pour se surpasser lui-même : ses contemporains ne connaissaient pas sa faiblesse; il a fallu que long-temps après il soit venu un homme supérieur, pour que les Français, qui ne jugent des arts que par comparaison, sentissent combien la plupart des airs détachés et des symphonies de Lulli ont de faiblesse.

Ce serait à regret que j'imprimerais la pièce de *Pertharite*, si je ne croyais y avoir découvert* le germe de la belle tragédie d'*Andromaque*.

Serait-il possible que ce *Pertharite* fût en quelque façon le père de la tragédie pathétique, élégante et forte d'*Andromaque?* pièce admirable, à quelques scènes de coquetterie près, dont le vice même est déguisé par le charme d'une poésie parfaite, et par l'usage le plus heureux qu'on ait jamais fait de la langue française.

L'excellent Racine donna son *Andromaque* en 1668, neuf** ans après *Pertharite*. Le lecteur peut consulter le commentaire qu'on trouvera dans le second acte; il y trouvera toute la disposition de la tragédie d'*Andromaque*, et même la plupart des sentiments que Racine a mis en œuvre avec tant de supériorité; il verra comment d'un sujet manqué, et qui paraît très mauvais, on peut tirer les plus grandes beautés, quand on sait les mettre à leur place. (V.)

* L'abbé Desfontaines avoit déja fait cette remarque en 1726.

** *Pertharite* fut représenté pour la première fois en 1653, et non en 1659, comme l'a cru Voltaire.

FIN.

EXAMEN DE PERTHARITE.

Le succès de cette tragédie a été si malheureux, que, pour m'épargner le chagrin de m'en souvenir, je n'en dirai presque rien. Le sujet est écrit par Pau Diacre, au quatrième et cinquième livre *des Gestes des Lombards;* et, depuis lui, par Erycius Puteanus, au second livre de son *Histoire des Invasions de l'Italie par les Barbares.* Ce qui l'a fait avorter au théâtre a été l'événement extraordinaire qui me l'avoit fait choisir : on n'y a pu supporter qu'un roi dépouillé de son royaume, après avoir fait tout son possible pour y rentrer, se voyant sans forces et sans amis, en cède à son vainqueur les droits inutiles, afin de retirer sa femme prisonnière de ses mains; tant les vertus de bon mari sont peu à la mode! On n'y a pas aimé la surprise avec laquelle Pertharite se présente au troisième acte, quoique le bruit de son retour soit épandu dès le premier, ni que Grimoald reporte toutes ses affections à Éduige, sitôt qu'il a reconnu que la vie de Pertharite, qu'il avoit cru mort jusque-là, le mettoit dans l'impossibilité de réussir auprès de Rodelinde. J'ai parlé ailleurs de l'inégalité de l'emploi des personnages, qui donne à Rodelinde le premier rang dans les trois premiers actes, et la réduit au second ou au troisième dans les deux derniers. J'ajoute ici, malgré sa disgrace, que les sentiments en sont assez vifs et nobles, les vers assez bien tournés, et que la façon dont le sujet s'explique dans la première scène ne manque pas d'artifice.

OEDIPE,

TRAGÉDIE.

1659.

Digitized by Google

VERS

PRÉSENTÉS A MONSEIGNEUR

LE PROCUREUR-GÉNÉRAL FOUQUET,

SURINTENDANT DES FINANCES[1].

Laisse aller ton essor jusqu'à ce grand génie[2]
Qui te rappelle au jour dont les ans t'ont bannie,
Muse, et n'oppose plus un silence obstiné
A l'ordre surprenant que sa main t'a donné.
De ton âge importun la timide foiblesse[3]
A trop et trop long-temps déguisé ta paresse,
Et fourni de couleurs à la raison d'état
Qui mutine ton cœur contre le siècle ingrat[4].
L'ennui de voir toujours ses louanges frivoles

[1] Imprimés à la tête de l'*OEdipe*; *Paris*, 1657, *in*-12. Ce fut M. Fouquet qui engagea Corneille à faire cette tragédie. « Si le « public, dit ce grand poëte, a reçu quelque satisfaction de ce « poëme, et s'il en reçoit encore de ceux de cette nature et de « ma façon qui pourront le suivre, c'est à lui qu'il en doit im- « puter le tout, puisque sans ses commandements je n'aurois « jamais fait l'*OEdipe*. » (Dans l'avis au lecteur qui est à la tête de la tragédie de l'édition que j'ai indiquée au commencement de cette note.) (V.)

[2] Ce grand génie n'était pas Nicolas Fouquet; c'était Pierre Corneille, malgré *Pertharite*, et malgré quelques pièces assez faibles, et malgré *OEdipe* même. (V.)

[3] Il avait cinquante-six ans; c'était l'âge où Milton fesait son poëme épique. (V.)

[4] Il eût dû dire que le peu de justice qu'on lui avait rendu l'avait dégoûté : *Ploravere suis non respondere favorem speratum meritis;* mais le dégoût d'un poëte n'est pas une raison d'état. (V.)

Rendre à tes longs travaux paroles pour paroles[1],
Et le stérile honneur d'un éloge impuissant[2]
Terminer son accueil le plus reconnoissant;
Ce légitime ennui qu'au fond de l'ame excite
L'excusable fierté d'un peu de vrai mérite,
Par un juste dégoût ou par ressentiment,
Lui pouvoit de tes vers envier l'agrément:
Mais aujourd'hui qu'on voit un héros magnanime
Témoigner pour ton nom une tout autre estime,
Et répandre l'éclat de sa propre bonté
Sur l'endurcissement de ton oisiveté,
Il te seroit honteux d'affermir ton silence
Contre une si pressante et douce violence;
Et tu ferois un crime à lui dissimuler
Que ce qu'il fait pour toi te condamne à parler.
Oui, généreux appui de tout notre Parnasse,
Tu me rends ma vigueur lorsque tu me fais grace;
Et je veux bien apprendre à tout notre avenir
Que tes regards bénins ont su me rajeunir[3].

[1] Il se plaint qu'ayant trafiqué de la parole, on ne lui a donné que des louanges. Boileau a dit bien plus noblement:

Apollon ne promet qu'un nom et des lauriers, etc. (V.)

[2] Il se plaint que les éloges du public n'ont pas contribué à sa fortune. « Mais à présent que le grand Fouquet, héros magna-« nime, répand l'éclat de sa propre bonté sur l'endurcissement de « l'oisiveté de l'auteur, il lui serait honteux d'affermir son silence « contre cette douce violence. » Que dire sur de tels vers? plaindre la faiblesse de l'esprit humain, et admirer les beaux morceaux de *Cinna*. (V.)

[3] On est fâché des *regards bénins*, et de la *claire vision*, et que, dans le temps qu'il fait de si étranges vers, il dise qu'il se sent encore la main qui crayonna l'ame du grand Pompée. (V.)

Je m'élève sans crainte avec de si bons guides :
Depuis que je t'ai vu, je ne vois plus mes rides;
Et, plein d'une plus claire et noble vision,
Je prends mes cheveux gris pour cette illusion.
Je sens le même feu, je sens la même audace,
Qui fit plaindre le Cid, qui fit combattre Horace;
Et je me trouve encor la main qui crayonna
L'ame du grand Pompée et l'esprit de Cinna.
Choisis-moi seulement quelque nom dans l'histoire
Pour qui tu veuilles place au temple de la Gloire,
Quelque nom favori[1] qu'il te plaise arracher
A la nuit de la tombe, aux cendres du bûcher.
Soit qu'il faille ternir ceux d'Énée et d'Achille
Par un noble attentat sur Homère et Virgile,
Soit qu'il faille obscurcir par un dernier effort
Ceux que j'ai sur la scène affranchis de la mort;
Tu me verras le même, et je te ferai dire,
Si jamais pleinement ta grande ame m'inspire,
Que dix lustres et plus n'ont pas tout emporté
Cet assemblage heureux de force et de clarté,
Ces prestiges secrets de l'aimable imposture
Qu'à l'envi m'ont prêtée et l'art et la nature.
N'attends pas toutefois que j'ose m'enhardir[2]

[1] Il eût fallu que ces noms favoris eussent été célébrés par des vers tels que ceux des *Horaces* et de *Cinna*. (V.)

[2] On est bien plus fâché encore qu'un homme tel que Corneille n'ose s'enhardir *jusqu'à applaudir* un autre homme, et que la *plus vaste étendue* du cœur d'un procureur-général de Paris *ne puisse être vue d'une seule vue*. Il eût mieux valu, à mon avis, pour l'auteur de *Cinna*, vivre à Rouen avec du pain bis et de la gloire, que de recevoir de l'argent d'un sujet du roi, et de lui

Ou jusqu'à te dépeindre, ou jusqu'à t'applaudir:
Ce seroit présumer que d'une seule vue
J'aurois vu de ton cœur la plus vaste étendue;
Qu'un moment suffiroit à mes débiles yeux
Pour démêler en toi ces dons brillants des cieux
De qui l'inépuisable et perçante lumière,
Sitôt que tu parois, fait baisser la paupière.
J'ai déja vu beaucoup en ce moment heureux,
Je t'ai vu magnanime, affable, généreux;
Et, ce qu'on voit à peine après dix ans d'excuses,
Je t'ai vu tout d'un coup libéral pour les muses.
Mais, pour te voir entier, il faudroit un loisir
Que tes délassements daignassent me choisir.
C'est lors que je verrois la saine politique
Soutenir par tes soins la fortune publique,
Ton zèle infatigable à servir ton grand roi,
Ta force et ta prudence à régir ton emploi;
C'est lors que je verrois ton courage intrépide
Unir la vigilance à la vertu solide;
Je verrois cet illustre et haut discernement

faire de si mauvais vers pour son argent. On ne peut trop exhorter les hommes de génie à ne jamais prostituer ainsi leurs talents. On n'est pas toujours le maître de sa fortune, mais on l'est toujours de faire respecter sa médiocrité, et même sa pauvreté. (V.)

Il eût mieux valu ne pas conserver ces vers, qui laisseroient peu de chose à regretter, que de les accompagner d'un commentaire si dur. On voit que l'adversité réduisit quelquefois Corneille à l'adulation; et sans doute il eût été plus noble de savoir souffrir: mais Voltaire, qui n'avoit pas l'excuse du malheur, n'a-t-il pas souvent prodigué d'indignes éloges à des idoles de cour qui n'avoient pas le mérite de M. Fouquet? (P.)

Qui te met au-dessus de tant d'accablement,
Et tout ce dont l'aspect d'un astre salutaire
Pour le bonheur des lis t'a fait dépositaire.
Jusque-là ne crains pas que je gâte un portrait
Dont je ne puis encor tracer qu'un premier trait;
Je dois être témoin de toutes ces merveilles
Avant que d'en permettre une ébauche à mes veilles;
Et ce flatteur espoir fera tous mes plaisirs,
Jusqu'à ce que l'effet succéde à mes desirs.
Hâte-toi cependant de rendre un vol sublime
Au génie amorti que ta bonté ranime,
Et dont l'impatience attend pour se borner
Tout ce que tes faveurs lui voudront ordonner.

AU LECTEUR.

Ce n'est pas sans raison que je fais marcher ces vers à la tête de l'*Œdipe*, puisqu'ils sont cause que je vous donne l'*Œdipe*. Ce fut par eux que je tâchai de témoigner à M. le procureur-général quelque sentiment de reconnoissance pour une faveur signalée que j'en venois de recevoir; et, bien qu'ils fussent remplis de cette présomption si naturelle à ceux de notre métier, qui manquent rarement d'amour-propre, il me fit cette nouvelle grace d'accepter les offres qu'ils lui faisoient de ma part, et de me proposer trois sujets pour le théâtre, dont il me laissa le choix. Chacun sait que ce grand ministre n'est pas moins le surintendant des belles-lettres que des finances, que sa maison est aussi ouverte aux gens d'esprit qu'aux gens d'affaires; et que, soit à Paris, soit à la campagne, c'est dans les bibliothéques qu'on attend ces précieux moments qu'il dérobe aux occupations qui l'accablent, pour en gratifier ceux qui ont quelque talent d'écrire avec succès. Ces vérités sont connues de tout le monde; mais tout le monde ne sait pas que sa bonté s'est étendue jusqu'à ressusciter les muses ensevelies dans un long silence, et qui étoient

comme mortes au monde, puisque le monde les avoit oubliées. C'est donc à moi à le publier après qu'il a daigné m'y faire revivre si avantageusement. Non que de là j'ose prendre l'occasion de faire ses éloges : nos dernières années ont produit peu de livres considérables, ou pour la profondeur de la doctrine, ou pour la pompe et la netteté de l'expression, ou pour les agréments et la justesse de l'art, dont les auteurs ne se soient mis sous une protection si glorieuse, et ne lui aient rendu les hommages que nous devons tous à ce concert éclatant et merveilleux de rares qualités et de vertus extraordinaires qui laissent une admiration continuelle à ceux qui ont le bonheur de l'approcher. Les téméraires efforts que j'y pourrois faire après eux ne serviroient qu'à montrer combien je suis au-dessous d'eux : la matière est inépuisable, mais nos esprits sont bornés ; et, au lieu de travailler à la gloire de mon protecteur, je ne travaillerois qu'à ma honte. Je me contenterai de vous dire simplement que si le public a reçu quelque satisfaction de ce poëme, et s'il en reçoit encore de ceux de cette nature et de ma façon qui pourront le suivre, c'est à lui qu'il en doit imputer le tout, puisque sans ses commandements je n'aurois jamais fait l'*Œdipe*, et que cette tragédie a plu assez au roi pour me faire recevoir de véritables et solides

marques de son approbation; je veux dire ses libéralités, que j'ose nommer des ordres tacites, mais pressants, de consacrer aux divertissements de sa majesté ce que l'âge et les vieux travaux m'ont laissé d'esprit et de vigueur.

Au reste, je ne vous dissimulerai point qu'après avoir arrêté mon choix sur ce sujet, dans la confiance que j'aurois pour moi les suffrages de tous les savants, qui l'ont regardé comme le chef-d'œuvre de l'antiquité, et que les pensées de ces grands génies qui l'ont traité en grec et en latin me faciliteroient les moyens d'en venir à bout assez tôt pour le faire représenter dans le carnaval, je n'ai pas laissé de trembler quand je l'ai envisagé de près, et un peu plus à loisir que je n'avois fait en le choisissant. J'ai reconnu que ce qui avoit passé pour miraculeux dans ces siècles éloignés pourroit sembler horrible au nôtre, et que cette éloquente et curieuse description [1]

[1] *Cette éloquente description* réussirait sans doute beaucoup, si elle était de ce style mâle et terrible, et en même temps pur et exact, qui caractérise Sophocle. Je ne sais même si, aujourd'hui que la scène est libre et dégagée de tout ce qui la défigurait, on ne pourrait pas faire paraître Œdipe tout sanglant, comme il parut sur le théâtre d'Athènes. La disposition des lumières, Œdipe ne paraissant que dans l'enfoncement, pour ne pas trop offenser les yeux, beaucoup de pathétique dans l'acteur, et peu de déclamation dans l'auteur, les cris de Jocaste et les douleurs de tous les Thébains, pourraient former un spectacle admirable. Les magnifiques tableaux dont Sophocle a orné

de la manière dont ce malheureux prince se crève les yeux, et le spectacle de ces mêmes yeux crevés dont le sang lui distille sur le visage, qui occupe tout le cinquième acte chez ces incomparables originaux, feroit soulever la délicatesse de nos dames, qui composent la plus belle partie de notre auditoire, et dont le dégoût attire aisément la censure de ceux qui les accompagnent, et qu'enfin l'amour n'ayant point de part dans ce sujet, ni les femmes d'emploi, il étoit dénué des principaux ornements qui nous gagnent d'ordinaire la voix publique. J'ai tâché de remédier à ces désordres au moins mal que j'ai pu en

son *OEdipe* feraient sans doute le même effet que les autres parties du poëme firent dans Athènes : mais, du temps de Corneille, nos jeux de paume étroits, dans lesquels on représentait ses pièces, les vêtements ridicules des acteurs, la décoration aussi mal entendue que ces vêtements, excluaient la magnificence d'un spectacle véritable, et réduisaient la tragédie à de simples conversations, que Corneille anima quelquefois par le feu de son génie. (V.)

Cette remarque de Voltaire prouve combien l'expérience avoit fortifié son génie : elle fait regretter que, dans son *OEdipe*, si supérieur à celui de Corneille, il n'eût pas osé tenter ce magnifique spectacle; mais alors tout s'opposoit sur nos théâtres à ces beautés fortement tragiques; et c'en étoit bien assez pour la gloire de Voltaire que d'avoir lutté avec tant de succès contre Corneille, dans ce premier essai de sa jeunesse. Il faut être juste, et convenir que cet essai de Voltaire fut un phénomène, et qu'indépendamment du mérite du style, la première scène du quatrième acte de son *OEdipe* étoit, elle seule, infiniment supérieure à toute la pièce de Corneille. (P.)

épargnant d'un côté à mes auditeurs ce dangereux spectacle, et y ajoutant de l'autre l'heureux épisode des amours de Thésée et de Dircé, que je fais fille de Laïus, et seule héritière de sa couronne, supposé que son frère, qu'on avoit exposé aux bêtes sauvages, en eût été dévoré comme on le croyoit; j'ai retranché le nombre des oracles, qui pouvoit être importun, et donner trop de jour à Œdipe pour se connoître; j'ai rendu la réponse de Laïus, évoqué par Tirésie, assez obscure dans sa clarté pour faire un nouveau nœud, et qui peut-être n'est pas moins beau que celui de nos anciens; j'ai cherché même des raisons pour justifier ce qu'Aristote y trouve sans raison, et qu'il excuse en ce qu'il arrive au commencement de la fable; et j'ai fait en sorte qu'Œdipe, encore qu'il se souvienne d'avoir combattu trois hommes au lieu même où fut tué Laïus, et dans le même temps de sa mort, bien loin de s'en croire l'auteur, la croit avoir vengée sur trois brigands, à qui le bruit commun l'attribue. Cela m'a fait perdre l'avantage que je m'étois promis de n'être souvent que le traducteur de ces grands hommes qui m'ont précédé. Comme j'ai pris une autre route que la leur, il m'a été impossible de me rencontrer avec eux; mais, en récompense, j'ai eu le bonheur de faire avouer à la plupart de mes auditeurs que je n'ai fait aucune pièce de

théâtre où il se trouve tant d'art qu'en celle-ci, bien que ce ne soit qu'un ouvrage de deux mois [1], que l'impatience françoise m'a fait précipiter, par un juste empressement d'exécuter les ordres favorables que j'avois reçus.

[1] Il eût bien mieux valu que c'eût été l'ouvrage de deux ans, et qu'il ne fût resté presque rien de ce qui fut fait en deux mois.

> Travaillez à loisir, quelque ordre qui vous presse,
> Et ne vous piquez point d'une folle vitesse.

Il semble que Fouquet ait commandé à Corneille une tragédie pour lui être rendue dans deux mois, comme on commande un habit à un tailleur, ou une table à un menuisier. N'oublions pas ici de faire sentir une grande vérité : Fouquet n'est plus connu aujourd'hui que par un malheur éclatant, et qui même n'a été célèbre que parceque tout le fut dans le siècle de Louis XIV. L'auteur de *Cinna*, au contraire, sera connu à jamais de toutes les nations, et le sera même malgré ses dernières pièces et malgré ses vers à Fouquet, et j'ose dire encore malgré *OEdipe*. C'est une chose étrange que le difficile et concis La Bruyère, dans son *Parallèle de Corneille et de Racine*, ait dit *les Horaces* et *OEdipe*; mais il dit aussi *Phèdre* et *Pénélope*. Voilà comme l'or et le plomb sont confondus souvent.

On disait Mignard et Le Brun : le temps seul apprécie, et souvent ce temps est long. (V.)

ACTEURS.

ŒDIPE, roi de Thèbes, fils et mari de Jocaste.
THÉSÉE, prince d'Athènes, et amant de Dircé.
JOCASTE, reine de Thèbes, femme et mère d'Œdipe.
DIRCÉ, princesse de Thèbes, fille de Laïus, et de Jocaste, sœur d'Œdipe et amante de Thésée.
CLÉANTE, DYMAS, } confidents d'Œdipe.
PHORBAS, vieillard thébain.
IPHICRATE, vieillard de Corinthe.
NÉRINE, dame d'honneur de la reine.
MÉGARE, fille d'honneur de Dircé.
PAGE[1].

La scène est à Thèbes.

[1] A la cour des princes grecs, il y avoit des officiers, des hérauts, des soldats; mais ils n'avoient pour les servir que des esclaves, et ne connoissoient point les pages. Rotrou, dans son *Antigone*, avoit donné à Corneille cet exemple que Racine a suivi dans sa *Thébaïde*. (GEOFFROY.)

OEDIPE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

THÉSÉE, DIRCÉ.

THÉSÉE.

N'écoutez plus, madame, une pitié cruelle,
Qui d'un fidèle amant vous feroit un rebelle :
La gloire d'obéir n'a rien qui me soit doux
Lorsque vous m'ordonnez de m'éloigner de vous [1].
Quelque ravage affreux qu'étale ici la peste,
L'absence aux vrais amants est encor plus funeste [2];
Et d'un si grand péril l'image s'offre en vain,

[1] Jamais la malheureuse habitude de tous les auteurs français de mettre sur le théâtre des conversations amoureuses, et de rimer les phrases des romans, n'a paru plus condamnable que quand elle force Corneille à débuter, dans la tragédie d'*OEdipe*, par faire dire à Thésée qu'il est un *fidèle amant*, mais qu'il sera un rebelle aux ordres de sa maîtresse, si elle lui ordonne de se séparer d'elle. (V.)

[2] On ne revient point de sa surprise à cette absence qui est, pour les vrais amants, pire que la peste : on ne peut concevoir ni comment Corneille a fait ces vers, ni comment il n'eut point d'a-

Quand ce péril douteux épargne un mal certain[1].

DIRCÉ.

Le trouvez-vous douteux quand toute votre suite
Par cet affreux ravage à Phædime est réduite,
De qui même le front déja pâle et glacé
Porte empreint le trépas dont il est menacé?
Seigneur, toutes ces morts dont il vous environne
Sont des avis pressants que de grace il vous donne;
Et tant lever le bras avant que de frapper,
C'est vous dire assez haut qu'il est temps d'échapper.

THÉSÉE.

Je le vois comme vous; mais, alors qu'il m'assiége,
Vous laisse-t-il, madame, un plus grand privilége?
Ce palais par la peste est-il plus respecté?
Et l'air auprès du trône est-il moins infecté?

DIRCÉ.

Ah! seigneur, quand l'amour tient une ame alarmée,
Il l'attache aux périls de la personne aimée[2].

mis pour les lui faire rayer, ni comment les comédiens osèrent les dire. (V.)

[1] Ce *péril douteux*, c'est la peste; *ce mal certain*, c'est l'absence de l'objet aimé. (V.)

[2] C'est assez qu'on débite de ces maximes d'amour pour bannir tout intérêt d'un ouvrage. Cette scène est une contestation entre deux amants qui ressemble aux conversations de Clélie. Rien ne serait plus froid, même dans un sujet galant, à plus forte raison dans le sujet le plus terrible de l'antiquité. Y a-t-il une plus forte preuve de la nécessité où étaient les auteurs d'introduire toujours l'amour dans leurs pièces, que cet épisode de Thésée et de Dircé, dont Corneille même a le malheur de s'applaudir dans son *Examen d'OEdipe?* Encore si, au lieu d'un amour galant et raisonneur, il eut peint une passion aussi funeste que la désolation où Thèbes

Je vois aux pieds du roi chaque jour des mourants;
J'y vois tomber du ciel les oiseaux expirants;
Je me vois exposée à ces vastes misères;
J'y vois mes sœurs, la reine, et les princes mes frères;
Je sais qu'en ce moment je puis les perdre tous:
Et mon cœur toutefois ne tremble que pour vous,
Tant de cette frayeur les profondes atteintes
Repoussent fortement toutes les autres craintes!

THÉSÉE.

Souffrez donc que l'amour me fasse même loi,
Que je tremble pour vous quand vous tremblez pour moi;
Et ne m'imposez pas cette indigne foiblesse
De craindre autres périls que ceux de ma princesse:
J'aurois en ma faveur le courage bien bas,
Si je fuyois des maux que vous ne fuyez pas.
Votre exemple est pour moi la seule règle à suivre:
Éviter vos périls c'est vouloir vous survivre;
Je n'ai que cette honte à craindre sous les cieux.
Ici je puis mourir, mais mourir à vos yeux;
Et si, malgré la mort de tous côtés errante,
Le destin me réserve à vous y voir mourante,
Mon bras sur moi du moins enfoncera les coups
Qu'aura son insolence élevés jusqu'à vous,

était plongée, si cette passion eût été théâtrale, si elle avait été liée au sujet! mais un amour qui n'est imaginé que pour remplir le vide d'un ouvrage trop long n'est pas supportable. Racine même y aurait échoué avec ses vers élégants: comment donc put-on supporter une si plate galanterie débitée en si mauvais vers? et comment reconnaître la même nation qui, ayant applaudi aux morceaux admirables du *Cid*, d'*Horace*, de *Cinna*, et de *Polyeucte*, n'avait pu souffrir ni *Pertharite*, ni *Théodore?* (V.)

Et saura me soustraire à cette ignominie
De souffrir après vous quelques moments de vie,
Qui, dans le triste état où le ciel nous réduit,
Seroient de mon départ l'infame et le seul fruit.

DIRCÉ.

Quoi! Dircé par sa mort deviendroit criminelle
Jusqu'à forcer Thésée à mourir après elle!
Et ce cœur intrépide au milieu du danger
Se défendroit si mal d'un malheur si léger!
M'immoler une vie à tous si précieuse,
Ce seroit rendre à tous ma mémoire odieuse,
Et par toute la Grèce animer trop d'horreur
Contre une ombre chérie avec tant de fureur.
Ces infames brigands dont vous l'avez purgée,
Ces ennemis publics dont vous l'avez vengée,
Après votre trépas à l'envi renaissants,
Pilleroient sans frayeur les peuples impuissants;
Et chacun maudiroit, en les voyant paroître,
La cause d'une mort qui les feroit renaître.
Oserai-je, seigneur, vous dire hautement
Qu'un tel excès d'amour n'est pas d'un tel amant[1]?
S'il est vertu pour nous que le ciel n'a formées
Que pour le doux emploi d'aimer et d'être aimées,

[1] Jugez quel effet ferait aujourd'hui au théâtre une princesse inutile dissertant sur l'amour, et voulant prouver en forme que ce qui serait vertu dans une femme ne le serait pas dans un homme. Je ne parle pas du style et des fautes contre la langue, et de *l'horreur animée par toute la Grèce*, et *des hauts emportements qu'un beau feu inspire*; ce galimatias froid et boursouflé est assez condamné aujourd'hui. (V.)

Il faut qu'en vos pareils les belles passions
Ne soient que l'ornement des grandes actions.
Ces hauts emportements qu'un beau feu leur inspire
Doivent les élever, et non pas les détruire;
Et, quelque désespoir que leur cause un trépas,
Leur vertu seule a droit de faire agir leurs bras.
Ces bras, que craint le crime à l'égal du tonnerre,
Sont des dons que le ciel fait à toute la terre;
Et l'univers en eux perd un trop grand secours,
Pour souffrir que l'amour soit maître de leurs jours.
Faites voir, si je meurs, une entière tendresse;
Mais vivez après moi pour toute notre Grèce,
Et laissez à l'amour conserver par pitié
De ce tout désuni la plus digne moitié;
Vivez pour faire vivre en tous lieux ma mémoire,
Pour porter en tous lieux vos soupirs et ma gloire,
Et faire par-tout dire : « Un si vaillant héros
« Au malheur de Dircé donne encor des sanglots;
« Il en garde en son ame encor toute l'image,
« Et rend à sa chère ombre encor ce triste hommage. »
Cet espoir est le seul dont j'aime à me flatter,
Et l'unique douceur que je veux emporter.

THÉSÉE.

Ah! madame, vos yeux combattent vos maximes [1];
Si j'en crois leur pouvoir, vos conseils sont des crimes.

[1] Et que dirons-nous de ce Thésée qui lui répond galamment que ses yeux combattent ses maximes, que si elle aimait bien elle conseillerait mieux, et *qu'auprès de sa princesse aux seuls devoirs d'amant un héros s'intéresse?* Disons la vérité, cela ne serait pas supporté aujourd'hui dans le plus plat de nos romans. (V.)

Je ne vous ferai point ce reproche odieux
Que, si vous aimiez bien, vous conseilleriez mieux :
Je dirai seulement qu'auprès de ma princesse
Aux seuls devoirs d'amant un héros s'intéresse,
Et que, de l'univers fût-il le seul appui,
Aimant un tel objet, il ne doit rien qu'à lui.
Mais ne contestons point, et sauvons l'un et l'autre;
L'hymen justifiera ma retraite et la vôtre.
Le roi me pourroit-il en refuser l'aveu,
Si vous en avouez l'audace de mon feu?
Pourroit-il s'opposer à cette illustre envie
D'assurer sur un trône une si belle vie,
Et ne point consentir que des destins meilleurs
Vous exilent d'ici pour commander ailleurs?

DIRCÉ.

Le roi, tout roi qu'il est, seigneur, n'est pas mon maître;
Et le sang de Laïus, dont j'eus l'honneur de naître,
Dispense trop mon cœur de recevoir la loi
D'un trône que sa mort n'a dû laisser qu'à moi.
Mais comme enfin le peuple, et l'hymen de ma mère,
Ont mis entre ses mains le sceptre de mon père,
Et qu'en ayant ici toute l'autorité
Je ne puis rien pour vous contre sa volonté,
Pourra-t-il trouver bon qu'on parle d'hyménée
Au milieu d'une ville à périr condamnée,
Où le courroux du ciel, changeant l'air en poison,
Donne lieu de trembler pour toute sa maison?

MÉGARE.

(Elle lui parle à l'oreille.)

Madame.

DIRCÉ.

Adieu, seigneur : la reine, qui m'appelle,
M'oblige à vous quitter pour me rendre auprès d'elle;
Et d'ailleurs le roi vient.

THÉSÉE.

Que ferai-je?

DIRCÉ.

Parlez.
Je ne puis plus vouloir que ce que vous voulez.

SCÈNE II.

OEDIPE, THÉSÉE, CLÉANTE.

OEDIPE.

Au milieu des malheurs que le ciel nous envoie,
Prince, nous croiriez-vous capables d'une joie,
Et que, nous voyant tous sur les bords du tombeau,
Nous puissions d'un hymen allumer le flambeau?
C'est choquer la raison peut-être et la nature :
Mais mon ame en secret s'en forme un doux augure,
Que Delphes, dont j'attends réponse en ce moment,
M'envoîra de nos maux le plein soulagement.

THÉSÉE.

Seigneur, si j'avois cru que parmi tant de larmes
La douceur d'un hymen pût avoir quelques charmes,
Que vous en eussiez pu supporter le dessein,
Je vous aurois fait voir un beau feu dans mon sein [1],

[1] Thésée qui fait voir *un beau feu dans son sein*, et qui s'appelle

Et tâché d'obtenir cet aveu favorable
Qui peut faire un heureux d'un amant misérable.

OEDIPE.

Je l'avois bien jugé qu'un intérêt d'amour

amant misérable; OEdipe qui devine qu'un intérêt d'amour retient Thésée au milieu de la peste; l'offre d'une fille, la demande d'une autre fille, l'aveu qu'Antigone est *parfaite*, Ismène *admirable*, et que Dircé n'*a rien de comparable;* en un mot, ce style d'un froid comique, qui revient toujours, ces ironies, ces dissertations sur l'amour galant, tant de petitesses grossières dans un sujet si sublime, font voir évidemment que la rouille de notre barbarie n'était pas encore enlevée, malgré tous les efforts que Corneille avait faits dans les belles scènes de *Cinna* et d'*Horace*. Le sujet d'*OEdipe* demandait le style d'*Athalie;* et celui dont Corneille s'est servi n'est pas, à beaucoup près, aussi noble que celui du *Misanthrope*. Cependant Corneille avait montré, dans plusieurs scènes de *Pompée*, qu'il savait orner ses vers de toute la magnificence de la poésie. Le sujet d'*OEdipe* n'est pas moins poétique que celui de *Pompée;* pourquoi donc le langage est-il dans *OEdipe* si opposé au sujet? Corneille s'était trop accoutumé à ce style familier, à ce ton de dissertation. Tous ses personnages, dans presque tous ses ouvrages, raisonnent sur l'amour et sur la politique. C'est non seulement l'opposé de la tragédie, mais de toute poésie: car la poésie n'est guère que peinture, sentiment, et imagination. Les raisonnements sont nécessaires dans une tragédie, quand on délibère sur un grand intérêt d'état; il faut seulement qu'alors celui qui raisonne ne tienne point du sophiste: mais des raisonnements sur l'amour sont par-tout hors de saison.

L'abbé d'Aubignac écrivit contre l'*OEdipe* de Corneille; il y reprend plusieurs fautes avec lesquelles une pièce pourrait être admirable, fautes de bienséance, duplicité d'action, violation des règles. D'Aubignac n'en savait pas assez pour voir que la principale faute est d'être froid dans un sujet intéressant, et rampant dans un sujet sublime. Cette scène, dans laquelle il n'est question que de savoir si Thésée épousera Antigone qui est parfaite, ou Ismène

Fermoit ici vos yeux aux périls de ma cour :
Mais je croirois me faire à moi-même un outrage,
Si je vous obligeois d'y tarder davantage,
Et si trop de lenteur à seconder vos feux
Hasardoit plus long-temps un cœur si généreux.
Le mien sera ravi que de si nobles chaînes
Unissent les états de Thèbes et d'Athènes.
Vous n'avez qu'à parler, vos vœux sont exaucés :
Nommez ce cher objet, grand prince, et c'est assez.
Un gendre tel que vous m'est plus qu'un nouveau trône ;
Et vous pouvez choisir d'Ismène ou d'Antigone ;
Car je n'ose penser que le fils d'un grand roi,
Un si fameux héros, aime ailleurs que chez moi,
Et qu'il veuille en ma cour, au mépris de mes filles,
Honorer de sa main de communes familles.

THÉSÉE.

Seigneur, il est tout vrai, j'aime en votre palais ;
Chez vous est la beauté qui fait tous mes souhaits :
Vous l'aimez à l'égal d'Antigone et d'Ismène :
Elle tient même rang chez vous et chez la reine :
En un mot, c'est leur sœur, la princesse Dircé,
Dont les yeux...

OEDIPE.

Quoi ! ses yeux, prince, vous ont blessé !
Je suis fâché pour vous que la reine sa mère
Ait su vous prévenir pour un fils de son frère.

qui est admirable, ou Dircé qui n'a rien de comparable, est une vraie scène de comédie, mais de comédie très froide.

Je ne relève pas les fautes contre la langue ; elles sont en trop grand nombre. (V.)

Ma parole est donnée, et je n'y puis plus rien;
Mais je crois qu'après tout ses sœurs la valent bien.

THÉSÉE.

Antigone est parfaite, Isméne est admirable;
Dircé, si vous voulez, n'a rien de comparable;
Elles sont l'une et l'autre un chef-d'œuvre des cieux:
Mais où le cœur est pris on charme en vain les yeux.
Si vous avez aimé, vous avez su connoître
Que l'amour de son choix veut être le seul maître;
Que, s'il ne choisit pas toujours le plus parfait,
Il attache du moins les cœurs au choix qu'il fait;
Et qu'entre cent beautés dignes de notre hommage
Celle qu'il nous choisit plaît toujours davantage.
Ce n'est pas offenser deux si charmantes sœurs,
Que voir en leur aînée aussi quelques douceurs.
J'avouerai, s'il le faut, que c'est un pur caprice,
Un pur aveuglement qui leur fait injustice;
Mais ce seroit trahir tout ce que je leur doi,
Que leur promettre un cœur quand il n'est plus à moi.

ŒDIPE.

Mais c'est m'offenser, moi, prince, que de prétendre
A des honneurs plus hauts que le nom de mon gendre.
Je veux toutefois être encor de vos amis;
Mais ne demandez plus un bien que j'ai promis.
Je vous l'ai déja dit que pour cet hyménée
Aux vœux du prince Æmon ma parole est donnée;
Vous avez attendu trop tard à m'en parler,
Et je vous offre assez de quoi vous consoler.
La parole des rois doit être inviolable.

THÉSÉE.

Elle est toujours sacrée et toujours adorable;
Mais ils ne sont jamais esclaves de leur voix,
Et le plus puissant roi doit quelque chose aux rois.
Retirer sa parole à leur juste prière,
C'est honorer en eux son propre caractère;
Et si le prince Æmon ose encor vous parler,
Vous lui pouvez offrir de quoi se consoler.

ŒDIPE.

Quoi! prince, quand les dieux tiennent en main leur foudre,
Qu'ils ont le bras levé pour nous réduire en poudre,
J'oserai violer un serment solennel,
Dont j'ai pris à témoin leur pouvoir éternel?

THÉSÉE.

C'est pour un grand monarque un peu bien du scrupule.[1]

ŒDIPE.

C'est en votre faveur être un peu bien crédule
De présumer qu'un roi, pour contenter vos yeux,
Veuille pour ennemis les hommes et les dieux.

THÉSÉE.

Je n'ai qu'un mot à dire après un si grand zèle :
Quand vous donnez Dircé, Dircé se donne-t-elle?

ŒDIPE.

Elle sait son devoir.

THÉSÉE.

Savez-vous quel il est?

ŒDIPE.

L'auroit-elle réglé suivant votre intérêt?

[1] VARIANTE. C'est pour un grand monarque avoir bien du scrupule.

A me désobéir l'auriez-vous résolue?

THÉSÉE.

Non, je respecte trop la puissance absolue;
Mais, lorsque vous voudrez sans elle en disposer,
N'aura-t-elle aucun droit, seigneur, de s'excuser?

OEDIPE.

Le temps vous fera voir ce que c'est qu'une excuse.

THÉSÉE.

Le temps me fera voir jusques où je m'abuse;
Et ce sera lui seul qui saura m'éclaircir
De ce que pour Æmon vous ferez réussir.
Je porte peu d'envie à sa bonne fortune;
Mais je commence à voir que je vous importune.
Adieu. Faites, seigneur, de grace, un juste choix;
Et, si vous êtes roi, considérez les rois.

SCÈNE III.

OEDIPE, CLÉANTE.

OEDIPE.

Si je suis roi, Cléante! et que me croit-il être?
Cet amant de Dircé déja me parle en maître!
Vois, vois ce qu'il feroit s'il étoit son époux.

CLÉANTE.

Seigneur, vous avez lieu d'en être un peu jaloux.
Cette princesse est fière; et, comme sa naissance
Croit avoir quelque droit à la toute-puissance,
Tout est au-dessous d'elle à moins que de régner,
Et sans doute qu'Æmon s'en verra dédaigner.

ŒDIPE.

Le sang a peu de droits dans le sexe imbécile[1];
Mais c'est un grand prétexte à troubler une ville;
Et lorsqu'un tel orgueil se fait un fort appui,
Le roi le plus puissant doit tout craindre de lui.
Toi qui, né dans Argos, et nourri dans Mycènes,
Peux être mal instruit de nos secrètes haines,
Vois-les jusqu'en leur source, et juge entre elle et moi
Si je règne sans titre, et si j'agis en roi.
On t'a parlé du sphinx, dont l'énigme funeste
Ouvrit plus de tombeaux que n'en ouvre la peste[2].
Ce monstre à voix humaine, aigle, femme et lion[3],
Se campoit fièrement sur le mont Cythéron,
D'où chaque jour ici devoit fondre sa rage,
A moins qu'on éclaircît un si sombre nuage.
Ne porter qu'un faux jour dans son obscurité,
C'étoit de ce prodige enfler la cruauté;

[1] Que veut dire *le sang a peu de droits dans le sexe imbécile?* c'est une injure très déplacée et très grossière, fort mal exprimée. L'auteur entend-il que les femmes ont peu de droits au trône? entend-il que le sang a peu de pouvoir sur leurs cœurs? (V.)

[2] Œdipe raconte l'histoire du sphinx à un confident qui doit en être instruit; c'est un défaut très commun et très difficile à éviter. Ce récit a de la force et des beautés: on l'écoutait avec plaisir, parceque tout ce qui forme un tableau plait toujours plus que les contestations qui ne sont pas sublimes, et que l'amour qui n'est pas attendrissant. (V.)

[3] Ce même vers est dans l'*Œdipe* de Voltaire; il appartenoit au sujet: d'ailleurs, avec un talent qui s'annonçoit d'une manière si brillante, Voltaire pouvoit bien se permettre l'emprunt de quelques vers; c'étoit même une espèce d'hommage qu'il rendoit à Corneille. (P.)

Et les membres épars des mauvais interprètes
Ne laissoient dans ces murs que des bouches muettes.
Mais, comme aux grands périls le salaire enhardit,
Le peuple offre le sceptre, et la reine son lit;
De cent cruelles morts cette offre est tôt suivie:
J'arrive, je l'apprends, j'y hasarde ma vie.
Au pied du roc affreux semé d'os blanchissants,
Je demande l'énigme, et j'en cherche le sens;
Et, ce qu'aucun mortel n'avoit encor pu faire,
J'en dévoile l'image et perce le mystère.
Le monstre, furieux de se voir entendu,
Venge aussitôt sur lui tant de sang répandu,
Du roc s'élance en bas, et s'écrase lui-même.
La reine tint parole, et j'eus le diadème.
Dircé fournissoit lors à peine un lustre entier,
Et me vit sur le trône avec un œil altier.
J'en vis frémir son cœur, j'en vis couler ses larmes;
J'en pris pour l'avenir dès-lors quelques alarmes:
Et, si l'âge en secret a pu la révolter,
Vois ce que mon départ n'en doit point redouter.
La mort du roi mon père à Corinthe m'appelle;
J'en attends aujourd'hui la funeste nouvelle;
Et je hasarde tout à quitter les Thébains
Sans mettre ce dépôt en de fidèles mains.
Æmon seroit pour moi digne de la princesse;
S'il a de la naissance, il a quelque foiblesse;
Et le peuple du moins pourroit se partager,
Si dans quelque attentat il osoit l'engager:
Mais un prince voisin, tel que tu vois Thésée,
Feroit de ma couronne une conquête aisée,

Si d'un pareil hymen le dangereux lien
Armoit pour lui son peuple et soulevoit le mien.
Athènes est trop proche, et, durant une absence,
L'occasion qui flatte anime l'espérance;
Et, quand tous mes sujets me garderoient leur foi,
Désolés comme ils sont, que pourroient-ils pour moi?
La reine a pris le soin d'en parler à sa fille.
Æmon est de son sang, et chef de sa famille;
Et l'amour d'une mère a souvent plus d'effet
Que n'ont.... Mais la voici, sachons ce qu'elle a fait.

SCÈNE IV[1].

ŒDIPE, JOCASTE, CLÉANTE, NÉRINE.

JOCASTE.

J'ai perdu temps, seigneur; et cette ame embrasée
Met trop de différence entre Æmon et Thésée.
Aussi je l'avouerai, bien que l'un soit mon sang,
Leur mérite diffère encor plus que leur rang;
Et l'on a peu d'éclat auprès d'une personne
Qui joint à de hauts faits celui d'une couronne.

ŒDIPE.

Thésée est donc, madame, un dangereux rival?

JOCASTE.

Æmon est fort à plaindre, ou je devine mal.

[1] Jocaste raisonne sur l'amour de Dircé, sur lequel Thésée n'a déja raisonné que trop: elle dit que Dircé est amante à bon titre, et princesse avisée. Prenez cette scène isolée, on ne devinera jamais que c'est là le sujet d'*Œdipe*. (V.)

J'ai tout mis en usage auprès de la princesse,
Conseil, autorité, reproche, amour, tendresse;
J'en ai tiré des pleurs, arraché des soupirs,
Et n'ai pu de son cœur ébranler les desirs.
J'ai poussé le dépit de m'en voir séparée
Jusques à la nommer fille dénaturée.
« Le sang royal n'a point ces bas attachements
« Qui font les déplaisirs de ces éloignements,
« Et les ames, dit-elle, au trône destinées,
« Ne doivent aux parents que les jeunes années. »

OEDIPE.

Et ces mots ont soudain calmé votre courroux?

JOCASTE.

Pour les justifier elle ne veut que vous.
Votre exemple lui prête une preuve assez claire
Que le trône est plus doux que le sein d'une mère.
Pour régner en ces lieux vous avez tout quitté.

OEDIPE.

Mon exemple et sa faute ont peu d'égalité.
C'est loin de ses parents qu'un homme apprend à vivre.
Hercule m'a donné ce grand exemple à suivre;
Et c'est pour l'imiter que par tous nos climats
J'ai cherché comme lui la gloire et les combats.
Mais, bien que la pudeur par des ordres contraires
Attache de plus près les filles à leurs mères,
La vôtre aime une audace où vous la soutenez.

JOCASTE.

Je la condamnerai, si vous la condamnez;
Mais, à parler sans fard, si j'étois en sa place,

J'en userois comme elle, et j'aurois même audace.
Et vous-même, seigneur, après tout, dites-moi,
La condamneriez-vous si vous n'étiez son roi?

OEDIPE.

Si je condamne en roi son amour ou sa haine,
Vous devez comme moi les condamner en reine.

JOCASTE.

Je suis reine, seigneur, mais je suis mère aussi:
Aux miens, comme à l'état, je dois quelque souci.
Je sépare Dircé de la cause publique;
Je vois qu'ainsi que vous elle a sa politique:
Comme vous agissez en monarque prudent,
Elle agit de sa part en cœur indépendant,
En amante à bon titre, en princesse avisée,
Qui mérite ce trône où l'appelle Thésée.
Je ne puis vous flatter, et croirois vous trahir
Si je vous promettois qu'elle pût obéir.

OEDIPE.

Pourroit-on mieux défendre un esprit si rebelle?

JOCASTE.

Parlons-en comme il faut; nous nous aimons plus qu'elle;
Et c'est trop nous aimer que voir d'un œil jaloux
Qu'elle nous rend le change, et s'aime plus que nous.
Un peu trop de lumière à nos desirs s'oppose.
Peut-être avec le temps nous pourrions quelque chose:
Mais n'espérons jamais qu'on change en moins d'un jour,
Quand la raison soutient le parti de l'amour.

OEDIPE.

Souscrivons donc, madame, à tout ce qu'elle ordonne;

Digitized by Google

Couronnons cet amour de ma propre couronne;
Cédons de bonne grace, et d'un esprit content[1]
Remettons à Dircé tout ce qu'elle prétend.
A mon ambition Corinthe peut suffire,
Et pour les plus grands cœurs c'est assez d'un empire.
Mais vous souvenez-vous que vous avez deux fils
Que le courroux du ciel a fait naître ennemis,
Et qu'il vous en faut craindre un exemple barbare,
A moins que pour régner leur destin les sépare?

JOCASTE.

Je ne vois rien encor fort à craindre pour eux:
Dircé les aime en sœur, Thésée est généreux;
Et, si pour un grand cœur c'est assez d'un empire,
A son ambition Athènes doit suffire.

ŒDIPE.

Vous mettez une borne à cette ambition!

JOCASTE.

J'en prends, quoi qu'il en soit, peu d'appréhension;
Et Thèbes et Corinthe ont des bras comme Athènes.
Mais nous touchons peut-être à la fin de nos peines:
Dymas est de retour, et Delphes a parlé.

ŒDIPE.

Que son visage montre un esprit désolé!

[1] VAR. Cédons de bonne grace, et n'embrassons plus tant;
Un trône héréditaire à Corinthe m'attend:
A mon ambition ce trône peut suffire.

SCÈNE V[1].

OEDIPE, JOCASTE, DYMAS, CLÉANTE, NÉRINE.

OEDIPE.

Eh bien! quand verrons-nous finir notre infortune?
Qu'apportez-vous, Dymas? quelle réponse?

DYMAS.

Aucune.

OEDIPE.

Quoi! les dieux sont muets?

DYMAS.

Ils sont muets et sourds.
Nous avons par trois fois imploré leur secours,
Par trois fois redoublé nos vœux et nos offrandes;
Ils n'ont pas daigné même écouter nos demandes.
A peine parlions-nous, qu'un murmure confus
Sortant du fond de l'antre expliquoit leur refus;

[1] Cette scène paraît la plus mauvaise de toutes, parcequ'elle détruit le grand intérêt de la pièce; et cet intérêt est détruit, parceque le malheur et le danger public dont il s'agit ne sont présentés qu'en épisode, et comme une affaire presque oubliée; c'est qu'il n'a été question jusqu'ici que du mariage de Dircé; c'est qu'au lieu de ce tableau si grand et si touchant de Sophocle, c'est un confident qui vient apporter froidement des nouvelles; c'est qu'OEdipe cherche une raison du courroux du ciel, laquelle n'est pas la vraie raison; c'est qu'enfin, dans ce premier acte de tragédie, il n'y a pas quatre vers tragiques, pas quatre vers bien faits. (V.)

Et cent voix tout-à-coup, sans être articulées,
Dans une nuit subite à nos soupirs mêlées,
Faisoient avec horreur soudain connoître à tous
Qu'ils n'avoient plus ni d'yeux ni d'oreilles pour nous.

ŒDIPE.

Ah, madame!

JOCASTE.

Ah! seigneur, que marque un tel silence?

ŒDIPE.

Que pourroit-il marquer qu'une juste vengeance?
Les dieux, qui tôt ou tard savent se ressentir,
Dédaignent de répondre à qui les fait mentir.
Ce fils dont ils avoient prédit les aventures,
Exposé par votre ordre, a trompé leurs augures;
Et ce sang innocent, et ces dieux irrités,
Se vengent maintenant de vos impiétés.

JOCASTE.

Devions-nous l'exposer à son destin funeste,
Pour le voir parricide et pour le voir inceste?
Et des crimes si noirs, étouffés au berceau,
Auroient-ils su pour moi faire un crime nouveau?
Non, non, de tant de maux Thèbes n'est assiégée
Que pour la mort du roi que l'on n'a pas vengée;
Son ombre incessamment me frappe encor les yeux;
Je l'entends murmurer à toute heure, en tous lieux,
Et se plaindre en mon cœur de cette ignominie
Qu'imprime à son grand nom cette mort impunie.

ŒDIPE.

Pourrions-nous en punir des brigands inconnus,
Que peut-être jamais en ces lieux on n'a vus?

Si vous m'avez dit vrai, peut-être ai-je moi-même
Sur trois de ces brigands vengé le diadème;
Au lieu même, au temps même, attaqué seul par trois,
J'en laissai deux sans vie, et mis l'autre aux abois.
Mais ne négligeons rien, et du royaume sombre
Faisons par Tirésie évoquer sa grande ombre.
Puisque le ciel se tait, consultons les enfers:
Sachons à qui de nous sont dus les maux soufferts;
Sachons-en, s'il se peut, la cause et le reméde.
Allons tout de ce pas réclamer tous son aide.
J'irai revoir Corinthe avec moins de souci,
Si je laisse plein calme et pleine joie ici.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I[1].

OEDIPE, DIRCÉ, CLÉANTE, MÉGARE.

OEDIPE.

Je ne le cèle point, cette hauteur m'étonne.
Æmon a du mérite, on chérit sa personne;
Il est prince; et de plus étant offert par moi....

DIRCÉ.

Je vous ai déja dit, seigneur, qu'il n'est pas roi.

[1] Toutes les fois que, dans un sujet pathétique et terrible, fondé sur ce que la religion a de plus auguste et de plus effrayant, vous introduisez un intérêt d'état, cet intérêt, si puissant ailleurs, devient alors petit et faible. Si, au milieu d'un intérêt d'état, d'une conspiration, ou d'une grande intrigue politique qui attache l'ame (supposé qu'une intrigue politique puisse attacher), si, dis-je, vous faites entrer la terreur et le sublime tiré de la religion ou de la fable dans ces sujets, ce sublime déplacé perd toute sa grandeur, et n'est plus qu'une froide déclamation. Il ne faut jamais détourner l'esprit du but principal. Si vous traitez *Iphigénie*, ou *Électre*, ou *Pélops*, n'y mêlez point de petite intrigue de cour. Si votre sujet est un intérêt d'état, un droit au trône disputé, une conjuration découverte, n'allez pas y mêler les dieux, les autels, les oracles, les sacrifices, les prophéties: *non erat his locus.*

S'agit-il de la guerre et de la paix, raisonnez. S'agit-il de ces horribles infortunes que la destinée ou la vengeance céleste envoient sur la terre, effrayez, touchez, pénétrez. Peignez-vous un

ŒDIPE.

Son hymen toutefois ne vous fait point descendre :
S'il n'est pas dans le trône, il a droit d'y prétendre ;
Et, comme il est sorti de même sang que vous,
Je crois vous faire honneur d'en faire votre époux

DIRCÉ.

Vous pouvez donc sans honte en faire votre gendre ;
Mes sœurs en l'épousant n'auront point à descendre ;
Mais pour moi, vous savez qu'il est ailleurs des rois,
Et même en votre cour, dont je puis faire choix.

ŒDIPE.

Vous le pouvez, madame, et n'en voudrez pas faire
Sans en prendre mon ordre et celui d'une mère.

DIRCÉ.

Pour la reine, il est vrai qu'en cette qualité
Le sang peut lui devoir quelque civilité [1] ;
Je m'en suis acquittée, et ne puis bien comprendre,
Étant ce que je suis, quel ordre je dois prendre.

ŒDIPE.

Celui qu'un vrai devoir prend des fronts couronnés,
Lorsqu'on tient auprès d'eux le rang que vous tenez.

amour malheureux, faites répandre des larmes. Ici Dircé brave Œdipe, et l'avilit ; défaut trop ordinaire de toutes nos anciennes tragédies, dans lesquelles on voit presque toujours des femmes parler arrogamment à ceux dont elles dépendent, et traiter les empereurs, les rois, les vainqueurs, comme des domestiques dont on serait mécontent.

Cette longue scène ne finit que par un petit souvenir du sujet de la pièce ; *mais il faut aller voir ce qu'a fait Tirésie.* Ce n'est donc que par occasion qu'on dit un mot de la seule chose dont on aurait dû parler. (V.)

[1] Cette princesse est un peu mal apprise. (V.)

Je pense être ici roi.

DIRCÉ.

Je sais ce que vous êtes :
Mais, si vous me comptez au rang de vos sujettes,
Je ne sais si celui qu'on vous a pu donner
Vous asservit un front qu'on a dû couronner.
Seigneur, quoi qu'il en soit, j'ai fait choix de Thésée ;
Je me suis à ce choix moi-même autorisée.
J'ai pris l'occasion que m'ont faite les dieux
De fuir l'aspect d'un trône où vous blessez mes yeux,
Et de vous épargner cet importun ombrage
Qu'à des rois comme vous peut donner mon visage.

OEDIPE.

Le choix d'un si grand prince est bien digne de vous,
Et je l'estime trop pour en être jaloux ;
Mais le peuple au milieu des colères célestes
Aime encor de Laïus les adorables restes,
Et ne pourra souffrir qu'on lui vienne arracher
Ces gages d'un grand roi qu'il tint jadis si cher.

DIRCÉ.

De l'air dont jusqu'ici ce peuple m'a traitée,
Je dois craindre fort peu de m'en voir regrettée.
S'il eût eu pour son roi quelque ombre d'amitié,
Si mon sexe ou mon âge eût ému sa pitié,
Il n'auroit jamais eu cette lâche foiblesse
De livrer en vos mains l'état et sa princesse,
Et me verra toujours éloigner sans regret,
Puisque c'est l'affranchir d'un reproche secret.

OEDIPE.

Quel reproche secret lui fait votre présence?

Et quel crime a commis cette reconnoissance
Qui, par un sentiment et juste et relevé,
L'a consacré lui-même à qui l'a conservé[1]?
Si vous aviez du sphinx vu le sanglant ravage....

DIRCÉ.

Je puis dire, seigneur, que j'ai vu davantage:
J'ai vu ce peuple ingrat que l'énigme surprit
Vous payer assez bien d'avoir eu de l'esprit[2].
Il pouvoit toutefois avec quelque justice
Prendre sur lui le prix d'un si rare service:
Mais, quoiqu'il ait osé vous payer de mon bien,
En vous faisant son roi, vous a-t-il fait le mien?
En se donnant à vous, eut-il droit de me vendre?

ŒDIPE.

Ah! c'est trop me forcer, madame, à vous entendre.
La jalouse fierté qui vous enfle le cœur
Me regarde toujours comme un usurpateur;
Vous voulez ignorer cette juste maxime,
Que le dernier besoin peut faire un roi sans crime,
Qu'un peuple sans défense, et réduit aux abois....

DIRCÉ.

Le peuple est trop heureux quand il meurt pour ses rois[3].
Mais, seigneur, la matière est un peu délicate.

[1] La reconnaissance qui n'a point commis de crime, et qui, par un sentiment et juste et relevé, a consacré le peuple lui-même à qui a conservé le peuple! (V.)

[2] Elle a vu plus que la mort de tout un peuple, elle a vu un homme élu roi pour avoir eu de l'esprit! (V.)

[3] *Trop heureux!* ah, madame, la maxime est un peu violente. Il paraît, à votre humeur, que le peuple a très bien fait de ne vous pas choisir pour reine. (V.)

Vous pouvez vous flatter, peut-être je me flatte.
Sans rien approfondir, parlons à cœur ouvert.
Vous régnez en ma place, et les dieux l'ont souffert :
Je dis plus, ils vous ont saisi de ma couronne.
Je n'en murmure point, comme eux je vous la donne;
J'oublierai qu'à moi seule ils devoient la garder :
Mais, si vous attentez jusqu'à me commander,
Jusqu'à prendre sur moi quelque pouvoir de maître,
Je me souviendrai lors de ce que je dois être;
Et, si je ne le suis pour vous faire la loi,
Je le serai du moins pour me choisir un roi.
Après cela, seigneur, je n'ai rien à vous dire;
J'ai fait choix de Thésée, et ce mot doit suffire.

OEDIPE.

Et je veux à mon tour, madame, à cœur ouvert,
Vous apprendre en deux mots que ce grand choix vous perd,
Qu'il vous remplit le cœur d'une attente frivole,
Qu'au prince Æmon pour vous j'ai donné ma parole,
Que je perdrai le sceptre, ou saurai la tenir.
Puissent, si je la romps, tous les dieux m'en punir!
Puisse de plus de maux m'accabler leur colère
Qu'Apollon n'en prédit jadis pour votre frère [1]!

DIRCÉ.

N'insultez point au sort d'un enfant malheureux,
Et faites des serments qui soient plus généreux.
On ne sait pas toujours ce qu'un serment hasarde;

[1] Quoique cette imprécation soit peu naturelle, et amenée de trop loin, cependant elle fait effet, elle est tragique; elle ramène, du moins pour un moment, au sujet de la pièce, et montre qu'il ne fallait jamais le perdre de vue. (V.)

Et vous ne voyez pas ce que le ciel vous garde.

OEDIPE.

On se hasarde à tout quand un serment est fait.

DIRCÉ.

Ce n'est pas de vous seul que dépend son effet.

OEDIPE.

Je suis roi, je puis tout.

DIRCÉ.

Je puis fort peu de chose;
Mais enfin de mon cœur moi seule je dispose,
Et jamais sur ce cœur on n'avancera rien
Qu'en me donnant un sceptre, ou me rendant le mien.

OEDIPE.

Il est quelques moyens de vous faire dédire.

DIRCÉ.

Il en est de braver le plus injuste empire;
Et, de quoi qu'on menace en de tels différents,
Qui ne craint point la mort ne craint point les tyrans [1].
Ce mot m'est échappé, je n'en fais point d'excuse;
J'en ferai, si le temps m'apprend que je m'abuse.
Rendez-vous cependant maître de tout mon sort;
Mais n'offrez à mon choix que Thésée ou la mort.

OEDIPE.

On pourra vous guérir de cette frénésie.
Mais il faut aller voir ce qu'a fait Tirésie:
Nous saurons au retour encor vos volontés

[1] Le mot de *tyran* est ici très mal placé: car si Œdipe ne mérite pas ce titre, Dircé n'est qu'une impertinente; et s'il le mérite, plus de compassion pour ses malheurs; la pitié et la crainte, les deux pivots de la tragédie, ne subsistent plus. Corneille a souvent ou-

DIRCÉ.

Allez savoir de lui ce que vous méritez.

SCÈNE II.

DIRCÉ, MÉGARE.

DIRCÉ.

Mégare, que dis-tu de cette violence[1]?
Après s'être emparé des droits de ma naissance,
Sa haine opiniâtre à croître mes malheurs
M'ose encore envier ce qui me vient d'ailleurs.
Elle empêche le ciel de m'être enfin propice,
De réparer vers moi ce qu'il eut d'injustice,
Et veut lier les mains au destin adouci
Qui m'offre en d'autres lieux ce qu'on me vole ici.

MÉGARE.

Madame, je ne sais ce que je dois vous dire.
La raison vous anime, et l'amour vous inspire:
Mais je crains qu'il n'éclate un peu plus qu'il ne faut,
Et que cette raison ne parle un peu trop haut.
Je crains qu'elle n'irrite un peu trop la colère
D'un roi qui jusqu'ici vous a traitée en père,
Et qui vous a rendu tant de preuves d'amour,
Qu'il espère de vous quelque chose à son tour.

blié ces deux ressorts du théâtre tragique. Il a mis à la place des conversations dans lesquelles on trouve souvent des idées fortes, mais qui ne vont point au cœur. (V.)

[1] Mégare n'a rien à dire de cette violence, sinon que Dircé est un personnage très étranger et très insipide dans cette tragédie. (V.)

DIRCÉ.

S'il a cru m'éblouir par de fausses caresses,
J'ai vu sa politique en former les tendresses [1];
Et ces amusements de ma captivité
Ne me font rien devoir à qui m'a tout ôté.

MÉGARE.

Vous voyez que d'Æmon il a pris la querelle,
Qu'il l'estime, chérit.

DIRCÉ.

Politique nouvelle.

MÉGARE.

Mais comment pour Thésée en viendrez-vous à bout?
Il le méprise, hait.

DIRCÉ.

Politique par-tout.
Si la flamme d'Æmon en est favorisée,
Ce n'est pas qu'il l'estime, ou méprise Thésée;
C'est qu'il craint dans son cœur que le droit souverain
(Car enfin il m'est dû) ne tombe en bonne main.
Comme il connoît le mien, sa peur de me voir reine
Dispense à mes amants sa faveur ou sa haine,
Et traiteroit ce prince ainsi que ce héros,
S'il portoit la couronne ou de Sparte ou d'Argos.

MÉGARE.

Si vous en jugez bien, que vous êtes à plaindre!

[1] *Sa politique, politique nouvelle, politique par-tout.* Je n'insiste pas sur le comique de cette répétition et de ce tour; mais il faut remarquer que toute femme passionnée qui parle politique est toujours très froide, et que l'amour de Dircé, dans de telles circonstances, est plus froid encore. (V.)

DIRCÉ.

Il fera de l'éclat, il voudra me contraindre;
Mais, quoi qu'il me prépare à souffrir dans sa cour,
Il éteindra ma vie avant que mon amour.

MÉGARE.

Espérons que le ciel vous rendra plus heureuse.
Cependant je vous trouve assez peu curieuse:
Tout le peuple, accablé de mortelles douleurs,
Court voir ce que Laïus dira de nos malheurs;
Et vous ne suivez point le roi chez Tirésie
Pour savoir ce qu'en juge une ombre si chérie.

DIRCÉ.

J'ai tant d'autres sujets de me plaindre de lui,
Que je fermois les yeux à ce nouvel ennui.
Il auroit fait trop peu de menacer la fille;
Il faut qu'il soit tyran de toute la famille,
Qu'il porte sa fureur jusqu'aux ames sans corps,
Et trouble insolemment jusqu'aux cendres des morts.
Mais ces mânes sacrés qu'il arrache au silence
Se vengeront sur lui de cette violence;
Et les dieux des enfers, justement irrités,
Puniront l'attentat de ses impiétés.

MÉGARE.

Nous ne savons pas bien comme agit l'autre monde;
Il n'est point d'œil perçant dans cette nuit profonde;
Et, quand les dieux vengeurs laissent tomber leur bras,
Il tombe assez souvent sur qui n'y pense pas.

DIRCÉ.

Dût leur décret fatal me choisir pour victime,
Si j'ai part au courroux, je n'en veux point au crime.

Je veux m'offrir sans tache à leur bras tout-puissant,
Et n'avoir à verser que du sang innocent.

SCÈNE III.

DIRCÉ, NÉRINE, MÉGARE.

NÉRINE.

Ah, madame! il en faut de la même innocence
Pour apaiser du ciel l'implacable vengeance;
Il faut une victime et pure et d'un tel rang,
Que chacun la voudroit racheter de son sang.

DIRCÉ.

Nérine, que dis-tu, seroit-ce bien la reine?
Le ciel feroit-il choix d'Antigone, ou d'Isméne?
Voudroit-il Étéocle, ou Polynice, ou moi?
Car tu me dis assez que ce n'est pas le roi;
Et, si le ciel demande une victime pure,
Appréhender pour lui, c'est lui faire une injure [1].
Seroit-ce enfin Thésée? Hélas! si c'étoit lui...
Mais nomme, et dis quel sang le ciel veut aujourd'hui.

NÉRINE.

L'ombre du grand Laïus, qui lui sert d'interprète,
De honte ou de dépit sur ce nom est muette;

[1] Ce vers seul suffirait pour faire un grand tort à la pièce, pour en bannir tout l'intérêt. Il ne faut jamais tâcher de rendre odieux un personnage qui doit attirer sur lui la compassion; c'est manquer à la première règle. J'avertis encore que je ne remarque point, dans cette pièce, les fautes de langage; elles sont à-peu-près les mêmes que dans les pièces précédentes. Corneille n'écrivit presque

Je n'ose vous nommer ce qu'elle nous a tu :
Mais préparez, madame, une haute vertu,
Prêtez à ce récit une ame généreuse,
Et vous-même jugez si la chose est douteuse.

DIRCÉ.

Ah! ce sera Thésée, ou la reine.

NÉRINE.

Écoutez,
Et tâchez d'y trouver quelques obscurités.
Tirésie a long-temps perdu ses sacrifices
Sans trouver ni les dieux ni les ombres propices ;
Et celle de Laïus évoqué par son nom
S'obstinoit au silence aussi bien qu'Apollon.
Mais la reine en la place à peine est arrivée,
Qu'une épaisse vapeur s'est du temple élevée,

jamais purement. La langue française ne se perfectionna que lorsque Corneille, ayant déja donné plusieurs pièces, s'était formé un style dont il ne pouvait plus se défaire.

Mais voici une observation plus importante. Dircé se croit destinée pour victime, elle se prépare généreusement à mourir; c'est une situation très belle, très touchante par elle-même : pourquoi ne fait-elle nul effet? pourquoi ennuie-t-elle? c'est qu'elle n'est point préparée, c'est que Dircé a déja révolté les spectateurs par son caractère, c'est qu'enfin on sent bien que ce péril n'est pas véritable. (V.)

Voltaire oublie que la langue française se perfectionna par les beaux vers du *Cid*, des *Horaces*, de *Cinna*, de *Pompée* et de *Polyeucte*, et qu'ainsi ce fut à Corneille lui-même qu'elle fut redevable de ses succès. Il y a plus loin, en effet, du style de ce grand poète à celui de ses prédécesseurs que de son style à celui de Pascal, de Boileau et de Racine, qui achevèrent de perfectionner la langue de manière qu'elle semble n'avoir plus rien à acquérir, et qu'ils en resteront toujours les plus parfaits modèles. (P.)

D'où cette ombre aussitôt sortant jusqu'en plein jour
A surpris tous les yeux du peuple et de la cour.
L'impérieux orgueil de son regard sévère
Sur son visage pâle avoit peint la colère;
Tout menaçoit en elle; et des restes de sang
Par un prodige affreux lui dégouttoient du flanc.
A ce terrible aspect la reine s'est troublée,
La frayeur a couru dans toute l'assemblée;
Et de vos deux amants j'ai vu les cœurs glacés
A ces funestes mots que l'ombre a prononcés :
« Un grand crime impuni cause votre misère;
« Par le sang de ma race il se doit effacer[1];
« Mais, à moins que de le verser,
« Le ciel ne se peut satisfaire;
« Et la fin de vos maux ne se fera point voir
« Que mon sang n'ait fait son devoir. »
Ces mots dans tous les cœurs redoublent les alarmes;
L'ombre, qui disparoît, laisse la reine en larmes,
Thésée au désespoir, Æmon tout hors de lui;
Le roi même arrivant partage leur ennui;
Et d'une voix commune ils refusent une aide
Qui fait trouver le mal plus doux que le remède.

DIRCÉ.

Peut-être craignent-ils que mon cœur révolté
Ne leur refuse un sang qu'ils n'ont pas mérité;
Mais ma flamme à la mort m'avoit trop résolue
Pour ne pas y courir quand les dieux l'ont voulue.
Tu m'as fait sans raison concevoir de l'effroi;

[1] VAR. Par le sang de ma race il doit être effacé;
Mais, à moins qu'il ne soit versé.

Je n'ai point dû trembler, s'ils ne veulent que moi.
Ils m'ouvrent une porte à sortir d'esclavage,
Que tient trop précieuse un généreux courage;
Mourir pour sa patrie est un sort plein d'appas
Pour quiconque à des fers préfère le trépas.
Admire, peuple ingrat, qui m'as déshéritée,
Quelle vengeance en prend ta princesse irritée,
Et connois dans la fin de tes longs déplaisirs
Ta véritable reine à ses derniers soupirs.
Vois comme à tes malheurs je suis tout asservie.
L'un m'a coûté mon trône, et l'autre veut ma vie.
Tu t'es sauvé du sphinx aux dépens de mon rang,
Sauve-toi de la peste aux dépens de mon sang.
Mais, après avoir vu dans la fin de ta peine
Que pour toi le trépas semble doux à ta reine,
Fais-toi de son exemple une adorable loi :
Il est encor plus doux de mourir pour son roi.

MÉGARE.

Madame, auroit-on cru que cette ombre d'un père,
D'un roi dont vous tenez la mémoire si chère,
Dans votre injuste perte eût pris tant d'intérêt
Qu'elle vînt elle-même en prononcer l'arrêt?

DIRCÉ.

N'appelle point injuste un trépas légitime :
Si j'ai causé sa mort, puis-je vivre sans crime?

NÉRINE.

Vous, madame?

DIRCÉ.

Oui, Nérine; et tu l'as pu savoir.
L'amour qu'il me portoit eut sur lui tel pouvoir,

Qu'il voulut sur mon sort faire parler l'oracle;
Mais, comme à ce dessein la reine mit obstacle,
De peur que cette voix des destins ennemis
Ne fût aussi funeste à la fille qu'au fils,
Il se déroba d'elle, ou plutôt prit la fuite,
Sans vouloir que Phorbas et Nicandre pour suite.
Hélas! sur le chemin il fut assassiné [1].
Ainsi se vit pour moi son destin terminé;
Ainsi j'en fus la cause.

MÉGARE.

Oui, mais trop innocente
Pour vous faire un supplice où la raison consente;
Et jamais des tyrans les plus barbares lois....

DIRCÉ.

Mégare, tu sais mal ce que l'on doit aux rois.
Un sang si précieux ne sauroit se répandre
Qu'à l'innocente cause on n'ait droit de s'en prendre;
Et, de quelque façon que finisse leur sort,
On n'est point innocent quand on cause leur mort.
C'est ce crime impuni qui demande un supplice,
C'est par-là que mon père a part au sacrifice;
C'est ainsi qu'un trépas qui me comble d'honneur
Assure sa vengeance et fait votre bonheur,

[1] Voilà une raison bien forcée, bien peu naturelle, et par conséquent nullement intéressante. Dircé suppose qu'elle a causé la mort de son père, parcequ'il fut tué en allant consulter l'oracle par amitié pour elle. Jusqu'à présent, elle n'en a point encore parlé: elle invente tout d'un coup cette fausse raison pour faire parade d'un sentiment filial et héroïque. Ce sentiment n'est point du tout touchant, parcequ'elle n'a été occupée jusqu'ici qu'à dire des injures à Œdipe. (V.)

Et que tout l'avenir chérira la mémoire
D'un châtiment si juste où brille tant de gloire.

SCÈNE IV[1].

THÉSÉE, DIRCÉ, MÉGARE, NÉRINE.

DIRCÉ.

Mais que vois-je! Ah, seigneur! quels que soient vos ennuis,
Que venez-vous me dire en l'état où je suis?

THÉSÉE.

Je viens prendre de vous l'ordre qu'il me faut suivre;
Mourir, s'il faut mourir, et vivre, s'il faut vivre.

[1] Cette scène devrait encore échauffer le spectateur, et elle le glace. Rien de plus attendrissant que deux amants dont l'un va mourir; rien de plus insipide, quand l'auteur n'a pas eu l'art de rendre ses personnages aimables et intéressants. Dircé a pris tout d'un coup la résolution de mourir sur un oracle équivoque,

« Et la fin de vos maux ne se fera point voir
« Que mon sang n'ait fait son devoir; »

et il semble qu'elle ne veut mourir que par vanité: elle avait débité plus haut cette maxime atroce et ridicule,

Un peuple est trop heureux quand il meurt pour ses rois;

et elle dit le moment d'après:

Ne perdez point d'efforts à m'arrêter au jour;
Ne me ravalez point jusqu'à cette bassesse....
Les exemples abjects de ces petites ames
Réglent-ils de leurs rois les glorieuses trames?

Quels vers! quel langage! et la scène dégénère en une longue dissertation: *quæstio in utramque partem*, s'il faut mourir ou non. (V.)

DIRCÉ.

Ne perdez point d'efforts à m'arrêter au jour;
Laissez faire l'honneur.

THÉSÉE.

Laissez agir l'amour.

DIRCÉ.

Vivez, prince, vivez.

THÉSÉE.

Vivez donc, ma princesse.

DIRCÉ.

Ne me ravalez point jusqu'à cette bassesse.
Retarder mon trépas, c'est faire tout périr:
Tout meurt si je ne meurs.

THÉSÉE.

Laissez-moi donc mourir.

DIRCÉ.

Hélas! qu'osez-vous dire?

THÉSÉE.

Hélas! qu'allez-vous faire?

DIRCÉ.

Finir les maux publics, obéir à mon père,
Sauver tous mes sujets.

THÉSÉE.

Par quelle injuste loi
Faut-il les sauver tous pour ne perdre que moi,
Eux dont le cœur ingrat porte les justes peines
D'un rebelle mépris qu'ils ont fait de vos chaînes[1],
Qui dans les mains d'un autre ont mis tout votre bien!

[1] VAR. Du rebelle mépris qu'ils ont fait de vos chaînes.

DIRCÉ.

Leur devoir violé doit-il rompre le mien?
Les exemples abjects de ces petites ames
Règlent-ils de leurs rois les glorieuses trames?
Et quel fruit un grand cœur pourroit-il recueillir
A recevoir du peuple un exemple à faillir?
Non, non; s'il m'en faut un, je ne veux que le vôtre;
L'amour que j'ai pour vous n'en reçoit aucun autre.
Pour le bonheur public n'avez-vous pas toujours
Prodigué votre sang et hasardé vos jours?
Quand vous avez défait le Minotaure en Créte,
Quand vous avez puni Damaste et Périphéte,
Sinnis, Phæa, Scirron, que faisiez-vous, seigneur,
Que chercher à périr pour le commun bonheur?
Souffrez que pour la gloire une chaleur égale
D'une amante aujourd'hui vous fasse une rivale.
Le ciel offre à mon bras par où me signaler;
S'il ne sait pas combattre, il saura m'immoler;
Et, si cette chaleur ne m'a point abusée,
Je deviendrai par-là digne du grand Thésée.
Mon sort en ce point seul du vôtre est différent,
Que je ne puis sauver mon peuple qu'en mourant,
Et qu'au salut du vôtre un bras si nécessaire
A chaque jour pour lui d'autres combats à faire.

THÉSÉE.

J'en ai fait et beaucoup, et d'assez généreux:
Mais celui-ci, madame, est le plus dangereux.
J'ai fait trembler par-tout, et devant vous je tremble.
L'amant et le héros s'accordent mal ensemble:
Mais enfin après vous tous deux veulent courir:

Le héros ne peut vivre où l'amant doit mourir;
La fermeté de l'un par l'autre est épuisée;
Et, si Dircé n'est plus, il n'est plus de Thésée.

DIRCÉ.

Hélas! c'est maintenant, c'est lorsque je vous voi,
Que ce même combat est dangereux pour moi.
Ma vertu la plus forte à votre aspect chancelle;
Tout mon cœur applaudit à sa flamme rebelle;
Et l'honneur, qui charmoit ses plus noirs déplaisirs,
N'est plus que le tyran de mes plus chers desirs.
Allez, prince; et du moins par pitié de ma gloire
Gardez-vous d'achever une indigne victoire;
Et si jamais l'honneur a su vous animer....

THÉSÉE.

Hélas! à votre aspect je ne sais plus qu'aimer.

DIRCÉ.

Par un pressentiment j'ai déja su vous dire
Ce que ma mort sur vous se réserve d'empire:
Votre bras de la Grèce est le plus ferme appui:
Vivez pour le public, comme je meurs pour lui.

THÉSÉE.

Périsse l'univers, pourvu que Dircé vive!
Périsse le jour même avant qu'elle s'en prive!
Que m'importe la perte ou le salut de tous?
Ai-je rien à sauver, rien à perdre que vous?
Si votre amour, madame, étoit encor le même,
Si vous saviez encore aimer comme on vous aime...

DIRCÉ.

Ah! faites moins d'outrage à ce cœur affligé
Que pressent les douleurs où vous l'avez plongé.

Laissez vivre du peuple un pitoyable reste
Aux dépens d'un moment que m'a laissé la peste,
Qui peut-être à vos yeux viendra trancher mes jours,
Si mon sang répandu ne lui tranche le cours.
Laissez-moi me flatter de cette triste joie
Que si je ne mourois vous en seriez la proie,
Et que ce sang aimé, que répandront mes mains,
Sera versé pour vous plus que pour les Thébains.
Des dieux mal obéis la majesté suprême
Pourroit en ce moment s'en venger sur vous-même;
Et j'aurois cette honte, en ce funeste sort,
D'avoir prêté mon crime à faire votre mort.

THÉSÉE.

Et ce cœur généreux me condamne à la honte
De voir que ma princesse en amour me surmonte,
Et de n'obéir pas à cette aimable loi
De mourir avec vous quand vous mourez pour moi!
Pour moi, comme pour vous, soyez plus magnanime;
Voyez mieux qu'il y va même de votre estime,
Que le choix d'un amant si peu digne de vous
Souilleroit cet honneur qui vous semble si doux,
Et que de ma princesse on diroit d'âge en âge
Qu'elle eut de mauvais yeux pour un si grand courage.

DIRCÉ.

Mais, seigneur, je vous sauve en courant au trépas;
Et mourant avec moi vous ne me sauvez pas.

THÉSÉE.

La gloire de ma mort n'en deviendra pas moindre;
Si ce n'est vous sauver, ce sera vous rejoindre:
Séparer deux amants, c'est tous deux les punir;

Et dans le tombeau même il est doux de s'unir.

DIRCÉ.

Que vous m'êtes cruel de jeter dans mon ame
Un si honteux désordre avec des traits de flamme!
Adieu, prince; vivez, je vous l'ordonne ainsi:
La gloire de ma mort est trop douteuse ici;
Et je hasarde trop une si noble envie
A voir l'unique objet pour qui j'aime la vie.

THÉSÉE.

Vous fuyez, ma princesse! et votre adieu fatal....

DIRCÉ.

Prince, il est temps de fuir quand on se défend mal.
Vivez, encore un coup; c'est moi qui vous l'ordonne.

THÉSÉE.

Le véritable amour ne prend loi de personne;
Et, si ce fier honneur s'obstine à nous trahir,
Je renonce, madame, à vous plus obéir.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

DIRCÉ.

Impitoyable soif de gloire[1],
Dont l'aveugle et noble transport
Me fait précipiter ma mort
Pour faire vivre ma mémoire,
Arrête pour quelques moments
Les impétueux sentiments
De cette inexorable envie :
Et souffre qu'en ce triste et favorable jour,
Avant que te donner ma vie,
Je donne un soupir à l'amour.

Ne crains pas qu'une ardeur si belle
Ose te disputer un cœur
Qui de ton illustre rigueur
Est l'esclave le plus fidèle.

[1] Ces stances de Dircé sont bien différentes de celles de *Polyeucte :* il n'y a que de l'esprit, et encore de l'esprit alambiqué. Si Dircé était dans un véritable danger, ces épigrammes déplacées ne toucheraient personne. Jugez quel effet elles doivent produire quand on voit évidemment que Dircé, à laquelle personne ne s'intéresse, ne court aucun risque. (V.)

Ce regard tremblant et confus,
Qu'attire un bien qu'il n'attend plus,
N'empêche pas qu'il ne se dompte.
Il est vrai qu'il murmure, et se dompte à regret;
Mais, s'il m'en faut rougir de honte,
Je n'en rougirai qu'en secret.

L'éclat de cette renommée
Qu'assure un si brillant trépas
Perd la moitié de ses appas
Quand on aime et qu'on est aimée.
L'honneur en monarque absolu
Soutient ce qu'il a résolu
Contre les assauts qu'on te livre.
Il est beau de mourir pour en suivre les lois;
Mais il est assez doux de vivre
Quand l'amour a fait un beau choix.

Toi qui faisois toute la joie
Dont sa flamme osoit me flatter,
Prince que j'ai peine à quitter,
A quelques honneurs qu'on m'envoie,
Accepte ce foible retour
Que vers toi d'un si juste amour
Fait la douloureuse tendresse.
Sur les bords de la tombe où tu me vois courir,
Je crains les maux que je te laisse,
Quand je fais gloire de mourir.

J'en fais gloire, mais je me cache

Un comble affreux de déplaisirs;
Je fais taire tous mes desirs;
Mon cœur à soi-même s'arrache.
Cher prince, dans un tel aveu,
Si tu peux voir quel est mon feu,
Vois combien il se violente.
Je meurs l'esprit content, l'honneur m'en fait la loi :
Mais j'aurois vécu plus contente,
Si j'avois pu vivre pour toi.

SCÈNE II.

JOCASTE, DIRCÉ.

DIRCÉ.

Tout est-il prêt, madame, et votre Tirésie
Attend-il aux autels la victime choisie?

JOCASTE.

Non, ma fille; et du moins nous aurons quelques jours
A demander au ciel un plus heureux secours.
On prépare à demain exprès d'autres victimes.
Le peuple ne vaut pas que vous payiez ses crimes;
Il aime mieux périr qu'être ainsi conservé :
Et le roi même, encor que vous l'ayez bravé,
Sensible à vos malheurs autant qu'à ma prière,
Vous offre sur ce point liberté tout entière.

DIRCÉ.

C'est assez vainement qu'il m'offre un si grand bien,
Quand le ciel ne veut pas que je lui doive rien :
Et ce n'est pas à lui de mettre des obstacles

Aux ordres souverains que donnent ses oracles.

JOCASTE.

L'oracle n'a rien dit.

DIRCÉ.

Mais mon père a parlé;
L'ordre de nos destins par lui s'est révélé :
Et des morts de son rang les ombres immortelles
Servent souvent aux dieux de truchements fidèles [1].

JOCASTE.

Laissez la chose en doute, et du moins hésitez
Tant qu'on ait par leur bouche appris leurs volontés.

DIRCÉ.

Exiger qu'avec nous ils s'expliquent eux-mêmes,
C'est trop nous asservir ces majestés suprêmes.

JOCASTE.

Ma fille, il est toujours assez tôt de mourir.

DIRCÉ.

Madame, il n'est jamais trop tôt de secourir;
Et, pour un mal si grand qui réclame notre aide,
Il n'est point de trop sûr ni de trop prompt remède.
Plus nous le différons, plus ce mal devient grand.
J'assassine tous ceux que la peste surprend;
Aucun n'en peut mourir qui ne me laisse un crime :

[1] C'est toujours le même défaut d'intérêt et de chaleur qui règne dans toutes ces scènes. C'est une chose bien singulière que l'obstination de Dircé à vouloir mourir de sang-froid, sans nécessité, et par vanité : Mon père a parlé obscurément, mais un *mort de son rang* est un truchement des dieux. Cela ressemble à cette dame qui disait que Dieu y regarde à deux fois quand il s'agit de damner une femme de qualité. (V.)

Je viens d'étouffer seule et Sostrate et Phædime;
Et durant ce refus des remèdes offerts,
La Parque se prévaut des moments que je perds.
Hélas! si sa fureur dans ces pertes publiques
Enveloppoit Thésée après ses domestiques!
Si nos retardements....

JOCASTE.

Vivez pour lui, Dircé;
Ne lui dérobez point un cœur si bien placé.
Avec tant de courage ayez quelque tendresse;
Agissez en amante aussi bien qu'en princesse[1].
Vous avez liberté tout entière en ces lieux:
Le roi n'y prend pas garde, et je ferme les yeux.
C'est vous en dire assez: l'amour est un doux maître;
Et, quand son choix est beau, son ardeur doit paroître[2].

DIRCÉ.

Je n'ose demander si de pareils avis
Portent des sentiments que vous ayez suivis[3].
Votre second hymen put avoir d'autres causes:
Mais j'oserai vous dire, à bien juger des choses,

[1] Jocaste conseille à Dircé de s'enfuir avec Thésée, et de s'aller marier où elle voudra: elle ajoute que l'amour est un doux maître. Le conseil n'est pas mauvais en temps de peste; mais cela tient un peu trop de la farce. (V.)

[2] VAR. Et, quand son choix est beau, son ardeur peut paroître.

[3] La réponse de Dircé est d'une insolence révoltante: *des avis qui portent des sentiments, bien juger des choses*, du *sang sucé dans un flanc*, et toutes ces expressions vicieuses, sont de faibles défauts en comparaison de cette indécence intolérable avec laquelle cette Dircé parle à sa mère. Toute cette scène est aussi odieuse et aussi mal faite qu'inutile. (V.)

Que pour avoir reçu la vie en votre flanc
J'y dois avoir sucé fort peu de votre sang.
Celui du grand Laïus, dont je m'y suis formée,
Trouve bien qu'il est doux d'aimer et d'être aimée;
Mais il ne peut trouver qu'on soit digne du jour
Quand aux soins de sa gloire on préfère l'amour.
Je sais sur les grands cœurs ce qu'il se fait d'empire;
J'avoue, et hautement, que le mien en soupire:
Mais, quoi qu'un si beau choix puisse avoir de douceurs,
Je garde un autre exemple aux princesses mes sœurs.

JOCASTE.

Je souffre tout de vous en l'état où vous êtes.
Si vous ne savez pas même ce que vous faites,
Le chagrin inquiet du trouble où je vous voi
Vous peut faire oublier que vous parlez à moi.
Mais quittez ces dehors d'une vertu sévère,
Et souvenez-vous mieux que je suis votre mère.

DIRCÉ.

Ce chagrin inquiet, pour se justifier,
N'a qu'à prendre chez vous l'exemple d'oublier.
Quand vous mîtes le sceptre en une autre famille,
Vous souvint-il assez que j'étois votre fille?

JOCASTE.

Vous n'étiez qu'un enfant.

DIRCÉ.

J'avois déja des yeux,
Et sentois dans mon cœur le sang de mes aïeux;
C'étoit ce même sang dont vous m'avez fait naître
Qui s'indignoit dès-lors qu'on lui donnât un maître,
Et que vers soi Laïus aime mieux rappeler

Que de voir qu'à vos yeux on l'ose ravaler.
Il oppose ma mort à l'indigne hyméuée
Où par raison d'état il me voit destinée;
Il la fait glorieuse, et je meurs plus pour moi
Que pour ces malheureux qui se sont fait un roi.
Le ciel en ma faveur prend ce cher interpréte,
Pour m'épargner l'affront de vivre encor sujette;
Et, s'il a quelque foudre, il saura le garder
Pour qui m'a fait des lois où j'ai dû commander.

JOCASTE.

Souffrez qu'à ses éclairs votre orgueil se dissipe.
Ce foudre vous menace un peu plutôt qu'Œdipe:
Et le roi n'a pas lieu d'en redouter les coups,
Quand parmi tout son peuple ils n'ont choisi que vous.

DIRCÉ.

Madame, il se peut faire encor qu'il me prévienne.
S'il sait ma destinée, il ignore la sienne.
Le ciel pourra venger ses ordres retardés.
Craignez ce changement que vous lui demandez.
Souvent on l'entend mal quand on le croit entendre;
L'oracle le plus clair se fait le moins comprendre.
Moi-même je le dis sans comprendre pourquoi;
Et ce discours en l'air m'échappe malgré moi.
Pardonnez cependant à cette humeur hautaine:
Je veux parler en fille, et je m'explique en reine.
Vous qui l'êtes encor, vous savez ce que c'est,
Et jusqu'où nous emporte un si haut intérêt.
Si je n'en ai le rang, j'en garde la teinture.
Le trône a d'autres droits que ceux de la nature.
J'en parle trop peut-être alors qu'il faut mourir.

Digitized by Google

Hâtons-nous d'empêcher ce peuple de périr;
Et, sans considérer quel fut vers moi son crime,
Puisque le ciel le veut, donnons-lui sa victime.

JOCASTE.

Demain ce juste ciel pourra s'expliquer mieux[1].
Cependant vous laissez bien du trouble en ces lieux;
Et si votre vertu pouvoit croire mes larmes,
Vous nous épargneriez cent mortelles alarmes.

DIRCÉ.

Dussent avec vos pleurs tous vos Thébains s'unir,
Ce que n'a pu l'amour, rien ne doit l'obtenir.

SCÈNE III[2].

ŒDIPE, JOCASTE, DIRCÉ.

DIRCÉ.

A quel propos, seigneur, voulez-vous qu'on diffère,

[1] VAR. Demain le juste ciel pourra s'expliquer mieux.

[2] Cette scène est encore aussi glaçante, aussi inutile, aussi mal écrite que toutes les précédentes. On parle toujours mal quand on n'a rien à dire. Presque toutes nos tragédies sont trop longues: le public voulait, pour ses dix sous, avoir un spectacle de deux heures; et il y avait trop souvent une heure et demie d'ennui. Ce n'était pas des archontes qui donnaient des jeux aux peuples d'Athènes; ce n'était pas des édiles qui assemblaient le peuple romain; c'était une société d'histrions qui, moyennant quelque argent qu'ils donnaient au clerc d'un lieutenant-civil, obtenaient la permission de jouer dans un jeu de paume; les décorations étaient peintes par un barbouilleur, les habits fournis par un fripier. Le parterre voulait des épisodes d'amour; et celle qui jouait les amoureuses voulait absolument un rôle. Ce n'est pas ainsi que l'*Œdipe* de Sophocle fut représenté sur le théâtre d'Athènes. (V.)

Qu'on dédaigne un remède à tous si salutaire?
Chaque instant que je vis vous enlève un sujet,
Et l'état s'affoiblit par l'affrout qu'on me fait.
Cette ombre de pitié n'est qu'un comble d'envie.
Vous m'avez envié le bonheur de ma vie;
Et je vous vois par-là jaloux de tout mon sort,
Jusques à m'envier la gloire de ma mort.

ŒDIPE.

Qu'on perd de temps, madame, alors qu'on vous fait grace!

DIRCÉ.

Le ciel m'en a trop fait pour souffrir qu'on m'en fasse.

JOCASTE.

Faut-il voir votre esprit obstinément aigri,
Quand ce qu'on fait pour vous doit l'avoir attendri?

DIRCÉ.

Fait-il voir son envie à mes vœux opposée,
Quand il ne s'agit plus d'Æmon ni de Thésée!

ŒDIPE.

Il s'agit de répandre un sang si précieux,
Qu'il faut un second ordre et plus exprès des dieux.

DIRCÉ.

Doutez-vous qu'à mourir je ne sois toute prête,
Quand les dieux par mon père ont demandé ma tête?

ŒDIPE.

Je vous connois, madame, et je n'ai point douté
De cet illustre excès de générosité;
Mais la chose, après tout, n'est pas encor si claire,
Que cet ordre nouveau ne nous soit nécessaire.

DIRCÉ.

Quoi! mon père tantôt parloit obscurément?

ŒDIPE.

Je n'en ai rien connu que depuis un moment.
C'est un autre que vous peut-être qu'il menace.

DIRCÉ.

Si l'on ne m'a trompée, il n'en veut qu'à sa race.

ŒDIPE.

Je sais qu'on vous a fait un fidèle rapport:
Mais vous pourriez mourir, et perdre votre mort;
Et la reine sans doute étoit bien inspirée,
Alors que par ses pleurs elle l'a différée.

JOCASTE.

Je ne reçois qu'en trouble un si confus espoir.

ŒDIPE.

Ce trouble augmentera peut-être avant ce soir.

JOCASTE.

Vous avancez des mots que je ne puis comprendre.

ŒDIPE.

Vous vous plaindrez fort peu de ne les point entendre;
Nous devons bientôt voir le mystère éclairci.
Madame, cependant vous êtes libre ici;
La reine vous l'a dit, ou vous a dû le dire;
Et, si vous m'entendez, ce mot vous doit suffire.

DIRCÉ.

Quelque secret motif qui vous aye excité
A ce tardif excès de générosité,
Je n'emporterai point de Thèbes dans Athènes
La colère des dieux et l'amas de leurs haines,
Qui pour premier objet pourroient choisir l'époux
Pour qui j'aurois osé mériter leur courroux.
Vous leur faites demain offrir un sacrifice?

OEDIPE.

J'en espère pour vous un destin plus propice.

DIRCÉ.

J'y trouverai ma place, et ferai mon devoir.
Quant au reste, seigneur, je n'en veux rien savoir:
J'y prends si peu de part, que, sans m'en mettre en peine,
Je vous laisse expliquer votre énigme à la reine.
Mon cœur doit être las d'avoir tant combattu,
Et fuit un piége adroit qu'on tend à sa vertu.

SCÈNE IV[1].

JOCASTE, OEDIPE, SUITE.

OEDIPE.

Madame, quand des dieux la réponse funeste,
De peur d'un parricide, et de peur d'un inceste,
Sur le mont Cythéron fit exposer ce fils
Pour qui tant de forfaits avoient été prédits,
Sûtes-vous faire choix d'un ministre fidèle?

JOCASTE.

Aucun pour le feu roi n'a montré plus de zèle,
Et, quand par des voleurs il fut assassiné,
Ce digne favori l'avoit accompagné.

[1] C'est ici que commence la pièce. Le spectateur est remué dès les premiers vers que dit OEdipe. Cela seul fait voir combien d'Aubignac était mauvais juge de l'art dont il donna des règles. Il soutient que le sujet d'*OEdipe* ne peut intéresser, et dès les premiers vers où ce sujet est traité, il intéresse, malgré le froid de tout ce qui précède. (V.)

Par lui seul on a su cette noire aventure;
On le trouva percé d'une large blessure,
Si baigné dans son sang, et si près de mourir,
Qu'il fallut une année et plus pour l'en guérir.

ŒDIPE.

Est-il mort?

JOCASTE.

Non, seigneur; la perte de son maître
Fut cause qu'en la cour il cessa de paroître:
Mais il respire encore, assez vieil et cassé;
Et Mégare, sa fille, est auprès de Dircé.

ŒDIPE.

Où fait-il sa demeure?

JOCASTE.

Au pied de cette roche
Que de ces tristes murs nous voyons la plus proche.

ŒDIPE.

Tâchez de lui parler.

JOCASTE.

J'y vais tout de ce pas.
Qu'on me prépare un char pour aller chez Phorbas.
Son dégoût de la cour pourroit sur un message
S'excuser par caprice, et prétexter son âge.
Dans une heure au plus tard je saurai vous revoir.
Mais que dois-je lui dire, et qu'en faut-il savoir?

ŒDIPE.

Un bruit court depuis peu qu'il vous a mal servie[1],

[1] Œdipe devrait donc en avoir déja parlé au premier acte: il ne devait donc pas dire, dans ce premier acte, que c'était le

Que ce fils qu'on croit mort est encor plein de vie.
L'oracle de Laïus par-là devient douteux,
Et tout ce qu'il a dit peut s'étendre sur deux.

JOCASTE.

Seigneur, ou sur ce bruit je suis fort abusée,
Ou ce n'est qu'un effet de l'amour de Thésée.
Pour sauver ce qu'il aime et vous embarrasser,
Jusques à votre oreille il l'aura fait passer :
Mais Phorbas aisément convaincra d'imposture
Quiconque ose à sa foi faire une telle injure.

ŒDIPE.

L'innocence de l'âge aura pu l'émouvoir.

JOCASTE.

Je l'ai toujours connu ferme dans son devoir;
Mais, si déja ce bruit vous met en jalousie,
Vous pouvez consulter le devin Tirésie,
Publier sa réponse, et traiter d'imposteur
De cette illusion le téméraire auteur.

ŒDIPE.

Je viens de le quitter, et de là vient ce trouble[1]

sang innocent de cet enfant qui était la cause des malheurs de Thèbes. (V.)

[1] Quelle différence entre ce froid récit de la consultation et les terribles prédictions que fait Tirésie dans Sophocle! Pourquoi n'a-t-on pu faire paraître ce Tirésie sur le théâtre de Paris? J'ose croire que si on avait eu, du temps de Corneille, un théâtre tel que nous l'avons depuis peu d'années, grace à la générosité éclairée de M. le comte de Lauraguais, le grand Corneille n'eût pas hésité à produire Tirésie sur la scène, à imiter le dialogue admirable de Sophocle: on eût connu alors la raison pour laquelle les arrêts des dieux veulent qu'Œdipe se prive lui-même de la vue,

Qu'en mon cœur alarmé chaque moment redouble.
« Ce prince, m'a-t-il dit, respire en votre cour;
« Vous pourrez le connoître avant la fin du jour;
« Mais il pourra vous perdre en se faisant connoître.
« Puisse-t-il ignorer quel sang lui donne l'être! »
Voilà ce qu'il m'a dit d'un ton si plein d'effroi,
Qu'il l'a fait rejaillir jusqu'en l'ame d'un roi.
Ce fils, qui devoit être inceste et parricide,
Doit avoir un cœur lâche, un courage perfide;
Et, par un sentiment facile à deviner,
Il ne se cache ici que pour m'assassiner:
C'est par-là qu'il aspire à devenir monarque,
Et vous le connoîtrez bientôt à cette marque.
Quoi qu'il en soit, madame, allez trouver Phorbas;
Tirez-en, s'il se peut, les clartés qu'on n'a pas.
Tâchez en même temps de voir aussi Thésée;
Dites-lui qu'il peut faire une conquête aisée,
Qu'il ose pour Dircé, que je n'en verrai rien.
J'admire un changement si confus que le mien:
Tantôt dans leur hymen je croyois voir ma perte,
J'allois pour l'empêcher jusqu'à la force ouverte;

c'est qu'il a reproché à l'interprète des dieux son aveuglement. Je sais bien qu'à la farce dite *italienne* on représenterait Tirésie habillé en Quinze-vingt, une tasse à la main, et que cela divertirait la populace; mais ceux *quibus est equus, et pater, et res*, applaudiraient à une belle imitation de Sophocle. Si ce sujet n'a jamais été traité parmi nous comme il a dû l'être, accusons-en, encore une fois, la construction malheureuse de nos théâtres, autant que notre habitude méprisable d'introduire toujours une intrigue d'amour, ou plutôt de galanterie, dans les sujets qui excluent tout amour. (V.)

Et, sans savoir pourquoi, je voudrois que tous deux
Fussent, loin de ma vue, au comble de leurs vœux,
Que les emportements d'une ardeur mutuelle
M'eussent débarrassé de son amant et d'elle.
Bien que de leur vertu rien ne me soit suspect,
Je ne sais quelle horreur me trouble à leur aspect;
Ma raison la repousse, et ne m'en peut défendre;
Moi-même en cet état je ne puis me comprendre;
Et l'énigme[1] du sphinx fut moins obscur pour moi,
Que le fond de mon cœur ne l'est dans cet effroi:
Plus je le considère, et plus je m'en irrite.
Mais ce prince paroît, souffrez que je l'évite;
Et, si vous vous sentez l'esprit moins interdit,
Agissez avec lui comme je vous ai dit.

SCÈNE V[2].

JOCASTE, THÉSÉE.

JOCASTE.

Prince, que faites-vous? quelle pitié craintive,

[1] Ce mot est aujourd'hui féminin.

[2] Cette scène de Jocaste et de Thésée détruit l'intérêt qu'Œdipe commençait d'inspirer. Le spectateur voit trop bien que Thésée n'est pas le fils de Jocaste; on connaît trop l'histoire de Thésée, on aperçoit trop aisément l'inutilité de cet artifice. De plus, il faut bien observer qu'une méprise est toujours insipide au théâtre, quand ce n'est qu'une méprise, quand elle n'amène pas une catastrophe attendrissante. Thésée se croit le fils de Jocaste, et cela, dit-il, *sans en avoir la preuve manifeste*. Cela ne produit pas le plus petit évènement. Thésée s'est trompé, et voilà tout. Cette aventure

Quel faux respect des dieux tient votre flamme oisive?
Avez-vous oublié comme il faut secourir?

THÉSÉE.

Dircé n'est plus, madame, en état de périr;
Le ciel vous rend un fils; et ce n'est qu'à ce prince
Qu'est dû le triste honneur de sauver sa province.

JOCASTE.

C'est trop vous assurer sur l'éclat d'un faux bruit.

THÉSÉE.

C'est une vérité dont je suis mieux instruit.

JOCASTE.

Vous le connoissez donc?

THÉSÉE.

A l'égal de moi-même.

JOCASTE.

De quand?

THÉSÉE.

De ce moment.

JOCASTE.

Et vous l'aimez?

THÉSÉE.

Je l'aime
Jusqu'à mourir du coup dont il sera percé.

JOCASTE.

Mais cette amitié céde à l'amour de Dircé?

THÉSÉE.

Hélas! cette princesse à mes desirs si chère

ressemble (s'il est permis d'employer une telle comparaison) à Arlequin qui se dit curé de Domfront, et qui en est quitte pour dire, *Je croyois l'être.* (V.)

En un fidèle amant trouve un malheureux frère,
Qui mourroit de douleur d'avoir changé de sort,
N'étoit le prompt secours d'une plus digne mort,
Et qu'assez tôt connu pour mourir au lieu d'elle
Ce frère malheureux meurt en amant fidèle.

JOCASTE.

Quoi! vous seriez mon fils[1]?

THÉSÉE.

Et celui de Laïus.

JOCASTE.

Qui vous a pu le dire?

THÉSÉE.

Un témoin qui n'est plus,
Phædime, qu'à mes yeux vient de ravir la peste:
Non qu'il m'en ait donné la preuve manifeste;
Mais Phorbas, ce vieillard qui m'exposa jadis,
Répondra mieux que lui de ce que je vous dis,
Et vous éclaircira touchant une aventure
Dont je n'ai pu tirer qu'une lumière obscure.
Ce peu qu'en ont pour moi les soupirs d'un mourant
Du grand droit de régner seroit mauvais garant.
Mais ne permettez pas que le roi me soupçonne,
Comme si ma naissance ébranloit sa couronne;
Quelque honneur, quelques droits qu'elle ait pu m'acquérir,
Je ne viens disputer que celui de mourir.

JOCASTE.

Je ne sais si Phorbas avouera votre histoire;
Mais, qu'il l'avoue ou non, j'aurai peine à vous croire.

[1] VAR. Quoi! vous êtes mon fils?

Avec votre mourant Tirésie est d'accord,
A ce que dit le roi, que mon fils n'est point mort:
C'est déja quelque chose; et toutefois mon ame
Aime à tenir suspecte une si belle flamme.
Je ne sens point pour vous l'émotion du sang,
Je vous trouve en mon cœur toujours en même rang[1];
J'ai peine à voir un fils où j'ai cru voir un gendre;
La nature avec vous refuse de s'entendre,
Et me dit en secret, sur votre emportement,
Qu'il a bien peu d'un frère, et beaucoup d'un amant;
Qu'un frère a pour des sœurs une ardeur plus remise,
A moins que sous ce titre un amant se déguise,
Et qu'il cherche en mourant la gloire et la douceur
D'arracher à la mort ce qu'il nomme sa sœur.

THÉSÉE.

Que vous connoissez mal ce que peut la nature!
Quand d'un parfait amour elle a pris la teinture,
Et que le désespoir d'un illustre projet
Se joint aux déplaisirs d'en voir périr l'objet,
Il est doux de mourir pour une sœur si chère.
Je l'aimois en amant, je l'aime encore en frère:
C'est sous un autre nom le même empressement;
Je ne l'aime pas moins, mais je l'aime autrement.
L'ardeur sur la vertu fortement établie
Par ces retours du sang ne peut être affoiblie;
Et ce sang qui prêtoit sa tendresse à l'amour
A droit d'en emprunter les forces à son tour.

JOCASTE.

Eh bien! soyez mon fils, puisque vous voulez l'être;

[1] VAR. Je vous trouve en mon cœur toujours au même rang

Mais donnez-moi la marque où je le dois connoître.
Vous n'êtes point ce fils, si vous n'êtes méchant;
Le ciel sur sa naissance imprima ce penchant:
J'en vois quelque partie en ce desir inceste;
Mais, pour ne plus douter, vous chargez-vous du reste?
Êtes-vous l'assassin et d'un père et d'un roi?

THÉSÉE.

Ah, madame! ce mot me fait pâlir d'effroi.

JOCASTE.

C'étoit là de mon fils la noire destinée;
Sa vie à ces forfaits par le ciel condamnée
N'a pu se dégager de cet astre ennemi,
Ni de son ascendant s'échapper à demi.
Si ce fils vit encore, il a tué son père;
C'en est l'indubitable et le seul caractère;
Et le ciel, qui prit soin de nous en avertir,
L'a dit trop hautement pour se voir démentir.
Sa mort seule pouvoit le dérober au crime.
Prince, renoncez donc à toute votre estime;
Dites que vos vertus sont crimes déguisés;
Recevez tout le sort que vous vous imposez;
Et pour remplir un nom dont vous êtes avide
Acceptez ceux d'inceste et de fils parricide.
J'en croirai ces témoins que le ciel m'a prescrits,
Et ne vous puis donner mon aveu qu'à ce prix.

THÉSÉE.

Quoi! la nécessité des vertus et des vices[1]

[1] Ce morceau contribua beaucoup au succès de la pièce. Les disputes sur le libre arbitre agitaient alors les esprits. Cette tirade de Thésée, belle par elle-même, acquit un nouveau prix par

D'un astre impérieux doit suivre les caprices,
Et Delphes, malgré nous, conduit nos actions [1]
Au plus bizarre effet de ses prédictions.
L'ame est donc tout esclave : une loi souveraine
Vers le bien ou le mal incessamment l'entraîne;
Et nous ne recevons ni crainte ni desir
De cette liberté qui n'a rien à choisir,
Attachés sans relâche à cet ordre sublime,
Vertueux sans mérite, et vicieux sans crime.
Qu'on massacre les rois, qu'on brise les autels,
C'est la faute des dieux, et non pas des mortels :
De toute la vertu sur la terre épandue,
Tout le prix à ces dieux, toute la gloire est due;
Ils agissent en nous quand nous pensons agir;

les querelles du temps; et plus d'un amateur la sait encore par cœur.

Il y a dans ce beau morceau quelques expressions impropres et vicieuses, comme *une nécessité de vertus et de vices qui suit les caprices d'un astre impérieux, un bras qui précipite d'en haut une volonté, rendre aux actions leur peine, enfoncer un œil dans un abyme;* mais le beau prédomine.

Ce couplet même n'est pas une déclamation étrangère au sujet; au contraire, des réflexions sur la fatalité ne peuvent être mieux placées que dans l'histoire d'Œdipe. Il est vrai que Thésée condamne ici les dieux qui ont prédestiné Œdipe au parricide et à l'inceste.

Il y aurait de plus belles choses à dire pour l'opinion contraire à celle de Thésée : les idées de la toute-puissance divine, l'inflexibilité du destin, le portrait de la faiblesse des vils mortels, auraient fourni des images fortes et terribles. Il y en a quelques unes dans Sophocle. (V.)

[1] VAR. Et l'homme sur soi-même a si peu de crédit,
Qu'il devient scélérat quand Delphes l'a prédit.

Alors qu'on délibère on ne fait qu'obéir;
Et notre volonté n'aime, hait, cherche, évite,
Que suivant que d'en haut leur bras la précipite [1].
D'un tel aveuglement daignez me dispenser.
Le ciel, juste à punir, juste à récompenser,
Pour rendre aux actions leur peine ou leur salaire,
Doit nous offrir son aide, et puis nous laisser faire.
N'enfonçons toutefois ni votre œil ni le mien
Dans ce profond abyme où nous ne voyons rien:
Delphes a pu vous faire une fausse réponse;
L'argent put inspirer la voix qui les prononce;
Cet organe des dieux put se laisser gagner
A ceux que ma naissance éloignoit de régner;
Et par tous les climats on n'a que trop d'exemples
Qu'il est ainsi qu'ailleurs des méchants dans les temples.
Du moins puis-je assurer que dans tous mes combats
Je n'ai jamais souffert de seconds que mon bras;
Que je n'ai jamais vu ces lieux de la Phocide
Où fut par des brigands commis ce parricide;
Que la fatalité des plus pressants malheurs
Ne m'auroit pu réduire à suivre des voleurs;
Que j'en ai trop puni pour en croître le nombre....

JOCASTE.

Mais Laïus a parlé, vous en avez vu l'ombre:
De l'oracle avec elle on voit tant de rapport,
Qu'on ne peut qu'à ce fils en imputer la mort;
Et c'est le dire assez qu'ordonner qu'on efface

[1] Racine, dans *Les Frères ennemis*, acte III, scène II, a imité cette déclamation contre la fatalité; mais il y est resté inférieur à Corneille.

Digitized by Google

Un grand crime impuni par le sang de sa race.
Attendons toutefois ce qu'en dira Phorbas;
Autre que lui n'a vu ce malheureux trépas;
Et de ce témoin seul dépend la connoissance
Et de ce parricide et de votre naissance.
Si vous êtes coupable, évitez-en les yeux;
Et, de peur d'en rougir, prenez d'autres aïeux.

THÉSÉE.

Je le verrai, madame, et sans inquiétude.
Ma naissance confuse a quelque incertitude;
Mais, pour ce parricide, il est plus que certain
Que ce ne fut jamais un crime de ma main.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I[1].

THÉSÉE, DIRCÉ, MÉGARE.

DIRCÉ.

Oui, déja sur ce bruit l'amour m'avoit flattée;
Mon ame avec plaisir s'étoit inquiétée;
Et ce jaloux honneur qui ne consentoit pas
Qu'un frère me ravît un glorieux trépas,

[1] Tout retombe ici dans la langueur. Ce n'est plus ce Thésée qui croyait être le fils de Laïus; il avoue que tout cela n'est qu'un stratagème. Ces malheureuses finesses détournent l'esprit de l'objet principal; on ne s'intéresse plus à rien: les grandes idées du salut public, de la découverte du meurtrier de Laïus, de la destinée d'Œdipe, des crimes involontaires auxquels il ne peut échapper, sont toutes dissipées; à peine a-t-il attiré sur lui l'attention; il ne peut plus se ressaisir du cœur des spectateurs, qui l'ont oublié. Corneille a voulu intriguer ce qu'il fallait laisser dans sa simplicité majestueuse: tout est perdu dès ce moment; et Thésée n'est plus qu'un personnage intrigant, qu'un valet de comédie qui a imaginé un très plat mensonge pour tirer la pièce en longueur. Il est très inutile de remarquer toutes les fautes de diction, et le style obscur et entortillé de toutes ces scènes, où Thésée joue un si froid et si avilissant personnage. Nous avons déja vu que toutes les scènes qui pèchent par le fond pèchent aussi par le style. (V.)

Après cette douceur fièrement refusée,
Ne me refusoit point de vivre pour Thésée,
Et laissoit doucement corrompre sa fierté
A l'espoir renaissant de ma perplexité.
Mais si je vois en vous ce déplorable frère,
Quelle faveur du ciel voulez-vous que j'espère,
S'il n'est pas en sa main de m'arrêter au jour
Sans faire soulever et l'honneur et l'amour?
S'il dédaigne mon sang, il accepte le vôtre;
Et, si quelque miracle épargne l'un et l'autre,
Pourra-t-il détacher de mon sort le plus doux
L'amertume de vivre, et n'être point à vous?

THÉSÉE.

Le ciel choisit souvent de secrètes conduites
Qu'on ne peut démêler qu'après de longues suites;
Et de mon sort douteux l'obscur événement
Ne défend pas l'espoir d'un second changement.
Je chéris ce premier qui vous est salutaire.
Je ne puis en amant ce que je puis en frère;
J'en garderai le nom tant qu'il faudra mourir:
Mais, si jamais d'ailleurs on peut vous secourir,
Peut-être que le ciel me faisant mieux connoître,
Sitôt que vous vivrez, je cesserai de l'être;
Car je n'aspire point à calmer son courroux,
Et ne veux ni mourir ni vivre que pour vous.

DIRCÉ.

Cet amour mal éteint sied mal au cœur d'un frère:
Où le sang doit parler, c'est à lui de se taire;
Et, sitôt que sans crime il ne peut plus durer,
Pour ses feux les plus vifs il est temps d'expirer.

THÉSÉE.

Laissez-lui conserver ces ardeurs empressées
Qui vous faisoient l'objet de toutes mes pensées.
J'ai mêmes yeux encore, et vous mêmes appas :
Si mon sort est douteux, mon souhait ne l'est pas.
Mon cœur n'écoute point ce que le sang veut dire;
C'est d'amour qu'il gémit, c'est d'amour qu'il soupire;
Et, pour pouvoir sans crime en goûter la douceur,
Il se révolte exprès contre le nom de sœur.
De mes plus chers desirs ce partisan sincère
En faveur de l'amant tyrannise le frère,
Et partage à tous deux le digne empressement
De mourir comme frère, et vivre comme amant.

DIRCÉ.

O du sang de Laïus preuves trop manifestes!
Le ciel, vous destinant à des flammes incestes,
A su de votre esprit déraciner l'horreur
Que doit faire à l'amour le sacré nom de sœur:
Mais si sa flamme y garde une place usurpée,
Dircé dans votre erreur n'est point enveloppée;
Elle se défend mieux de ce trouble intestin;
Et, si c'est votre sort, ce n'est pas son destin.
Non qu'enfin sa vertu vous regarde en coupable;
Puisque le ciel vous force, il vous rend excusable;
Et l'amour pour les sens est un si doux poison,
Qu'on ne peut pas toujours écouter la raison.
Moi-même, en qui l'honneur n'accepte aucune grace,
J'aime en ce douteux sort tout ce qui m'embarrasse;
Je ne sais quoi m'y plaît qui n'ose s'exprimer,
Et ce confus mélange a de quoi me charmer.

Je n'aime plus qu'en sœur, et malgré moi j'espère.
Ah! prince, s'il se peut, ne soyez point mon frère,
Et laissez-moi mourir avec les sentiments
Que la gloire permet aux illustres amants.

THÉSÉE.

Je vous ai déja dit, princesse, que peut-être,
Sitôt que vous vivrez, je cesserai de l'être:
Faut-il que je m'explique? et toute votre ardeur
Ne peut-elle sans moi lire au fond de mon cœur?
Puisqu'il est tout à vous, pénétrez-y, madame;
Vous verrez que sans crime il conserve sa flamme.
Si je suis descendu jusqu'à vous abuser,
Un juste désespoir m'auroit fait plus oser;
Et l'amour, pour défendre une si chère vie,
Peut faire vanité d'un peu de tromperie.
J'en ai tiré ce fruit, que ce nom décevant
A fait connoître ici que ce prince est vivant..
Phorbas l'a confessé; Tirésie a lui-même
Appuyé de sa voix cet heureux stratagème;
C'est par lui qu'on a su qu'il respire en ces lieux.
Souffrez donc qu'un moment je trompe encor leurs yeux;
Et, puisque dans ce jour ce frère doit paroître,
Jusqu'à ce qu'on l'ait vu permettez-moi de l'être.

DIRCÉ.

Je pardonne un abus que l'amour a formé,
Et rien ne peut déplaire alors qu'on est aimé.
Mais hasardiez-vous tant sans aucune lumière?

THÉSÉE.

Mégare m'avoit dit le secret de son père;
Il m'a valu l'honneur de m'exposer pour tous;

Mais je n'en abusois que pour mourir pour vous.
Le succès a passé cette triste espérance;
Ma flamme en vos périls ne voit plus d'apparence.
Si l'on peut à l'oracle ajouter quelque foi,
Ce fils a de sa main versé le sang du roi;
Et son ombre, en parlant de punir un grand crime,
Dit assez que c'est lui qu'elle veut pour victime.

DIRCÉ.

Prince, quoi qu'il en soit, n'empêchez plus ma mort,
Si par le sacrifice on n'éclaircit mon sort.
La reine, qui paroît, fait que je me retire;
Sachant ce que je sais, j'aurois peur d'en trop dire;
Et, comme enfin ma gloire a d'autres intérêts,
Vous saurez mieux sans moi ménager vos secrets:
Mais, puisque vous voulez que mon espoir revive,
Ne tenez pas long-temps la vérité captive.

SCÈNE II[1].

JOCASTE, THÉSÉE, NÉRINE.

JOCASTE.

Prince, j'ai vu Phorbas; et tout ce qu'il m'a dit
A ce que vous croyez peut donner du crédit.
Un passant inconnu, touché de cette enfance

[1] Il semble qu'alors on se fit un mérite de s'écarter de la noble simplicité des anciens, et sur-tout de leur pathétique. Jocaste vient ici conter froidement une histoire, sans faire paraître aucune de ces terribles inquiétudes qui devaient l'agiter: elle parle d'un passant inconnu qui se chargea d'élever son fils, sans demander qui

Dont un astre envieux condamnoit la naissance,
Sur le mont Cythéron reçut de lui mon fils,
Sans qu'il lui demandât son nom ni son pays,
De crainte qu'à son tour il ne conçût l'envie
D'apprendre dans quel sang il conservoit la vie.
Il l'a revu depuis, et presque tous les ans,
Dans le temple d'Élide offrir quelques présents.
Ainsi chacun des deux connoît l'autre au visage,
Sans s'être l'un à l'autre expliqués davantage.
Il a bien su de lui que ce fils conservé
Respire encor le jour dans un rang élevé :
Mais je demande en vain qu'à mes yeux il le montre,
A moins que ce vieillard avec lui se rencontre.
Si Phædime après lui vous eut en son pouvoir,
De cet inconnu même il put vous recevoir,
Et, voyant à Trézène une mère affligée
De la perte du fils qu'elle avoit eu d'Ægée,
Vous offrir en sa place, elle vous accepter.
Tout ce qui sur ce point pourroit faire douter,
C'est qu'il vous a souffert dans une flamme inceste,
Et n'a parlé de rien qu'en mourant de la peste.
Mais d'ailleurs Tirésie a dit que dans ce jour
Nous pourrons voir ce prince, et qu'il vit dans la cour.
Quelques moments après on vous a vu paroître;

était cet enfant, et sans vouloir le savoir : un Phædime savait qui était cet enfant, mais il est mort de la peste; *ainsi*, dit-elle, *vous pouvez l'être, et ne le pas être :* tout cela est discuté, comme s'il s'agissait d'un procès; nulle tendresse de mère, nulle crainte, nul retour sur soi-même. Il ne faut pas s'étonner si on ne peut plus jouer cette pièce. (V.)

Ainsi vous pouvez l'être, et pouvez ne pas l'être.
Passons outre. A Phorbas ajouteriez-vous foi?
S'il n'a pas vu mon fils, il vit la mort du roi;
Il connoît l'assassin, voulez-vous qu'il vous voie?

THÉSÉE.

Je le verrai, madame, et l'attends avec joie,
Sûr, comme je l'ai dit, qu'il n'est point de malheurs [1]
Qui m'eussent pu réduire à suivre des voleurs.

JOCASTE.

Ne vous assurez point sur cette conjecture,
Et souffrez qu'elle cède à la vérité pure.
Honteux qu'un homme seul eût triomphé de trois,
Qu'il en eût tué deux, et mis l'autre aux abois,
Phorbas nous supposa ce qu'il nous en fit croire,
Et parla de brigands pour sauver quelque gloire.
Il me vient d'avouer sa foiblesse à genoux.
« D'un bras seul, m'a-t-il dit, partirent tous les coups,
« Un bras seul à tous trois nous ferma le passage,
« Et d'une seule main ce grand crime est l'ouvrage. »

THÉSÉE.

Le crime n'est pas grand s'il fut seul contre trois.
Mais jamais sans forfait on ne se prend aux rois;
Et, fussent-ils cachés sous un habit champêtre,
Leur propre majesté les doit faire connoître.
L'assassin de Laïus est digne du trépas [2],

[1] VAR. Sûr, comme je l'ai dit, qu'il n'est malheurs si grands
Qui m'eussent pu réduire à suivre des brigands.

[2] Quoique le théâtre permette quelquefois un peu d'exagération, je ne crois pas que de telles maximes soient approuvées des gens sensés : comment peut-on reconnaître un monarque sous l'habit

Bien que, seul contre trois, il ne le connût pas.
Pour moi, je l'avouerai que jamais ma vaillance
A mon bras contre trois n'a commis ma défense.
L'œil de votre Phorbas aura beau me chercher,
Jamais dans la Phocide on ne m'a vu marcher :
Qu'il vienne; à ses regards sans crainte je m'expose;
Et c'est un imposteur s'il vous dit autre chose.

JOCASTE.

Faites entrer Phorbas. Prince, pensez-y bien.

THÉSÉE.

S'il est homme d'honneur, je n'en dois craindre rien.

JOCASTE.

Vous voudrez, mais trop tard, en éviter la vue.

THÉSÉE.

Qu'il vienne, il tarde trop, cette lenteur me tue;
Et, si je le pouvois sans perdre le respect,
Je me plaindrois un peu de me voir trop suspect.

d'un paysan? Le Gascon qui a écrit les *Mémoires du duc de Guise, prisonnier à Naples*, dit que *les princes ont quelque chose entre les deux yeux qui les distingue des autres hommes*. Cela est bon pour un Gascon; mais ce qui n'est bon pour personne, c'est d'assurer qu'on est digne de mort quand on se défend contre trois hommes dont l'un, par hasard, se trouve un roi : cette maxime paraît plus cruelle que raisonnable.

Qu'on se souvienne que Montgomeri ne fut pas seulement mis en prison pour avoir tué malheureusement Henri II, son maître, dans un tournoi. (V.)

SCÈNE III.

JOCASTE, THÉSÉE, PHORBAS, NÉRINE.

JOCASTE.

Laissez-moi lui parler, et prêtez-nous silence.
Phorbas, envisagez ce prince en ma présence :
Le reconnoissez-vous?

PHORBAS.

Je crois vous avoir dit[1]
Que je ne l'ai point vu depuis qu'on le perdit,
Madame : un si long temps laisse mal reconnoître
Un prince qui pour lors ne faisoit que de naître;
Et, si je vois en lui l'effet de mon secours,
Je n'y puis voir les traits d'un enfant de deux jours.

JOCASTE.

Je sais, ainsi que vous, que les traits de l'enfance
N'ont avec ceux d'un homme aucune ressemblance;
Mais comme ce héros, s'il est sorti de moi,
Doit avoir de sa main versé le sang du roi,
Seize ans n'ont pas changé tellement son visage,
Que vous n'en conserviez quelque imparfaite image.

PHORBAS.

Hélas! j'en garde encor si bien le souvenir,
Que je l'aurai présent durant tout l'avenir.

[1] VAR. Quoi! huit lustres après,
Je pourrois d'un enfant reconnoître les traits?
JOCASTE.
Je sais, ainsi que vous. . . . . .

Si pour connoître un fils il vous faut cette marque,
Ce prince n'est point né de notre grand monarque.
Mais désabusez-vous, et sachez que sa mort
Ne fut jamais d'un fils le parricide effort.

JOCASTE.

Et de qui donc, Phorbas? Avez-vous connoissance
Du nom du meurtrier? Savez-vous sa naissance?

PHORBAS.

Et, de plus, sa demeure et son rang. Est-ce assez?

JOCASTE.

Je saurai le punir si vous le connoissez.
Pourrez-vous le convaincre?

PHORBAS.

Et par sa propre bouche.

JOCASTE.

A nos yeux?

PHORBAS.

A vos yeux. Mais peut-être il vous touche,
Peut-être y prendrez-vous un peu trop d'intérêt
Pour m'en croire aisément quand j'aurai dit qui c'est.

THÉSÉE.

Ne nous déguisez rien, parlez en assurance;
Que le fils de Laïus en hâte la vengeance.

JOCASTE.

Il n'est pas assuré, prince, que ce soit vous,
Comme il l'est que Laïus fut jadis mon époux;
Et d'ailleurs, si le ciel vous choisit pour victime,
Vous me devez laisser à punir ce grand crime.

THÉSÉE.

Avant que de mourir, un fils peut le venger.

PHORBAS.

Si vous l'êtes ou non, je ne le puis juger;
Mais je sais que Thésée est si digne de l'être,
Qu'au seul nom qu'il en prend je l'accepte pour maître.
Seigneur, vengez un père, ou ne soutenez plus
Que nous voyons en vous le vrai sang de Laïus.

JOCASTE.

Phorbas, nommez ce traître, et nous tirez de doute;
Et j'atteste à vos yeux le ciel, qui nous écoute,
Que pour cet assassin il n'est point de tourments
Qui puissent satisfaire à mes ressentiments.

PHORBAS.

Mais, si je vous nommois quelque personne chère,
Æmon votre neveu, Créon votre seul frère,
Ou le prince Lycus, ou le roi votre époux,
Me pourriez-vous en croire, ou garder ce courroux [1] ?

JOCASTE.

De ceux que vous nommez je sais trop l'innocence.

PHORBAS.

Peut-être qu'un des quatre a fait plus qu'il ne pense;
Et j'ai lieu de juger qu'un trop cuisant ennui....

JOCASTE.

Voici le roi qui vient; dites tout devant lui.

[1] Ce tour que prend Phorbas suffirait pour ôter à la pièce tout son tragique. Il semble que Phorbas fasse une plaisanterie : *Si je vous nommais quelqu'un à qui vous vous intéressez, que diriez-vous?* C'est là le discours d'un homme qui raille, qui veut embarrasser ceux auxquels il parle; et rien n'est plus indécent dans un subalterne. (V.)

SCÈNE IV[1].

ŒDIPE, JOCASTE, THÉSÉE, PHORBAS, SUITE.

ŒDIPE.

Si vous trouvez un fils dans le prince Thésée,
Mon ame en son effroi s'étoit bien abusée :
Il ne choisira point de chemin criminel
Quand il voudra rentrer au trône paternel,
Madame; et ce sera du moins à force ouverte
Qu'un si vaillant guerrier entreprendra ma perte.
Mais dessus ce vieillard plus je porte les yeux,
Plus je crois l'avoir vu jadis en d'autres lieux :
Ses rides me font peine à le bien reconnoître.
Ne m'as-tu jamais vu?

PHORBAS.

Seigneur, cela peut être.

ŒDIPE.

Il y pourroit avoir entre quinze et vingt ans.

PHORBAS.

J'ai de confus rapports d'environ même temps.

[1] Il n'y a pas moyen de déguiser la vérité : cette scène, qui est si tragique dans Sophocle, est tout le contraire dans l'auteur français : non seulement le langage est bas, *il y pourrait avoir entre quinze et vingt ans, c'est un de mes brigands, ce furent brigands*, un des suivants de Laïus qui était *louche*, Laïus *chauve sur le devant* et *mêlé sur le derrière ;* mais le discours de Thésée, et une espèce de défi entre Œdipe et Thésée, achèvent de tout gâter. (V.)

Digitized by Google

ŒDIPE.

Environ ce temps-là fis-tu quelque voyage?

PHORBAS.

Oui, seigneur, en Phocide; et là, dans un passage....

ŒDIPE.

Ah! je te reconnois, ou je suis fort trompé.
C'est un de mes brigands à la mort échappé,
Madame, et vous pouvez lui choisir des supplices;
S'il n'a tué Laïus, il fut un des complices.

JOCASTE.

C'est un de vos brigands! Ah! que me dites-vous!

ŒDIPE.

Je le laissai pour mort, et tout percé de coups.

PHORBAS.

Quoi! vous m'auriez blessé? moi, seigneur?

ŒDIPE.

Oui, perfide.
Tu fis, pour ton malheur, ma rencontre en Phocide,
Et tu fus un des trois que je sus arrêter
Dans ce passage étroit qu'il fallut disputer:
Tu marchois le troisième; en faut-il davantage?

PHORBAS.

Si de mes compagnons vous peigniez le visage,
Je n'aurois rien à dire, et ne pourrois nier.

ŒDIPE.

Seize ans, à ton avis, m'ont fait les oublier!
Ne le présume pas: une action si belle
En laisse au fond de l'ame une idée immortelle;
Et, si dans un combat on ne perd point de temps
A bien examiner les traits des combattants,

Après que celui-ci m'eut tout couvert de gloire,
Je sus tout à loisir contempler ma victoire.
Mais tu nieras encore, et n'y connoîtras rien.

PHORBAS.

Je serai convaincu, si vous les peignez bien :
Les deux que je suivis sont connus de la reine.

OEDIPE.

Madame, jugez donc si sa défense est vaine.
Le premier de ces trois que mon bras sut punir
A peine méritoit un léger souvenir :
Petit de taille, noir, le regard un peu louche,
Le front cicatrisé, la mine assez farouche ;
Mais homme, à dire vrai, de si peu de vertu,
Que dès le premier coup je le vis abattu.
Le second, je l'avoue, avoit un grand courage.
Bien qu'il parût déja dans le penchant de l'âge :
Le front assez ouvert, l'œil perçant, le teint frais ;
On en peut voir en moi la taille et quelques traits ;
Chauve sur le devant, mêlé sur le derrière,
Le port majestueux, et la démarche fière.
Il se défendit bien, et me blessa deux fois ;
Et tout mon cœur s'émut de le voir aux abois.
Vous pâlissez, madame !

JOCASTE.

Ah ! seigneur, puis-je apprendre
Que vous ayez tué Laïus après Nicandre,
Que vous ayez blessé Phorbas de votre main,
Sans en frémir d'horreur, sans en pâlir soudain !

OEDIPE.

Quoi ! c'est là ce Phorbas qui vit tuer son maître ?

JOCASTE.

Vos yeux, après seize ans, l'ont trop su reconnoître;
Et ses deux compagnons, que vous avez dépeints,
De Nicandre et du roi portent les traits empreints.

OEDIPE.

Mais ce furent brigands, dont le bras[1]....

JOCASTE.

C'est un conte
Dont Phorbas au retour voulut cacher sa honte.
Une main seule, hélas! fit ces funestes coups,
Et, par votre rapport, ils partirent de vous.

PHORBAS.

J'en fus presque sans vie un peu plus d'une année.
Avant ma guérison on vit votre hyménée.
Je guéris; et mon cœur, en secret mutiné
De connoître quel roi vous nous aviez donné,
S'imposa cet exil dans un séjour champêtre,
Attendant que le ciel me fît un autre maître.

THÉSÉE.

Seigneur, je suis le frère ou l'amant de Dircé;
Et son père ou le mien, de votre main percé....

OEDIPE.

Prince, je vous entends, il faut venger ce père;
Et ma perte à l'état semble être nécessaire,
Puisque de nos malheurs la fin ne se peut voir
Si le sang de Laïus ne remplit son devoir.
C'est ce que Tirésie avoit voulu me dire.
Mais ce reste du jour souffrez que je respire.

[1] VAR. Mais ce fut des brigands, dont le bras...

Le plus sévère honneur ne sauroit murmurer
De ce peu de moments que j'ose différer;
Et ce coup surprenant permet à votre haine
De faire cette grace aux larmes de la reine.

THÉSÉE.

Nous nous verrons demain, seigneur, et résoudrons....

OEDIPE.

Quand il en sera temps, prince, nous répondrons;
Et s'il faut, après tout, qu'un grand crime s'efface
Par le sang que Laïus a transmis à sa race,[1]
Peut-être aurez-vous peine à reprendre son rang,
Qu'il ne vous ait coûté quelque peu de ce sang.

THÉSÉE.

Demain chacun de nous fera sa destinée.

SCÈNE V.

OEDIPE, JOCASTE, SUITE.

JOCASTE.

Que de maux nous promet cette triste journée!

[1] La scène précédente, qui devait porter l'effroi et la douleur dans l'ame, étant très froide, porte sa glace sur celle-ci, qui, par elle-même, est aussi froide que l'autre. OEdipe, au lieu de se livrer à sa douleur et à l'horreur de son état, prodigue des antithèses sur *le vivant* et sur *le mort;* Jocaste raisonne, au lieu d'être accablée. Quelle est la source d'un si grand défaut? c'est qu'en effet le caractère de Corneille le portait à la dissertation; c'est qu'il avait le talent de nouer une intrigue adroite, mais non intéressante: il abandonna trop souvent le pathétique, qui doit être l'ame de la tragédie. Je ne parle pas du style; il n'est pas tolérable. (V.)

J'y dois voir ou ma fille ou mon fils s'immoler,
Tout le sang de ce fils de votre main couler,
Ou de la sienne enfin le vôtre se répandre;
Et, ce qu'oracle aucun n'a fait encore attendre,
Rien ne m'affranchira de voir sans cesse en vous,
Sans cesse en un mari l'assassin d'un époux.
Puis-je plaindre à ce mort la lumière ravie,
Sans haïr le vivant, sans détester ma vie?
Puis-je de ce vivant plaindre l'aveugle sort,
Sans détester ma vie, et sans trahir le mort?

OEDIPE.

Madame, votre haine est pour moi légitime;
Et cet aveugle sort m'a fait vers vous un crime,
Dont ce prince demain me punira pour vous,
Ou mon bras vengera ce fils et cet époux;
Et, m'offrant pour victime à votre inquiétude,
Il vous affranchira de toute ingratitude.
Alors sans balancer vous plaindrez tous les deux,
Vous verrez sans rougir alors vos derniers feux,
Et permettrez sans honte à vos douleurs pressantes
Pour Laïus et pour moi des larmes innocentes.

JOCASTE.

Ah! seigneur, quelque bras qui puisse vous punir,
Il n'effacera rien dedans mon souvenir:
Je vous verrai toujours sa couronne à la tête
De sa place en mon lit faire votre conquête;
Je me verrai toujours vous placer en son rang,
Et baiser votre main fumante de son sang.
Mon ombre même un jour dans les royaumes sombres
Ne recevra des dieux pour bourreaux que vos ombres;

Et, sa confusion l'offrant à toutes deux,
Elle aura pour tourments tout ce qui fit mes feux.
Oracles décevants, qu'osiez-vous me prédire!
Si sur notre avenir vos dieux ont quelque empire,
Quelle indigne pitié divise leur courroux!
Ce qu'elle épargne au fils retombe sur l'époux;
Et, comme si leur haine, impuissante, ou timide,
N'osoit le faire ensemble inceste et parricide,
Elle partage à deux un sort si peu commun,
Afin de me donner deux coupables pour un.

OEDIPE.

O partage inégal de ce courroux céleste!
Je suis le parricide, et ce fils est l'inceste.
Mais mon crime est entier, et le sien imparfait;
Le sien n'est qu'en desirs, et le mien en effet.
Ainsi, quelques raisons qui puissent me défendre
La veuve de Laïus ne sauroit les entendre;
Et les plus beaux exploits passent pour trahisons,
Alors qu'il faut du sang, et non pas des raisons.

JOCASTE.

Ah! je n'en vois que trop qui me déchirent l'ame.
La veuve de Laïus est toujours votre femme,
Et n'oppose que trop, pour vous justifier,
A la moitié du mort celle du meurtrier.
Pour toute autre que moi votre erreur est sans crime;
Toute autre admireroit votre bras magnanime;
Et toute autre, réduite à punir votre erreur,
La puniroit du moins sans trouble et sans horreur.
Mais, hélas! mon devoir aux deux partis m'attache;
Nul espoir d'aucun d'eux, nul effort ne m'arrache;

Et je trouve toujours dans mon esprit confus
Et tout ce que je suis et tout ce que je fus.
Je vous dois de l'amour, je vous dois de la haine :
L'un et l'autre me plaît, l'un et l'autre me gêne;
Et mon cœur, qui doit tout, et ne voit rien permis,
Souffre tout à-la-fois deux tyrans ennemis.
La haine auroit l'appui d'un serment qui me lie;
Mais je le romps exprès pour en être punie;
Et, pour finir des maux qu'on ne peut soulager,
J'aime à donner aux dieux un parjure à venger.
C'est votre foudre, ô ciel, qu'à mon secours j'appelle :
OEdipe est innocent, je me fais criminelle;
Par un juste supplice osez me désunir
De la nécessité d'aimer et de punir.

OEDIPE.

Quoi! vous ne voyez pas que sa fausse justice
Ne sait plus ce que c'est que d'un juste supplice,
Et que, par un désordre à confondre nos sens,
Son injuste rigueur n'en veut qu'aux innocents?
Après avoir choisi ma main pour ce grand crime,
C'est le sang de Laïus qu'il choisit pour victime;
Et le bizarre éclat de son discernement
Sépare le forfait d'avec le châtiment.
C'est un sujet nouveau d'une haine implacable
De voir sur votre sang la peine du coupable;
Et les dieux vous en font une éternelle loi,
S'ils punissent en lui ce qu'ils ont fait par moi.
Voyez comme les fils de Jocaste et d'OEdipe
D'une si juste haine ont tous deux le principe :
A voir leurs actions, à voir leur entretien,

Digitized by Google

L'un n'est que votre sang, l'autre n'est que le mien,
Et leur antipathie inspire à leur colère
Des préludes secrets de ce qu'il vous faut faire.

JOCASTE.

Pourrez-vous me haïr jusqu'à cette rigueur
De souhaiter pour vous même haine en mon cœur?

ŒDIPE.

Toujours de vos vertus j'adorerai les charmes,
Pour ne haïr qu'en moi la source de vos larmes.

JOCASTE.

Et je me forcerai toujours à vous blâmer,
Pour ne haïr qu'en moi ce qui vous fit m'aimer.
Mais finissons, de grace, un discours qui me tue:
L'assassin de Laïus doit me blesser la vue;
Et, malgré ce courroux par sa mort allumé,
Je sens qu'Œdipe enfin sera toujours aimé.

ŒDIPE.

Que fera cet amour?

JOCASTE.

Ce qu'il doit à la haine.

ŒDIPE.

Qu'osera ce devoir?

JOCASTE.

Croître toujours ma peine.

ŒDIPE.

Faudra-t-il pour jamais me bannir de vos yeux?

JOCASTE.

Peut-être que demain nous le saurons des dieux.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I[1].

ŒDIPE, DYMAS.

DYMAS.

Seigneur, il est trop vrai que le peuple murmure,
Qu'il rejette sur vous sa funeste aventure,
Et que de tous côtés on n'entend que mutins
Qui vous nomment l'auteur de leurs mauvais destins.

[1] Quel est le lecteur qui ne sente pas combien ce terrible sujet est affaibli dans toutes les scènes? J'avoue que la diction vicieuse, obscure, sans chaleur, sans pathétique, contribue beaucoup aux vices de la pièce; mais la malheureuse intrigue de Thésée et de Dircé, introduite pour remplir les vides, est ce qui tue la pièce. Peut-on souffrir que, dans des moments destinés à la plus grande terreur, Œdipe parle froidement de se battre en duel demain avec Thésée? Un duel chez des Grecs! et dans le sujet d'*Œdipe!* et ce qu'il y a de pis, c'est qu'Œdipe, qui se voit l'auteur de la désolation de Thèbes, et le meurtrier de Laïus, Thésée, qui doit craindre que le reste de l'oracle ne soit accompli, Thésée, qui doit être saisi d'horreur et l'inspirer, s'occupent tous deux de la crainte d'un soulèvement de ces pauvres pestiférés qui pourraient bien devenir mutins.

Si vous ne frappez pas le cœur du spectateur par des coups toujours redoublés au même endroit, ce cœur vous échappe. Si vous mêlez plusieurs intérêts ensemble, il n'y a plus d'intérêt. (V.)

Digitized by Google

« D'un devin suborné les infames prestiges
« De l'ombre, disent-ils, ont fait tous les prodiges :
« L'or mouvoit ce fantôme; et, pour perdre Dircé,
« Vos présents lui dictoient ce qu'il a prononcé. »
Tant ils conçoivent mal qu'un si grand roi consente
A venger son trépas sur sa race innocente,
Qu'il assure son sceptre, aux dépens de son sang,
A ce bras impuni qui lui perça le flanc,
Et que, par cet injuste et cruel sacrifice,
Lui-même de sa mort il se fasse justice !

ŒDIPE.

Ils ont quelque raison de tenir pour suspect
Tout ce qui s'est montré tantôt à leur aspect;
Et je n'ose blâmer cette horreur que leur donne
L'assassin de leur roi qui porte sa couronne.
Moi-même au fond du cœur, de même horreur frappé,
Je veux fuir le remords de son trône occupé;
Et je dois cette grace à l'amour de la reine,
D'épargner ma présence aux devoirs de sa haine,
Puisque de notre hymen les liens mal tissus
Par ces mêmes devoirs semblent être rompus.
Je vais donc à Corinthe achever mon supplice.
Mais ce n'est pas au peuple à se faire justice :
L'ordre que tient le ciel à lui choisir des rois
Ne lui permet jamais d'examiner son choix,
Et le devoir aveugle y doit toujours souscrire
Jusqu'à ce que d'en haut on veuille s'en dédire.
Pour chercher mon repos, je veux bien me bannir;
Mais, s'il me bannissoit, je saurois l'en punir;
Ou, si je succombois sous sa troupe mutine,

Je saurois l'accabler du moins sous ma ruine.

DYMAS.

Seigneur, jusques ici ses plus grands déplaisirs
Pour armes contre vous n'ont pris que des soupirs ;
Et cet abattement que lui cause la peste,
Ne souffre à son murmure aucun dessein funeste.
Mais il faut redouter que Thésée et Dircé
N'osent pousser plus loin ce qu'il a commencé.
Phorbas même est à craindre, et pourroit le réduire
Jusqu'à se vouloir mettre en état de vous nuire.

ŒDIPE.

Thésée a trop de cœur pour une trahison ;
Et d'ailleurs j'ai promis de lui faire raison.
Pour Dircé, son orgueil dédaignera sans doute
L'appui tumultueux que ton zèle redoute.
Phorbas est plus à craindre, étant moins généreux ;
Mais il nous est aisé de nous assurer d'eux.
Fais-les venir tous trois, que je lise en leur ame
S'ils prêteroient la main à quelque sourde trame.
Commence par Phorbas : je saurai démêler
Quels desseins....

PAGE.

Un vieillard demande à vous parler.
Il se dit de Corinthe, et presse.

ŒDIPE.

Il vient me faire
Le funeste rapport du trépas de mon père ;
Préparons nos soupirs à ce triste récit.
Qu'il entre. Cependant fais ce que je t'ai dit.

SCÈNE II[1].

ŒDIPE, IPHICRATE, SUITE.

ŒDIPE.

Eh bien! Polybe est mort?

IPHICRATE.

Oui, seigneur.

ŒDIPE.

Mais vous-même
Venir me consoler de ce malheur suprême!
Vous, qui, chef du conseil, devriez maintenant,
Attendant mon retour, être mon lieutenant!
Vous, à qui tant de soins d'élever mon enfance
Ont acquis justement toute ma confiance!
Ce voyage me trouble autant qu'il me surprend.

IPHICRATE.

Le roi Polybe est mort; ce malheur est bien grand:
Mais comme enfin, seigneur, il est suivi d'un pire,
Pour l'apprendre de moi faites qu'on se retire.

ŒDIPE fait un signe de tête à sa suite, qui l'oblige à se retirer.

ŒDIPE.

Ce jour est donc pour moi le grand jour des malheurs,

[1] Ces scènes sont beaucoup plus intéressantes que les autres, parcequ'elles sont uniquement prises du sujet: on n'y disserte point; on n'y cherche point à étaler des raisons et des traits ingénieux; tout est naturel; mais il y manque ces grands mouvements de terreur et de pitié qu'on attend d'une si affreuse situation. Cette tragédie pèche par toutes les choses qu'on y a introduites, et par celles qui lui manquent. (V.)

Puisque vous apportez un comble à mes douleurs [1].
J'ai tué le feu roi jadis sans le connoître;
Son fils, qu'on croyoit mort, vient ici de renaître;
Son peuple mutiné me voit avec horreur;
Sa veuve mon épouse en est dans la fureur.
Le chagrin accablant qui me dévore l'ame
Me fait abandonner et peuple, et sceptre, et femme,
Pour remettre à Corinthe un esprit éperdu;
Et par d'autres malheurs je m'y vois attendu!

IPHICRATE.

Seigneur, il faut ici faire tête à l'orage;
Il faut faire ici ferme, et montrer du courage.
Le repos à Corinthe en effet seroit doux;
Mais il n'est plus de sceptre à Corinthe pour vous.

ŒDIPE.

Quoi! l'on s'est emparé de celui de mon père?

IPHICRATE.

Seigneur, on n'a rien fait que ce qu'on a dû faire;
Et votre amour en moi ne voit plus qu'un banni,
De son amour pour vous trop doucement puni.

ŒDIPE.

Quel énigme!

[1] Je n'examine point si on apporte *un comble à la douleur*, s'il est bien de dire que son épouse *est dans la fureur*: je dis que je retrouve le véritable esprit de la tragédie dans cette scène d'Iphicrate, où l'on ne dit rien qui ne soit nécessaire à la pièce, dans cette simplicité éloignée de la fatigante dissertation, dans cet art théâtral et naturel qui fait naître successivement tous les malheurs d'Œdipe les uns des autres. Voilà la vraie tragédie; le reste est du verbiage: mais comment faire cinq actes sans verbiage? (V.)

IPHICRATE.

Apprenez avec quelle justice
Ce roi vous a dû rendre un si mauvais office.
Vous n'étiez point son fils.

ŒDIPE.

Dieux! qu'entends-je?

IPHICRATE.

A regret
Ses remords en mourant ont rompu le secret.
Il vous gardoit encore une amitié fort tendre :
Mais le compte qu'aux dieux la mort force de rendre
A porté dans son cœur un si pressant effroi,
Qu'il a remis Corinthe aux mains de son vrai roi.

ŒDIPE.

Je ne suis point son fils! et qui suis-je, Iphicrate?

IPHICRATE.

Un enfant exposé, dont le mérite éclate,
Et de qui par pitié j'ai dérobé les jours
Aux ongles des lions, aux griffes des vautours.

ŒDIPE.

Et qui m'a fait passer pour le fils de ce prince?

IPHICRATE.

Le manque d'héritiers ébranloit sa province.
Les trois que lui donna le conjugal amour
Perdirent en naissant la lumière du jour;
Et la mort du dernier me fit prendre l'audace
De vous offrir au roi, qui vous mit en sa place.
Ce que l'on se promit de ce fils supposé
Réunit sous ses lois son état divisé;
Mais, comme cet abus finit avec sa vie,

Sa mort de mon supplice auroit été suivie,
S'il n'eût donné cet ordre à son dernier moment[1]
Qu'un juste et prompt exil fût mon seul châtiment.

OEDIPE.

Ce revers seroit dur pour quelque ame commune;
Mais je me fis toujours maître de ma fortune;
Et, puisqu'elle a repris l'avantage du sang,
Je ne dois plus qu'à moi tout ce que j'eus de rang.
Mais n'as-tu point appris de qui j'ai reçu l'être?

IPHICRATE.

Seigneur, je ne puis seul vous le faire connoître.
Vous fûtes exposé jadis par un Thébain
Dont la compassion vous remit en ma main,
Et qui, sans m'éclaircir touchant votre naissance,
Me chargea seulement d'éloigner votre enfance.
J'en connois le visage, et l'ai revu souvent
Sans nous être tous deux expliqués plus avant:
Je lui dis qu'en éclat j'avois mis votre vie,
Et lui cachai toujours mon nom et ma patrie,
De crainte, en les sachant, que son zèle indiscret
Ne vînt mal-à-propos troubler notre secret.
Mais, comme de sa part il connoît mon visage,
Si je le trouve ici, nous saurons davantage.

OEDIPE.

Je serois donc Thébain à ce compte[2]?

[1] VAR. S'il n'avoit ordonné dans son dernier moment.

[2] Ne prenons point garde à *ce compte*; ce n'est qu'une expression triviale qui ne diminue rien de l'intérêt de cette situation : un mot familier et même bas, quand il est naturel, est moins répréhensible cent fois que toutes ces pensées alambiquées, ces disser-

IPHICRATE.

Oui, seigneur.

ŒDIPE.

Je ne sais si je dois le tenir à bonheur;
Mon cœur, qui se soulève, en forme un noir augure
Sur l'éclaircissement de ma triste aventure.
Où me reçûtes-vous?

IPHICRATE.

Sur le mont Cythéron.

ŒDIPE.

Ah! que vous me frappez par ce funeste nom!
Le temps, le lieu, l'oracle, et l'âge de la reine,
Tout semble concerté pour me mettre à la gêne.
Dieux! seroit-il possible? Approchez-vous, Phorbas.

SCÈNE III.

ŒDIPE, IPHICRATE, PHORBAS.

IPHICRATE.

Seigneur, voilà celui qui vous mit en mes bras;
Permettez qu'à vos yeux je montre un peu de joie.
Se peut-il faire, ami, qu'encor je te revoie!

PHORBAS.

Que j'ai lieu de bénir ton retour fortuné!
Qu'as-tu fait de l'enfant que je t'avois donné?
Le généreux Thésée a fait gloire de l'être;
Mais sa preuve est obscure, et tu dois le connoître;

tations froides, ces raisonnements fatigants, et souvent faux, qui ont gâté quelquefois les plus belles scènes de l'auteur. (V.)

Parle.

IPHICRATE.

Ce n'est point lui, mais il vit en ces lieux.

PHORBAS.

Nomme-le donc, de grace.

IPHICRATE.

Il est devant tes yeux.

PHORBAS.

Je ne vois que le roi.

IPHICRATE.

C'est lui-même.

PHORBAS.

Lui-même!

IPHICRATE.

Oui : le secret n'est plus d'une importance extrême ;
Tout Corinthe le sait. Nomme-lui ses parents.

PHORBAS.

En fussions-nous tous trois à jamais ignorants!

IPHICRATE.

Seigneur, lui seul enfin peut dire qui vous êtes.

ŒDIPE.

Hélas! je le vois trop; et vos craintes secrètes,
Qui vous ont empêchés de vous entr'éclaircir,
Loin de tromper l'oracle, ont fait tout réussir[1].

[1] Ici l'art manque; Œdipe exerce trop tôt son autre art de deviner les énigmes. Plus de surprise, plus de terreur, plus d'horreur. L'auteur retombe dans ses malheureuses dissertations, *voyez où m'a plongé votre fausse prudence*, etc. Il est d'autant plus inexcusable, qu'il avait devant les yeux Sophocle, qui a traité ce morceau en maître. (V.)

Voyez où m'a plongé votre fausse prudence :
Vous cachiez ma retraite, il cachoit ma naissance :
Vos dangereux secrets, par un commun accord,
M'ont livré tout entier aux rigueurs de mon sort.
Ce sont eux qui m'ont fait l'assassin de mon père;
Ce sont eux qui m'ont fait le mari de ma mère.
D'une indigne pitié le fatal contre-temps
Confond dans mes vertus ces forfaits éclatants :
Elle fait voir en moi, par un mélange infame,
Le frère de mes fils et le fils de ma femme.
Le ciel l'avoit prédit, vous avez achevé;
Et vous avez tout fait quand vous m'avez sauvé.

PHORBAS.

Oui, seigneur, j'ai tout fait, sauvant votre personne;
M'en punissent les dieux si je me le pardonne.

SCÈNE IV.

OEDIPE, IPHICRATE.

OEDIPE.

Que n'obéissois-tu, perfide, à mes parents,
Qui se faisoient pour moi d'équitables tyrans?
Que ne lui disois-tu ma naissance et l'oracle,
Afin qu'à mes destins il pût mettre un obstacle?
Car, Iphicrate, en vain j'accuserois ta foi;
Tu fus dans ces destins aveugle comme moi;
Et tu ne m'abusois que pour ceindre ma tête
D'un bandeau dont par-là tu faisois ma conquête.

IPHICRATE.

Seigneur, comme Phorbas avoit mal obéi,

Que l'ordre de son roi par-là se vit trahi,
Il avoit lieu de craindre, en me disant le reste,
Que son crime par moi devenu manifeste....

OEDIPE.

Cesse de l'excuser : que m'importe en effet
S'il est coupable ou non de tout ce que j'ai fait?
En ai-je moins de trouble, ou moins d'horreur en l'ame ?

SCÈNE V[1].

OEDIPE, DIRCÉ, IPHICRATE.

OEDIPE.

Votre frère est connu ; le savez-vous, madame?

[1] Le spectateur qui était ému cesse ici de l'être. OEdipe, qui raisonne avec Dircé de l'amour de cette princesse pour Thésée, fait oublier ses malheurs ; il rompt le fil de l'intérêt. Dircé est si étrangère à l'aventure d'OEdipe, que, toutes les fois qu'elle paraît, elle fait beaucoup plus de tort à la pièce que l'*infante* n'en fait à la tragédie du *Cid*, et Livie à *Cinna* ; car on peut retrancher Livie et l'*infante*, et on ne peut retrancher Dircé et Thésée, qui sont malheureusement des acteurs principaux.

Il reste une réflexion à faire sur la tragédie d'*OEdipe*. C'est, sans contredit, le chef-d'œuvre de l'antiquité, quoique avec de grands défauts. Toutes les nations éclairées se sont réunies à l'admirer, en convenant des fautes de Sophocle. Pourquoi ce sujet n'a-t-il pu être traité avec un plein succès chez aucune de ces nations? ce n'est pas certainement qu'il ne soit très tragique. Quelques personnes ont prétendu qu'on ne peut s'intéresser aux crimes involontaires d'OEdipe, et que son châtiment révolte plus qu'il ne touche : cette opinion est démentie par l'expérience ; car tout ce qui a été imité de Sophocle, quoique très faiblement, dans l'*OEdipe*, a toujours réussi parmi nous ; et tout ce qu'on a mêlé d'étranger à ce sujet a

DIRCÉ.

Oui, seigneur, et Phorbas m'a tout dit en deux mots.

été condamné. Il faut donc conclure qu'il fallait traiter *OEdipe* dans toute la simplicité grecque. Pourquoi ne l'avons-nous pas fait? c'est que nos pièces en cinq actes, dénuées de chœurs, ne peuvent être conduites jusqu'au dernier acte sans des secours étrangers au sujet; nous les chargeons d'épisodes, et nous les étouffons: cela s'appelle du remplissage. J'ai déja dit qu'on veut une tragédie qui dure deux heures; il faudrait qu'elle durât moins, et qu'elle fût meilleure.

C'est le comble du ridicule de parler d'amour dans *OEdipe*, dans *Électre*, dans *Mérope*. Lorsqu'en 1718 il fut question de représenter le seul *OEdipe* qui soit resté depuis au théâtre, les comédiens exigèrent quelques scènes où l'amour ne fût pas oublié; et l'auteur gâta et avilit ce beau sujet par le froid ressouvenir d'un amour insipide entre Philoctète et Jocaste.

L'actrice qui représentait Dircé, dans l'*OEdipe* de Corneille, dit au nouvel auteur: « C'est moi qui joue l'amoureuse; et si on ne me « donne un rôle, la pièce ne sera pas jouée. » A ces paroles, *je joue l'amoureuse dans OEdipe*, deux étrangers du bon ton éclatèrent de rire: mais il fallut en passer par ce que les acteurs exigeaient; il fallut s'asservir à l'abus le plus méprisable; et si l'auteur, indigné de cet abus auquel il cédait, n'avait pas mis dans sa tragédie le moins de conversations amoureuses qu'il put, s'il avait prononcé le mot d'amour dans les trois derniers actes, la pièce ne mériterait pas d'être représentée.

Il y a bien des manières de parvenir au froid et à l'insipide. La Motte, l'un des plus ingénieux auteurs que nous ayons, y est arrivé par une autre route, par une versification lâche, par l'introduction de deux grands enfants d'OEdipe sur la scène, par la soustraction entière de la terreur et de la pitié. (V.)

Voltaire ne parle ici de son *OEdipe* que pour convenir des fautes qu'il a été forcé d'y laisser; et, en jugeant celui de Corneille, c'est tout ce qu'il pouvoit en dire avec bienséance. Il étoit difficile qu'après avoir traité, dans sa jeunesse, le même sujet d'une manière très supérieure, il ne fût pas tenté d'être sévère dans ses remar-

OEDIPE.

Votre amour pour Thésée est dans un plein repos.
Vous n'appréhendez plus que le titre de frère
S'oppose à cette ardeur qui vous étoit si chère :
Cette assurance entière a de quoi vous ravir,
Ou plutôt votre haine a de quoi s'assouvir.
Quand le ciel de mon sort l'auroit faite l'arbitre,
Elle ne m'eût choisi rien de pis que ce titre.

DIRCÉ.

Ah! seigneur, pour Æmon j'ai su mal obéir;
Mais je n'ai point été jusques à vous haïr.
La fierté de mon cœur, qui me traitoit de reine,
Vous cédoit en ces lieux la couronne sans peine;
Et cette ambition que me prêtoit l'amour
Ne cherchoit qu'à régner dans un autre séjour.
Cent fois de mon orgueil l'éclat le plus farouche
Aux termes odieux a refusé ma bouche :
Pour vous nommer tyran il falloit cent efforts;
Ce mot ne m'a jamais échappé sans remords.
D'un sang respectueux la puissance inconnue
A mes soulèvements mêloit la retenue;
Et cet usurpateur dont j'abhorrois la loi,
S'il m'eût donné Thésée, eût eu le nom de roi.

OEDIPE.

C'étoit ce même sang dont la pitié secrète
De l'ombre de Laïus me faisoit l'interprète.

ques : cependant il eût été plus noble de n'y pas mêler d'indécentes railleries. On doit avouer qu'il a peu fait d'observations dans son commentaire qui prouvent mieux la grande connoissance qu'il avoit de l'art dramatique et des effets du théâtre. (P.)

Il ne pouvoit souffrir qu'un mot mal entendu
Détournât sur ma sœur un sort qui m'étoit dû,
Et que votre innocence immolée à mon crime
Se fît de nos malheurs l'inutile victime.

DIRCÉ.

Quel crime avez-vous fait que d'être malheureux?

OEDIPE.

Mon souvenir n'est plein que d'exploits généreux;
Cependant je me trouve inceste et parricide,
Sans avoir fait un pas que sur les pas d'Alcide,
Ni recherché par-tout que lois à maintenir,
Que monstres à détruire, et méchants à punir.
Aux crimes malgré moi l'ordre du ciel m'attache;
Pour m'y faire tomber à moi-même il me cache;
Il offre, en m'aveuglant sur ce qu'il a prédit,
Mon père à mon épée, et ma mère à mon lit.
Hélas! qu'il est bien vrai qu'en vain on s'imagine
Dérober notre vie à ce qu'il nous destine!
Les soins de l'éviter font courir au-devant,
Et l'adresse à le fuir y plonge plus avant.
Mais si les dieux m'ont fait la vie abominable,
Ils m'en font par pitié la sortie honorable,
Puisque enfin leur faveur mêlée à leur courroux
Me condamne à mourir pour le salut de tous,
Et qu'en ce même temps qu'il faudroit que ma vie
Des crimes qu'ils m'ont fait traînât l'ignominie,
L'éclat de ces vertus que je ne tiens pas d'eux
Reçoit pour récompense un trépas glorieux.

DIRCÉ.

Ce trépas glorieux comme vous me regarde;

Le juste choix du ciel peut-être me le garde :
Il fit tout votre crime; et le malheur du roi
Ne vous rend pas, seigneur, plus coupable que moi.
D'un voyage fatal qui seul causa sa perte
Je fus l'occasion; elle vous fut offerte :
Votre bras contre trois disputa le chemin;
Mais ce n'étoit qu'un bras qu'empruntoit le destin,
Puisque votre vertu qui servit sa colère
Ne put voir en Laïus ni de roi ni de père.
Ainsi j'espère encor que demain par son choix
Le ciel épargnera le plus grand de nos rois.
L'intérêt des Thébains et de votre famille
Tournera son courroux sur l'orgueil d'une fille
Qui n'a rien que l'état doive considérer,
Et qui contre son roi n'a fait que murmurer.

OEDIPE.

Vous voulez que le ciel, pour montrer à la terre
Qu'on peut innocemment mériter le tonnerre,
Me laisse de sa haine étaler en ces lieux
L'exemple le plus noir et le plus odieux!
Non, non; vous le verrez demain au sacrifice
Par le choix que j'attends couvrir son injustice,
Et par la peine due à son propre forfait
Désavouer ma main de tout ce qu'elle a fait.

SCÈNE VI.

ŒDIPE, THÉSÉE, DIRCÉ, IPHICRATE.

ŒDIPE.

Est-ce encor votre bras qui doit venger son père[1]?
Son amant en a-t-il plus de droit que son frère,
Prince?

THÉSÉE.

Je vous en plains, et ne puis concevoir,
Seigneur....

ŒDIPE.

La vérité ne se fait que trop voir.
Mais nous pourrons demain être tous deux à plaindre,
Si le ciel fait le choix qu'il nous faut tous deux craindre.
S'il me choisit, ma sœur, donnez-lui votre foi:
Je vous en prie en frère, et vous l'ordonne en roi.
Vous, seigneur, si Dircé garde encor sur votre ame
L'empire que lui fit une si belle flamme,
Prenez soin d'apaiser les discords de mes fils,
Qui par les nœuds du sang vous deviendront unis.
Vous voyez où des dieux nous a réduits la haine.

[1] Thésée et Dircé viennent achever de répandre leur glace sur cette fin, qui devait être si touchante et si terrible. Œdipe appelle Dircé sa sœur comme si de rien n'était; il lui parle *de l'empire qu'une belle flamme lui fit sur une ame; il va en consoler la reine:* tout se passe en civilités, et Dircé reste à disserter avec Thésée; et, pour comble, l'auteur se félicite, dans sa préface, de *l'heureux épisode* de Thésée et de Dircé. Plaignons la faiblesse de l'esprit humain. (V.)

Adieu : laissez-moi seul en consoler la reine ;
Et ne m'enviez pas un secret entretien,
Pour affermir son cœur sur l'exemple du mien.

SCÈNE VII.

THÉSÉE, DIRCÉ.

DIRCÉ.

Parmi de tels malheurs que sa constance est rare !
Il ne s'emporte point contre un sort si barbare ;
La surprenante horreur de cet accablement
Ne coûte à sa grande ame aucun égarement ;
Et sa haute vertu, toujours inébranlable,
Le soutient au-dessus de tout ce qui l'accable.

THÉSÉE.

Souvent, avant le coup qui doit nous accabler,
La nuit qui l'enveloppe a de quoi nous troubler ;
L'obscur pressentiment d'une injuste disgrace
Combat avec effroi sa confuse menace :
Mais, quand ce coup tombé vient d'épuiser le sort
Jusqu'à n'en pouvoir craindre un plus barbare effort,
Ce trouble se dissipe, et cette ame innocente,
Qui brave impunément la fortune impuissante,
Regarde avec dédain ce qu'elle a combattu,
Et se rend tout entière à toute sa vertu.

Digitized by Google

SCÈNE VIII.

THÉSÉE, DIRCÉ, NÉRINE.

NÉRINE.

Madame....

DIRCÉ.

Que veux-tu, Nérine?

NÉRINE.

Hélas! la reine....

DIRCÉ.

Que fait-elle?

NÉRINE.

Elle est morte; et l'excès de sa peine,
Par un prompt désespoir....

DIRCÉ.

Jusques où portez-vous,
Impitoyables dieux, votre injuste courroux!

THÉSÉE.

Quoi! même aux yeux du roi son désespoir la tue?
Ce monarque n'a pu....

NÉRINE.

Le roi ne l'a point vue,
Et quant à son trépas, ses pressantes douleurs
L'ont cru devoir sur l'heure à de si grands malheurs.
Phorbas l'a commencé, sa main a fait le reste.

DIRCÉ.

Quoi! Phorbas....

NÉRINE.

Oui, Phorbas, par son récit funeste,

Et par son propre exemple, a su l'assassiner.
Ce malheureux vieillard n'a pu se pardonner;
Il s'est jeté d'abord aux genoux de la reine,
Où, détestant l'effet de sa prudence vaine,
« Si j'ai sauvé ce fils pour être votre époux,
« Et voir le roi son père expirer sous ses coups,
« A-t-il dit, la pitié qui me fit le ministre
« De tout ce que le ciel eut pour vous de sinistre,
« Fait place au désespoir d'avoir si mal servi,
« Pour venger sur mon sang votre ordre mal suivi.
« L'inceste où malgré vous tous deux je vous abyme
« Recevra de ma main sa première victime :
« J'en dois le sacrifice à l'innocente erreur
« Qui vous rend l'un pour l'autre un objet plein d'horreur. »
Cet arrêt qu'à nos yeux lui-même il se prononce
Est suivi d'un poignard qu'en ses flancs il enfonce [1].
La reine, à ce malheur si peu prémédité,
Semble le recevoir avec stupidité.
L'excès de sa douleur la fait croire insensible;
Rien n'échappe au-dehors qui la rende visible;
Et tous ses sentiments enfermés dans son cœur
Ramassent en secret leur dernière vigueur.
Nous autres cependant, autour d'elle rangées,
Stupides ainsi qu'elle, ainsi qu'elle affligées,

[1] Outre les nombreuses imitations que cette pièce a fournies à l'*OEdipe* de Voltaire, ces deux vers se trouvent encore presque mot à mot dans *la Henriade*. L'auteur les a placés dans la description de la famine de Paris, à la fin du récit de l'action épouvantable de cette infortunée qui, au milieu des horreurs qui l'environnent, oublie un instant qu'elle est mère.

Nous n'osons rien permettre à nos fiers déplaisirs,
Et nos pleurs par respect attendent ses soupirs.
Mais enfin tout-à-coup, sans changer de visage,
Du mort qu'elle contemple elle imite la rage,
Se saisit du poignard, et de sa propre main
A nos yeux comme lui s'en traverse le sein.
On diroit que du ciel l'implacable colère
Nous arrête les bras pour lui laisser tout faire.
Elle tombe, elle expire avec ces derniers mots :
« Allez dire à Dircé qu'elle vive en repos,
« Que de ces lieux maudits en hâte elle s'exile;
« Athènes a pour elle un glorieux asile,
« Si toutefois Thésée est assez généreux
« Pour n'avoir point d'horreur d'un sang si malheureux »

THÉSÉE.

Ah! ce doute m'outrage; et si jamais vos charmes....

DIRCÉ.

Seigneur, il n'est saison que de verser des larmes.
La reine, en expirant, a donc pris soin de moi!
Mais tu ne me dis point ce qu'elle a dit du roi?

NÉRINE.

Son ame en s'envolant, jalouse de sa gloire,
Craignoit d'en emporter la honteuse mémoire;
Et, n'osant le nommer son fils ni son époux,
Sa dernière tendresse a toute été pour vous.

DIRCÉ.

Et je puis vivre encore après l'avoir perdue!

SCÈNE IX.

THÉSÉE, DIRCÉ, CLÉANTE, DYMAS, NÉRINE.

(Cléante sort d'un côté, et Dymas de l'autre, environ quatre vers après Cléante.)

CLÉANTE.

La santé dans ces murs tout d'un coup répandue
Fait crier au miracle et bénir hautement
La bonté de nos dieux d'un si prompt changement.
Tous ces mourants, madame, à qui déja la peste
Ne laissoit qu'un soupir, qu'un seul moment de reste,
En cet heureux moment rappelés des abois,
Rendent graces au ciel d'une commune voix;
Et l'on ne comprend point quel remède il applique
A rétablir sitôt l'alégresse publique.

DIRCÉ.

Que m'importe qu'il montre un visage plus doux,
Quand il fait des malheurs qui ne sont que pour nous?
Avez-vous vu le roi, Dymas?

DYMAS.

Hélas! princesse,
On ne doit qu'à son sang la publique alégresse.
Ce n'est plus que pour lui qu'il faut verser des pleurs:
Ses crimes inconnus avoient fait nos malheurs;
Et sa vertu souillée à peine s'est punie,
Qu'aussitôt de ces lieux la peste s'est bannie.

THÉSÉE.

L'effort de son courage a su nous éblouir :
D'un si grand désespoir il cherchoit à jouir,
Et de sa fermeté n'empruntoit les miracles
Que pour mieux éviter toutes sortes d'obstacles.

DIRCÉ.

Il s'est rendu par-là maître de tout son sort.
Mais achève, Dymas, le récit de sa mort;
Achève d'accabler une ame désolée.

DYMAS.

Il n'est point mort, madame; et la sienne, ébranlée
Par les confus remords d'un innocent forfait,
Attend l'ordre des dieux pour sortir tout-à-fait.

DIRCÉ.

Que nous disois-tu donc?

DYMAS.

Ce que j'ose encor dire,
Qu'il vit et ne vit plus, qu'il est mort et respire;
Et que son sort douteux, qui seul reste à pleurer,
Des morts et des vivants semble le séparer [1].
J'étois auprès de lui sans aucunes alarmes;
Son cœur sembloit calmé, je le voyois sans armes,
Quand soudain, attachant ses deux mains sur ses yeux :
« Prévenons, a-t-il dit, l'injustice des dieux;
« Commençons à mourir avant qu'ils nous l'ordonnent;
« Qu'ainsi que mes forfaits mes supplices étonnent.
« Ne voyons plus le ciel après sa cruauté :

[1] Voilà encore un vers que Voltaire a conservé dans son *OEdipe*. (P.)

« Pour nous venger de lui dédaignons sa clarté;
« Refusons-lui nos yeux, et gardons quelque vie
« Qui montre encore à tous quelle est sa tyrannie. »
Là, ses yeux arrachés par ses barbares mains
Font distiller un sang qui rend l'ame aux Thébains.
Ce sang si précieux touche à peine la terre,
Que le courroux du ciel ne leur fait plus la guerre;
Et trois mourants guéris au milieu du palais
De sa part tout d'un coup nous annoncent la paix.
Cléante vous a dit que par toute la ville....

THÉSÉE.

Cessons de nous gêner d'une crainte inutile.
A force de malheurs le ciel fait assez voir
Que le sang de Laïus a rempli son devoir:
Son ombre est satisfaite; et ce malheureux crime
Ne laisse plus douter du choix de sa victime.

DIRCÉ.

Un autre ordre demain peut nous être donné.
Allons voir cependant ce prince infortuné,
Pleurer auprès de lui notre destin funeste,
Et remettons aux dieux à disposer du reste.

DÉCLARATION DE VOLTAIRE.

Mon respect pour l'auteur des admirables morceaux du *Cid*, de *Cinna*, et de tant de chefs-d'œuvre, mon amitié constante pour l'unique héritière du nom de ce grand homme, ne m'ont pas empêché de voir et de dire la vérité, quand j'ai examiné son *OEdipe* et ses autres pièces indignes de lui; et je crois avoir prouvé tout ce que j'ai dit. Le souvenir même que j'ai fait autrefois une tragédie d'*OEdipe* ne m'a point retenu. Je ne me suis point cru égal à Cor-

neille : je me suis mis hors d'intérêt ; je n'ai eu devant les yeux que l'intérêt du public, l'instruction des jeunes auteurs, l'amour du vrai, qui l'emporte dans mon esprit sur toutes les autres considérations. Mon admiration sincère pour le beau est égale à ma haine pour le mauvais. Je ne connais ni l'envie, ni l'esprit de parti : je n'ai jamais songé qu'à la perfection de l'art, et je dirai hardiment la vérité en tout genre jusqu'au dernier moment de ma vie.

FIN.

Digitized by Google

EXAMEN D'ŒDIPE.

La mauvaise fortune de *Pertharite* m'avoit assez dégoûté du théâtre pour m'obliger à faire retraite, et à m'imposer un silence que je garderois encore si M. le procureur-général Fouquet me l'eût permis. Comme il n'étoit pas moins surintendant des belles-lettres que des finances, je ne pus me défendre des ordres qu'il daigna me donner de mettre sur notre scène un des trois sujets qu'il me proposa. Il m'en laissa le choix, et je m'arrêtai à celui-ci, dont le bonheur me vengea bien de la déroute de l'autre, puisque le roi s'en satisfit assez pour me faire recevoir des marques solides de son approbation par ses libéralités, que je pris pour des commandements tacites de consacrer aux divertissements de sa majesté ce que l'âge et les vieux travaux m'avoient laissé d'esprit et de vigueur.

Je ne déguiserai point qu'après avoir fait le choix de ce sujet, sur cette confiance que j'aurois pour moi les suffrages de tous les savants, qui le regardent encore comme le chef-d'œuvre de l'antiquité, et que les pensées de Sophocle et de Sénèque, qui l'ont traité en leurs langues, me faciliteroient les moyens d'en venir à bout, je tremblai quand je l'envisageai de près : je reconnus que ce qui avoit passé pour merveilleux en leurs siècles pourroit sembler horrible au nôtre : que cette éloquente et sérieuse des-

cription de la manière dont ce malheureux prince se crève les yeux, qui occupe tout leur cinquième acte, feroit soulever la délicatesse de nos dames, dont le dégoût attire aisément celui du reste de l'auditoire; et qu'enfin l'amour n'ayant point de part en cette tragédie, elle étoit dénuée des principaux agrémens qui sont en possession de gagner la voix publique.

Ces considérations m'ont fait cacher aux yeux un si dangereux spectacle, et introduire l'heureux épisode de Thésée et de Dircé. J'ai retranché le nombre des oracles qui pouvoit être importun, et donner à OEdipe trop de soupçon de sa naissance. J'ai rendu la réponse de Laïus, évoqué par Tirésie, assez obscure dans sa clarté apparente pour en faire une fausse application à cette princesse; j'ai rectifié ce qu'Aristote y trouve sans raison, et qu'il n'excuse que parcequ'il arrive avant le commencement de la pièce; et j'ai fait en sorte qu'OEdipe, loin de se croire l'auteur de la mort du roi son prédécesseur, s'imagine l'avoir vengée sur trois brigands, à qui le bruit commun l'attribue; et ce n'est pas un petit artifice qu'il s'en convainque lui-même lorsqu'il en veut convaincre Phorbas.

Ces changemens m'ont fait perdre l'avantage que je m'étois promis, de n'être souvent que le traducteur de ces grands génies qui m'ont précédé. La différente route que j'ai prise m'a empêché de me rencontrer avec eux, et de me parer de leur travail; mais, en récompense, j'ai eu le bonheur de faire avouer qu'il n'est point sorti de pièce de ma main où

il se trouve tant d'art qu'en celle-ci. On m'y a fait deux objections : l'une, que Dircé, au troisième acte, manque de respect envers sa mère; ce qui ne peut être une faute de théâtre, puisque nous ne sommes pas obligés de rendre parfaits ceux que nous y faisons voir; outre que cette princesse considère encore tellement ces devoirs de la nature, que, bien qu'elle ait lieu de regarder cette mère comme une personne qui s'est emparée d'un trône qui lui appartient, elle lui demande pardon de cette échappée, et la condamne aussi bien que les plus rigoureux de mes juges. L'autre objection regarde la guérison publique, sitôt qu'OEdipe s'est puni. La narration s'en fait par Cléante et par Dymas, et l'on veut qu'il eût pu suffire de l'un des deux pour la faire : à quoi je réponds que ce miracle s'étant fait tout d'un coup, un seul homme n'en pouvoit savoir assez tôt tout l'effet, et qu'il a fallu donner à l'un le récit de ce qui s'étoit passé dans la ville, et à l'autre, de ce qu'il avoit vu dans le palais. Je trouve plus à dire à Dircé, qui les écoute, et devroit avoir couru auprès de sa mère sitôt qu'on lui en a dit la mort; mais on peut répondre que si les devoirs de la nature nous appellent auprès de nos parents quand ils meurent, nous nous retirons d'ordinaire d'auprès d'eux quand ils sont morts, afin de nous épargner ce funeste spectacle, et qu'ainsi Dircé a pu n'avoir aucun empressement de voir sa mère, à qui son secours ne pouvoit plus être utile, puisqu'elle étoit morte; outre que, si elle y eût couru, Thésée l'auroit suivie, et il ne

Digitized by Google

me seroit demeuré personne pour entendre ces récits. C'est une incommodité de la représentation qui doit faire souffrir quelque manquement à l'exacte vraisemblance. Les anciens avoient leurs chœurs qui ne sortoient point du théâtre, et étoient toujours prêts d'écouter tout ce qu'on leur vouloit apprendre; mais cette facilité étoit compensée par tant d'autres importunités de leur part, que nous ne devons point nous repentir du retranchement que nous en avons fait[1].

[1] Observez que, dans cet Examen, Corneille s'applaudit beaucoup de l'heureux épisode de Thésée et de Dircé, et que cet épisode est précisément ce qu'il y a de plus défectueux dans sa pièce. (P.)

Digitized by Google

LA CONQUÊTE
DE LA
TOISON D'OR,
TRAGÉDIE.

1661.

Digitized by Google

ARGUMENT

DE LA

CONQUÊTE DE LA TOISON D'OR,

TRAGÉDIE,

Représentée par la troupe royale du Marais, chez M. le marquis de Sourdéac[1], *en son château de Neubourg, pour réjouissance publique du mariage du roi*[2], *et de la paix avec l'Espagne, et ensuite sur le théâtre royal du Marais.*

L'antiquité n'a rien fait passer jusqu'à nous qui soit si généralement connu que le voyage des Argonautes; mais, comme les historiens qui en ont voulu démêler la vérité d'avec la fable qui l'enveloppe ne s'accordent pas en tout, et que les poëtes qui l'ont embelli de leurs fictions n'ont pas pris la même route, j'ai cru que, pour en faciliter l'intelligence entière, il étoit à propos d'avertir le lecteur

[1] On se souviendra long-temps de la magnificence avec laquelle ce marquis donna une grande fête dans son château du Neubourg, en réjouissance de l'heureux mariage de sa majesté, et de la paix qu'il lui avoit plu donner à ses peuples. La tragédie de *la Toison d'Or*, mêlée de musique et de superbes spectacles, fut faite exprès pour cela. Il fit venir au Neubourg les comédiens du Marais, qui l'y représentèrent plusieurs fois en présence de plus de soixante des plus considérables personnes de la province, qui furent logées dans le château, et régalées pendant plus de huit jours, avec toute la propreté et l'abondance imaginables. Cela se fit au commencement de l'hiver de l'année 1660; et ensuite M. le marquis de Sourdéac donna aux comédiens toutes les machines et toutes les décorations qui avoient servi à ce grand spectacle, qui attira tout Paris, chacun y ayant couru long-temps en foule. (De Visé.)

[2] Louis XIV épousa, le 9 juin 1661, à Saint-Jean-de-Luz, Marie-Thérèse, fille aînée de Philippe IV.

de quelques particularités où je me suis attaché, qui peut-être ne sont pas connues de tout le monde. Elles sont pour la plupart tirées de Valérius Flaccus, qui en a fait un poëme épique en latin, et de qui, entre autres choses, j'ai emprunté la métamorphose de Junon en Chalciope.

Phryxus étoit fils d'Athamas, roi de Thèbes, et de Néphélé, qu'il répudia pour épouser Ino. Cette seconde femme persécuta si bien ce jeune prince, qu'il fut obligé de s'enfuir sur un mouton dont la laine étoit d'or, que sa mère lui donna après l'avoir reçu de Mercure: il le sacrifia à Mars, sitôt qu'il fut abordé à Colchos, et lui en appendit la dépouille dans une forêt qui lui étoit consacrée. Aætes, fils du Soleil, et roi de cette province, lui donna pour femme Chalciope, sa fille aînée, dont il eut quatre fils, et mourut quelque temps après. Son ombre apparut ensuite à ce monarque, et lui révéla que le destin de son état dépendoit de cette toison; qu'en même temps qu'il la perdroit, il perdroit aussi son royaume; et qu'il étoit résolu dans le ciel que Médée, son autre fille, auroit un époux étranger. Cette prédiction fit deux effets. D'un côté, Aætes, pour conserver cette toison, qu'il voyoit si nécessaire à sa propre conservation, voulut en rendre la conquête impossible par le moyen des charmes de Circé sa sœur, et de Médée sa fille. Ces deux savantes magiciennes firent en sorte qu'on ne pouvoit s'en rendre maître qu'après avoir dompté deux taureaux dont l'haleine étoit toute de feu, et leur avoir fait labourer le champ de Mars, où ensuite il falloit semer des dents de serpents, dont naissoient aussitôt autant de gens d'armes, qui tous ensemble attaquoient le téméraire qui se hasardoit à une si dangereuse entreprise; et, pour dernier péril, il falloit combattre un dragon qui ne dormoit jamais, et qui étoit le plus fidèle et le plus redoutable gardien de ce trésor.

Digitized by Google

D'autre côté, les rois voisins, jaloux de la grandeur d'Aætes, s'armèrent pour cette conquête, et, entre autres, Persès, son frère, roi de la Chersonèse Taurique, et fils du Soleil, comme lui. Comme il s'appuya du secours des Scythes, Aætes emprunta celui de Styrus, roi d'Albanie, à qui il promit Médée, pour satisfaire à l'ordre qu'il croyoit en avoir reçu du ciel par cette ombre de Phryxus : ils donnoient bataille, et la victoire penchoit du côté de Persès, lorsque Jason arriva suivi de ses Argonautes, dont la valeur la fit tourner du parti contraire; et en moins d'un mois ces héros firent emporter [1] tant d'avantages au roi de Colchos sur ses ennemis, qu'ils furent contraints de prendre la fuite et d'abandonner leur camp. C'est ici que commence la pièce; mais, avant que d'en venir au détail, il faut dire un mot de Jason, et du dessein qui l'amenoit à Colchos.

Il étoit fils d'Æson, roi de Thessalie, sur qui Pélias, son frère, avoit usurpé le royaume. Ce tyran étoit fils de Neptune et de Tyro, fille de Salmonée, qui épousa ensuite Chrétéus, père d'Æson, que je viens de nommer. Cette usurpation, lui donnant la défiance ordinaire à ceux de sa sorte, lui rendit suspect le courage de Jason, son neveu, et légitime héritier de ce royaume. Un oracle qu'il reçut le confirma dans ses soupçons, si bien que, pour l'éloigner, ou plutôt pour le perdre, il lui commanda d'aller conquérir la toison d'or, dans la croyance que ce prince y périroit, et le laisseroit, par sa mort, paisible possesseur de l'état dont il s'étoit emparé. Jason, par le conseil de Pallas, fit bâtir pour ce fameux voyage le navire Argo, où s'embarquèrent avec lui quarante des plus vaillants de toute la Grèce. Orphée fut du nombre, avec

[1] *Remporter* seroit aujourd'hui le mot propre.

Zéthès et Calaïs, fils du vent Borée et d'Orithie, princesse de Thrace, qui étoient nés avec des ailes, comme leur père, et qui, par ce moyen, délivrèrent Phinée, en passant, des harpies qui fondoient sur ses viandes sitôt que sa table étoit servie, et leur donnèrent la chasse par le milieu de l'air. Ces héros, durant leur voyage, reçurent beaucoup de faveurs de Junon et de Pallas, et prirent terre à Lemnos, dont étoit reine Hypsipile, et où ils tardèrent deux ans, pendant lesquels Jason fit l'amour à cette reine, et lui donna parole de l'épouser à son retour; ce qui ne l'empêcha pas de s'attacher auprès de Médée, et de lui faire les mêmes protestations sitôt qu'il fut arrivé à Colchos, et qu'il eut vu le besoin qu'il en avoit. Ce nouvel amour lui réussit si heureusement, qu'il eut d'elle des charmes pour surmonter tous les périls, et enlever la toison d'or malgré le dragon qui la gardoit, et qu'elle assoupit. Un auteur que cite le mythologiste Noël Le Comte, et qu'il appelle Denys le Mylésien, dit qu'elle lui porta la toison jusque dans son navire; et c'est sur son rapport que je me suis autorisé à changer la fin ordinaire de cette fable, pour la rendre plus surprenante et plus merveilleuse. Je l'aurois été assez par la liberté qu'en donne la poésie en de pareilles rencontres; mais j'ai cru en avoir encore plus de droit en marchant sur les pas d'un autre, que si j'avois inventé ce changement.

ACTEURS DU PROLOGUE.

LA FRANCE.
LA VICTOIRE.
MARS.
LA PAIX.
L'HYMÉNÉE.
LA DISCORDE.
L'ENVIE.
QUATRE AMOURS.

ACTEURS DE LA TRAGÉDIE.

JUPITER.
JUNON.
PALLAS.
IRIS.
L'AMOUR.
LE SOLEIL.
AÆTES, roi de Colchos, fils du Soleil.
ABSYRTE, fils d'Aætes.
CHALCIOPE, fille d'Aætes, veuve de Phryxus.
MÉDÉE, fille d'Aætes, amante de Jason.
HYPSIPILE, reine de Lemnos.
JASON, prince de Thessalie, chef des Argonautes.
PÉLÉE, IPHITE, ORPHÉE, } Argonautes.

ACTEURS.

ZÉTHÈS, } Argonautes ailés, fils de Borée et d'Ori-
CALAÏS, } thie.
GLAUQUE, dieu marin.
Deux Tritons.
Deux Sirènes.
Quatre Vents.

La scène est à Colchos.

Digitized by Google

LA CONQUÊTE

DE LA

TOISON D'OR.

PROLOGUE.

L'heureux mariage de Sa Majesté, et la paix qu'il lui a plu donner à ses peuples, ayant été les motifs de la réjouissance publique pour laquelle cette tragédie a été préparée,

[1] Les prologues d'*Andromède* et de *la Toison d'Or*, où Louis XIV était loué, servirent ensuite de modèle à tous les prologues de Quinault, et ce fut une coutume indispensable de faire l'éloge du roi à la tête de tous les opéra, comme dans les discours à l'Académie française.

Il y a de grandes beautés dans le prologue de *la Toison d'Or*; ces vers sur-tout, que dit la France personnifiée, plurent à tout le monde :

> A vaincre tant de fois mes forces s'affaiblissent :
> L'état est florissant, mais les peuples gémissent;
> Leurs membres décharnés courbent sous mes hauts faits,
> Et la gloire du trône accable les sujets.

Long-temps après, il arriva, sur la fin du règne de Louis XIV, que cette pièce ayant disparu du théâtre, et n'étant lue tout au plus que par un petit nombre de gens de lettres, un de nos poètes *, dans une tragédie nouvelle, mit ces quatre vers dans la bouche d'un de ses personnages : ils furent défendus par la police. C'est une chose

* Campistron, dans *Andronic*.

non seulement il étoit juste qu'ils servissent de sujet au prologue qui la précède, mais il étoit même absolument impossible d'en choisir une plus illustre matière.

L'ouverture du théâtre fait voir un pays ruiné par les guerres, et terminé dans son enfoncement par une ville qui n'en est pas mieux traitée; ce qui marque le pitoyable état où la France étoit réduite avant cette faveur du ciel, qu'elle a si long-temps souhaitée, et dont la bonté de son généreux [1] monarque la fait jouir à présent.

SCÈNE I.

LA FRANCE, LA VICTOIRE.

LA FRANCE.

Doux charme des héros, immortelle Victoire,
Ame de leur vaillance, et source de leur gloire,
Vous qu'on fait si volage, et qu'on voit toutefois
Si constante à me suivre, et si ferme en ce choix,
Ne vous offensez pas si j'arrose de larmes
Cette illustre union qu'ont avec vous mes armes,
Et si vos faveurs même obstinent mes soupirs
A pousser vers la Paix mes plus ardents desirs.

singulière qu'ayant été bien reçus en 1660, ils déplurent trente ans après, et qu'après avoir été regardés comme la noble expression d'une vérité importante, ils furent pris dans un autre auteur pour un trait de satire : ils ne devaient être regardés que comme un plagiat. (V.)

[1] VARIANTE. Illustre.

Vous faites qu'on m'estime aux deux bouts de la terre,
Vous faites qu'on m'y craint: mais il vous faut la guerre;
Et quand je vois quel prix me coûtent vos lauriers,
J'en vois avec chagrin couronner mes guerriers.

LA VICTOIRE.

Je ne me repens point, incomparable France,
De vous avoir suivie avec tant de constance;
Je vous prépare encor mêmes attachements:
Mais j'attendois de vous d'autres remerciements.
Vous lassez-vous de moi qui vous comble de gloire,
De moi qui de vos fils assure la mémoire,
Qui fais marcher par-tout l'effroi devant leurs pas?

LA FRANCE.

Ah! Victoire, pour fils n'ai-je que des soldats?
La gloire qui les couvre, à moi-même funeste,
Sous mes plus beaux succès fait trembler tout le reste;
Ils ne vont aux combats que pour me protéger,
Et n'en sortent vainqueurs que pour me ravager.
S'ils renversent des murs, s'ils gagnent des batailles,
Ils prennent droit par-là de ronger mes entrailles;
Leur retour me punit de mon trop de bonheur,
Et mes bras triomphants me déchirent le cœur.
A vaincre tant de fois mes forces s'affoiblissent:
L'état est florissant, mais les peuples gémissent:
Leurs membres décharnés courbent sous mes hauts faits,
Et la gloire du trône accable les sujets.
Voyez autour de moi que de tristes spectacles!
Voilà ce qu'en mon sein enfantent vos miracles.
Quelque encens que je doive à cette fermeté
Qui vous fait en tous lieux marcher à mon côté,

Je me lasse de voir mes villes désolées,
Mes habitants pillés, mes campagnes brûlées :
Mon roi, que vous rendez le plus puissant des rois,
En goûte moins le fruit de ses propres exploits;
Du même œil dont il voit ses plus nobles conquêtes,
Il voit ce qu'il leur faut sacrifier de têtes;
De ce glorieux trône où brille sa vertu,
Il tend sa main auguste à son peuple abattu;
Et, comme à tous moments la commune misère
Rappelle en son grand cœur les tendresses de père,
Ce cœur se laisse vaincre aux vœux que j'ai formés
Pour faire respirer ce que vous opprimez.

LA VICTOIRE.

France, j'opprime donc ce que je favorise!
A ce nouveau reproche excusez ma surprise :
J'avois cru jusqu'ici qu'à vos seuls ennemis
Ces termes odieux pouvoient être permis,
Qu'eux seuls de ma conduite avoient droit de se plaindre.

LA FRANCE.

Vos dons sont à chérir, mais leur suite est à craindre.
Pour faire deux héros ils font cent malheureux :
Et ce dehors brillant que mon nom reçoit d'eux
M'éclaire à voir les maux qu'à ma gloire il attache,
Le sang dont il m'épuise, et les nerfs qu'il m'arrache.

LA VICTOIRE.

Je n'ose condamner de si justes ennuis,
Quand je vois quels malheurs malgré moi je produis;
Mais ce dieu dont la main m'a chez vous affermie,
Vous pardonnera-t-il d'aimer son ennemie?
Le voilà qui paroît, c'est lui-même, c'est Mars,

Qui vous lance du ciel de farouches regards;
Il menace, il descend : apaisez sa colère
Par le prompt désaveu d'un souhait téméraire.

(Le ciel s'ouvre, et fait voir Mars en posture menaçante, un pied en l'air, et l'autre porté sur son étoile. Il descend ainsi à un des côtés du théâtre, qu'il traverse en parlant; et, sitôt qu'il a parlé, il remonte au même lieu dont il est parti.)

SCÈNE II.

MARS[1], LA FRANCE, LA VICTOIRE.

MARS.

France ingrate, tu veux la paix!
Et pour toute reconnoissance
D'avoir en tant de lieux étendu ta puissance,
Tu murmures de mes bienfaits!
Encore un lustre ou deux, et sous tes destinées
J'aurois rangé le sort des têtes couronnées;
Ton état n'auroit eu pour bornes que ton choix;
Et tu devois tenir pour assuré présage,
Voyant toute l'Europe apprendre ton langage,
Que toute cette Europe alloit prendre tes lois.

Tu renonces à cette gloire,
La Paix a pour toi plus d'appas!
Et tu dédaignes la Victoire
Que j'ai de ma main propre attachée à tes pas!

[1] VAR. MARS, en l'air.

Vois dans quels fers sous moi la Discorde et l'Envie
Tiennent cette Paix asservie.
La Victoire t'a dit comme on peut m'apaiser;
J'en veux bien faire encor ta compagne éternelle;
Mais sache que je la rappelle,
Si tu manques d'en bien user.

(Avant que de disparaître, ce dieu, en colère contre la France, lui fait voir la Paix, qu'elle demande avec tant d'ardeur, prisonnière dans son palais, entre les mains de la Discorde et de l'Envie, qu'il lui a données pour gardes. Ce palais a pour colonnes des canons, qui ont pour bases des mortiers, et des boulets pour chapiteaux; le tout accompagné, pour ornement, de trompettes, de tambours, et autres instruments de guerre entrelacés ensemble, et découpés à jour, qui font comme un second rang de colonnes. Le lambris est composé de trophées d'armes, et de tout ce qui peut désigner et embellir la demeure de ce dieu des batailles.)

SCÈNE III.

LA PAIX[1], LA DISCORDE, L'ENVIE,
LA FRANCE, LA VICTOIRE.

LA PAIX.

En vain à tes soupirs il est inexorable :
Un dieu plus fort que lui me va rejoindre à toi;
Et tu devras bientôt ce succès adorable

[1] VAR. LA PAIX, prisonnière dans le ciel; LA DISCORDE, L'ENVIE, aussi dans le ciel; LA FRANCE et LA VICTOIRE, en terre.

LA PAIX, prisonnière.

A cette reine incomparable[1]
Dont les soins et l'exemple ont formé ton grand roi.
Ses tendresses de sœur, ses tendresses de mère,
Peuvent tout sur un fils, peuvent tout sur un frère.
Bénis, France, bénis ce pouvoir fortuné;
Bénis le choix qu'il fait d'une reine comme elle :
Cent rois en sortiront, dont la gloire immortelle
Fera trembler sous toi l'univers étonné,
Et dans tout l'avenir sur leur front couronné
Portera l'image fidèle
De celui qu'elle t'a donné.

Ce dieu dont le pouvoir suprême
Étouffe d'un coup d'œil les plus vieux différents,
Ce dieu par qui l'amour plaît à la vertu même,
Et qui borne souvent l'espoir des conquérants,
Le blond et pompeux Hyménée
Prépare en ta faveur l'éclatante journée
Où sa main doit briser mes fers.
Ces monstres insolents dont je suis prisonnière,
Prisonniers à leur tour au fond de leurs enfers,
Ne pourront mêler d'ombre à sa vive lumière.
A tes cantons les plus déserts
Je rendrai leur beauté première;
Et dans les doux torrents d'une alégresse entière
Tu verras s'abymer tes maux les plus amers.

Tu vois comme déja ces deux autres puissances

[1] Anne d'Autriche, mère de Louis XIV, sœur de Philippe IV.

Que Mars sembloit plonger en d'immortels discords
Ont malgré ses fureurs assemblé sur tes bords
Les sublimes intelligences
Qui de leurs grands états meuvent les vastes corps.
Les surprenantes harmonies
De ces miraculeux génies
Savent tout balancer, savent tout soutenir :
Leur prudence étoit due à cet illustre ouvrage ;
Et jamais on n'eût pu fournir
Aux intérêts divers de la Seine et du Tage,
Ni zèle plus savant en l'art de réunir,
Ni savoir mieux instruit du commun avantage.

Par ces organes seuls ces dignes potentats
Se font eux-mêmes leurs arbitres;
Aux conquêtes par eux ils donnent d'autres titres,
Et des bornes à leurs états.
Ce dieu même qu'attend ma longue impatience
N'a droit de m'affranchir que par leur conférence;
Sans elle son pouvoir seroit mal reconnu.
Mais enfin je le vois, leur accord me l'envoie.
France, ouvre ton cœur à la joie;
Et vous, monstres, fuyez; ce grand jour est venu.

L'Hyménée paroit couronné de fleurs, portant en sa main droite un dard semé de lis et de roses, et en la gauche le portrait de la reine peint sur son bouclier.)

SCÈNE IV.

L'HYMÉNÉE, LA PAIX, LA DISCORDE, L'ENVIE, LA FRANCE, LA VICTOIRE[1].

LA DISCORDE.

En vain tu le veux croire, orgueilleuse captive :
Pourrions-nous fuir le secours qui t'arrive?

L'ENVIE.

Pourrions-nous craindre un dieu qui contre nos fureurs
Ne prend pour armes que des fleurs?

L'HYMÉNÉE.

Oui, monstres, oui, craignez cette main vengeresse :
Mais craignez encor plus cette grande princesse
Pour qui je viens allumer mon flambeau :
Pourriez-vous soutenir les traits de son visage?
Fuyez, monstres, à son image;
Fuyez; et que l'enfer, qui fut votre berceau,
Vous serve à jamais de tombeau.
Et vous, noirs instruments d'un indigne esclavage,
Tombez, fers odieux, à ce divin aspect,
Et, pour lui rendre un prompt hommage,
Anéantissez-vous de honte ou de respect.

(Il présente ce portrait aux yeux de la Discorde et de l'Envie, qui trébuchent aussitôt aux enfers; et ensuite il le présente aux chaînes qui tiennent la Paix prisonnière, lesquelles tombent et se brisent tout à l'heure.)

[1] VAR. ... ... L'ENVIE, dans le ciel, ... LA VICTOIRE, en terre.

LA PAIX[1].

Dieu des sacrés plaisirs, vous venez de me rendre
Un bien dont les dieux même ont lieu d'être jaloux;
Mais ce n'est pas assez, il est temps de descendre,
Et de remplir les vœux qu'en terre on fait pour nous.

L'HYMÉNÉE.

Il en est temps, déesse, et c'est trop faire attendre
Les effets d'un espoir si doux.
Vous donc, mes ministres fidèles,
Venez, Amours, et prêtez-nous vos ailes.

(Quatre Amours descendent du ciel, deux de chaque côté, et s'attachent à l'Hyménée et à la Paix pour les apporter en terre.)

LA FRANCE.

Peuple, fais voir ta joie à ces divinités
Qui vont tarir le cours de tes calamités.

CHOEUR DE MUSIQUE.

(L'Hyménée, la Paix, et les quatre Amours descendent cependant qu'il chante.)

Descends, Hymen, et ramène sur terre
Les délices avec la paix;
Descends, objet divin de nos plus doux souhaits,
Et par tes feux éteins ceux de la guerre.

(Après que l'Hyménée et la Paix sont descendus, les quatre Amours remontent au ciel, premièrement de droit fil tous quatre ensemble, et puis se séparant deux à deux et croisant leur vol; en sorte que ceux qui sont au côté droit se retirent à gauche dans les nues, et ceux qui sont à gauche se perdent dans celles du côté droit.)

[1] VAR. LA PAIX, libre.

SCÈNE V.

L'HYMÉNÉE, LA PAIX, LA FRANCE, LA VICTOIRE.

LA FRANCE, à la Paix.

Adorable souhait des peuples gémissants,
Féconde sûreté des travaux innocents,
Infatigable appui du pouvoir légitime,
Qui dissipez le trouble et détruisez le crime,
Protectrice des arts, mère des beaux loisirs,
Est-ce une illusion qui flatte mes desirs?
Puis-je en croire mes yeux, et dans chaque province
De votre heureux retour faire bénir mon prince?

LA PAIX.

France, apprends que lui-même il aime à le devoir
A ces yeux dont tu vois le souverain pouvoir.
Par un effort d'amour réponds à leurs miracles;
Fais éclater ta joie en de pompeux spectacles.
Ton théâtre a souvent d'assez riches couleurs
Pour n'avoir pas besoin d'emprunter rien ailleurs.
Ose donc, et fais voir que ta reconnoissance...

LA FRANCE.

De grace, voyez mieux quelle est mon impuissance.
Est-il effort humain qui jamais ait tiré
Des spectacles pompeux d'un sein si déchiré?
Il faudroit que vos soins par le cours des années...

L'HYMÉNÉE.

Ces traits divins n'ont pas des forces si bornées.

Mes roses et mes lis par eux en un moment
A ces lieux désolés vont servir d'ornement.
Promets, et tu verras l'effet de ma parole.

LA FRANCE.

J'entreprendrai beaucoup; mais ce qui m'en console,
C'est que sous votre aveu...

L'HYMÉNÉE.

Va, n'appréhende rien;
Nous serons à l'envi nous-mêmes ton soutien.
Porte sur ton théâtre une chaleur si belle,
Que des plus heureux temps l'éclat s'y renouvelle:
Nous en partagerons la gloire et le souci.

LA VICTOIRE.

Cependant la Victoire est inutile ici;
Puisque la Paix y règne, il faut qu'elle s'exile.

LA PAIX.

Non, Victoire; avec moi tu n'es pas inutile.
Si la France en repos n'a plus où t'employer,
Du moins à ses amis elle peut t'envoyer.
D'ailleurs mon plus grand calme aime l'inquiétude
Des combats de prudence, et des combats d'étude;
Il ouvre un champ plus large à ces guerres d'esprits:
Tous les peuples sans cesse en disputent le prix;
Et, comme il fait monter à la plus haute gloire,
Il est bon que la France ait toujours la Victoire.
Fais-lui donc cette grace, et prends part comme nous
A ce qu'auront d'heureux des spectacles si doux.

LA VICTOIRE.

J'y consens, et m'arrête aux rives de la Seine,
Pour rendre un long hommage à l'une et l'autre reine,

Pour y prendre à jamais les ordres de son roi.
Puissé-je en obtenir, pour mon premier emploi,
Ceux d'aller jusqu'aux bouts de ce vaste hémisphère
Arborer les drapeaux de son généreux frère,
D'aller d'un si grand prince, en mille et mille lieux,
Égaler le grand nom au nom de ses aïeux,
Le conduire au-delà de leurs fameuses traces,
Faire un appui de Mars du favori des Graces,
Et sous d'autres climats couronner ses hauts faits
Des lauriers qu'en ceux-ci lui dérobe la Paix!

L'HYMÉNÉE.

Tu vas voir davantage, et les dieux, qui m'ordonnent
Qu'attendant tes lauriers mes myrtes le couronnent,
Lui vont donner un prix de toute autre valeur
Que ceux que tu promets avec tant de chaleur.
Cette illustre conquête a pour lui plus de charmes
Que celles que tu veux assurer à ses armes;
Et son œil, éclairé par mon sacré flambeau,
Ne voit point de trophée ou si noble ou si beau.
Ainsi, France, à l'envi l'Espagne et l'Angleterre
Aiment à t'enrichir quand tu finis la guerre;
Et la Paix, qui succède à ses tristes efforts,
Te livre par ma main leurs plus rares trésors.

LA PAIX.

Allons sans plus tarder mettre ordre à tes spectacles;
Et, pour les commencer par de nouveaux miracles,
Toi que rend tout-puissant ce chef-d'œuvre des cieux,
Hymen, fais-lui changer la face de ces lieux.

L'HYMÉNÉE, seul.

Naissez à cet aspect, fontaines, fleurs, bocages;

Chassez de ces débris les funestes images,
Et formez des jardins tels qu'avec quatre mots
Le grand art de Médée en fit naître à Colchos [1].

(Tout le théâtre se change en un jardin magnifique à la vue du portrait de la reine, que l'Hyménée lui présente.)

[1] De même que les opéra de Quinault fesaient oublier *Andromède* et *la Toison d'Or*, ses prologues fesaient oublier aussi ceux de Corneille. Les uns et les autres sont composés de personnages ou allégoriques ou tirés de l'ancienne fable; c'est Mars et Vénus, c'est la Victoire et la Paix. Le seul moyen de faire supporter ces êtres fantastiques est de les faire peu parler, et de soutenir leurs vains discours par une belle musique et par l'appareil du spectacle. La France et la Victoire, qui raisonnent ensemble, qui s'appellent toutes deux par leurs noms, qui récitent de longues tirades, et qui poussent des arguments, sont de vraies amplifications de collège.

Le prologue d'*Amadis* est un modèle en ce genre: ce sont les personnages mêmes de la pièce qui paraissent dans ce prologue, et qui se réveillent à la lueur des éclairs et au bruit du tonnerre; et, dans tous les prologues de Quinault, les couplets sont courts et harmonieux. (V.)

FIN DU PROLOGUE.

ACTE PREMIER.

Ce grand jardin, qui en fait la scène, est composé de trois rangs de cyprès, à côté desquels on voit alternativement en chaque châssis des statues de marbre blanc à l'antique, qui versent de gros jets d'eau dans de grands bassins, soutenus par des tritons qui leur servent de piédestal, ou trois vases qui portent, l'un des orangers, et les deux autres diverses fleurs en confusion, chantournées et découpées à jour. Les ornements de ces vases et de ces bassins sont rehaussés d'or, et ces statues portent sur leurs têtes des corbeilles d'or treillissées et remplies de pareilles fleurs. Le théâtre est fermé par une grande arcade de verdure, ornée de festons de fleurs, avec une grande corbeille d'or sur le milieu, qui en est remplie comme les autres. Quatre autres arcades qui la suivent composent avec elle un berceau qui laisse voir plus loin un autre jardin de cyprès entremêlés avec quantité [1] d'autres statues à l'antique; et la perspective du fond borne la vue par un parterre encore plus éloigné, au milieu duquel s'élève une fontaine avec divers autres jets d'eau, qui ne font pas le moindre agrément de ce spectacle.

SCÈNE I[2].

CHALCIOPE, MÉDÉE.

MÉDÉE.

Parmi ces grands sujets d'alégresse publique,

[1] Vaa. . . . . mêlés de quantité. . . . . .

[2] L'histoire de la toison d'or est bien moins fabuleuse et moins

Vous portez sur le front un air mélancolique;
Votre humeur paroît sombre; et vous semblez, ma sœur,

frivole qu'on ne pense: c'est de toutes les époques de l'ancienne Grèce la plus brillante et la plus constatée. Il s'agissait d'ouvrir un commerce de la Grèce aux extrémités de la mer Noire: ce commerce consistait principalement en fourrures; et c'est de là qu'est venue la fable de la toison. Le voyage des Argonautes servit à faire connaître aux Grecs le ciel et la terre. Chiron, qui était de cette expédition, observa que l'équinoxe du printemps était au milieu de la constellation du Belier; et cette observation, faite il y a environ quatre mille trois cents années, fut la base sur laquelle on s'est fondé depuis pour constater l'étonnante révolution de vingt-cinq mille neuf cents années que l'axe de la terre fait autour du pôle.

Les habitants de Colchos, voisins d'une peuplade de Huns, étaient des barbares, comme ils le sont encore aujourd'hui. Leurs femmes ont toujours eu de la beauté: il est très vraisemblable que les Argonautes enlevèrent quelques Mingréliennes, puisque nous avons vu de nos jours un homme envoyé à Torneo pour mesurer un degré du méridien* enlever une fille de ce pays-là. L'enlèvement de Médée fut la source de toutes les aventures attribuées à cette femme, qui probablement ne méritait pas d'être connue. Elle passa pour une magicienne. Cette prétendue magie était l'usage de quelques poisons qu'on prétend être assez communs dans la Mingrélie. Il est à croire que ces malheureux secrets furent une des sources de cette croyance à la magie qui a inondé la terre dans tous les temps. L'autre source fut la fourberie; les hommes ayant été toujours divisés en deux classes, celle des charlatans et celle des sots. Le premier qui employa des herbes au hasard, pour guérir une maladie que la nature guérit toute seule, voulut faire croire qu'il en savait plus que les autres; et on le crut: bientôt tout fut prestige et miracle.

C'était la coutume de tous les Grecs et de tous les peuples, excepté peut-être des Chinois, de tourner toute l'histoire en fable;

* Maupertuis.

Murmurer en secret contre notre bonheur.
La veuve de Pheryxus et la fille d'Aæte

la poésie seule célébrait les grands événements : on voulait les orner, et on les défigurait. L'expédition des Argonautes fut chantée en vers ; et quoiqu'elle méritât d'être célèbre par le fond, qui était très vrai et très utile, elle ne fut connue que par des mensonges poétiques.

La partie fabuleuse de cette histoire semble beaucoup plus convenable à l'opéra qu'à la tragédie : une toison d'or gardée par des taureaux qui jettent des flammes, et par un grand dragon ; ces taureaux attachés à une charrue de diamant ; les dents du dragon qui font naître des hommes armés ; toutes ces imaginations ne ressemblent guère à la vraie tragédie, qui, après tout, doit être la peinture fidèle des mœurs. Aussi Corneille voulut en faire une espèce d'opéra, ou du moins une pièce à machines, avec un peu de musique. C'était ainsi qu'il en avait usé en traitant le sujet d'*Andromède*. Les opéra français ne parurent qu'en 1671, et *la Toison d'Or* est de 1660 : cependant un an avant la représentation de la pièce de Corneille, c'est-à-dire en 1659, on avait exécuté à Issy, chez le cardinal Mazarin, une pastorale en musique ; mais il n'y avait que peu de scènes, nulles machines, point de danses, et l'opéra s'établit ensuite en réunissant tous ces avantages.

Il y a plus de machines et de changements de décoration dans *la Toison d'Or* que de musique ; on y fait seulement chanter les Sirènes dans un endroit, et Orphée dans un autre : mais il n'y avait point dans ce temps-là de musicien capable de faire des airs qui répondissent à l'idée qu'on s'est faite du chant d'Orphée et des Sirènes. La mélodie, jusqu'à Lulli, ne consista que dans un chant froid, traînant, et lugubre, ou dans quelques vaudevilles, tels que les airs de nos noëls ; et l'harmonie n'était qu'un contre-point assez grossier.

En général, les tragédies dans lesquelles la musique interrompt la déclamation font rarement un grand effet, parceque l'une étouffe l'autre. Si la pièce est intéressante, on est fâché de voir cet intérêt détruit par des instruments qui détournent toute l'attention ; si la

Plaint-elle de Persès la honte et la défaite?
Vous faut-il consoler de ces illustres coups
Qui partent d'un héros parent de votre époux?
Et le vaillant Jason pourroit-il vous déplaire
Alors que dans son trône il rétablit mon père?

CHALCIOPE.

Vous m'offensez, ma sœur; celles de notre rang
Ne savent point trahir leur pays ni leur sang;
Et j'ai vu les combats de Persès et d'Aæte
Toujours avec des yeux de fille et de sujette.
Si mon front porte empreints quelques troubles secrets,
Sachez que je n'en ai que pour vos intérêts.
J'aime autant que je dois cette haute victoire;
Je veux bien que Jason en ait toute la gloire:
Mais, à tout dire enfin, je crains que ce vainqueur
N'en étende les droits jusque sur votre cœur.
Je sais que sa brigade, à peine descendue,

musique est belle, l'oreille du spectateur retombe avec peine et avec dégoût de cette harmonie au récit simple.

Il n'en était pas de même chez les anciens, dont la déclamation, appelée *mélopée*, était une espèce de chant; le passage de cette mélopée à la symphonie des chœurs n'étonnait point l'oreille, et ne la rebutait pas.

Ce qui surprit le plus dans la représentation de *la Toison d'Or*, ce fut la nouveauté des machines et des décorations, auxquelles on n'était point accoutumé. Un marquis de Sourdéac, grand mécanicien, et passionné pour les spectacles, fit représenter la pièce, en 1660, dans le château de Neubourg en Normandie, avec beaucoup de magnificence. C'est ce même marquis de Sourdéac à qui on dut depuis en France l'établissement de l'opéra: il s'y ruina entièrement, et mourut pauvre et malheureux, pour avoir trop aimé les arts. (V.)

Rétablit à nos yeux la bataille perdue,
Que Persès triomphoit, que Styrus étoit mort,
Styrus que pour époux vous envoyoit le sort.
Jason de tant de maux borna soudain la course;
Il en dompta la force, il en tarit la source:
Mais avouez aussi qu'un héros si charmant
Vous console bientôt de la mort d'un amant.
L'éclat qu'a répandu le bonheur de ses armes
A vos yeux éblouis ne permet plus de larmes:
Il sait les détourner des horreurs d'un cercueil;
Et la peur d'être ingrate étouffe votre deuil.
Non que je blâme en vous quelques soins de lui plaire,
Tant que la guerre ici l'a rendu nécessaire;
Mais je ne voudrois pas que cet empressement
D'un soin étudié fît un attachement.
Car enfin, aujourd'hui que la guerre est finie,
Votre facilité se trouveroit punie;
Et son départ subit ne vous laisseroit plus
Qu'un cœur embarrassé de soucis superflus.

MÉDÉE.

La remontrance est douce, obligeante, civile;
Mais, à parler sans feinte, elle est fort inutile:
Si je n'ai point d'amour, je n'y prends point de part;
Et si j'aime Jason, l'avis vient un peu tard.
Quoi qu'il en soit, ma sœur, nommeriez-vous un crime
Un vertueux amour qui suivroit tant d'estime?
Alors que ses hauts faits lui gagnent tous les cœurs,
Faut-il que ses soupirs excitent mes rigueurs,
Que contre ses exploits moi seule je m'irrite,
Et fonde mes dédains sur son trop de mérite?

Mais, s'il m'en doit bientôt coûter un repentir,
D'où pouvez-vous savoir qu'il soit prêt à partir?

CHALCIOPE.

Je le sais de mes fils, qu'une ardeur de jeunesse
Emporte malgré moi jusqu'à le suivre en Grèce,
Pour voir en ces beaux lieux la source de leur sang,
Et de Phryxus leur père y reprendre le rang.
Déja tous ces héros au départ se disposent;
Ils ont peine à souffrir que leurs bras se reposent;
Comme la gloire à tous fait leur plus cher souci,
N'ayant plus à combattre, ils n'en ont plus ici;
Ils brûlent d'en chercher dessus quelque autre rive,
Tant leur valeur rougit sitôt qu'elle est oisive.
Jason veut seulement une grace du roi.

MÉDÉE.

Cette grace, ma sœur, n'est sans doute que moi.
Ce n'est plus avec vous qu'il faut que je déguise.
Du chef de ces héros j'asservis la franchise;
De tout ce qu'il a fait de grand, de glorieux,
Il rend un plein hommage au pouvoir de mes yeux:
Il a vaincu Persès, il a servi mon père,
Il a sauvé l'état, sans chercher qu'à me plaire.
Vous l'avez vu, peut-être, et vos yeux sont témoins
De combien chaque jour il y donne de soins,
Avec combien d'ardeur...

CHALCIOPE.

Oui, je l'ai vu moi-même
Que pour plaire à vos yeux il prend un soin extrême:
Mais je n'ai pas moins vu combien il vous est doux
De vous montrer sensible aux soins qu'il prend pour vous.

Je vous vois chaque jour avec inquiétude
Chercher ou sa présence ou quelque solitude,
Et dans ces grands jardins sans cesse repasser
Le souvenir des traits qui vous ont su blesser.
En un mot, vous l'aimez, et ce que j'appréhende...

MÉDÉE.

Je suis prête à l'aimer, si le roi le commande;
Mais jusque-là, ma sœur, je ne fais que souffrir
Les soupirs et les vœux qu'il prend soin de m'offrir.

CHALCIOPE.

Quittez ce faux devoir dont l'ombre vous amuse.
Vous irez plus avant si le roi le refuse;
Et, quoi que votre erreur vous fasse présumer,
Vous obéirez mal s'il vous défend d'aimer.
Je sais... Mais le voici que le prince accompagne.

SCÈNE II.

AÆTES, ABSYRTE, CHALCIOPE, MÉDÉE.

AÆTES.

Enfin nos ennemis nous cèdent la campagne,
Et des Scythes défaits le camp abandonné
Nous est de leur déroute un gage fortuné,
Un fidèle témoin d'une victoire entière:
Mais, comme la fortune est souvent journalière,
Il en faut redouter de funestes retours,
Ou se mettre en état de triompher toujours.
Vous savez de quel poids et de quelle importance
De ce peu d'étrangers s'est fait voir l'assistance.

Quarante, qui l'eût cru! quarante à leur abord
D'une armée abattue ont relevé le sort,
Du côté des vaincus rappelé la victoire,
Et fait d'un jour fatal un jour brillant de gloire.
Depuis cet heureux jour que n'ont point fait leurs bras!
Leur chef nous a paru le démon des combats;
Et trois fois sa valeur d'un noble effet suivie
Au péril de son sang a dégagé ma vie.
Que ne lui dois-je point! et que ne dois-je à tous!
Ah! si nous les pouvions arrêter parmi nous,
Que ma couronne alors se verroit assurée!
Qu'il faudroit craindre peu pour la toison dorée,
Ce trésor où les dieux attachent nos destins,
Et que veulent ravir tant de jaloux voisins!
N'y peux-tu rien, Médée, et n'as-tu point de charmes
Qui fixent en ces lieux le bonheur de leurs armes?
N'est-il herbes, parfums, ni chants mystérieux,
Qui puissent nous unir ces bras victorieux?

ABSYRTE.

Seigneur, il est en vous d'avoir cet avantage:
Le charme qu'il y faut est tout sur son visage.
Jason l'aime, et je crois que l'offre de son cœur
N'en seroit pas reçue avec trop de rigueur.
Un favorable aveu pour ce digne hyménée
Rendroit ici sa course heureusement bornée;
Son exemple auroit force, et feroit qu'à l'envi
Tous voudroient imiter le chef qu'ils ont suivi.
Tous sauroient comme lui, pour faire une maîtresse,
Perdre le souvenir des beautés de leur Grèce;
Et tous ainsi que lui permettroient à l'amour

D'obstiner des héros à grossir votre cour.

AÆTES.

Le refus d'un tel heur auroit trop d'injustice.
Puis-je d'un moindre prix payer un tel service?
Le ciel, qui veut pour elle un époux étranger,
Sous un plus digne joug ne sauroit l'engager.
Oui, j'y consens, Absyrte, et tiendrai même à grace
Que du roi d'Albanie il remplisse la place,
Que la mort de Styrus permette à votre sœur
L'incomparable choix d'un si grand successeur.
Ma fille, si jamais les droits de la naissance...

CHALCIOPE.

Seigneur, je vous réponds de son obéissance;
Mais je ne réponds pas que vous trouviez les Grecs
Dans la même pensée et les mêmes respects.
Je les connois un peu, veuve d'un de leurs princes:
Ils ont aversion pour toutes nos provinces;
Et leur pays natal leur imprime un amour
Qui par-tout les rappelle et presse leur retour.
Ainsi n'espérez pas qu'il soit des hyménées
Qui puissent à la vôtre unir leurs destinées.
Ils les accepteront, si leur sort rigoureux
A fait de leur patrie un lieu mal sûr pour eux;
Mais, le péril passé, leur soudaine retraite
Vous fera bientôt voir que rien ne les arrête,
Et qu'il n'est point de nœud qui les puisse obliger
A vivre sous les lois d'un monarque étranger.
Bien que Phryxus m'aimât avec quelque tendresse,
Je l'ai vu mille fois soupirer pour sa Grèce;
Et, quelque illustre rang qu'il tînt dans vos états,

S'il eût eu l'accès libre en ces heureux climats,
Malgré ces beaux dehors d'une ardeur empressée,
Il m'eût fallu l'y suivre, ou m'en voir délaissée.
Il semble après sa mort qu'il revive en ses fils;
Comme ils ont même sang, ils ont mêmes esprits :
La Grèce en leur idée est un séjour céleste,
Un lieu seul digne d'eux. Par-là jugez du reste.

AÆTES.

Faites-les-moi venir, que de leur propre voix
J'apprenne les raisons de cet injuste choix.
Et quant à ces guerriers que nos dieux tutélaires
Au salut de l'état rendent si nécessaires,
Si pour les obliger à vivre mes sujets
Il n'est point dans ma cour d'assez dignes objets,
Si ce nom sur leur front jette tant d'infamie
Que leur gloire en devienne implacable ennemie,
Subornons cette gloire, et voyons dès demain
Ce que pourra sur eux le nom de souverain.
Le trône a ses liens ainsi que l'hyménée;
Et, quand ce double nœud tient une ame enchaînée,
Quand l'ambition marche au secours de l'amour,
Elle étouffe aisément tous ces soins du retour.
Elle triomphera de cette idolâtrie
Que tous ces grands guerriers gardent pour leur patrie.
Leur Grèce a des climats et plus doux et meilleurs;
Mais commander ici vaut bien servir ailleurs.
Partageons avec eux l'éclat d'une couronne
Que la bonté du ciel par leurs mains nous redonne:
D'un bien qu'ils ont sauvé je leur dois quelque part;
Je le perdois sans eux, sans eux il court hasard;

Et c'est toujours prudence, en un péril funeste,
D'offrir une moitié pour conserver le reste.

ABSYRTE.

Vous les connoissez mal; ils sont trop généreux
Pour vous vendre à ce prix le besoin qu'on a d'eux.
Après ce grand secours, ce seroit pour salaire
Prendre une part du vol qu'on tâchoit à vous faire,
Vous piller un peu moins sous couleur d'amitié,
Et vous laisser enfin ce reste par pitié.
C'est là, seigneur, c'est là cette haute infamie
Dont vous verriez leur gloire implacable ennemie.
Le trône a des splendeurs dont les yeux éblouis
Peuvent réduire une ame à l'oubli du pays;
Mais aussi la Scythie ouverte à nos conquêtes
Offre assez de matière à couronner leurs têtes.
Qu'ils régnent, mais par nous, et sur nos ennemis;
C'est là qu'il faut trouver un sceptre à nos amis;
Et lors d'un sacré nœud l'inviolable étreinte
Tirera notre appui d'où partoit notre crainte;
Et l'hymen unira par des liens plus doux
Des rois sauvés par eux à des rois faits par nous.

AÆTES.

Vous regardez trop tôt comme votre héritage
Un trône dont en vain vous craignez le partage.
J'ai d'autres yeux, Absyrte, et vois un peu plus loin.
Je veux bien réserver ce remède au besoin,
Ne faire point cette offre à moins que nécessaire;
Mais, s'il y faut venir, rien ne m'en peut distraire.
Les voici, parlons-leur; et, pour les arrêter,
Ne leur refusons rien qu'ils daignent souhaiter.

SCÈNE III.

AÆTES, ABSYRTE, MÉDÉE, JASON, PÉLÉE, IPHITE, ORPHÉE; ARGONAUTES.

AÆTES.

Guerriers par qui mon sort devient digne d'envie,
Héros à qui je dois et le sceptre et la vie,
Après tant de bienfaits et d'un si haut éclat,
Voulez-vous me laisser la honte d'être ingrat?
Je ne vous fais point d'offre; et dans ces lieux sauvages
Je ne découvre rien digne de vos courages:
Mais si dans mes états, mais si dans mon palais,
Quelque chose avoit pu mériter vos souhaits,
Le choix qu'en auroit fait cette valeur extrême
Lui donneroit un prix qu'il n'a pas de lui-même;
Et je croirois devoir à ce précieux choix
L'heur de vous rendre un peu de ce que je vous dois.

JASON.

Si nos bras, animés par vos destins propices,
Vous ont rendu, seigneur, quelques foibles services,
Et s'il en est encore, après un sort si doux,
Que vos commandements puissent vouloir de nous,
Vous avez en vos mains un trop digne salaire,
Et pour ce qu'on a fait, et pour ce qu'on peut faire;
Et s'il nous est permis de vous le demander...

AÆTES.

Attendez tout d'un roi qui veut tout accorder.
J'en jure le dieu Mars, et le Soleil mon père;

Et me puisse à vos yeux accabler leur colère,
Si mes serments pour vous n'ont de si prompts effets,
Que vos vœux dès ce jour se verront satisfaits!

JASON.

Seigneur, j'ose vous dire, après cette promesse,
Que vous voyez la fleur des princes de la Gréce,
Qui vous demandent tous d'une commune voix
Un trésor qui jadis fut celui de ses rois,
La toison d'or, seigneur, que Phryxus, votre gendre,
Phryxus, notre parent...

AÆTES.

Ah! que viens-je d'entendre!

MÉDÉE.

Ah, perfide!

JASON.

A ce mot vous paroissez surpris!
Notre peu de secours se met à trop haut prix :
Mais enfin, je l'avoue, un si précieux gage
Est l'unique motif de tout notre voyage.
Telle est la dure loi que nous font nos tyrans,
Que lui seul nous peut rendre au sein de nos parents;
Et telle est leur rigueur, que, sans cette conquête,
Le retour au pays nous coûteroit la tête.

AÆTES.

Ah! si vous ne pouvez y rentrer autrement,
Dure, dure à jamais votre bannissement!
Prince, tel est mon sort, que la toison ravie
Me doit coûter le sceptre, et peut-être la vie.
De sa perte dépend celle de tout l'état;
En former un desir, c'est faire un attentat;

Et, si jusqu'à l'effet vous pouvez le réduire,
Vous ne m'avez sauvé que pour mieux me détruire.

JASON.

Qui vous l'a dit, seigneur? quel tyrannique effroi
Fait cette illusion aux destins d'un grand roi?

AÆTES.

Votre Phryxus lui-même a servi d'interprète
A ces ordres des dieux dont l'effet m'inquiète.
Son ombre en mots exprès nous les a fait savoir.

JASON.

A des fantômes vains donnez moins de pouvoir.
Une ombre est toujours ombre, et des nuits éternelles
Il ne sort point de jours qui ne soient infidèles.
Ce n'est point à l'enfer à disposer des rois;
Et les ordres du ciel n'empruntent point sa voix.
Mais vos bontés par-là cherchent à faire grace
Au trop d'ambition dont vous voyez l'audace;
Et c'est pour colorer un trop juste refus
Que vous faites parler cette ombre de Phryxus.

AÆTES.

Quoi, de mon noir destin la triste certitude
Ne seroit qu'un prétexte à mon ingratitude?
Et quand je vous dois tout, je voudrois essayer
Un mauvais artifice à ne vous rien payer?
Quoi que vous en croyiez, quoi que vous puissiez dire,
Pour vous désabuser partageons mon empire.
Cette offre peut-elle être un refus coloré?
Et répond-elle mal à ce que j'ai juré?

JASON.

D'autres l'accepteroient avec pleine alégresse;

Mais elle n'ouvre pas les chemins de la Grèce;
Et ces héros, sortis ou des dieux ou des rois,
Ne sont pas mes sujets pour vivre sous mes lois.
C'est à l'heur du retour que leur courage aspire,
Et non pas à l'honneur de me faire un empire.

AÆTES.

Rien ne peut donc changer ce rigoureux desir?

JASON.

Seigneur, nous n'avons pas le pouvoir de choisir.
Ce n'est que perdre temps qu'en parler davantage;
Et vous savez à quoi le serment vous engage.

AÆTES.

Téméraire serment qui me fait une loi
Dangereuse pour vous, ou funeste pour moi!
La toison est à vous, si vous pouvez la prendre;
Car ce n'est pas de moi qu'il vous la faut attendre.
Comme votre Phryxus l'a consacrée à Mars,
Ce dieu même lui fait d'effroyables remparts,
Contre qui tout l'effort de la valeur humaine
Ne peut être suivi que d'une mort certaine;
Il faut pour l'emporter quelque chose au-dessus.
J'ouvrirai la carrière, et ne puis rien de plus;
Il y va de ma vie ou de mon diadème.
Mais je tremble pour vous autant que pour moi-même.
Je croirois faire un crime à vous le déguiser;
Il est en votre choix d'en bien ou mal user.
Ma parole est donnée, il faut que je la tienne;
Mais votre perte est sûre à moins que de la mienne.
Adieu: pensez-y bien. Toi, ma fille, dis-lui
A quels affreux périls il se livre aujourd'hui.

SCÈNE IV.

MÉDÉE, JASON; ARGONAUTES.

MÉDÉE.

Ces périls sont légers.

JASON.

Ah! divine princesse!

MÉDÉE.

Il n'y faut que du cœur, des forces, de l'adresse:
Vous en avez, Jason; mais peut-être, après tout,
Ce que vous en avez n'en viendra pas à bout.

JASON.

Madame, si jamais...

MÉDÉE.

Ne dis rien, téméraire.
Tu ne savois que trop quel choix pouvoit me plaire.
Celui de la toison m'a fait voir tes mépris:
Tu la veux, tu l'auras; mais apprends à quel prix.
Pour voir cette dépouille au dieu Mars consacrée,
A tous dans sa forêt il permet libre entrée;
Mais pour la conquérir qui s'ose hasarder
Trouve un affreux dragon commis à la garder;
Rien n'échappe à sa vue, et le sommeil sans force
Fait avec sa paupière un éternel divorce:
Le combat contre lui ne te sera permis
Qu'après deux fiers taureaux par ta valeur soumis:
Leurs yeux sont tout de flamme, et leur brûlante haleine
D'un long embrasement couvre toute la plaine.

Va leur faire souffrir le joug et l'aiguillon,
Ouvrir du champ de Mars le funeste sillon;
C'est ce qu'il te faut faire, et dans ce champ horrible
Jeter une semence encore plus terrible,
Qui soudain produira des escadrons armés
Contre la même main qui les aura semés;
Tous, sitôt qu'ils naîtront, en voudront à ta vie:
Je vais moi-même à tous redoubler leur furie.
Juge par-là, Jason, de la gloire où tu cours;
Et cherche où tu pourras des bras et du secours.

SCÈNE V.

JASON, PÉLÉE, IPHITE, ORPHÉE;
ARGONAUTES.

JASON.

Amis, voilà l'effet de votre impatience.
Si j'avois eu sur vous un peu plus de croyance,
L'amour m'auroit livré ce précieux dépôt;
Et vous l'avez perdu pour le vouloir trop tôt.

PÉLÉE.

L'amour vous est bien doux; et votre espoir tranquille
Qui vous fit consumer deux ans chez Hypsipile,
En consumeroit quatre avec plus de raison
A cajoler Médée, et gagner la toison.
Après que nos exploits l'ont si bien méritée,
Un mot seul, un souhait dût l'avoir emportée;
Mais, puisqu'on la refuse au service rendu,
Il faut avoir de force un bien qui nous est dû.

JASON.

De Médée en courroux dissipez donc les charmes;
Combattez ce dragon, ces taureaux, ces gens d'armes.

IPHITE.

Les dieux nous ont sauvés de mille autres dangers,
Et sont les mêmes dieux en ces bords étrangers.
Pallas nous a conduits, et Junon de nos têtes
A parmi tant de mers écarté les tempêtes.
Ces grands secours unis auront leur plein effet,
Et ne laisseront point leur ouvrage imparfait.
Voyez si je m'abuse, amis, quand je l'espère;
Regardez de Junon briller la messagère:
Iris nous vient du ciel dire ses volontés.
En attendant son ordre adorons ses bontés.
Prends ton luth, cher Orphée, et montre à la déesse
Combien ce doux espoir charme notre tristesse.

SCÈNE VI.

IRIS, sur l'arc-en-ciel; JUNON ET PALLAS, chacune dans son char; JASON, ORPHÉE, ARGONAUTES.

ORPHÉE chante.

Femme et sœur du maître des dieux,
De qui le seul regard fait nos destins propices,
Nous as-tu jusqu'ici guidés sous tes auspices
Pour nous voir périr en ces lieux?
Contre des bras mortels tout ce qu'ont pu nos armes,
Nous l'avons fait dans les combats:
Contre les monstres et les charmes

C'est à toi maintenant de nous prêter ton bras.

IRIS.

Princes, ne perdez pas courage;
Les deux mêmes divinités
Qui vous ont garantis sur les flots irrités
Prennent votre défense en ce climat sauvage.

(Ici Junon et Pallas se montrent dans leurs chars.)

Les voici toutes deux, qui de leurs propres voix
Vous apprendront sous quelles lois
Le destin vous promet cette illustre conquête;
Elles sauront vous la faciliter:
Écoutez leurs conseils, et tenez l'ame prête
A les exécuter.

JUNON.

Tous vos bras et toutes vos armes
Ne peuvent rien contre les charmes
Que Médée en fureur verse sur la toison:
L'amour seul aujourd'hui peut faire ce miracle;
Et dragon ni taureaux ne vous feront obstacle,
Pourvu qu'elle s'apaise en faveur de Jason.
Prête à descendre en terre afin de l'y réduire,
J'ai pris et le visage et l'habit de sa sœur.
Rien ne vous peut servir si vous n'avez son cœur,
Et si vous le gagnez, rien ne vous sauroit nuire.

PALLAS.

Pour vous secourir en ces lieux
Junon change de forme et va descendre en terre;
Et pour vous protéger Pallas remonte aux cieux,
Où Mars et quelques autres dieux

Vont presser contre vous le maître du tonnerre.
Le Soleil, de son fils embrassant l'intérêt,
Voudra faire changer l'arrêt
Qui vous laisse espérer la toison demandée;
Mais quoi qu'il puisse faire, assurez-vous qu'enfin
L'amour fera votre destin,
Et vous donnera tout s'il vous donne Médée.

(Ici, tout d'un temps, Iris disparoît; Pallas remonte au ciel, et Junon descend en terre, en traversant toutes deux le théâtre, et faisant croiser leurs chars.)

JASON.

Eh bien! si mes conseils...

PÉLÉE.

N'en parlons plus, Jason;
Cet oracle l'emporte, et vous aviez raison.
Aimez, le ciel l'ordonne, et c'est l'unique voie
Qu'après tant de travaux il ouvre à notre joie.
N'y perdons point de temps, et sans plus de séjour
Allons sacrifier au tout-puissant Amour.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

La rivière du Phase et le paysage qu'elle traverse succèdent à ce grand jardin, qui disparoît tout d'un coup. On voit tomber de gros torrents des rochers qui servent de rivage à ce fleuve; et l'éloignement qui borne la vue présente aux yeux divers coteaux dont cette campagne est enfermée.

SCÈNE I.

JASON, JUNON, sous le visage de Chalciope.

JUNON.

Nous pouvons à l'écart, sur ces rives du Phase,
Parler en sûreté du feu qui vous embrase.
Souvent votre Médée y vient prendre le frais,
Et pour y mieux rêver s'échappe du palais.
Il faut venir à bout de cette humeur altière;
De sa sœur tout exprès j'ai pris l'image entière;
Mon visage a même air, ma voix a même ton;
Vous m'en voyez la taille, et l'habit, et le nom;
Et je la cache à tous sous un épais nuage,
De peur que son abord ne trouble mon ouvrage.
Sous ces déguisements j'ai déja rétabli
Presque en toute sa force un amour affoibli.
L'horreur de vos périls, que redoublent les charmes,
Dans cette ame inquiète excite mille alarmes :

Elle blâme déja son trop d'emportement.
C'est à vous d'achever un si doux changement :
Un soupir poussé juste, en suite d'une excuse,
Perce un cœur bien avaut quand lui-même il s'accuse,
Et qu'un secret retour le force à ressentir
De sa fureur trop prompte un tendre repentir.

JASON.

Déesse, quel encens...

JUNON.

Traitez-moi de princesse,
Jason, et laissez là l'encens et la déesse.
Quand vous serez en Gréce il y faudra penser;
Mais ici vos devoirs s'en doivent dispenser :
Par ce respect suprême ils m'y feroient connoître.
Laissez-y-moi passer pour ce que je feins d'être,
Jusqu'à ce que le cœur de Médée adouci...

JASON.

Madame, puisqu'il faut ne vous nommer qu'ainsi,
Vos ordres me seront des lois inviolables;
J'aurai pour les remplir des soins infatigables;
Et mon amour plus fort...

JUNON.

Je sais que vous aimez,
Que Médée a des traits dont vos sens sont charmés;
Mais cette passion est-elle en vous si forte
Qu'à tous autres objets elle ferme la porte?
Ne souffre-t-elle plus l'image du passé?
Le portrait d'Hypsipile est-il tout effacé?

JASON.

Ah!

JUNON.

Vous en soupirez!

JASON.

Un reste de tendresse
M'échappe encore au nom d'une belle princesse :
Mais comme assez souvent la distance des lieux
Affoiblit dans le cœur ce qu'elle cache aux yeux,
Les charmes de Médée ont aisément la gloire
D'abattre dans le mien l'effet de sa mémoire.

JUNON.

Peut-être elle n'est pas si loin que vous pensez.
Ses vœux de vous attendre enfin se sont lassés,
Et n'ont pu résister à cette impatience
Dont tous les vrais amants ont trop d'expérience.
L'ardeur de vous revoir l'a hasardée aux flots;
Elle a pris après vous la route de Colchos :
Et moi, pour empêcher que sa flamme importune
Ne rompît sur ces bords toute votre fortune,
J'ai soulevé les vents, qui, brisant son vaisseau,
Dans les flots mutinés ont ouvert son tombeau.

JASON.

Hélas!

JUNON.

N'en craignez point une funeste issue;
Dans son propre palais Neptune l'a reçue.
Comme il craint pour Pélie, à qui votre retour
Doit coûter la couronne, et peut-être le jour,
Il va tâcher d'y mettre un obstacle par elle,
Et vous la renvoiera, plus pompeuse et plus belle,
Rattacher votre cœur à des liens si doux,

Ou du moins exciter des sentiments jaloux
Qui vous rendent Médée à tel point inflexible,
Que le pouvoir du charme en demeure invincible,
Et que vous périssiez en le voulant forcer,
Ou qu'à votre conquête il faille renoncer.
Dès son premier abord une soudaine flamme
D'Absyrte à ses beautés livrera toute l'ame;
L'Amour me l'a promis : vous l'en verrez charmé [1];
Mais vous serez sans doute encor le plus aimé.
Il faut donc prévenir ce dieu qui l'a sauvée,
Emporter la toison avant son arrivée.
Votre amante paroit; agissez en amant
Qui veut en effet vaincre, et vaincre promptement.

SCÈNE II.

JUNON, MÉDÉE, JASON.

MÉDÉE.

Que faites-vous, ma sœur, avec ce téméraire?
Quand son orgueil m'outrage, a-t-il de quoi vous plaire?
Et vous a-t-il réduite à lui servir d'appui,
Vous qui parliez tantôt, et si haut, contre lui?

JUNON.

Je suis toujours sincère; et dans l'idolâtrie
Qu'en tous ces héros grecs je vois pour leur patrie,
Si votre cœur étoit encore à se donner,
Je ferois mes efforts à vous en détourner;
Je vous dirois encor ce que j'ai su vous dire.

[1] VAR. L'Amour me l'a promis, il en sera charmé.

Mais l'amour sur tous deux a déja trop d'empire;
Il vous aime, et je vois qu'avec les mêmes traits...

MÉDÉE.

Que dites-vous, ma sœur? il ne m'aima jamais.
A quelque complaisance il a pu se contraindre;
Mais s'il feignit d'aimer, il a cessé de feindre,
Et me l'a bien fait voir en demandant au roi,
En ma présence même, un autre prix que moi.

JUNON.

Ne condamnons personne avant que de l'entendre.
Savez-vous les raisons dont il se peut défendre?
Il m'en a dit quelqu'une, et je ne puis nier,
Non pas qu'elle suffise à le justifier,
Il est trop criminel, mais que du moins son crime
N'est pas du tout si noir qu'il l'est dans votre estime;
Et si vous la saviez, peut-être à votre tour
Vous trouveriez moins lieu d'accuser son amour.

MÉDÉE.

Quoi! ce lâche tantôt ne m'a pas regardée;
Il n'a montré qu'orgueil, que mépris pour Médée;
Et je pourrois encor l'entendre discourir!

JASON.

Le discours siéroit mal à qui cherche à mourir.
J'ai mérité la mort si j'ai pu vous déplaire.
Mais cessez contre moi d'armer votre colère:
Vos taureaux, vos dragons, sont ici superflus;
Dites-moi seulement que vous ne m'aimez plus:
Ces deux mots suffiront pour réduire en poussière...

MÉDÉE.

Va, quand il me plaira, j'en sais bien la manière;

Du chef de ces héros sépare votre amant.
Ces princes, qui pour vous ont exposé leur vie,
Sans qui votre province alloit être asservie,
Eux qui de vos destins rompant le cours fatal,
Tout mes égaux qu'ils sont, m'ont fait leur général;
Eux qui de leurs exploits, eux qui de leur victoire,
Ont répandu sur moi la plus brillante gloire;
Eux tous ont par ma voix demandé la toison:
C'étoient eux qui parloient, ce n'étoit pas Jason.
Il ne vouloit que vous: mais pouvoit-il dédire
Ces guerriers dont le bras a sauvé votre empire,
Et, par une bassesse indigne de son rang,
Demander pour lui seul tout le prix de leur sang?
Pouvois-je les trahir, moi, qui de leurs suffrages
De ce rang où je suis tiens tous les avantages?
Pouvois-je avec honneur à ce qu'il a d'éclat
Joindre le nom de lâche et le titre d'ingrat?
Auriez-vous pu m'aimer couvert de cette honte?

JUNON.

Ma sœur, dites le vrai, n'étiez-vous point trop prompte?
Qu'a-t-il fait qu'un cœur noble et vraiment généreux...

MÉDÉE.

Ma sœur, je le voulois seulement amoureux.
En qui sauroit aimer seroit-ce donc un crime,
Pour montrer plus d'amour, de perdre un peu d'estime?
Et malgré les douceurs d'un espoir si charmant,
Faut-il que le héros fasse taire l'amant?
Quel que soit ce devoir, ou ce noble caprice,
Tu me devois, Jason, en faire un sacrifice.
Peut-être j'aurois pu t'en entendre blâmer,

Digitized by Google

Mais non pas t'en haïr, non pas t'en moins aimer.
Tout oblige en amour, quand l'amour en est cause.

JUNON.

Voyez à quoi pour vous cet amour la dispose.
N'abusez point, Jason, des bontés de ma sœur,
Qui semble se résoudre à vous rendre son cœur;
Et laissez à vos Grecs, au péril de leur vie,
Chercher cette toison si chère à leur envie.

JASON.

Quoi! les abandonner en ce pas dangereux?

MÉDÉE.

N'as-tu point assez fait d'avoir parlé pour eux?

JASON.

Je suis leur chef, madame; et pour cette conquête
Mon honneur me condamne à marcher à leur tête:
J'y dois périr comme eux, s'il leur faut y périr;
Et bientôt à leur tête on m'y verroit courir,
Si j'aimois assez mal pour essayer mes armes
A forcer des périls qu'ont préparés vos charmes,
Et si le moindre espoir de vaincre malgré vous
N'étoit un attentat contre votre courroux.
Oui, ce que nos destins m'ordonnent que j'obtienne,
Je le veux de vos mains, et non pas de la mienne.
Si ce trésor par vous ne m'est point accordé,
Mon bras me punira d'avoir trop demandé;
Et mon sang à vos yeux, sur ce triste rivage,
De vos justes refus étalera l'ouvrage.
Vous m'en verrez, madame, accepter la rigueur,
Votre nom en la bouche et votre image au cœur,
Et mon dernier soupir, par un pur sacrifice,

Sauver toute ma gloire, et vous rendre justice.
Quel heur de pouvoir dire en terminant mon sort :
« Un respect amoureux a seul causé ma mort ! »
Quel heur de voir ma mort charger la renommée
De tout ce digne excès dont vous êtes aimée,
Et dans tout l'avenir...

MÉDÉE.

Va, ne me dis plus rien ;
Je ferai mon devoir comme tu fais le tien.
L'honneur doit m'être cher, si la gloire t'est chère :
Je ne trahirai point mon pays et mon père ;
Le destin de l'état dépend de la toison,
Et je commence enfin à connoître Jason.
Ces paniques terreurs pour ta gloire flétrie
Nous déguisent en vain l'amour de ta patrie ;
L'impatiente ardeur d'en voir le doux climat
Sous ces fausses couleurs ne fait que trop d'éclat.
Mais, s'il faut la toison pour t'en ouvrir l'entrée,
Va traîner ton exil de contrée en contrée ;
Et ne présume pas, pour te voir trop aimé,
Abuser en tyran de mon cœur enflammé.
Puisque le tien s'obstine à braver ma colère,
Que tu me fais des lois, à moi qui t'en dois faire,
Je reprends cette foi que tu crains d'accepter,
Et préviens un ingrat qui cherche à me quitter.

JASON.

Moi, vous quitter, madame ! ah ! que c'est mal connoître
Le pouvoir du beau feu que vos yeux ont fait naître !
Que nos héros en Grèce emportent leur butin,
Jason auprès de vous attache son destin.

Donnez-leur la toison qu'ils ont presque achetée;
Ou si leur sang versé l'a trop peu méritée,
Joignez-y tout le mien, et laissez-moi l'honneur
De leur voir de ma main tenir tout leur bonheur.
Que si le souvenir de vous avoir servie
Me réserve pour vous quelque reste de vie,
Soit qu'il faille à Colchos borner notre séjour,
Soit qu'il vous plaise ailleurs éprouver mon amour,
Sous les climats brûlants, sous les zones glacées,
Les routes me plairont que vous m'aurez tracées;
J'y baiserai par-tout les marques de vos pas.
Point pour moi de patrie où vous ne serez pas;
Point pour moi...

MÉDÉE.

Quoi! Jason, tu pourrois pour Médée
Étouffer de ta Grèce et l'amour et l'idée?

JASON.

Je le pourrai, madame, et de plus...

SCÈNE III.

ABSYRTE, JUNON, JASON, MÉDÉE.

ABSYRTE.

Ah! mes sœurs,
Quel miracle nouveau va ravir tous nos cœurs!
Sur ce fleuve mes yeux ont vu de cette roche
Comme un trône flottant qui de nos bords s'approche.
Quatre monstres marins courbent sous ce fardeau:
Quatre nains emplumés le soutiennent sur l'eau;

Digitized by Google

Et, découpant les airs par un battement d'ailes,
Lui servent de rameurs et de guides fidèles.
Sur cet amas brillant de nacre et de coral [1],
Qui sillonne les flots de ce mouvant cristal,
L'opale étincelante à la perle mêlée
Renvoie un jour pompeux vers la voûte étoilée.
Les nymphes de la mer, les tritons, tout autour,
Semblent au dieu caché faire à l'envi leur cour;
Et sur ces flots heureux, qui tressaillent de joie,
Par mille bonds divers ils lui tracent la voie.
Voyez du fond des eaux s'élever à nos yeux,
Par un commun accord, ces moites demi-dieux.
Puissent-ils sur ces bords arrêter ce miracle!
Admirez avec moi ce merveilleux spectacle.
Le voilà qui les suit, voyez-le s'avancer.

JASON, à Junon.

Ah! madame.

JUNON.

Voyez sans vous embarrasser.

(Ici l'on voit sortir du milieu du Phase le dieu Glauque avec deux tritons et deux sirènes qui chantent, cependant qu'une grande conque de nacre, semée de branches de coral et de pierres précieuses, portée par quatre dauphins, et soutenue par quatre vents en l'air, vient insensiblement s'arrêter au milieu de ce même fleuve. Tandis qu'elles chantent, le devant de cette conque merveilleuse fond dans l'eau, et laisse voir la reine Hypsipile assise comme dans un trône; et soudain Glauque commande aux vents de s'envoler, aux tritons et aux sirènes de disparoître, et au fleuve de retirer une partie de ses eaux pour laisser prendre

[1] C'est ainsi qu'on écrivit d'abord le mot *corail*, formé de κοράλλιον, *corallium*.

terre à Hypsipile. Les tritons, le fleuve, les vents et les sirènes obéissent, et Glauque se perd lui-même au fond de l'eau sitôt qu'il a parlé ; ensuite de quoi Absyrte donne la main à Hypsipile pour sortir de cette conque, qui s'abyme aussitôt dans le fleuve.)

SCÈNE IV.

ABSYRTE, JUNON, MÉDÉE, JASON, GLAUQUE, SIRÈNES, TRITONS, HYPSIPILE.

CHANT DES SIRÈNES.

Telle Vénus sortit du sein de l'onde
Pour faire régner dans le monde
Les jeux et les plaisirs, les graces et l'amour;
Telle tous les matins l'Aurore
Sur le sein émaillé de Flore
Verse la rosée et le jour.

Objet divin, qui vas de ce rivage
Bannir ce qu'il a de sauvage,
Pour y faire régner les graces et l'amour;
Telle et plus adorable encore
Que n'est Vénus, que n'est l'Aurore,
Tu vas y faire un nouveau jour.

ABSYRTE.

Quelle beauté, mes sœurs, dans ce trône enfermée,
De son premier coup d'œil a mon ame charmée?
Quel cœur pourroit tenir contre de tels appas?

HYPSIPILE.

Juste ciel, il me voit, et ne s'avance pas!

GLAUQUE.

Allez, Tritons, allez, Sirènes;
Allez, Vents, et rompez vos chaines;
Neptune est satisfait,
Et l'ordre qu'il vous donne a son entier effet.
Jason, vois les bontés de ce même Neptune,
Qui, pour achever ta fortune,
A sauvé du naufrage, et renvoie à tes vœux
La princesse qui seule est digne de ta flamme:
A son aspect rallume tous tes feux;
Et, pour répondre aux siens, rends-lui toute ton ame.
Et toi, qui jusques à Colchos
Dois à tant de beautés un assuré passage,
Fleuve, pour un moment retire un peu tes flots,
Et laisse approcher ton rivage.

ABSYRTE, à Hypsipile.

Princesse, en qui du ciel les merveilleux efforts
Se sont plu d'animer ses plus rares trésors,
Souffrez qu'au nom du roi dont je tiens la naissance
Je vous offre en ces lieux une entière puissance:
Régnez dans ses états, régnez dans son palais;
Et pour premier hommage à vos divins attraits...

HYPSIPILE.

Faites moins d'honneur, prince, à mon peu de mérite:
Je ne cherche en ces lieux qu'un ingrat qui m'évite.
Au lieu de m'aborder, Jason, vous pâlissez!
Dites-moi pour le moins si vous me connoissez.

JASON.

Je sais bien qu'à Lemnos vous étiez Hypsipile;
Mais ici...

HYPSIPILE.

Qui vous rend de la sorte immobile?
Ne suis-je plus la même arrivant à Colchos?

JASON.

Oui; mais je n'y suis pas le même qu'à Lemnos.

HYPSIPILE.

Dieux! que je viens-je d'ouïr?

JASON.

J'ai d'autres yeux, madame:
Voyez cette princesse, elle a toute mon ame;
Et pour vous épargner les discours superflus,
Ici je ne connois et ne vois rien de plus.

HYPSIPILE.

O faveurs de Neptune, où m'avez-vous conduite?
Et s'il commence ainsi, quelle sera la suite?

MÉDÉE.

Non, non, madame, non, je ne veux rien d'autrui.
Reprenez votre amant, je vous laisse avec lui.
(à Jason.)
Ne m'offre plus un cœur dont une autre est maîtresse,
Volage; et reçois mieux cette grande princesse.
Adieu. Des yeux si beaux valent bien la toison.

JASON, à Junon.

Ah! madame, voyez qu'avec peu de raison...

JUNON.

Suivez sans perdre temps, je saurai vous rejoindre.
Madame, on vous trahit; mais votre heur n'est pas moindre.
Mon frère qui s'apprête à vous conduire au roi,
N'a pas moins de mérite, et tiendra mieux sa foi.
Si je le connois bien, vous avez qui vous venge;

Et si vous m'en croyez, vous gagnerez au change.
Je vous laisse en résoudre, et prends quelques moments
Pour rétablir le calme entre ces deux amants.

SCÈNE V.

ABSYRTE, HYPSIPILE.

ABSYRTE.

Madame, si j'osois, dans le trouble où vous êtes,
Montrer à vos beaux yeux des peines plus secrètes,
Si j'osois faire voir à ces divins tyrans
Ce qu'ont déja soumis de si doux conquérants,
Je mettrois à vos pieds le trône et la couronne
Où le ciel me destine, et que le sang me donne.
Mais, puisque vos douleurs font taire mes desirs,
Ne vous offensez pas du moins de mes soupirs;
Et tant que le respect m'imposera silence,
Expliquez-vous pour eux toute leur violence.

HYPSIPILE.

Prince, que voulez-vous d'un cœur préoccupé
Sur qui domine encor l'ingrat qui l'a trompé?
Si c'est à mon amour une peine cruelle
Où je cherche un amant de voir un infidèle,
C'est un nouveau supplice à mes tristes appas
De faire une conquête où je n'en cherche pas.
Non que je vous méprise, et que votre personne
N'eût de quoi me toucher plus que votre couronne;
Le ciel me donne un sceptre en des climats plus doux,
Et de tous vos états je ne voudrois que vous.

Mais ne vous flattez point sur ces marques d'estime
Qu'en mon cœur, tel qu'il est, votre présence imprime;
Quand l'univers entier vous connoîtroit pour roi,
Que pourrois-je pour vous, si je ne suis à moi?

ABSYRTE.

Vous y serez, madame, et pourrez toute chose:
Le change de Jason déja vous y dispose;
Et, pour peu qu'il soutienne encor cette rigueur,
Le dépit, malgré vous, vous rendra votre cœur.
D'un si volage amant que pourriez-vous attendre?

HYPSIPILE.

L'inconstance me l'ôte, elle peut me le rendre.

ABSYRTE.

Quoi! vous pourriez l'aimer, s'il rentroit sous vos lois
En devenant perfide une seconde fois?

HYPSIPILE.

Prince, vous savez mal combien charme un courage
Le plus frivole espoir de reprendre un volage,
De le voir, malgré lui dans nos fers retombé,
Échapper à l'objet qui nous l'a dérobé,
Et sur une rivale et confuse et trompée
Ressaisir avec gloire une place usurpée.
Si le ciel en courroux m'en refuse l'honneur,
Du moins je servirai d'obstacle à son bonheur.
Cependant éteignez une flamme inutile:
Aimez en d'autres lieux, et plaignez Hypsipile;
Et, s'il vous reste encor quelque bonté pour moi,
Aidez contre un ingrat ma plainte auprès du roi.

ABSYRTE.

Votre plainte, madame, auroit pour toute issue

Un nouveau déplaisir de la voir mal reçue.
Le roi le veut pour gendre, et ma sœur pour époux.

HYPSIPILE.

Il me rendra justice, un roi la doit à tous;
Et qui la sacrifie aux tendresses de père
Est d'un pouvoir si saint mauvais dépositaire.

ABSYRTE.

A quelle rude épreuve engagez-vous ma foi,
De me forcer d'agir contre ma sœur et moi!
Mais n'importe, le temps et quelque heureux service
Pourront à mon amour vous rendre plus propice.
Tandis, souvenez-vous que jusqu'à se trahir
Ce prince malheureux cherche à vous obéir.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Nos théâtres n'ont encore rien fait paroître de si brillant que le palais du roi Aætes, qui sert de décoration à cet acte. On y voit de chaque côté deux rangs de colonnes de jaspe torses, et environnées de pampres d'or à grands feuillages, chantournées, et découpées à jour, au milieu desquelles sont des statues d'or à l'antique, de grandeur naturelle. Les frises, les festons, les corniches et les chapiteaux sont pareillement d'or, et portent pour finissement des vases de porcelaine d'où sortent de gros bouquets de fleurs aussi au naturel. Les bases et les piédestaux sont enrichis de basses-tailles, où sont peintes diverses fables de l'antiquité. Un grand portique doré, soutenu par quatre autres colonnes dans le même ordre, fait la face du théâtre, et est suivi de cinq ou six autres de même manière, qui forment, par le moyen de ces colonnes, comme cinq galeries, où la vue s'enfonçant découvre ce même jardin de cyprès qui a paru au premier acte.

SCÈNE I.

AÆTES, JASON.

AÆTES.

Je vous devois assez pour vous donner Médée,
Jason; et si tantôt vous l'aviez demandée,
Si vous m'aviez parlé comme vous me parlez,
Vous auriez obtenu le bien que vous voulez.
Mais en est-il saison au jour d'une conquête

Qui doit faire tomber mon trône ou votre tête?
Et vous puis-je accepter pour gendre, et vous chérir,
S'il vous faut, dans une heure, ou me perdre, ou périr?
Prétendre à la toison par l'hymen de ma fille,
C'est pour m'assassiner s'unir à ma famille;
Et si vous abusez de ce que j'ai promis,
Vous êtes le plus grand de tous mes ennemis.
Je ne m'en puis dédire, et le serment me lie.
Mais si tant de périls vous laissent quelque vie,
Après avoir perdu ce roi que vous bravez,
Allez porter vos vœux à qui vous les devez:
Hypsipile vous aime, elle est reine, elle est belle;
Fuyez notre vengeance, et régnez avec elle.

JASON.

Quoi! parler de vengeance, et d'un œil de courroux
Voir l'immuable ardeur de m'attacher à vous!
Vous présumer perdu sur la foi d'un scrupule
Qu'embrasse aveuglément votre ame trop crédule;
Comme si sur la peau d'un chétif animal
Le ciel avoit écrit tout votre sort fatal!
Ce que l'ombre a prédit, si vous daignez l'entendre,
Ne met aucun obstacle aux prières d'un gendre.
Me donner la princesse, et pour dot la toison,
Ce n'est que l'assurer dedans votre maison,
Puisque par les doux nœuds de ce bonheur suprême
Je deviendrai soudain une part de vous-même,
Et que ce même bras qui vous a pu sauver
Sera toujours armé pour vous la conserver.

AÆTES.

Vous prenez un peu tard une mauvaise adresse.

Nos esprits sont plus lourds que ceux de votre Grèce;
Mais j'ai d'assez bons yeux, dans un si juste effroi,
Pour démêler sans peine un gendre d'avec moi.
Je sais que l'union d'un époux à ma fille
De mon sang et du sien forme une autre famille;
Et que si de moi-même elle fait quelque part,
Cette part de moi-même a ses destins à part.
Ce que l'ombre a prédit se fait assez entendre.
Cessez de vous forcer à devenir mon gendre;
Ce seroit un honneur qui ne vous plairoit pas,
Puisque la toison seule a pour vous des appas,
Et que si mon malheur vous l'avoit accordée,
Vous n'auriez jamais fait aucuns vœux pour Médée.

JASON.

C'est faire trop d'outrage à mon cœur enflammé.
Dès l'abord je la vis, dès l'abord je l'aimai;
Et mon amour n'est pas un amour politique
Que le besoin colore, et que la crainte explique.
Mais n'ayant que moi-même à vous parler pour moi,
Je n'osois espérer d'être écouté d'un roi,
Ni que sur ma parole il me crût de naissance
A porter mes desirs jusqu'à son alliance.
Maintenant qu'une reine a fait voir que mon sang
N'est pas fort au-dessous de cet illustre rang,
Qu'un refus de son sceptre après votre victoire
Montre qu'on peut m'aimer sans hasarder sa gloire,
J'ose, un peu moins timide, offrir, avec ma foi,
Ce que veut une reine, à la fille d'un roi.

AÆTES.

Et cette même reine est un exemple illustre

Qui met tous vos hauts faits en leur plus digne lustre.
L'état où la réduit votre fidélité
Nous instruit hautement de cette vérité,
Que ma fille avec vous seroit fort assurée
Sur les gages douteux d'une foi parjurée.
Ce trône refusé dont vous faites le vain
Nous doit donner à tous horreur de votre main.
Il ne faut pas ainsi se jouer des couronnes;
On doit toujours respect au sceptre, à nos personnes.
Mépriser cette reine en présence d'un roi,
C'est manquer de prudence aussi bien que de foi.
Le ciel nous unit tous en ce grand caractère:
Je ne puis être roi sans être aussi son frère;
Et si vous étiez né mon sujet ou mon fils,
J'aurois déja puni l'orgueil d'un tel mépris:
Mais l'unique pouvoir que sur vous je puis prendre,
C'est de vous ordonner de la voir, de l'entendre.
La voilà: pensez bien que tel est votre sort,
Que vous n'avez qu'un choix, Hypsipile, ou la mort.
Car à vous en parler avec pleine franchise,
Ma perte dépend bien de la toison conquise;
Mais je ne dois pas craindre en ces périls nouveaux
Que votre vie échappe aux feux de nos taureaux.

SCÈNE II.

AÆTES, HYPSIPILE, JASON.

AÆTES.

Madame, j'ai parlé; mais toutes mes paroles

Ne sont auprès de lui que des discours frivoles.
C'est à vous d'essayer ce que pourront vos yeux;
Comme ils ont plus de force, ils réussiront mieux.
Arrachez-lui du sein cette funeste envie
Qui dans ce même jour lui va coûter la vie:
Je vous devrai beaucoup si vous touchez son cœur
Jusques à le sauver de sa propre fureur:
Devant ce que je dois au secours de ses armes,
Rompre son mauvais sort, c'est épargner nos larmes.

SCÈNE III.

HYPSIPILE, JASON.

HYPSIPILE.

Eh bien! Jason, la mort a-t-elle de tels biens
Qu'elle soit plus aimable à vos yeux que les miens?
Et sa douceur pour vous seroit-elle moins pure
Si vous n'y joigniez l'heur de mourir en parjure?
Oui, ce glorieux titre est si doux à porter,
Que de tout votre sang il le faut acheter.
Le mépris qui succède à l'amitié passée
D'une seule douleur m'auroit trop peu blessée:
Pour mieux punir ce cœur d'avoir su vous chérir,
Il faut vous voir ensemble et changer et périr:
Il faut que le tourment d'être trop tôt vengée
Se mêle aux déplaisirs de me voir outragée;
Que l'amour, au dépit ne cédant qu'à moitié,
Sitôt qu'il est banni, rentre par la pitié;
Et que ce même feu, que je devrois éteindre,

M'oblige à vous haïr, et me force à vous plaindre.
Je ne t'empêche pas, volage, de changer;
Mais du moins, en changeant, laisse-moi me venger:
C'est être trop cruel, c'est trop croître l'offense
Que m'ôter à-la-fois ton cœur et ma vengeance:
Le supplice où tu cours la va trop tôt finir.
Ce n'est pas me venger, ce n'est que te punir;
Et toute sa rigueur n'a rien qui me soulage,
S'il n'est de mon souhait et le choix et l'ouvrage.
Hélas! si tu pouvois le laisser à mon choix,
Ton supplice, il seroit de rentrer sous mes lois,
De m'attacher à toi d'une chaîne plus forte,
Et de prendre en ta main le sceptre que je porte.
Tu n'as qu'à dire un mot, ton crime est effacé:
J'ai déja, si tu veux, oublié le passé.
Mais qu'inutilement je me montre si bonne
Quand tu cours à la mort de peur qu'on te pardonne!
Quoi! tu ne réponds rien, et mes plaintes en l'air
N'ont rien d'assez puissant pour te faire parler?

JASON.

Que voulez-vous, madame, ici que je vous dire?
Je ne connois que trop quelle est ma perfidie;
Et l'état où je suis ne sauroit consentir
Que j'en fasse une excuse, ou montre un repentir:
Après ce que j'ai fait, après ce qui se passe,
Tout ce que je dirois auroit mauvaise grace.
Laissez dans le silence un coupable obstiné,
Qui se plaît dans son crime, et n'en est point gêné.

HYPSIPILE.

Parle toutefois, parle, et non plus pour me plaire,

Mais pour rendre la force à ma juste colère;
Parle, pour m'arracher ces tendres sentiments
Que l'amour enracine au cœur des vrais amants;
Repasse mes bontés et tes ingratitudes;
Joins-y, si tu le peux, des coups encor plus rudes:
Ce sera m'obliger, ce sera m'obéir.
Je te devrai beaucoup, si je te puis haïr,
Et si de tes forfaits la peinture étendue
Ne laisse plus flotter ma haine suspendue.

JASON.

Que dirai-je, après tout, que ce que vous savez?
Madame, rendez-vous ce que vous vous devez.
Il n'est pas glorieux pour une grande reine
De montrer de l'amour, et devoir de la haine;
Et le sexe et le rang se doivent souvenir
Qu'il leur sied bien d'attendre, et non de prévenir;
Et que c'est profaner la dignité suprême,
Que de lui laisser dire: On me trahit, et j'aime.

HYPSIPILE.

Je le puis dire, ingrat, sans blesser mon devoir;
C'est mon époux en toi que le ciel me fait voir,
Du moins si la parole et reçue et donnée
A des nœuds assez forts pour faire un hyménée.
Ressouviens-t'en, volage, et des chastes douceurs
Qu'un mutuel amour répandit dans nos cœurs.
Je te laissai partir afin que ta conquête
Remît sous mon empire une plus digne tête,
Et qu'une reine eût droit d'honorer de son choix
Un héros que son bras eût fait égal aux rois.
J'attendois ton retour pour pouvoir avec gloire

Récompenser ta flamme, et payer ta victoire;
Et quand jusques ici je t'apporte ma foi,
Je trouve en arrivant que tu n'es plus à moi!
Hélas! je ne craignois que tes beautés de Grèce;
Et je vois qu'une Scythe a rompu ta promesse,
Et qu'un climat barbare a des traits assez doux
Pour m'avoir de mes bras enlevé mon époux!
Mais, dis-moi, ta Médée est-elle si parfaite?
Ce que cherche Jason vaut-il ce qu'il rejette?
Malgré ton cœur changé, j'en fais juges tes yeux.
Tu soupires en vain, il faut t'expliquer mieux:
Ce soupir échappé me dit bien quelque chose;
Toute autre l'entendroit; mais sans toi je ne l'ose.
Parle donc et sans feinte, où porte-t-il ta foi?
Va-t-il vers ma rivale, ou revient-il vers moi?

JASON.

Osez autant qu'une autre; entendez-le, madame,
Ce soupir qui vers vous pousse toute mon ame;
Et concevez par-là jusqu'où vont mes malheurs,
De soupirer pour vous, et de prétendre ailleurs.
Il me faut la toison, il y va de la vie
De tous ces demi-dieux que brûle même envie;
Il y va de ma gloire, et j'ai beau soupirer,
Sous cette tyrannie il me faut expirer.
J'en perds tout mon bonheur, j'en perds toute ma joie:
Mais pour sortir d'ici je n'ai que cette voie;
Et le même intérêt qui vous fit consentir,
Malgré tout votre amour, à me laisser partir,
Le même me dérobe ici votre couronne:
Pour faire ma conquête, il faut que je me donne,

Que pour l'objet aimé j'affecte des mépris,
Que je m'offre en esclave, et me vende à ce prix :
Voilà ce que mon cœur vous dit quand il soupire.
Ne me condamnez plus, madame, à le redire.
Si vous m'aimez encor, de pareils entretiens
Peuvent aigrir vos maux, et redoublent les miens ;
Et cet aveu d'un crime où le destin m'attache
Grossit l'indignité des remords que je cache.
Pour me les épargner, vous voyez qu'en ces lieux
Je fuis votre présence, et j'évite vos yeux.
L'amour vous montre aux miens toujours charmante et belle,
Chaque moment allume une flamme nouvelle ;
Mais ce qui de mon cœur fait les plus chers desirs,
De mon change forcé fait tous les déplaisirs ;
Et dans l'affreux supplice où me tient votre vue,
Chaque coup d'œil me perce, et chaque instant me tue.
Vos bontés n'ont pour moi que des traits rigoureux :
Plus je me vois aimé, plus je suis malheureux ;
Plus vous me faites voir d'amour et de mérite,
Plus vous haussez le prix des trésors que je quitte ;
Et l'excès de ma perte allume une fureur
Qui me donne moi-même à moi-même en horreur.
Laissez-moi m'affranchir de la secrète rage
D'être en dépit de moi déloyal et volage ;
Et puisqu'ici le ciel vous offre un autre époux
D'un rang pareil au vôtre, et plus digne de vous,
Ne vous obstinez point à gêner une vie
Que de tant de malheurs vous voyez poursuivie ;
Oubliez un ingrat qui jusques au trépas,
Tout ingrat qu'il paroît, ne vous oubliera pas.

Apprenez à quitter un lâche qui vous quitte.

HYPSIPILE.

Tu te confesses lâche, et veux que je t'imite;
Et quand tu fais effort pour te justifier[1],
Tu veux que je t'oublie, et ne peux m'oublier!
Je vois ton artifice et ce que tu médites;
Tu veux me conserver alors que tu me quittes;
Et par les attentats d'un flatteur entretien
Me dérober ton cœur, et retenir le mien:
Tu veux que je te perde, et que je te regrette,
Que j'approuve en pleurant la perte que j'ai faite,
Que je t'estime et t'aime avec ta lâcheté,
Et me prenne de tout à la fatalité.
Le ciel l'ordonne ainsi; ton change est légitime;
Ton innocence est sûre au milieu de ton crime;
Et quand tes trahisons pressent leur noir effet,
Ta gloire, ton devoir, ton destin a tout fait.
Reprends, reprends, Jason, tes premières rudesses;
Leur coup m'est bien plus doux que tes fausses tendresses;
Tes remords impuissants aigrissent mes douleurs:
Ne me rends point ton cœur, quand tu te vends ailleurs.
D'un cœur qu'on ne voit pas l'offre est lâche et barbare
Quand de tout ce qu'on voit un autre objet s'empare;
Et c'est faire un hommage et ridicule et vain
De présenter le cœur et retirer la main.

JASON.

L'un et l'autre est à vous, si....

[1] On trouve à-peu-près la même idée dans le *Phèdre* de Racine:

Tu te feins criminel pour te justifier.
Acte IV, sc. II.

HYPSIPILE.

N'achéve pas, traitre;
Ce que tu veux cacher se feroit trop paroître :
Un véritable amour ne parle point ainsi.

JASON.

Trouvez donc les moyens de nous tirer d'ici.
La toison emportée, il agira, madame,
Ce véritable amour qui vous donne mon ame;
Sinon.... Mais, dieux! que vois-je? O ciel, je suis perdu,
Si j'ai tant de malheur qu'elle m'aye entendu.

SCÈNE IV.

MÉDÉE, HYPSIPILE.

MÉDÉE.

Vous l'avez vu, madame? êtes-vous satisfaite?

HYPSIPILE.

Vous en pouvez juger par sa prompte retraite.

MÉDÉE.

Elle marque le trouble où son cœur est réduit;
Mais j'ignore, après tout, s'il vous quitte, ou me fuit.

HYPSIPILE.

Vous pouvez donc, madame, ignorer quelque chose?

MÉDÉE.

Je sais que s'il me fuit vous en êtes la cause.

HYPSIPILE.

Moi, je n'en sais pas tant; mais j'avoue entre nous
Que, s'il faut qu'il me quitte, il a besoin de vous.

MÉDÉE.

Ce que vous en pensez me donne peu d'alarmes.

HYPSIPILE.

Je n'ai que des attraits, et vous avez des charmes.

MÉDÉE.

C'est beaucoup en amour que de savoir charmer.

HYPSIPILE.

Et c'est beaucoup aussi que de se faire aimer.

MÉDÉE.

Si vous en avez l'art, j'ai celui d'y contraindre.

HYPSIPILE.

A faute d'être aimée on peut se faire craindre.

MÉDÉE.

Il vous aima jadis?

HYPSIPILE.

Peut-être il m'aime encor,
Moins que vous toutefois, ou que la toison d'or.

MÉDÉE.

Du moins, quand je voudrai flatter son espérance,
Il saura de nous deux faire la différence.

HYPSIPILE.

J'en vois la différence assez grande à Colchos;
Mais elle seroit autre et plus grande à Lemnos.
Les lieux aident au choix; et peut-être qu'en Grèce
Quelque troisième objet surprendroit sa tendresse.

MÉDÉE.

J'appréhende assez peu qu'il me manque de foi.

HYPSIPILE.

Vous êtes plus adroite et plus belle que moi.
Tant qu'il aura des yeux vous n'avez rien à craindre.

MÉDÉE.

J'allume peu de feux qu'une autre puisse éteindre;

Et puisqu'il me promet un cœur ferme et constant....

HYPSIPILE.

Autrefois à Lemnos il m'en promit autant.

MÉDÉE.

D'un amant qui s'en va de quoi sert la parole?

HYPSIPILE.

A montrer qu'on vous peut voler ce qu'on me vole.
Ces beaux feux qu'en mon île il n'osoit démentir....

MÉDÉE.

Eurent un peu de tort de le laisser partir.

HYPSIPILE.

Comme vous en aurez, si jamais ce volage
Porte à quelque autre objet ce qu'il vous rend d'hommage.

MÉDÉE.

Les captifs mal gardés ont droit de nous quitter.

HYPSIPILE.

J'avois quelque mérite, et n'ai pu l'arrêter.

MÉDÉE.

J'en ai peu, mais enfin s'il fait plus que le vôtre?

HYPSIPILE.

Vous aurez lieu de croire en valoir bien une autre :
Mais prenez moins d'appui sur un cœur usurpé;
Il peut vous échapper puisqu'il m'est échappé.

MÉDÉE.

Votre esprit n'est rempli que de mauvais augures.

HYPSIPILE.

On peut sur le passé former ses conjectures.

MÉDÉE.

Le passé mal conduit n'est qu'un miroir trompeur,
Où l'œil bien éclairé ne fonde espoir ni peur.

HYPSIPILE.

Si j'ai conçu pour vous des craintes mal fondées....

MÉDÉE.

Laissons faire Jason, et gardons nos idées.

HYPSIPILE.

Avec sincérité je dois vous avouer
Que j'ai quelque sujet encor de m'en louer.

MÉDÉE.

Avec sincérité je dois aussi vous dire
Qu'assez malaisément on sort de mon empire :
Et que, quand jusqu'à moi j'ai permis d'aspirer,
On ne s'abaisse plus à vous considérer.
Profitez des avis que ma pitié vous donne.

HYPSIPILE.

A vous dire le vrai, cette hauteur m'étonne.
Je suis reine, madame, et les fronts couronnés....

MÉDÉE.

Et moi je suis Médée, et vous m'importunez.

HYPSIPILE.

Cet indigne mépris que de mon rang vous faites....

MÉDÉE.

Connoissez-moi, madame, et voyez où vous êtes.
Si Jason pour vos yeux ose encor soupirer,
Il peut chercher des bras à vous en retirer.
Adieu. Souvenez-vous, au lieu de vous en plaindre,
Qu'à faute d'être aimée on peut se faire craindre.

(Ce palais doré se change en un palais d'horreur sitôt que Médée a dit le premier de ces cinq derniers vers, et qu'elle a donné un coup de baguette. Tout ce qu'il y a d'épouvantable en la nature y sert de termes. L'éléphant, le rhinocéros, le lion, l'once, les

tigres, les léopards, les panthères, les dragons, les serpents, tous avec leurs antipathies à leurs pieds, y lancent des regards menaçants. Une grotte obscure borne la vue, au travers de laquelle l'œil ne laisse pas de découvrir un éloignement merveilleux que fait la perspective. Quatre monstres ailés et quatre rampants enferment Hypsipile, et semblent prêts à la dévorer.)

SCÈNE V.

HYPSIPILE.

Que vois-je? où suis-je? ô dieux! quels abymes ouverts
Exhalent jusqu'à moi les vapeurs des enfers!
Que d'yeux étincelants sous d'horribles paupières
Mêlent au jour qui fuit d'effroyables lumières!
O toi, qui crois par-là te faire redouter,
Si tu l'as espéré, cesse de t'en flatter.
Tu perds de ton grand art la force ou l'imposture,
A t'armer contre moi de toute la nature.
L'amour au désespoir ne peut craindre la mort:
Dans un pareil naufrage elle ouvre un heureux port.
Hâtez, monstres, hâtez votre approche fatale.
Mais immoler ainsi ma vie à ma rivale!
Cette honte est pour moi pire que le trépas.
Je ne veux plus mourir, monstres, n'avancez pas.

UNE VOIX, derrière le théâtre.

Monstres, n'avancez pas, une reine l'ordonne;
Respectez ses appas;
Suivez les lois qu'elle vous donne:
Monstres, n'avancez pas.

(Les monstres s'arrêtent sitôt que cette voix chante.)

HYPSIPILE.

Quel favorable écho, pendant que je soupire,
Répète mes frayeurs avec un tel empire?
Et d'où vient que, frappés par ces divins accents,
Ces monstres tout-à-coup deviennent impuissants?

LA VOIX.

C'est l'amour qui fait ce miracle,
Et veut plus faire en ta faveur;
N'y mets donc point d'obstacle;
Aime qui t'aime, et donne cœur pour cœur.

HYPSIPILE.

Quel prodige nouveau! cet amas de nuages
Vient-il dessus ma tête éclater en orages?
Vous qui nous gouvernez, dieux, quel est votre but?
M'annoncez-vous par-là ma perte ou mon salut?
Le nuage descend, il s'arrête, il s'entr'ouvre;
Et je vois.... Mais, ô dieux, qu'est-ce que j'y découvre?
Seroit-ce bien le prince?

(Un nuage descend jusqu'à terre, et, s'y séparant en deux moitiés qui se perdent chacune de son côté, il laisse sur le théâtre le prince Absyrte.)

SCÈNE VI.

ABSYRTE, HYPSIPILE.

ABSYRTE.

Oui, madame, c'est lui
Dont l'amour vous apporte un ferme et sûr appui;
Le même qui, pour vous courant à son supplice,

Contre un ingrat trop cher a demandé justice;
Le même vient encor dissiper votre peur.
J'ai parlé contre moi, j'agis contre ma sœur;
Et, sitôt que je vois quelque espoir de vous plaire,
Je ne me connois plus, je cesse d'être frère.
Monstres, disparoissez; fuyez de ces beaux yeux
Que vous avez en vain obsédés en ces lieux.

(Tous les monstres s'envolent ou fondent sous terre, et Absyrte continue.)

Et vous, divin objet, n'en ayez plus d'alarmes;
Pour détruire le reste il faudroit d'autres charmes:
Contre ceux qu'on pressoit de vous faire périr,
Je n'avois que les airs par où vous secourir;
Et d'un art tout-puissant les forces inconnues
Ne me laissoient ouvert que le milieu des nues:
Mais le mien, quoique moindre, a pleine autorité
De nous faire sortir d'un séjour enchanté.
Allons, madame.

HYPSIPILE.

Allons, prince trop magnanime,
Prince digne en effet de toute mon estime.

ABSYRTE.

N'aurez-vous rien de plus pour des vœux si constants?
Et ne pourrai-je...

HYPSIPILE.

Allons, et laissez faire au temps.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Ce théâtre horrible fait place à un plus agréable : c'est le désert où Médée a de coutume[1] de se retirer pour faire ses enchantements. Il est tout de rochers qui laissent sortir de leurs fentes quelques filaments d'herbes rampantes et quelques arbres moitié verts et moitié secs : ces rochers sont d'une pierre blanche et luisante ; de sorte que, comme l'autre théâtre étoit fort chargé d'ombres, le changement subit de l'une à l'autre fait qu'il semble qu'on passe de la nuit au jour.

SCÈNE I.

ABSYRTE, MÉDÉE.

MÉDÉE.

Qui donne cette audace à votre inquiétude,
Prince, de me troubler jusqu'en ma solitude?
Avez-vous oublié que dans ces tristes lieux
Je ne souffre que moi, les ombres, et les dieux,
Et qu'étant par mon art consacrés au silence,
Aucun ne peut sans crime y mêler sa présence?

ABSYRTE.

De vos bontés, ma sœur, c'est sans doute abuser;
Mais l'ardeur d'un amant a droit de tout oser.

[1] On disoit alors *avoir de coutume*, avec la préposition. (Voyez Nicot, *Trésor de la langue françoise*, au mot *Coutume*.)

C'est elle qui m'amène en ces lieux solitaires,
Où votre art fait agir ses plus secrets mystères,
Vous demander un charme à détacher un cœur,
A dérober une ame à son premier vainqueur.

MÉDÉE.

Hélas ! cet art, mon frère, impuissant sur les ames,
Ne sait que c'est d'éteindre ou d'allumer des flammes;
Et s'il a sur le reste un absolu pouvoir,
Loin de charmer les cœurs, il n'y sauroit rien voir.
Mais n'avancez-vous rien sur celui d'Hypsipile?
Son péril, son effroi vous est-il inutile?
Après ce stratagème entre nous concerté,
Elle vous croit devoir et vie et liberté;
Et son ingratitude au dernier point éclate,
Si d'une ombre d'espoir cet effroi ne vous flatte.

ABSYRTE.

Elle croit qu'en votre art aussi savant que vous,
Je prends plaisir pour elle à rabattre vos coups;
Et, sans rien soupçonner de tout notre artifice,
Elle doit tout, dit-elle, à ce rare service:
Mais, à moins toutefois que de perdre l'espoir,
Du côté de l'amour rien ne peut l'émouvoir.

MÉDÉE.

L'espoir qu'elle conserve aura peu de durée,
Puisque Jason en veut à la toison dorée,
Et qu'à la conquérir faire le moindre effort
C'est se livrer soi-même et courir à la mort.
Oui, mon frère, prenez un esprit plus tranquille,
Si la mort d'un rival vous assure Hypsipile;
Et croyez....

ABSYRTE.

Ah ! ma sœur, ce seroit me trahir
Que de perdre Jason sans le faire haïr.
L'ame de cette reine, à la douleur ouverte,
A toute la famille imputeroit sa perte,
Et m'envelopperoit dans le juste courroux
Qu'elle auroit pour le roi, qu'elle prendroit pour vous.
Faites donc qu'il vous aime, afin qu'on le haïsse,
Qu'on regarde sa mort comme un digne supplice.
Non que je la souhaite; il s'est vu trop aimé
Pour n'en présumer pas votre esprit alarmé;
Je ne veux pas non plus chercher jusqu'en votre ame
Les sentiments qu'y laisse une si belle flamme:
Arrêtez seulement ce héros sous vos lois,
Et disposez sans moi du reste à votre choix.
S'il doit mourir, qu'il meure en amant infidèle;
S'il doit vivre, qu'il vive en esclave rebelle;
Et qu'on n'aye aucun lieu dans l'un ni l'autre sort,
Ni de l'aimer vivant, ni de le plaindre mort.
C'est ce que je demande à cette amitié pure
Qu'avec le jour pour moi vous donna la nature.

MÉDÉE.

Puis-je m'en faire aimer sans l'aimer à mon tour,
Et pour un cœur sans foi me souffrir de l'amour?
Puis-je l'aimer, mon frère, au moment qu'il n'aspire
Qu'à ce trésor fatal dont dépend votre empire?
Ou si par nos taureaux il se fait déchirer,
Voulez-vous que je l'aime, afin de le pleurer?

ABSYRTE.

Aimez, ou n'aimez pas, il suffit qu'il vous aime;

Et quant à ces périls pour notre diadème,
Je ne suis pas de ceux dont le crédule esprit
S'attache avec scrupule à ce qu'on leur prédit.
Je sais qu'on n'entend point de telles prophéties
Qu'après que par l'effet elles sont éclaircies;
Et que, quoi qu'il en soit, le sceptre de Lemnos
A de quoi réparer la perte de Colchos.
Ces climats désolés où même la nature
Ne tient que de votre art ce qu'elle a de verdure,
Où nos plus beaux jardins n'ont ni roses ni lis
Dont par votre savoir ils ne soient embellis,
Sont-ils à comparer à ces charmantes îles
Où nos maux trouveroient de glorieux asiles?
Tomber à bas d'un trône est un sort rigoureux;
Mais quitter l'un pour l'autre est un échange heureux.

MÉDÉE.

Un amant tel que vous, pour gagner ce qu'il aime,
Changeroit sans remords d'air et de diadème....
Comme j'ai d'autres yeux, j'ai d'autres sentimeuts,
Et ne me règle pas sur vos attachements.
Envoyez-moi ma sœur, que je puisse avec elle
Pourvoir au doux succès d'une flamme si belle.
Ménagez cependant un si cher intérêt:
Faites effort à plaire autant comme on vous plaît.
Pour Jason, je saurai de sorte m'y conduire,
Que, soit qu'il vive ou meure, il ne pourra vous nuire.
Allez sans perdre temps, et laissez-moi rêver
Aux beaux commencements que je veux achever.

SCÈNE II.

MÉDÉE.

Tranquille et vaste solitude,
Qu'à votre calme heureux j'ose en vain recourir!
Et que la rêverie est mal propre à guérir
D'une peine qui plaît la flatteuse habitude!
J'en viens soupirer seule au pied de vos rochers;
Et j'y porte avec moi dans mes vœux les plus chers
Mes ennemis les plus à craindre:
Plus je crois les dompter, plus je leur obéis;
Ma flamme s'en redouble; et plus je veux l'éteindre,
Plus moi-même je m'y trahis.

C'est en vain que tout alarmée
J'envisage à quels maux s'expose un inconstant:
L'amour tremble à regret dans mon esprit flottant;
Et, timide à l'aimer, je meurs d'en être aimée.
Ainsi j'adore et crains son manquement de foi;
Je m'offre et me refuse à ce que je prévoi:
Son change me plaît et m'étonne.
Dans l'espoir le plus doux j'ai tout à soupçonner;
Et, bien que tout mon cœur obstinément se donne,
Ma raison n'ose me donner.

Silence, raison importune;
Est-il temps de parler quand mon cœur s'est donné?
Du bien que tu lui veux ce lâche est si gêné,
Que ton meilleur avis lui tient lieu d'infortune.

Ce que tu mets d'obstacle à ses desirs mutins
Anime leur révolte et le livre aux destins
Contre qui tu prends sa défense :
Ton effort odieux ne sert qu'à les hâter ;
Et ton cruel secours lui porte par avance
Tous les maux qu'il doit redouter.

Parle toutefois pour sa gloire ;
Donne encor quelques lois à qui te fait la loi ;
Tyrannise un tyran qui triomphe de toi ;
Et par un faux trophée usurpe sa victoire.
S'il est vrai que l'amour te vole tout mon cœur,
Exile de mes yeux cet insolent vainqueur,
Dérobe-lui tout mon visage :
Et, si mon ame céde à mes feux trop ardents[1],
Sauve tout le dehors du honteux esclavage
Qui t'enléve tout le dedans.

SCÈNE III.

JUNON, MÉDÉE.

MÉDÉE.

L'avez-vous vu, ma sœur, cet amant infidèle ?
Que répond-il aux pleurs d'une reine si belle ?
Souffre-t-il par pitié qu'ils en fassent un roi ?
A-t-il encor le front de vous parler de moi ?
Croit-il qu'un tel exemple ait su si peu m'instruire,

[1] VAR. Et si mon ame céde à des feux trop ardents

Qu'il lui laisse encor lieu de me pouvoir séduire?

JUNON.

Modérez ces chaleurs de votre esprit jaloux;
Prenez des sentiments plus justes et plus doux;
Et sans vous emporter souffrez que je vous die...

MÉDÉE.

Qu'il pense m'acquérir par cette perfidie?
Et que ce qu'il fait voir de tendresse et d'amour,
Si j'ose l'accepter, m'en garde une à mon tour?
Un volage, ma sœur, a beau faire et beau dire,
On peut toujours douter pour qui son cœur soupire;
Sa flamme à tous moments peut prendre un autre cours,
Et qui change une fois peut changer tous les jours.
Vous, qui vous préparez à prendre sa défense,
Savez-vous, après tout, s'il m'aime ou s'il m'offense?
Lisez-vous dans son cœur pour voir ce qui s'y fait,
Et si j'ai de ses feux l'apparence ou l'effet?

JUNON.

Quoi! vous vous offensez d'Hypsipile quittée!
D'Hypsipile pour vous à vos yeux maltraitée!
Vous, son plus cher objet! vous de qui hautement
En sa présence même il s'est nommé l'amant!
C'est mal vous acquitter de la reconnoissance
Qu'une autre croiroit due à cette préférence.
Voyez mieux qu'un héros si grand, si renommé,
Auroit peu fait pour vous, s'il n'avoit rien aimé.
En ces tristes climats qui n'ont que vous d'aimable,
Où rien ne s'offre aux yeux qui vous soit comparable,
Un cœur qu'un autre objet ne peut vous disputer
Vous porte peu de gloire à se laisser dompter.

Mais Hypsipile est belle, et joint au diadème
Un amour assez fort pour mériter qu'on l'aime[1];
Et quand, malgré son trône, et malgré sa beauté,
Et malgré son amour, vous l'avez emporté,
Que ne devez-vous point à l'illustre victoire
Dont ce choix obligeant vous assure la gloire?
Peut-il de vos attraits faire mieux voir le prix,
Que par le don d'un cœur qu'Hypsipile avoit pris?
Pouvez-vous sans chagrin refuser un hommage
Qu'une autre lui demande avec tant d'avantage?
Pouvez-vous d'un tel don faire si peu d'état,
Sans vouloir être ingrate, et l'être avec éclat?
Si c'est votre dessein, en faisant la cruelle,
D'obliger ce héros à retourner vers elle,
Vous en pourrez avoir un succès assez prompt;
Sinon....

MÉDÉE.

Plutôt la mort qu'un si honteux affront.
Je ne souffrirai point qu'Hypsipile me brave,
Et m'enlève ce cœur que j'ai vu mon esclave.
Je voudrois avec vous en vain le déguiser :
Quand je l'ai vu pour moi tantôt la mépriser,
Qu'à ses yeux, sans nous mettre un moment en balance,
Il m'a si hautement donné la préférence,
J'ai senti des transports que mon esprit discret
Par un soudain adieu n'a cachés qu'à regret.
Je ne croirai jamais qu'il soit douceur égale
A celle de se voir immoler sa rivale,

[1] VAR. Un amour assez fort pour mériter qu'il l'aime.

Qu'il soit pareille joie; et je mourrois, ma sœur,
S'il falloit qu'à son tour elle eût même douceur.

JUNON.

Quoi! pour vous cette honte est un malheur extrême?
Ah! vous l'aimez encor!

MÉDÉE.

Non; mais je veux qu'il m'aime.
Je veux, pour éviter un si mortel ennui,
Le conserver à moi, sans me donner à lui,
L'arrêter sous mes lois, jusqu'à ce qu'Hypsipile
Lui rende de son cœur la conquête inutile,
Et que le prince Absyrte ayant reçu sa foi,
L'ait mise hors d'état de triompher de moi.
Lors, par un juste exil punissant l'infidèle,
Je n'aurai plus de peur qu'il me traite comme elle;
Et je saurai sur lui nous venger toutes deux,
Sitôt qu'il n'aura plus à qui porter ses vœux.

JUNON.

Vous vous promettez plus que vous ne voudrez faire,
Et vous n'en croirez pas toute cette colère[1].

MÉDÉE.

Je ferai plus encor que je ne me promets,
Si vous pouvez, ma sœur, quitter ses intérêts.

JUNON.

Quelque chers qu'ils me soient, je veux bien m'y contraindre;
Et, pour mieux vous ôter tout sujet de me craindre,
Le voilà qui paroît, je vous laisse avec lui.
Vous me rappellerez s'il a besoin d'appui.

[1] VAR. Et vous ne croirez pas toute cette colère.

SCÈNE IV.

JASON, MÉDÉE.

MÉDÉE.

Êtes-vous prêt, Jason, d'entrer dans la carrière?
Faut-il du champ de Mars vous ouvrir la barrière,
Vous donner nos taureaux pour tracer des sillons
D'où naîtront contre vous de soudains bataillons?
Pour dompter ces taureaux et vaincre ces gens d'armes,
Avez-vous d'Hypsipile emprunté quelques charmes?
Je ne demande point quel est votre souci:
Mais, si vous la cherchez, elle n'est pas ici;
Et, tandis qu'en ces lieux vous perdez votre peine,
Mon frère vous pourroit enlever cette reine.
Jason, prenez-y garde, il faut moins s'éloigner
D'un objet qu'un rival s'efforce de gagner,
Et prêter un peu moins les faveurs de l'absence
A ce qui peut entre eux naître d'intelligence.
Mais j'ai tort, je l'avoue, et je raisonne mal;
Vous êtes trop aimé pour craindre un tel rival;
Vous n'avez qu'à paroître, et, sans autre artifice,
Un coup d'œil détruira ce qu'il rend de service.

JASON.

Qu'un si cruel reproche à mon cœur seroit doux
S'il avoit pu partir d'un sentiment jaloux,
Et si par cette injuste et douteuse colère
Je pouvois m'assurer de ne vous pas déplaire!
Sans raison toutefois j'ose m'en défier;

Il ne me faut que vous pour me justifier.
Vous avez trop bien vu l'effet de vos mérites
Pour garder un soupçon de ce que vous me dites;
Et du change nouveau que vous me supposez
Vous me défendez mieux que vous ne m'accusez.
Si vous avez pour moi vu l'amour d'Hypsipile,
Vous n'avez pas moins vu sa constance inutile;
Que ses plus doux attraits, pour qui j'avois brûlé,
N'ont rien que mon amour ne vous aye immolé;
Que toute sa beauté rehausse votre gloire;
Et que son sceptre même enfle votre victoire:
Ce sont des vérités que vous vous dites mieux,
Et j'ai tort de parler où vous avez des yeux.

MÉDÉE.

Oui, j'ai des yeux, ingrat, meilleurs que tu ne penses,
Et vois jusqu'en ton cœur tes fausses préférences.
Hypsipile à ma vue a reçu des mépris;
Mais, quand je n'y suis plus, qu'est-ce que tu lui dis?
Explique, explique encor ce soupir tout de flamme
Qui vers ce cher objet poussoit toute ton ame,
Et fais-moi concevoir jusqu'où vont tes malheurs
De soupirer pour elle et de prétendre ailleurs.
Redis-moi les raisons dont tu l'as apaisée,
Dont jusqu'à me braver tu l'as autorisée,
Qu'il te faut la toison pour revoir tes parents,
Qu'à ce prix je te plais, qu'à ce prix tu te vends.
Je tenois cher le don d'une amour si parfaite;
Mais, puisque tu te vends, va chercher qui t'achète,
Perfide, et porte ailleurs cette vénale foi
Qu'obtiendroit ma rivale à même prix que moi.

Il est, il est encor des ames toutes prêtes
A recevoir mes lois et grossir mes conquêtes;
Il est encor des rois dont je fais le desir;
Et, si parmi tes Grecs il me plaît de choisir,
Il en est d'attachés à ma seule personne,
Qui n'ont jamais su l'art d'être à qui plus leur donne,
Qui, trop contents d'un cœur dont tu fais peu de cas,
Méritent la toison qu'ils ne demandent pas,
Et que pour toi mon ame, hélas! trop enflammée,
Auroit pu te donner, si tu m'avois aimée.

JASON.

Ah! si le pur amour peut mériter ce don,
A qui peut-il, madame, être dû qu'à Jason?
Ce refus surprenant que vous m'avez vu faire,
D'une vénale ardeur n'est pas le caractère.
Le trône qu'à vos yeux j'ai traité de mépris,
En seroit pour tout autre un assez digne prix;
Et rejeter pour vous l'offre d'un diadème,
Si ce n'est vous aimer, j'ignore comme on aime.
Je ne me défends point d'une civilité
Que du bandeau royal vouloit la majesté.
Abandonnant pour vous une reine si belle,
J'ai poussé par pitié quelques soupirs vers elle:
J'ai voulu qu'elle eût lieu de se dire en secret
Que je change par force et la quitte à regret;
Que, satisfaite ainsi de son propre mérite,
Elle se consolât de tout ce qui l'irrite;
Et que l'appât flatteur de cette illusion
La vengeât un moment de sa confusion.
Mais quel crime ont commis ces compliments frivoles?

Des paroles enfin ne sont que des paroles;
Et quiconque posséde un cœur comme le mien
Doit se mettre au-dessus d'un pareil entretien.
Je n'examine point, après votre menace,
Quelle foule d'amants brigue chez vous ma place.
Cent rois, si vous voulez, vous consacrent leurs vœux,
Je le crois; mais aussi je suis roi si je veux;
Et je n'avance rien touchant le diadème
Dont il faille chercher de témoins que vous-même.
Si par le choix d'un roi vous pouvez me punir,
Je puis vous imiter, je puis vous prévenir;
Et si je me bannis par-là de ma patrie,
Un exil couronné peut faire aimer la vie.
Mille autres en ma place, au lieu de s'alarmer....

MÉDÉE.

Eh bien! je t'aimerai, s'il ne faut que t'aimer:
Malgré tous ces héros, malgré tous ces monarques,
Qui m'ont de leur amour donné d'illustres marques,
Malgré tout ce qu'ils ont et de cœur et de foi,
Je te préfère à tous, si tu ne veux que moi.
Fais voir, en renonçant à ta chère patrie,
Qu'un exil avec moi peut faire aimer la vie;
Ose prendre à ce prix le nom de mon époux.

JASON.

Oui, madame, à ce prix tout exil m'est trop doux;
Mais je veux être aimé, je veux pouvoir le croire;
Et vous ne m'aimez pas, si vous n'aimez ma gloire;
L'ordre de mon destin l'attache à la toison,
C'est d'elle que dépend tout l'honneur de Jason.
Ah! si le ciel l'eût mise au pouvoir d'Hypsipile,

Que j'en aurois trouvé la conquête facile!
Ma passion, pour vous, a beau l'abandonner,
Elle m'offre encor tout ce qu'elle peut donner;
Malgré mon inconstance elle aime sans réserve.

MÉDÉE.

Et moi, je n'aime point, à moins que je te serve?
Cherche un autre prétexte à lui rendre ta foi;
J'aurai soin de ta gloire aussi bien que de toi.
Si ce noble intérêt te donne tant d'alarmes,
Tiens, voilà de quoi vaincre et taureaux et gens d'armes;
Laisse à tes compagnons combattre le dragon,
Ils veulent comme toi leur part à la toison;
Et comme ainsi qu'à toi la gloire leur est chère,
Ils ne sont pas ici pour te regarder faire.
Zéthès et Calaïs, ces héros emplumés,
Qu'aux routes des oiseaux leur naissance a formés,
Y préparent déja leurs ailes enhardies
D'avoir pour coup d'essai triomphé des harpies;
Orphée avec ses chants se promet le bonheur
D'assoupir....

JASON.

Ah! madame, ils auront tout l'honneur,
Ou du moins j'aurai part moi-même à leur défaite,
Si je laisse comme eux la conquête imparfaite:
Il me la faut entière; et je veux vous devoir....

MÉDÉE.

Va, laisse quelque chose, ingrat, en mon pouvoir;
J'en ai déja trop fait pour une ame infidèle.
Adieu. Je vois ma sœur; délibère avec elle:
Et songe qu'après tout ce cœur que je te rends,

S'il accepte un vainqueur, ne veut point de tyrans;
Que s'il aime ses fers, il hait tout esclavage;
Qu'on perd souvent l'acquis à vouloir davantage;
Qu'il faut subir la loi de qui peut obliger;
Et que qui veut un don ne doit pas l'exiger.
Je ne te dis plus rien : va rejoindre Hypsipile,
Va reprendre auprès d'elle un destin plus tranquille;
Ou si tu peux, volage, encor la dédaigner,
Choisis en d'autres lieux qui te fasse régner.
Je n'ai pour t'acheter sceptres ni diadèmes;
Mais telle que je suis crains-moi, si tu ne m'aimes.

SCÈNE V.

JUNON, JASON, L'AMOUR[1].

L'Amour est dans le ciel de Vénus.

JUNON.

A bien examiner l'éclat de ce grand bruit,
Hypsipile vous sert plus qu'elle ne vous nuit.
Ce n'est pas qu'après tout ce courroux ne m'étonne;
Médée à sa fureur un peu trop s'abandonne.
L'Amour tient assez mal ce qu'il m'avoit promis,
Et peut-être avez-vous trop de dieux ennemis.
Tous veulent à l'envi faire la destinée
Dont se doit signaler cette grande journée;
Tous se sont assemblés exprès chez Jupiter

[1] VAR. L'AMOUR dans le ciel.

Pour en résoudre l'ordre, ou pour le contester;
Et je vous plains, si ceux qui daignoient vous défendre
Au plus nombreux parti sont forcés de se rendre.
Le ciel s'ouvre, et pourra nous donner quelque jour:
C'est celui de Vénus, j'y vois encor l'Amour;
Et puisqu'il n'en est pas, toute cette assemblée
Par sa rébellion pourra se voir troublée.
Il veut parler à nous; écoutez quel appui
Le trouble où je vous vois peut espérer de lui.

(Le ciel s'ouvre, et fait voir le palais de Vénus, composé de termes à face humaine et revêtus de gaze d'or, qui lui servent de colonnes: le lambris n'en est pas moins riche. L'Amour y paroît seul; et sitôt qu'il a parlé il s'élance en l'air, et traverse le théâtre en volant, non pas d'un côté à l'autre, comme se font les vols ordinaires, mais d'un bout à l'autre, en tirant vers les spectateurs; ce qui n'a point encore été pratiqué en France de cette manière.)

L'AMOUR.

Cessez de m'accuser, soupçonneuse déesse;
Je sais tenir promesse:
C'est en vain que les dieux s'assemblent chez leur roi;
Je vais bien leur faire connoître
Que je suis quand je veux leur véritable maître,
Et que de ce grand jour le destin est à moi.
Toi, si tu sais aimer, ne crains rien de funeste,
Obéis à Médée, et j'aurai soin du reste.

JUNON.

Ces favorables mots vous ont rendu le cœur.

JASON.

Mon espoir abattu reprend d'eux sa vigueur.
Allons, déesse, allons; et, sûrs de l'entreprise,

Reportons à Médée une ame plus soumise.

JUNON.

Allons, je veux encor seconder vos projets,
Sans remonter au ciel qu'après leurs pleins effets.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE CINQUIÈME.

Ce dernier spectacle présente à la vue une forêt épaisse, composée de divers arbres entrelacés ensemble, et si touffus, qu'il est aisé de juger que le respect qu'on porte au dieu Mars, à qui elle est consacrée, fait qu'on n'ose en couper aucunes branches, ni même brosser au travers : les trophées d'armes appendus au haut de la plupart de ces arbres marquent encore plus particulièrement qu'elle appartient à ce dieu. La toison d'or est sur le plus élevé, qu'on voit seul de son rang au milieu de cette forêt ; et la perspective du fond fait paroître en éloignement la rivière du Phase, avec le navire Argo, qui semble n'attendre plus que Jason et sa conquête pour partir.

SCÈNE I.

ABSYRTE, HYPSIPILE.

ABSYRTE.

Voilà ce prix fameux où votre ingrat aspire,
Ce gage où les destins attachent notre empire,
Cette toison enfin, dont Mars est si jaloux :
Chacun impunément la peut voir comme nous ;
Ce monstrueux dragon, dont les fureurs la gardent,
Semble exprès se cacher aux yeux qui la regardent ;
Il laisse agir sans crainte un curieux desir,
Et ne fond que sur ceux qui s'en veulent saisir.
Lors, d'un cri qui suffit à punir tout leur crime,

Sous leur pied téméraire il ouvre un noir abyme,
A moins qu'on n'ait déja mis au joug nos taureaux,
Et fait mordre la terre aux escadrons nouveaux
Que des dents d'un serpent la semence animée
Doit opposer sur l'heure à qui l'aura semée :
Sa voix perdant alors cet effroyable éclat,
Contre les ravisseurs le réduit au combat.
Telles furent les lois que Circé par ses charmes
Sut faire à ce dragon, aux taureaux, aux gens d'armes;
Circé, sœur de mon père, et fille du Soleil,
Circé, de qui ma sœur tient cet art sans pareil
Dont tantôt à vous perdre eût abusé sa rage,
Si ce peu que du ciel j'en eus pour mon partage,
Et que je vous consacre aussi bien que mes jours,
Par le milieu des airs n'eût porté du secours.

HYPSIPILE.

Je n'oublierai jamais que sa jalouse envie
Se fût sans vos bontés sacrifié ma vie;
Et, pour dire encor plus, ce penser m'est si doux,
Que si j'étois à moi, je voudrois être à vous.
Mais un reste d'amour retient dans l'impuissance
Ces sentiments d'estime et de reconnoissance.
J'ai peine, je l'avoue, à me le pardonner;
Mais enfin je dois tout, et n'ai rien à donner.
Ce qu'à vos yeux surpris Jason m'a fait d'outrage
N'a pas encor rompu cette foi qui m'engage;
Et, malgré les mépris qu'il en montre aujourd'hui,
Tant qu'il peut être à moi je suis encore à lui.
Mon espoir chancelant dans mon ame inquiète
Ne veut pas lui prêter l'exemple qu'il souhaite,

Digitized by Google

Ni que cet infidèle ait de quoi se vanter
Qu'il ne se donne ailleurs qu'afin de m'imiter.
Pour changer avec gloire il faut qu'il me prévienne,
Que sa foi violée ait dégagé la mienne,
Et que l'hymen ait joint aux mépris qu'il en fait
D'un entier changement l'irrévocable effet.
Alors, par son parjure à moi-même rendue,
Mes sentiments d'estime auront plus d'étendue;
Et, dans la liberté de faire un second choix,
Je saurai mieux penser à ce que je vous dois.

ABSYRTE.

Je ne sais si ma sœur voudra prendre assurance
Sur des serments trompeurs que rompt son inconstance;
Mais je suis sûr qu'à moins qu'elle rompe son sort,
Ce que feroit l'hymen vous l'aurez par sa mort.
Il combat nos taureaux; et telle est leur furie,
Qu'il faut qu'il y périsse, ou lui doive la vie.

HYPSIPILE.

Il combat vos taureaux! Ah! que me dites-vous?

ABSYRTE.

Qu'il n'en peut plus sortir que mort, ou son époux.

HYPSIPILE.

Ah! prince, votre sœur peut croire encor qu'il m'aime,
Et sur ce faux soupçon se venger elle-même.
Pour bien rompre le coup d'un malheur si pressant
Peut-être que son art n'est pas assez puissant:
De grace en ma faveur joignez-y tout le vôtre;
Et si....

ABSYRTE.

Quoi! vous voulez qu'il vive pour une autre?

HYPSIPILE.

Oui, qu'il vive, et laissons tout le reste au hasard.

ABSYRTE.

Ah! reine, en votre cœur il garde trop de part;
Et, s'il faut vous parler avec une ame ouverte,
Vous montrez trop d'amour pour empêcher sa perte.
Votre rivale et moi nous en sommes d'accord;
A moins que vous m'aimiez, votre Jason est mort.
Ma sœur n'a pas pour vous un sentiment si tendre,
Qu'elle aime à le sauver afin de vous le rendre;
Et je ne suis pas homme à servir mon rival,
Quand vous rendez pour moi mon secours si fatal.
Je ne le vois que trop, pour prix de mes services
Vous destinez mon ame à de nouveaux supplices.
C'est m'immoler à lui que de le secourir;
Et lui sauver le jour, c'est me faire périr.
Puisqu'il faut qu'un des deux cesse aujourd'hui de vivre,
Je vais hâter sa perte, où lui-même il se livre:
Je veux bien qu'on l'impute à mon dépit jaloux;
Mais vous, qui m'y forcez, ne l'imputez qu'à vous.

HYPSIPILE.

Ce reste d'intérêt que je prends en sa vie
Donne trop d'aigreur, prince, à votre jalousie.
Ce qu'on a bien aimé, l'on ne peut le haïr[1]
Jusqu'à le vouloir perdre, ou jusqu'à le trahir.
Ce vif ressentiment qu'excite l'inconstance
N'emporte pas toujours jusques à la vengeance;
Et quand même on la cherche, il arrive souvent

[1] VAR. Ce qu'on a bien aimé, l'on ne le peut haïr.

Qu'on plaint mort un ingrat qu'on détestoit vivant.
Quand je me défendois sur la foi qui m'engage,
Je voulois à vos feux épargner cet ombrage;
Mais puisque le péril a fait parler l'amour,
Je veux bien qu'il éclate et se montre en plein jour.
Oui, j'aime encor Jason, et l'aimerai sans doute
Jusqu'à l'hymen fatal que ma flamme redoute.
Je regarde son cœur encor comme mon bien,
Et donnerois encor tout mon sang pour le sien.
Vous m'aimez, et j'en suis assez persuadée
Pour me donner à vous, s'il se donne à Médée:
Mais si, par jalousie, ou par raison d'état,
Vous le laissez tous deux périr dans ce combat,
N'attendez rien de moi que ce qu'ose la rage
Quand elle est une fois maîtresse d'un courage,
Que les pleines fureurs d'un désespoir d'amour.
Vous me faites trembler, tremblez à votre tour;
Prenez soin de sa vie, ou perdez cette reine;
Et si je crains sa mort, craignez aussi ma haine.

SCÈNE II.

AÆTES, ABSYRTE, HYPSIPILE.

AÆTES.

Ah! madame, est-ce là cette fidélité
Que vous gardez aux droits de l'hospitalité?
Quand pour vous je m'oppose aux destins de ma fille,
A l'espoir de mon fils, aux vœux de ma famille,

Quand je presse un héros de vous rendre sa foi,
Vous prêtez à son bras des charmes contre moi;
De sa témérité vous vous faites complice
Pour renverser un trône où je vous fais justice;
Comme si c'étoit peu de posséder Jason
Si pour don nuptial il n'avoit la toison;
Et que sa foi vous fût indignement offerte,
A moins que son destin éclatât par ma perte!

HYPSIPILE.

Je ne sais pas, seigneur, à quel point vous réduit
Cette témérité de l'ingrat qui me fuit:
Mais je sais que mon cœur ne joint à son envie
Qu'un timide souhait en faveur de sa vie;
Et que si je savois ce grand art de charmer,
Je ne m'en servirois que pour m'en faire aimer.

AÆTES.

Ah! je n'ai que trop cru vos plaintes ajustées
A des illusions entre vous concertées;
Et les dehors trompeurs d'un dédain préparé
N'ont que trop ébloui mon œil mal éclairé.
Oui, trop d'ardeur pour vous, et trop peu de lumière,
M'ont conduit en aveugle à ma ruine entière.
Ce pompeux appareil que soutenoient les vents,
Ces tritons tout autour rangés comme suivants,
Montroient bien qu'en ces lieux vous n'étiez abordée
Que par un art plus fort que celui de Médée.
D'un naufrage affecté l'histoire sans raison
Déguisoit le secours amené pour Jason;
Et vos pleurs ne sembloient m'en demander vengeance

Que pour mieux faire place à votre intelligence.

HYPSIPILE.

Que ne sont vos soupçons autant de vérités!
Et que ne puis-je ici ce que vous m'imputez!

ABSYRTE.

Qu'a fait Jason, seigneur, et quel mal vous menace,
Quand nous voyons encor la toison en sa place?

AÆTES.

Nos taureaux sont domptés, nos gens d'armes défaits,
Absyrte; après cela crains les derniers effets.

ABSYRTE.

Quoi! son bras....

AÆTES.

Oui, son bras secondé par ses charmes
A dompté nos taureaux, et défait nos gens d'armes;
Juge si le dragon pourra faire plus qu'eux!
Ils ont poussé d'abord de gros torrents de feux,
Ils l'ont enveloppé d'une épaisse fumée,
Dont sur toute la plaine une nuit s'est formée;
Mais, après ce nuage en l'air évaporé,
On les a vus au joug et le champ labouré:
Lui, sans aucun effroi, comme maître paisible,
Jetoit dans les sillons cette semence horrible
D'où s'élève aussitôt un escadron armé,
Par qui de tous côtés il se trouve enfermé.
Tous n'en veulent qu'à lui; mais son ame plus fière
Ne daigne contre eux tous s'armer que de poussière.
A peine il la répand, qu'une commune erreur
D'eux tous, l'un contre l'autre, anime la fureur;
Ils s'entr'immolent tous au commun adversaire;

Tous pensent le percer quand ils percent leur frère :
Leur sang par-tout regorge, et Jason au milieu
Reçoit ce sacrifice en posture d'un dieu;
Et la terre, en courroux de n'avoir pu lui nuire,
Rengloutit l'escadron qu'elle vient de produire.
On va bientôt, madame, achever à vos yeux
Ce qu'ébauche par-là votre abord en ces lieux.
Soit Jason, soit Orphée, ou les fils de Borée,
Ou par eux ou par lui ma perte est assurée;
Et l'on va faire hommage à votre heureux secours
Du destin de mon sceptre et de mes tristes jours.

HYPSIPILE.

Connoissez mieux, seigneur, la main qui vous offense;
Et, lorsque je perds tout, laissez-moi l'innocence.
L'ingrat qui me trahit est secouru d'ailleurs.
Ce n'est que de chez vous que partent vos malheurs,
Chez vous en est la source; et Médée elle-même
Rompt son art par son art, pour plaire à ce qu'elle aime.

ABSYRTE.

Ne l'en accusez point, elle hait trop Jason.
De sa haine, seigneur, vous savez la raison :
La toison préférée aigrit trop son courage
Pour craindre qu'il en tienne un si grand avantage;
Et, si contre son art ce prince a réussi,
C'est qu'on le sait en Grèce autant ou plus qu'ici.

AÆTES.

Ah! que tu connois mal jusqu'à quelle manie
D'un amour déréglé passe la tyrannie!
Il n'est rang, ni pays, ni père, ni pudeur,
Qu'épargne de ses feux l'impérieuse ardeur.

Jason plut à Médée, et peut encor lui plaire.
Peut-être es-tu toi-même ennemi de ton père,
Et consens que ta sœur, par ce présent fatal,
S'assure d'un amant qui seroit ton rival.
Tout mon sang révolté trahit mon espérance:
Je trouve ma ruine où fut mon assurance;
Le destin ne me perd que par l'ordre des miens;
Et mon trône est brisé par ses propres soutiens.

ABSYRTE.

Quoi! seigneur, vous croiriez qu'une action si noire....

AÆTES.

Je sais ce qu'il faut craindre, et non ce qu'il faut croire.
Dans cette obscurité tout me devient suspect.
L'amour aux droits du sang garde peu de respect:
Ce même amour d'ailleurs peut forcer cette reine
A répondre à nos soins par des effets de haine;
Et Jason peut avoir lui-même en ce grand art
Des secrets dont le ciel ne nous fit point de part.
Ainsi, dans les rigueurs de mon sort déplorable,
Tout peut être innocent, tout peut être coupable:
Je ne cherche qu'en vain à qui les imputer;
Et, ne discernant rien, j'ai tout à redouter.

HYPSIPILE.

La vérité, seigneur, se va faire connoître:
A travers ces rameaux je vois venir mon traître.

SCÈNE III.

AÆTES, ABSYRTE, HYPSIPILE, JASON, ORPHÉE, ZÉTHÈS, CALAÏS.

HYPSIPILE.

Parlez, parlez, Jason; dites sans feinte au roi
Qui vous seconde ici de Médée ou de moi;
Dites, est-ce elle, ou moi, qui contre lui conspire?
Est-ce pour elle, ou moi, que votre cœur soupire?

JASON.

La demande est, madame, un peu hors de saison;
Je vous y répondrai quand j'aurai la toison.
Seigneur, sans différer permettez que j'achève;
La gloire où je prétends ne souffre point de trêve;
Elle veut que du ciel je presse le secours,
Et ce qu'il m'en promet ne descend pas toujours.

AÆTES.

Hâtez à votre gré ce secours de descendre:
Mais encore une fois gardez de vous méprendre.

JASON.

Par ce qu'ont vu vos yeux jugez ce que je puis.
Tout me paroît facile en l'état où je suis;
Et, si la force enfin répond mal au courage,
Il en est parmi nous qui peuvent davantage.
Souffrez donc que l'ardeur dont je me sens brûler....

SCÈNE IV.

AÆTES, ABSYRTE, HYPSIPILE, MÉDÉE, JASON, ORPHÉE, ZÉTHÈS, CALAIS.

MÉDÉE, sur le dragon, élevée en l'air à la hauteur d'un homme.

Arrête, déloyal, et laisse-moi parler,
Que je rende un plein lustre à ma gloire ternie
Par l'outrageux éclat que fait la calomnie.
Qui vous l'a dit, madame, et sur quoi fondez-vous
Ces dignes visions de votre esprit jaloux?
Si Jason entre nous met quelque différence
Qui flatte malgré moi sa crédule espérance,
Faut-il sur votre exemple aussitôt présumer
Qu'on en peut être aimée et ne le pas aimer?
Connoissez mieux Médée, et croyez-la trop vaine
Pour vouloir d'un captif marqué d'une autre chaîne.
Je ne puis empêcher qu'il vous manque de foi,
Mais je vaux bien un cœur qui n'ait aimé que moi;
Et j'aurai soutenu des revers bien funestes
Avant que je me daigne enrichir de vos restes.

HYPSIPILE.

Puissiez-vous conserver ces nobles sentiments!

MÉDÉE.

N'en croyez plus, seigneur, que les événements.
Ce ne sont plus ici ces taureaux, ces gens d'armes
Contre qui son audace a pu trouver des charmes;
Ce n'est point le dragon dont il est menacé;
C'est Médée elle-même, et tout l'art de Circé.

Fidèle gardien des destins de ton maître,
Arbre, que tout exprès mon charme avoit fait naître,
Tu nous défendrois mal contre ceux de Jason;
Retourne en ton néant, et rends-moi la toison.

(Elle prend la toison en sa main, et la met sur le col du dragon. L'arbre où elle étoit suspendue disparoit, et se retire derrière le théâtre; après quoi Médée continue en parlant à Jason.)

Ce n'est qu'avec le jour qu'elle peut m'être ôtée.
Viens donc, viens, téméraire, elle est à ta portée;
Viens teindre de mon sang cet or qui t'est si cher,
Qu'à travers tant de mers on te force à chercher.
Approche, il n'est plus temps que l'amour te retienne;
Viens m'arracher la vie, ou m'apporter la tienne;
Et, sans perdre un moment en de vains entretiens,
Voyons qui peut le plus de tes dieux, ou des miens.

AÆTES.

A ce digne courroux je reconnois ma fille;
C'est mon sang: dans ses yeux, c'est son aïeul qui brille;
C'est le Soleil mon père. Avancez donc, Jason,
Et sur cette ennemie emportez la toison.

JASON.

Seigneur, contre ses yeux qui voudroit se défendre?
Il ne faut point combattre où l'on aime à se rendre.
Oui, madame, à vos pieds je mets les armes bas,
J'en fais un prompt hommage à vos divins appas,
Et renonce avec joie à ma plus haute gloire,
S'il faut par ce combat acheter la victoire.
Je l'abandonne, Orphée, aux charmes de ta voix,
Qui traîne les rochers, qui fait marcher les bois;
Assoupis le dragon, enchante la princesse.

Et vous, héros ailés, ménagez votre adresse;
Si pour cette conquête il vous reste du cœur,
Tournez sur le dragon toute votre vigueur.
Je vais dans le navire attendre une défaite,
Qui vous fera bientôt imiter ma retraite.

ZÉTHÈS.

Montrez plus d'espérance, et souvenez-vous mieux
Que nous avons dompté des monstres à vos yeux.

SCÈNE V.

AÆTES, ABSYRTE, HYPSIPILE, MÉDÉE, ZÉTHÈS, CALAÏS, ORPHÉE.

CALAÏS.

Élevons-nous, mon frère, au-dessus des nuages.
Du sang dont nous sortons prenons les avantages.
Sur-tout obéissons aux ordres de Jason :
Respectons la princesse, et donnons au dragon.

(Ici Zéthès et Calaïs s'élèvent au plus haut des nuages en croisant leur vol.)

MÉDÉE, en s'élevant aussi.

Donnez où vous pourrez, ce vain respect m'outrage.
Du sang dont vous sortez prenez tout l'avantage.
Je vais voler moi-même au-devant de vos coups,
Et n'avois que Jason à craindre parmi vous.
Et toi, de qui la voix inspire l'ame aux arbres,
Enchaîne les lions, et déplace les marbres;
D'un pouvoir si divin fais un meilleur emploi,

N'en détruis point la force à l'essayer sur moi.
Mais je n'en parle ainsi que de peur que ses charmes
Ne prêtent un miracle à l'effort de leurs armes.
Ne m'en crois pas, Orphée, et prends l'occasion
De partager leur gloire ou leur confusion.

ORPHÉE chante.

Hâtez-vous, enfants de Borée,
Demi-dieux, hâtez-vous,
Et faites-voir qu'en tous lieux, contre tous,
A vos exploits la victoire assurée
Suit l'effort de vos moindres coups.

MÉDÉE, voyant qu'aucun des deux ne descend pour la combattre.

Vos demi-dieux, Orphée, ont peine à vous entendre:
Ils ont volé si haut qu'ils n'en peuvent descendre;
De ce nuage épais sachez les dégager,
Et pratiquez mieux l'art de les encourager.

ORPHÉE.

(Il chante ce second couplet cependant que Zéthès et Calaïs fondent l'un après l'autre sur le dragon, et le combattent au milieu de l'air. Ils se relèvent aussitôt qu'ils ont tâché de lui donner une atteinte, et tournent face en même temps pour revenir à la charge. Médée est au milieu des deux, qui pare leurs coups, et fait tourner le dragon vers l'un et vers l'autre, suivant qu'ils se présentent.)

Combattez, race d'Orythie,
Demi-dieux, combattez,
Et faites voir que vos bras indomptés
Se font par-tout une heureuse sortie
Des périls les plus redoutés.

ZÉTHÈS.

Fuyons, sans plus tarder, la vapeur infernale
Que ce dragon affreux de son gosier exhale;
La valeur ne peut rien contre un air empesté.
Fais comme nous, Orphée, et fuis de tou côté.

(Zéthès, Calaïs et Orphée s'enfuient.)

MÉDÉE.

Allez, vaillants guerriers, envoyez-moi Pélée,
Mopse, Iphite, Échion, Eurydamas, Oilée,
Et tout ce reste enfin pour qui votre Jason
Avec tant de chaleur demandoit la toison.
Aucun d'eux ne paroît! ces ames intrépides
Réglent sur mes vaincus leurs démarches timides;
Et, malgré leur ardeur pour un exploit si beau,
Leur effroi les renferme au fond de leur vaisseau.
Ne laissons pas ainsi la victoire imparfaite;
Par le milieu des airs courons à leur défaite;
Et nous-mêmes portons à leur témérité
Jusque dans ce vaisseau ce qu'elle a mérité.

(Médée s'élève encore plus haut sur le dragon.)

AÆTES.

Que fais-tu? la toison ainsi que toi s'envole!
Ah, perfide! est-ce ainsi que tu me tiens parole,
Toi qui me promettois, même aux yeux de Jason,
Qu'on t'ôteroit le jour avant que la toison?

MÉDÉE, en s'envolant.

Encor tout de nouveau je vous en fais promesse,
Et vais vous la garder au milieu de la Grèce.

Du pays et du sang l'amour rompt les liens,
Et les dieux de Jason sont plus forts que les miens.
Ma sœur avec ses fils m'attend dans le navire;
Je la suis, et ne fais que ce qu'elle m'inspire;
De toutes deux madame ici vous tiendra lieu.
Consolez-vous, seigneur, et pour jamais adieu.

(Elle s'envole avec la toison [1].)

SCÈNE VI.

AÆTES, ABSYRTE, HYPSIPILE, JUNON.

AÆTES.

Ah, madame! ah, mon fils! ah, sort inexorable!
Est-il sur terre un père, un roi plus déplorable?
Mes filles toutes deux contre moi se ranger!
Toutes deux à ma perte à l'envi s'engager!

JUNON, dans son char.

On vous abuse, Aæte; et Médée elle-même,
Dans l'amour qui la force à suivre ce qu'elle aime,
S'abuse comme vous.
Chalciope n'a point de part en cet ouvrage;
Dans un coin du jardin sous un épais nuage
Je l'enveloppe encor d'un sommeil assez doux,
Cependant qu'en sa place ayant pris son visage,
Dans l'esprit de sa sœur j'ai porté les grands coups
Qui donnent à Jason ce dernier avantage.
Junon a tout fait seule; et je remonte aux cieux

[1] VAR. (Elle s'envole avec la toison, et disparoît.)

Presser le souverain des dieux
D'approuver ce qu'il m'a plu faire.
Mettez votre esprit en repos;
Si le destin vous est contraire,
Lemnos peut réparer la perte de Colchos.

(Junon remonte au ciel dans ce même char.)

AÆTES.

Qu'ai-je fait, que le ciel contre moi s'intéresse
Jusqu'à faire descendre en terre une déesse?

ABSYRTE.

La désavouerez-vous, madame, et votre cœur
Dédira-t-il sa voix qui parle en ma faveur?

AÆTES.

Absyrte, il n'est plus temps de parler de ta flamme.
Qu'as-tu pour mériter quelque part en son ame?
Et que lui peut offrir ton ridicule espoir,
Qu'un sceptre qui m'échappe, un trône prêt à choir?
Ne songeons qu'à punir le traître et sa complice.
Nous aurons dieux pour dieux à nous faire justice;
Et déja le Soleil, pour nous prêter secours,
Fait ouvrir son palais, et détourne son cours.

(Le ciel s'ouvre, et fait paroître le palais du Soleil, où l'on le voit dans son char tout brillant de lumière s'avancer vers les spectateurs, et, sortant de ce palais, s'élever en haut pour parler à Jupiter, dont le palais s'ouvre aussi quelques moments après. Ce maître des dieux y paroît sur son trône, avec Junon à son côté. Ces trois théâtres, qu'on voit tout à-la-fois, font un spectacle tout-à-fait agréable et majestueux. La sombre verdure de la forêt épaisse, qui occupe le premier, relève d'autant plus la clarté des deux autres, par l'opposition de ses ombres. Le palais

du Soleil, qui fait le second, a ses colonnes toutes d'ivoire, et son lambris doré, avec divers grands feuillages à l'arabesque. Le rejaillissement des lumières qui portent sur ces dorures produit un jour merveilleux, qu'augmente celui qui sort du trône de Jupiter, qui n'a pas moins d'ornements. Ses marches ont aux deux bouts et au milieu des aigles d'or, entre lesquelles [1] on voit peintes en basse-taille toutes les amours de ce dieu. Les deux côtés font voir chacun un rang de piliers enrichis de diverses pierres précieuses, environnées chacune d'un cercle ou d'un carré d'or. Au haut de ces piliers sont d'autres grandes aigles d'or, qui soutiennent de leur bec le plat fond de ce palais, composé de riches étoffes de diverses couleurs, qui font comme autant de courtines, dont les aigles laissent pendre les bouts en forme d'écharpe. Jupiter a une autre grande aigle à ses pieds, qui porte son foudre; et Junon est à sa gauche, avec un paon aussi à ses pieds, de grandeur, et de couleur naturelle.)

SCÈNE VII.

LE SOLEIL, JUPITER, JUNON, AÆTES, HYPSIPILE, ABSYRTE.

AÆTES.

Ame de l'univers, auteur de ma naissance,
Dont nous voyons par-tout éclater la puissance,
Souffriras-tu qu'un roi qui tient de toi le jour
Soit lâchement trahi par un indigne amour?
A ces Grecs vagabonds refuse ta lumière,
De leurs climats chéris détourne ta carrière,

[1] Le mot *aigle* fut d'abord du féminin, comme en latin. Il prit ensuite les deux genres, qu'il a conservés, mais dans des significations différentes. Aujourd'hui *aigle*, oiseau, est toujours masculin.

Digitized by Google

N'éclaire point leur fuite après qu'ils m'ont détruit,
Et répands sur leur route une éternelle nuit.
Fais plus, montre-toi père; et, pour venger ta race,
Donne-moi tes chevaux à conduire en ta place;
Prête-moi de tes feux l'éclat étincelant,
Que j'embrase leur Grèce avec ton char brûlant;
Que, d'un de tes rayons lançant sur eux le foudre,
Je les réduise en cendre, et leur butin en poudre;
Et que par mon courroux leur pays désolé
Ait horreur à jamais du bras qui m'a volé.
Je vois que tu m'entends, et ce coup d'œil m'annonce
Que ta bonté m'apprête une heureuse réponse.
Parle donc, et fais voir aux destins ennemis
De quelle ardeur tu prends les intérêts d'un fils.

LE SOLEIL.

Je plains ton infortune, et ne puis davantage:
Un noir destin s'oppose à tes justes desseins;
Et, depuis Phaéton, ce brillant attelage
Ne peut passer en d'autres mains;
Sous un ordre éternel qui gouverne ma route,
Je dispense en esclave et les nuits et les jours.
Mais enfin ton père t'écoute,
Et joint ses vœux aux tiens pour un plus fort secours.

(Ici s'ouvre le ciel de Jupiter, et le Soleil continue en lui adressant sa parole.)

Maître absolu des destinées,
Change leurs dures lois en faveur de mon sang,
Et laisse-lui garder son rang
Parmi les têtes couronnées.

C'est toi qui règles les états,
C'est toi qui dépars les couronnes;
Et quand le sort jaloux met un monarque à bas,
Il détruit ton ouvrage, et fait des attentats
Qui dérobent ce que tu donnes.

JUNON.

Je ne mets point d'obstacle à de si justes vœux;
Mais laissez ma puissance entière;
Et si l'ordre du sort se rompt à sa prière,
D'un hymen que j'ai fait ne rompez pas les nœuds.
Comme je ne veux point détruire son Aæte,
Ne détruisez pas mes héros:
Assurez à ses jours gloire, sceptre, repos,
Assurez-lui tous les biens qu'il souhaite;
Mais de la même main assurez à Jason
Médée et la toison.

JUPITER.

Des arrêts du destin l'ordre est invariable;
Rien ne sauroit le rompre en faveur de ton fils,
Soleil; et ce trésor surpris
Lui rend de ses états la perte inévitable.
Mais la même légèreté
Qui donne Jason à Médée
Servira de supplice à l'infidélité
Où pour lui contre un père elle s'est hasardée.
Persès dans la Scythie arme un bras souverain;
Sitôt qu'il paroîtra, quittez ces lieux, Aæte,
Et, par une prompte retraite,
Épargnez tout le sang qui couleroit en vain.
De Lemnos faites votre asile;

Le ciel veut qu'Hypsipile
Réponde aux vœux d'Absyrte, et qu'un sceptre dotal
Adoucisse le cours d'un peu de temps fatal.
Car enfin de votre perfide
Doit sortir un Médus qui vous doit rétablir :
A rentrer dans Colchos il sera votre guide ;
Et mille grands exploits qui doivent l'ennoblir
Feront de tous vos maux les assurés remédes,
Et donneront naissance à l'empire des Médes.

(Le palais de Jupiter et celui du Soleil se referment.)

LE SOLEIL.

Ne vous permettez plus d'inutiles soupirs,
Puisque le ciel répare et venge votre perte,
Et qu'une autre couronne offerte
Ne peut plus vous souffrir de justes déplaisirs.
Adieu. J'ai trop long-temps détourné ma carrière,
Et trop perdu pour vous en ces lieux de moments
Qui devoient ailleurs ma lumière.
Allez, heureux amants,
Pour qui Jupiter montre une faveur entière ;
Hâtez-vous d'obéir à ses commandements.

(Il disparoît en baissant, comme pour fondre dans la mer.)

HYPSIPILE.

J'obéis avec joie à tout ce qu'il m'ordonne.
Un prince si bien né vaut mieux qu'une couronne.
Sitôt que je le vis, il en eut mon aveu,
Et ma foi pour Jason nuisoit seule à son feu ;
Mais à présent, seigneur, cette foi dégagée....

AÆTES.

Ah, madame! ma perte est déja trop vengée;
Et vous faites trop voir comme un cœur généreux
Se plaît à relever un destin malheureux.
Allons ensemble, allons, sous de si doux auspices,
Préparer à demain de pompeux sacrifices,
Et par nos vœux unis répondre au doux espoir
Que daigne un dieu si grand nous faire concevoir [1].

[1] On ne supporterait pas aujourd'hui la tragédie de la *Toison d'Or*, telle que Corneille l'a traitée; on ne souffrirait pas *Junon sous la figure de Chalciope*, parlant et agissant comme une femme ordinaire, donnant à Jason des conseils de confidente, et lui disant :

C'est à vous d'achever un si doux changement;
Un soupir poussé juste, en suite d'une excuse,
Perce un cœur bien avant, quand lui-même il s'accuse.
JASON lui répond
Déesse, quel encens....
JUNON.
Traitez-moi de princesse,
Jason, et laissez là l'encens et la déesse.

C'est dans cette tragédie qu'on retrouve encore ce goût des pointes et des jeux de mots qui était à la mode dans presque toutes les cours, et qui mêlait quelquefois du ridicule à la politesse introduite par la mère de Louis XIV, et par les hôtels de Longueville, de La Rochefoucauld, et de Rambouillet; c'est ce mauvais goût justement frondé par Boileau dans ces vers :

Toutefois à la cour les turlupins restèrent,
Insipides plaisants, bouffons infortunés,
D'un jeu de mots grossier partisans surannés.

Il nous apprend que la tragédie elle-même fut infectée de ce défaut :

Le madrigal d'abord en fut enveloppé;
La tragédie en fit ses plus chères délices.

Ce dernier vers exagère un peu trop *. Il y a, en effet, quelques jeux de mots dans Corneille, mais ils sont rares : le plus remarquable est celui d'Hypsipile, qui, dans la quatrième scène du troisième acte, dit à Médée sa rivale, en faisant allusion à sa magie :

Je n'ai que des attraits, et vous avez des charmes.

Médée lui répond :

C'est beaucoup en amour que de savoir charmer.

Médée se livre encore au goût des pointes dans son monologue, où elle s'adresse à la Raison contre l'Amour, en lui disant :

Donne encor quelques lois à qui te fait la loi;
Tyrannise un tyran qui triomphe de toi;
Et par un faux trophée usurpe sa victoire....
Sauve tout le dehors d'un honteux esclavage
Qui t'enlève tout le dedans.

Le style de *la Toison d'Or* est fort au-dessous de celui d'*OEdipe* : il n'y a aucun trait brillant qu'on y puisse remarquer (V.)

* Il n'y a point ici d'exagération : le reproche de Boileau s'adresse aux prédécesseurs et aux contemporains de Corneille, plutôt qu'à Corneille lui-même.

FIN.

EXAMEN

DE LA

CONQUÊTE DE LA TOISON D'OR.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

(Comme l'Argument placé en tête de la pièce.)

C'est avec un fondement semblable que j'ai introduit Absyrte en âge d'homme, bien que la commune opinion n'en fasse qu'un enfant, que Médée déchira par morceaux. Ovide et Sénèque le disent; mais Apollonius Rhodius le fait son aîné; et si nous voulons l'en croire, Aætes l'avoit eu d'Astérodie avant qu'il épousât la mère de cette princesse, qu'il nomme Idye, fille de l'Océan; il dit, de plus, qu'après la fuite des Argonautes, la vieillesse d'Aætes ne lui permettant pas de les poursuivre, ce prince monta sur mer, et les joignit autour d'une île située à l'embouchure du Danube, et qu'il appelle Peucé. Ce fut là que Médée, se voyant perdue avec tous ces Grecs, qu'elle voyoit trop foibles pour lui résister, feignit de les vouloir trahir; et ayant attiré ce frère trop crédule

à conférer avec elle de nuit dans le temple de Diane, elle le fit tomber dans une embuscade de Jason, où il fut tué. Valérius Flaccus dit les mêmes choses d'Absyrte que cet auteur grec; et c'est sur l'autorité de l'un et de l'autre que je me suis enhardi à quitter l'opinion commune, après l'avoir suivie quand j'ai mis Médée sur le théâtre. C'est me contredire moi-même en quelque sorte: mais Sénèque, dont je l'ai tirée, m'en donne l'exemple, lorsqu'après avoir fait mourir Jocaste dans l'*Œdipe*, il la fait revivre dans *la Thébaïde*, pour se trouver au milieu de ses deux fils comme ils sont prêts de commencer le funeste duel où ils s'entretuent; si toutefois ces deux pièces sont véritablement d'un même auteur.

Digitized by Google

SERTORIUS,

TRAGÉDIE.

1662.

Digitized by Google

Digitized by Google

AU LECTEUR.

Ne cherchez point dans cette tragédie les agréments qui sont en possession de faire réussir au théâtre les poëmes de cette nature : vous n'y trouverez ni tendresses d'amour, ni emportements de passions, ni descriptions pompeuses, ni narrations pathétiques. Je puis dire toutefois qu'elle n'a point déplu, et que la dignité des noms illustres, la grandeur de leurs intérêts, et la nouveauté de quelques caractères, ont suppléé au manque de ces graces. Le sujet est simple, et du nombre de ces événements connus, où il ne nous est pas permis de rien changer qu'autant que la nécessité indispensable de les réduire dans la régle nous force d'en resserrer les temps et les lieux. Comme il ne m'a fourni aucunes femmes, j'ai été obligé de recourir à

l'invention pour en introduire deux, assez compatibles l'une et l'autre avec les vérités historiques à qui je me suis attaché. L'une a vécu de ce temps-là; c'est la première femme de Pompée, qu'il répudia pour entrer dans l'alliance de Sylla, par le mariage d'Æmilie, fille de sa femme. Ce divorce est constant par le rapport de tous ceux qui ont écrit la vie de Pompée; mais aucun d'eux ne nous apprend ce que devint cette malheureuse, qu'ils appellent tous Antistie, à la réserve d'un Espagnol, évêque de Gironne, qui lui donne le nom d'Aristie, que j'ai préféré, comme plus doux à l'oreille. Leur silence m'ayant laissé liberté entière de lui faire un refuge, j'ai cru ne lui en pouvoir choisir un avec plus de vraisemblance que chez les ennemis de ceux qui l'avoient outragée: cette retraite en a d'autant plus, qu'elle produit un effet véritable par les lettres des principaux de Rome que je lui fais porter à Sertorius, et que Perpenna remit entre les mains de Pompée, qui en usa comme je le marque. L'autre femme est une pure idée de mon esprit, mais qui ne laisse pas d'avoir aussi quelque fondement dans l'histoire. Elle nous apprend que les Lusitaniens appelèrent Sertorius d'Afrique pour être leur chef contre le parti de Sylla; mais elle ne nous dit point s'ils étoient en république, ou sous une monarchie. Il n'y a donc rien qui ré-

pugne à leur donner une reine; et je ne la pouvois faire sortir d'un rang plus considérable que celui de Viriatus, dont je lui fais porter le nom, le plus grand homme que l'Espagne ait opposé aux Romains, et le dernier qui leur ait fait tête dans ces provinces avant Sertorius. Il n'étoit pas roi en effet, mais il en avoit toute l'autorité; et les préteurs et consuls que Rome envoya pour le combattre, et qu'il défit souvent, l'estimèrent assez pour faire des traités de paix avec lui comme avec un souverain et juste ennemi. Sa mort arriva soixante et huit ans avant celle que je traite; de sorte qu'il auroit pu être aïeul ou bisaïeul de cette reine que je fais parler ici.

Il fut défait par le consul Q. Servilius, et non par Brutus, comme je l'ai fait dire à cette princesse, sur la foi de cet évêque espagnol que je viens de citer, et qui m'a jeté dans l'erreur après lui. Elle est aisée à corriger par le changement d'un mot dans ce vers unique qui en parle, et qu'il faut rétablir ainsi:

Et de Servilius l'astre prédominant[1].

Je sais bien que Sylla, dont je parle tant dans ce poëme, étoit mort six ans avant Sertorius; mais, à le prendre à la rigueur, il est permis de

[1] Après une semblable remarque, nous avons dû nous étonner de retrouver la première leçon dans les éditions de 1682 et 1692.

presser les temps pour faire l'unité de jour; et, pourvu qu'il n'y aye point d'impossibilité formelle, je puis faire arriver en six jours, voire en six heures, ce qui s'est passé en six ans. Cela posé, rien n'empêche que Sylla ne meure avant Sertorius, sans rien détruire de ce que je dis ici, puisqu'il a pu mourir depuis qu'Areas est parti de Rome pour apporter la nouvelle de la démission de sa dictature; ce qu'il fait en même temps que Sertorius est assassiné. Je dis de plus que, bien que nous devions être assez scrupuleux observateurs de l'ordre des temps, néanmoins, pourvu que ceux que nous faisons parler se soient connus, et ayent eu ensemble quelques intérêts à démêler, nous ne sommes pas obligés à nous attacher si précisément à la durée de leur vie. Sylla étoit mort quand Sertorius fut tué, mais il pouvoit vivre encore sans miracle; et l'auditeur, qui communément n'a qu'une teinture superficielle de l'histoire, s'offense rarement d'une pareille prolongation qui ne sort point de la vraisemblance. Je ne voudrois pas toutefois faire une règle générale de cette licence, sans y mettre quelque distinction. La mort de Sylla n'apporta aucun changement aux affaires de Sertorius en Espagne, et lui fut de si peu d'importance, qu'il est malaisé, en lisant la vie de ce héros chez Plutarque, de remarquer lequel des deux est mort le

premier, si l'on n'en est instruit d'ailleurs. Autre chose est de celles qui renversent les états, détruisent les partis, et donnent une autre face aux affaires, comme a été celle de Pompée, qui feroit révolter tout l'auditoire contre un auteur, s'il avoit l'impudence de la mettre après celle de César. D'ailleurs il falloit colorer et excuser en quelque sorte la guerre que Pompée et les autres chefs romains continuoient contre Sertorius; car il est assez malaisé de comprendre pourquoi l'on s'y obstinoit, après que la république sembloit être rétablie par la démission volontaire et la mort de son tyran. Sans doute que son esprit de souveraineté qu'il avoit fait revivre dans Rome n'y étoit pas mort avec lui, et que Pompée et beaucoup d'autres, aspirant dans l'ame à prendre sa place, craignoient que Sertorius ne leur y fût un puissant obstacle, ou par l'amour qu'il avoit toujours pour sa patrie, ou par la grandeur de sa réputation et le mérite de ses actions, qui lui eussent fait donner la préférence, si ce grand ébranlement de la république l'eût mise en état de ne se pouvoir passer de maître. Pour ne pas déshonorer Pompée par cette jalousie secrète de son ambition, qui semoit dès-lors ce qu'on a vu depuis éclater si hautement, et qui peut-être étoit le véritable motif de cette guerre, je me suis persuadé qu'il étoit plus à

propos de faire vivre Sylla, afin d'en attribuer l'injustice à la violence de sa domination. Cela m'a servi de plus à arrêter l'effet de ce puissant amour que je lui fais conserver pour son Aristie, avec qui il n'eût pu se défendre de renouer, s'il n'eût eu rien à craindre du côté de Sylla, dont le nom odieux, mais illustre, donne un grand poids aux raisonnements de la politique, qui fait l'ame de toute cette tragédie.

Le même Pompée semble s'écarter un peu de la prudence d'un général d'armée, lorsque, sur la foi de Sertorius, il vient conférer avec lui dans une ville dont le chef du parti contraire est maître absolu; mais c'est une confiance de généreux à généreux, et de Romain à Romain, qui lui donne quelque droit de ne craindre aucune supercherie de la part d'un si grand homme. Ce n'est pas que je ne veuille bien accorder aux critiques qu'il n'a pas assez pourvu à sa propre sûreté; mais il m'étoit impossible de garder l'unité de lieu sans lui faire faire cette échappée, qu'il faut imputer à l'incommodité de la règle, plus qu'à moi qui l'ai bien vue. Si vous ne voulez la pardonner à l'impatience qu'il avoit de voir sa femme, dont je le fais encore si passionné, et à la peur qu'elle ne prît un autre mari, faute de savoir ses intentions pour elle, vous la pardonnerez au plaisir qu'on a pris à

cette conférence, que quelques uns des premiers dans la cour et pour la naissance et pour l'esprit ont estimée autant qu'une pièce entière. Vous n'en serez pas désavoué par Aristote, qui souffre qu'on mette quelquefois des choses sans raison sur le théâtre, quand il y a apparence qu'elles seront bien reçues, et qu'on a lieu d'espérer que les avantages que le poëme en tirera[1] pourront mériter cette grace.

[1] *Retirera* seroit aujourd'hui le mot propre.

ACTEURS.

SERTORIUS, général du parti de Marius en Espagne.
PERPENNA, lieutenant de Sertorius.
AUFIDE, tribun de l'armée de Sertorius.
POMPÉE, général du parti de Sylla.
ARISTIE, femme de Pompée.
VIRIATE, reine de Lusitanie, à présent Portugal.
THAMIRE, dame d'honneur de Viriate.
CELSUS, tribun du parti de Pompée.
ARCAS, affranchi d'Aristius, frère d'Aristie.

La scène est à Nertobrige, ville d'Aragon, conquise par Sertorius, à présent Catalayud.

SERTORIUS.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I[1].

PERPENNA, AUFIDE.

PERPENNA.

D'où me vient ce désordre, Aufide? et que veut dire
Que mon cœur sur mes vœux garde si peu d'empire[2]?

[1] On doit être plus scrupuleux sur *Sertorius* que sur les quatre ou cinq pièces précédentes, parceque celle-ci vaut mieux. Cette première scène paraît intéressante; les remords d'un homme qui veut assassiner son général font d'abord impression. (V.)

[2] L'abbé d'Aubignac, malgré l'aveuglement de sa haine pour Corneille, a raison de reprendre ces expressions, *que veut dire qu'un cœur garde peu d'empire sur des vœux?* Il traite ces vers de *galimatias;* mais il devait ajouter que cette manière de parler, *que veut dire* au lieu de *pourquoi, est-il possible, comment se peut-il,* etc., était d'usage avant Corneille. Malherbe dit, en parlant du mariage de Louis XIII avec l'infante d'Espagne :

Son Louis soupire
Après ses appas.
Que veut-elle dire
De ne venir pas?

Cette ridicule stance de Malherbe n'excuse pas Corneille, mais

L'horreur que malgré moi me fait la trahison [1]

elle fait voir combien il a fallu de temps pour épurer la langue, pour la rendre toujours naturelle et toujours noble, pour s'élever au-dessus du langage du peuple, sans être guindé. (V.)

[1] L'horreur que, malgré moi, me fait la trahison
Contre tout mon espoir révolte ma raison.

Le premier vers est bien; le second semble pouvoir passer à l'aide des autres, mais il ne peut soutenir l'examen. On voit d'abord que le mot *raison* n'est pas le mot propre: un crime révolte le cœur, l'humanité, la vertu; un système faux et dangereux révolte la raison. Cette raison ne peut être révoltée contre *tout un espoir*. Le mot de *tout* mis avec *espoir* est inutile et faible; et cela seul suffirait pour défigurer le plus beau vers. Examinez encore cette phrase, et vous verrez que le sens en est faux. *L'horreur que me fait la trahison révolte ma raison contre mon espoir* signifie précisément empêche ma raison d'espérer; mais que Perpenna ait des remords ou non, que l'action qu'il médite lui paraisse pardonnable ou horrible, cela n'empêchera pas la raison de Perpenna d'espérer la place de Sertorius. Si l'on examinait ainsi tous les vers, on en trouverait beaucoup plus qu'on ne pense de défectueux, et chargés de mots impropres. Que le lecteur applique cette remarque à tous les vers qui lui feront de la peine, qu'il tourne le vers en prose, qu'il voie si les paroles de cette prose sont précises, si le sens est clair, s'il est vrai, s'il n'y a rien de trop ni de trop peu; et qu'il soit sûr que tout vers qui n'a pas la netteté et la précision de la prose la plus exacte ne vaut rien. Les vers, pour être bons, doivent avoir tout le mérite d'une prose parfaite, en s'élevant au-dessus d'elle par le rhythme, la cadence, la mélodie, et par la sage hardiesse des figures. (V.)

Si Voltaire eût voulu se rappeler que la poésie et la prose sont deux langues essentiellement différentes, il eût bientôt reconnu combien étoit insoutenable le paradoxe qu'il avance à la fin de l'avant dernière phrase, et c'est ce qu'il eût encore mieux senti, s'il eût fait l'essai de sa méthode, non sur de mauvais vers, qu'il pouvoit très bien juger sans se donner la peine de les mettre en

Contre tout mon espoir révolte ma raison [1] ;
Et de cette grandeur sur le crime fondée,
Dont jusqu'à ce moment m'a trop flatté l'idée,

prose, mais sur des vers généralement reconnus pour beaux, et tirés de nos meilleurs poetes. Alors il eût vu que ces vers, ainsi décomposés, n'auroient produit souvent qu'une prose très bizarre, sans qu'on pût leur en faire un sujet de reproche, ni rien en conclure à leur désavantage. Veut-on s'en assurer par une expérience? Que l'on choisisse, dans le récit de la mort d'Hippolyte, quelques vers du style le plus élevé, tels que ceux-ci, par exemple :

Cependant, sur le dos de la plaine liquide,
S'élève à gros bouillons une montagne humide, etc.,

et qu'on essaie de les mettre en prose sans rien changer aux expressions, cette prose ne paroitroit-elle pas fort étrange?

Que l'on tâche de soumettre à la construction vulgaire ces vers de Racine :

Ce dieu, depuis long-temps votre unique refuge,
Que deviendra l'effet de ses prédictions?

ou ces autres vers empruntés du même poëte :

Captive, toujours triste, importune à moi-même,
Pouvez-vous souhaiter qu'Andromaque vous aime?

bientôt on en reconnoîtra l'impossibilité. C'est ce que démontreroit une foule d'autres exemples; et Voltaire lui-même pourroit en fournir un grand nombre. D'après cela conçoit-on qu'il puisse établir en principe que des vers, pour être bons, doivent avoir la précision de la prose la plus exacte? De quelle précision veut-il donc parler? en est-il qui puisse égaler celle d'un vers bien fait?

Voltaire a donc manifestement confondu et les idées et les genres, en proposant pour modèle aux poëtes la précision de la prose, tandis qu'au contraire ce seroit à celle de la poésie que la prose devroit tâcher quelquefois de s'élever. (P.)

[1] Une raison révoltée contre un espoir, une image qui ne trouve point de bras à lui prêter au point d'exécuter, méritent le même reproche que l'abbé d'Aubignac fait aux premiers vers; et *exécuter* ne peut être employé comme un verbe neutre. (V.)

L'image tout affreuse, au point d'exécuter,
Ne trouve plus en moi de bras à lui prêter.
En vain l'ambition, qui presse mon courage,
D'un faux brillant d'honneur pare son noir ouvrage;
En vain, pour me soumettre à ses lâches efforts,
Mon ame a secoué le joug de cent remords:
Cette ame, d'avec soi tout-à-coup divisée [1],
Reprend de ces remords la chaîne mal brisée;
Et de Sertorius le surprenant bonheur
Arrête une main prête à lui percer le cœur.

AUFIDE.

Quel honteux contre-temps de vertu délicate [2]
S'oppose au beau succès de l'espoir qui vous flatte?
Et depuis quand, seigneur, la soif du premier rang
Craint-elle de répandre un peu de mauvais sang?
Avez-vous oublié cette grande maxime,
Que la guerre civile est le règne du crime;
Et qu'aux lieux où le crime a plein droit de régner,
L'innocence timide est seule à dédaigner?
L'honneur et la vertu sont des noms ridicules [3]:

[1] *Divisée d'avec* soi est une faute contre la langue; on est séparé de quelque chose, mais non pas divisé de quelque chose. Cette première scène est déja intéressante. (V.)

[2] Ce vers n'est pas français. Un contre-temps de vertu est impropre; et comment un contre-temps peut-il être honteux? *Le beau succès*, et *le crime qui a plein droit de régner*, révoltent le lecteur. (V.)

[3] Cette maxime abominable est ici exprimée assez ridiculement. Nous avons déja remarqué, dans la première scène de *la Mort de Pompée*, qu'il ne faut jamais étaler ces dogmes du crime; que ces sentences triviales, qui enseignent la scélératesse, ressemblent trop

Marius ni Carbon n'eurent point de scrupules;
Jamais Sylla, jamais....

PERPENNA.

Sylla ni Marius

à des lieux communs d'un rhéteur qui ne connaît pas le monde. Non seulement de telles maximes ne doivent jamais être débitées, mais jamais personne ne les a prononcées, même en fesant un crime, ou en le conseillant. C'est manquer aux lois de l'honnêteté publique et aux règles de l'art; c'est ne pas connaître les hommes, que de proposer le crime comme crime. Voyez avec quelle adresse le scélérat Narcisse presse Néron de faire empoisonner Britannicus: il se garde bien de révolter Néron par l'étalage odieux de ces horribles lieux communs, qu'un empereur doit être empoisonneur et parricide, dès qu'il y va de son intérêt; il échauffe la colère de Néron par degrés, et le dispose petit à petit à se défaire de son frère, sans que Néron s'aperçoive même de l'adresse de Narcisse; et, si ce Narcisse avait un grand intérêt à la mort de Britannicus, la scène en serait incomparablement meilleure. Voyez encore comme Acomat, dans la tragédie de *Bajazet*, s'exprime, en ne conseillant qu'un simple manquement de parole à une femme ambitieuse et criminelle:

Et d'un trône si saint la moitié n'est fondée
Que sur la foi promise, et rarement gardée.
Je m'emporte, seigneur....

Il corrige la dureté de cette maxime par ce mot si naturel et si adroit, *je m'emporte*.

Le reste de cette première scène est beau et bien écrit. On ne peut, ce me semble, y reprendre qu'une seule chose, c'est qu'on ne sait point que c'est Perpenna qui parle; le spectateur ne peut le deviner. Ce défaut vient en partie de la mauvaise habitude où nous avons toujours été d'appeler nos personnages de tragédie, *seigneurs*. C'est un nom que les Romains ne se donnèrent jamais. Les autres nations sont en cela plus sages que nous. Shakespeare et Addison appellent César, Brutus, Caton, par leurs noms propres. (V.)

N'ont jamais épargné le sang de leurs vaincus [1];
Tour-à-tour la victoire, autour d'eux en furie,
A poussé leur courroux jusqu'à la barbarie;
Tour-à-tour le carnage et les proscriptions
Ont sacrifié Rome à leurs dissensions [2]:
Mais leurs sanglants discords qui nous donnent des maîtres
Ont fait des meurtriers, et n'ont point fait de traîtres;
Leurs plus vastes fureurs jamais n'ont consenti
Qu'aucun versât le sang de son propre parti;
Et dans l'un ni dans l'autre aucun n'a pris l'audace
D'assassiner son chef pour monter en sa place.

AUFIDE.

Vous y renoncez donc, et n'êtes plus jaloux [3]
De suivre les drapeaux d'un chef moindre que vous?
Ah! s'il faut obéir, ne faisons plus la guerre;
Prenons le même joug qu'a pris toute la terre.
Pourquoi tant de périls? pourquoi tant de combats?
Si nous voulons servir, Sylla nous tend les bras.
C'est mal vivre en Romain que prendre loi d'un homme:
Mais, tyran pour tyran, il vaut mieux vivre à Rome.

PERPENNA.

Vois mieux ce que tu dis quand tu parles ainsi.
Du moins la liberté respire encore ici.

[1] On ne dit point mon vaincu, comme on dit mon esclave, mon ennemi. (V.)

[2] *Le carnage qui a sacrifié Rome aux dissensions*, quelle incorrection! quelle impropriété! et que ce défaut revient souvent! (V.)

[3] Ce couplet du confident est beaucoup plus beau que tout ce que dit le principal personnage. Ce n'est point un défaut qu'Aufide parle bien; mais c'en est un grand que Perpenna, principal personnage, ne parle pas si bien que lui. (V.)

Digitized by Google

De notre république, à Rome anéantie,
On y voit refleurir la plus noble partie;
Et cet asile, ouvert aux illustres proscrits,
Réunit du sénat le précieux débris.
Par lui Sertorius gouverne ces provinces,
Leur impose tribut, fait des lois à leurs princes[1],
Maintient de nos Romains le reste indépendant:
Mais comme tout parti demande un commandant,
Ce bonheur imprévu qui par-tout l'accompagne,
Ce nom qu'il s'est acquis chez les peuples d'Espagne....

AUFIDE.

Ah! c'est ce nom acquis avec trop de bonheur
Qui rompt votre fortune, et vous ravit l'honneur:
Vous n'en sauriez douter, pour peu qu'il vous souvienne
Du jour que votre armée alla joindre la sienne,
Lors....

PERPENNA.

N'envenime point le cuisant souvenir
Que le commandement devoit m'appartenir.
Je le passois en nombre aussi bien qu'en noblesse;
Il succomboit sans moi sous sa propre foiblesse:
Mais, sitôt qu'il parut, je vis en moins de rien
Tout mon camp déserté pour repeupler le sien;
Je vis par mes soldats mes aigles arrachées
Pour se ranger sous lui voler vers ses tranchées;
Et, pour en colorer l'emportement honteux,
Je les suivis de rage, et m'y rangeai comme eux.

[1] Par un caprice de langue on dit faire la loi à quelqu'un, et non pas faire des lois à quelqu'un. (V.)

L'impérieuse aigreur de l'âpre jalousie
Dont en secret dès-lors mon ame fut saisie
Grossit de jour en jour sous une passion [1]
Qui tyrannise encor plus que l'ambition :
J'adore Viriate [2]; et cette grande reine,
Des Lusitaniens l'illustre souveraine,
Pourroit par son hymen me rendre sur les siens
Ce pouvoir absolu qu'il m'ôte sur les miens.
Mais elle-même, hélas! de ce grand nom charmée,
S'attache au bruit heureux que fait sa renommée;
Cependant qu'insensible à ce qu'elle a d'appas
Il me dérobe un cœur qu'il ne demande pas.
De son astre opposé telle est la violence [3],

[1] Une aigreur s'envenime, devient plus cuisante, se tourne en haine, en fureur; mais une aigreur qui grossit sous une passion n'est pas tolérable. (V.)

[2] Après avoir entendu les discours d'un conjuré romain qui doit assassiner son général ce jour même, on est bien étonné de lui entendre dire tout d'un coup, *j'adore Viriate*. Il n'y a que la malheureuse habitude de voir toujours des héros amoureux sur le théâtre, comme dans les romans, qui ait pu faire supporter un si étrange contraste. Quand on représente un héros enivré de la passion furieuse et tragique de l'amour, il faut qu'il en parle d'abord : son cœur est plein; son secret doit échapper avec violence : il ne doit pas dire en passant, *j'adore;* le spectateur n'en croira rien. Vous parlez d'abord politique, et après vous parlez d'amour. Si on a dit, *non benè conveniunt, nec eâdem in sede morantur majestas et amor*, on en doit dire autant de l'amour et de la politique; l'une fait tort à l'autre; aussi ne s'intéresse-t-on point du tout à la passion prétendue de Perpenna pour la reine de Lusitanie. (V.)

[3] Un astre, dans les anciens préjugés reçus, a de la puissance, de l'influence, de l'ascendant; mais on n'a jamais attribué de la violence à un astre. (V.)

Si dans les anciens préjugés un astre a non seulement de la puis-

Qu'il me vole par-tout, même sans qu'il y pense,
Et que, toutes les fois qu'il m'enlève mon bien,
Son nom fait tout pour lui sans qu'il en sache rien.
Je sais qu'il peut aimer, et nous cacher sa flamme:
Mais je veux sur ce point lui découvrir mon ame;
Et, s'il peut me céder ce trône où je prétends,
J'immolerai ma haine à mes desirs contents[1];
Et je n'enviera! plus le rang dont il s'empare,
S'il m'en assure autant chez ce peuple barbare,
Qui, formé par nos soins, instruit de notre main,
Sous notre discipline est devenu romain.

AUFIDE.

Lorsqu'on fait des projets d'une telle importance,
Les intérêts d'amour entrent-ils en balance?
Et, si ces intérêts vous sont enfin si doux,
Viriate, lui mort, n'est-elle pas à vous?

PERPENNA.

Oui; mais de cette mort la suite m'embarrasse[2].
Aurai-je sa fortune aussi bien que sa place?
Ceux dont il a gagné la croyance et l'appui
Prendront-ils même joie à m'obéir qu'à lui[3]?
Et, pour venger sa trame indignement coupée,

sance, mais une influence prédominante, un ascendant irrésistible, pourquoi ne pourroit-on pas lui attribuer de la violence? (P.)

[1] *Contents* est de trop, et n'est là que pour la rime. C'est un défaut trop commun. (V.)

[2] *M'embarrasse*, terme de comédie. (V.)

[3] C'est bien pis. Par quelle fatalité, à mesure que la langue se polissait, Corneille mettait-il toujours plus de barbarismes dans ses vers? (V.)

N'arboreront-ils point l'étendard de Pompée?

AUFIDE.

C'est trop craindre, et trop tard; c'est dans votre festin [1]
Que ce soir par votre ordre on tranche son destin.
La trêve a dispersé l'armée à la campagne,
Et vous en commandez ce qui nous accompagne.
L'occasion nous rit dans un si grand dessein;
Mais tel bras n'est à nous que jusques à demain.
Si vous rompez le coup, prévenez les indices.
Perdez Sertorius, ou perdez vos complices.
Craignez ce qu'il faut craindre: il en est parmi nous
Qui pourroient bien avoir mêmes remords que vous;
Et si vous différez.... Mais le tyran arrive.
Tâchez d'en obtenir l'objet qui vous captive;
Et je prierai les dieux que dans cet entretien
Vous ayez assez d'heur pour n'en obtenir rien.

SCÈNE II.

SERTORIUS, PERPENNA.

SERTORIUS.

Apprenez un dessein qui me vient de surprendre.
Dans deux heures Pompée en ce lieu se doit rendre:
Il veut sur nos débats conférer avec moi,
Et pour toute assurance il ne prend que ma foi.

PERPENNA.

La parole suffit entre les grands courages.

[1] VARIANTE. C'est trop craindre, et trop tard. Ce soir, dans le festin,
Vous avez donné l'heure à trancher son destin.

D'un homme tel que vous la foi vaut cent otages ;
Je n'en suis point surpris : mais ce qui me surprend,
C'est de voir que Pompée ait pris le nom de Grand,
Pour faire encore au vôtre entière déférence [1],
Sans vouloir de lieu neutre à cette conférence.
C'est avoir beaucoup fait que d'avoir jusque-là
Fait descendre l'orgueil des héros de Sylla.

SERTORIUS.

S'il est plus fort que nous, ce n'est plus en Espagne,
Où nous forçons les siens de quitter la campagne [2],
Et de se retrancher dans l'empire douteux
Que lui souffre à regret une province ou deux,
Qu'à sa fortune lasse il craint que je n'enlève,
Sitôt que le printemps aura fini la trêve.
C'est l'heureuse union de vos drapeaux aux miens
Qui fait ces beaux succès qu'à toute heure j'obtiens ;
C'est à vous que je dois ce que j'ai de puissance :
Attendez tout aussi de ma reconnoissance.
Je reviens à Pompée, et pense deviner
Quels motifs jusqu'ici peuvent nous l'amener.
Comme il trouve avec nous peu de gloire à prétendre,

[1] *Faire déférence* est un solécisme. On montre, on a de la déférence ; on ne fait point déférence comme on fait hommage. (V.)

[2] *Quitter la campagne* est une de ces expressions triviales qui ne doivent jamais entrer dans le tragique. Scarron, voulant obtenir le rappel de son père, conseiller au parlement, exilé dans une petite terre, dit au cardinal de Richelieu :

Si vous avez fait quitter la campagne
Au roi tanné qui commande en Espagne,
Mon père, hélas! qui vous crie merci,
La quittera, si vous voulez, aussi. (V.)

Et qu'au lieu d'attaquer il a peine à défendre [1],
Il voudroit qu'un accord, avantageux ou non,
L'affranchît d'un emploi qui ternit ce grand nom;
Et chatouillé d'ailleurs par l'espoir qui le flatte,
De faire avec plus d'heur la guerre à Mithridate,
Il brûle d'être à Rome, afin d'en recevoir
Du maître qu'il s'y donne et l'ordre et le pouvoir.

PERPENNA.

J'aurois cru qu'Aristie ici réfugiée,
Que, forcé par ce maître, il a répudiée,
Par un reste d'amour l'attirât en ces lieux
Sous une autre couleur lui faire ses adieux [2];
Car de son cher tyran l'injustice fut telle,

[1] C'est un solécisme; il faut, *il a peine à se défendre*. Ce verbe n'est neutre que quand il signifie *prohiber, empêcher; je défends qu'on prenne les armes, je défends qu'on marche de ce côté*, etc. (V.)

[2] Cela n'est pas français, c'est un barbarisme de phrase: on vient faire, on engage, on invite à faire, on attire quelqu'un dans une ville pour y faire ses adieux; mais *attirer faire* est un solécisme intolérable. De plus, toutes ces expressions et ces tours sont de la prose trop négligée et trop embrouillée.

J'aurais cru qu'Aristie l'attirât est un solécisme; il faut *l'attirait*, à l'imparfait, parceque la chose est positive: j'aurais cru que vous étiez amis, je ne savais pas que vous fussiez amis; je pensais que vous aviez été amis, j'espérais que vous seriez amis. (V.)

Voltaire, dans *Nanine*, s'est permis un solécisme à-peu-près pareil:

En s'épousant, ils crurent qu'ils s'aimèrent.

Il faut *qu'il s'aimoient*, ou *qu'ils s'aimeroient*. Ce solécisme n'excuse pas celui de Corneille; mais il étonne, parcequ'on ne peut pas l'imputer au temps où Voltaire écrivoit. (P.)

Qu'il ne lui permit pas de prendre congé d'elle.

SERTORIUS.

Cela peut être encore; ils s'aimoient chèrement:
Mais il pourroit ici trouver du changement.
L'affront pique à tel point le grand cœur d'Aristie,
Que, sa première flamme en haine convertie,
Elle cherche bien moins un asile chez nous
Que la gloire d'y prendre un plus illustre époux.
C'est ainsi qu'elle parle, et m'offre l'assistance
De ce que Rome encore a de gens d'importance [1],
Dont les uns ses parents, les autres ses amis,
Si je veux l'épouser, ont pour moi tout promis.
Leurs lettres en font foi, qu'elle me vient de rendre [2].
Voyez avec loisir ce que j'en dois attendre;
Je veux bien m'en remettre à votre sentiment.

PERPENNA.

Pourriez-vous bien, seigneur, balancer un moment,
A moins d'une secrète et forte antipathie
Qui vous montre un supplice en l'hymen d'Aristie?
Voyant ce que pour dot Rome lui veut donner,
Vous n'avez aucun lieu de rien examiner.

SERTORIUS.

Il faut donc, Perpenna, vous faire confidence
Et de ce que je crains, et de ce que je pense.

[1] *Gens d'importance*, expression populaire et triviale, que la prose et la poésie réprouvent également. (V.)

[2] Cela n'est pas français; il faut, *leurs lettres, qu'elle vient de me rendre, en font foi.* Toute cette conversation est d'un style trop familier, trop négligé. (V.)

J'aime ailleurs [1]. A mon âge il sied si mal d'aimer [2],
Que je le cache même à qui m'a su charmer [3] :
Mais, tel que je puis être, on m'aime, ou, pour mieux dire,
La reine Viriate à mon hymen aspire;

[1] Un tel amour est si froid qu'il ne fallait pas en prononcer le nom. *J'aime ailleurs* est d'un jeune galant de comédie : ce n'est pas là Sertorius.

Cette passion de l'amour est si différente de toutes les autres, qu'elle ne peut jamais occuper la seconde place ; il faut qu'elle soit tragique, ou qu'elle ne se montre pas. Elle est tout-à-fait étrangère dans cette scène où il ne s'agit que d'intérêt d'état; mais on était si accoutumé aux intrigues d'amour sur le théâtre, que le vieux Sertorius même prononce ce mot qui sied si mal dans sa bouche. Il dit, *J'aime ailleurs*, comme s'il était absolument nécessaire à la tragédie que le héros aimât en un endroit ou en un autre. Ces mots *j'aime ailleurs* sont du style de la comédie. (V.)

[2] *A mon âge* est encore comique; et *il sied si mal d'aimer* l'est davantage. Il semble qu'on examine ici, comme dans *Clélie*, s'il sied à un vieillard d'aimer ou de n'aimer pas. Ce n'est point ainsi que les héros de la tragédie doivent penser et parler. Si vous voulez un modèle de ces vieux personnages auxquels on propose une jeune princesse par un intérêt de politique, prenez-le dans l'Acomat de l'admirable et sage Racine :

Voudrois-tu qu'à mon âge
Je fisse de l'amour le vil apprentissage?
Qu'un cœur qu'ont endurci la fatigue et les ans
Suivît d'un vain plaisir les conseils imprudents?

C'est là penser et parler comme il faut. Racine dit toujours ce qu'il doit dire dans la position où il met ses personnages, et le dit de la manière la plus noble, et à-la-fois la plus simple, la plus élégante. Corneille, sur-tout dans ses dernières pièces, débite trop souvent des pensées ou fausses, ou mal placées, ou exprimées en solécismes, ou en termes bas, pires que des solécismes; mais aussi il étincelle de temps en temps de beautés sublimes. (V.)

[3] Sertorius que Viriate a su charmer! ce n'est pas là Horace ou Curiace. (V.)

Digitized by Google

Elle veut que ce choix de son ambition
De son peuple avec nous commence l'union,
Et qu'ensuite à l'envi mille autres hyménées
De nos deux nations l'une à l'autre enchaînées
Mêlent si bien le sang et l'intérêt commun,
Qu'ils réduisent bientôt les deux peuples en un[1].
C'est ce qu'elle prétend pour digne récompense
De nous avoir servis avec cette constance
Qui n'épargne ni biens ni sang de ses sujets
Pour affermir ici nos généreux projets :
Non qu'elle me l'ait dit, ou quelque autre pour elle;
Mais j'en vois chaque jour quelque marque fidèle;
Et comme ce dessein n'est plus pour moi douteux,
Je ne puis l'ignorer qu'autant que je le veux.
Je crains donc de l'aigrir si j'épouse Aristie,
Et que de ses sujets la meilleure partie,
Pour venger ce mépris, et servir son courroux,
Ne tourne obstinément ses armes contre nous.
Auprès d'un tel malheur, pour nous irréparable,
Ce qu'on promet pour l'autre est peu considérable;
Et, sous un faux espoir de nous mieux établir,
Ce renfort accepté pourroit nous affoiblir[2].
Voilà ce qui retient mon esprit en balance.

[1] Mauvaise expression. *En un* finissant un vers choque l'oreille, et réduire *deux en un* choque la langue. (V.)

[2] Observez comme ce style est confus, embarrassé, négligé, comme il pèche contre la langue. *Auprès d'un tel malheur irréparable pour nous, ce qu'on promet pour l'autre est peu considérable:* quel est cet *autre?* c'est Aristie; mais il faut le deviner : et quel est ce *renfort?* est-ce le *renfort* du mariage d'Aristie? Serait-il permis de s'exprimer ainsi en prose? et quand une telle prose est en rimes, en est-elle meilleure? (V.)

Je n'ai pour Aristie aucune répugnance;
Et la reine à tel point n'asservit pas mon cœur,
Qu'il ne fasse encor tout pour le commun bonheur.

PERPENNA.

Cette crainte, seigneur, dont votre ame est gênée
Ne doit pas d'un moment retarder l'hyménée.
Viriate, il est vrai, pourra s'en émouvoir;
Mais que sert la colère où manque le pouvoir?
Malgré sa jalousie et ses vaines menaces,
N'êtes-vous pas toujours le maître de ses places?
Les siens, dont vous craignez le vif ressentiment,
Ont-ils dans votre armée aucun commandement?
Des plus nobles d'entre eux, et des plus grands courages,
N'avez-vous pas les fils dans Osca pour otages [1]?
Tous leurs chefs sont Romains; et leurs propres soldats,
Dispersés dans nos rangs, ont fait tant de combats [2],
Que la vieille amitié qui les attache aux nôtres
Leur fait aimer nos lois et n'en vouloir point d'autres.
Pourquoi donc tant les craindre? et pourquoi refuser....

SERTORIUS.

Vous-même, Perpenna, pourquoi tant déguiser?
Je vois ce qu'on m'a dit: vous aimez Viriate [3];

[1] On ne peut dire, vous avez pour otages les fils des plus *grands courages*. Que la malheureuse nécessité de rimer entraine d'impropriétés, d'inutilités, de termes louches, de fautes contre la langue! mais qu'il est beau de vaincre tous ces obstacles, et qu'on les surmonte rarement! (V.)

[2] Expression du peuple de province, *faire des combats*, *faire une maladie*. (V.)

[3] Vers de comédie. Il semble que ce soit Damis ou Éraste qui parle, et c'est le vieux Sertorius! (V.)

Et votre amour caché dans vos raisons éclate.
Mais les raisonnements sont ici superflus :
Dites que vous l'aimez, et je ne l'aime plus [1].
Parlez : je vous dois tant, que ma reconnoissance
Ne peut être sans honte un moment en balance.

PERPENNA.

L'aveu que vous voulez à mon cœur est si doux,
Que j'ose....

SERTORIUS.

C'est assez : je parlerai pour vous.

[1] Si Sertorius a le ridicule d'aimer à son âge, il ne doit pas céder tout d'un coup sa maîtresse ; s'il n'aime pas, il ne doit pas dire qu'il aime. Dans l'une et l'autre supposition le vers est trop comique.

Voilà où conduit cette malheureuse coutume de vouloir toujours parler d'amour, de ne point traiter cette passion comme elle doit l'être. Comment a-t-on pu oublier que Virgile dans l'*Énéide* ne l'a peinte que funeste ? On ne peut trop redire que l'amour sur le théâtre doit être armé du poignard de Melpomène, ou être banni de la scène. Il est vrai que le Mithridate de Racine est amoureux aussi, et que de plus il a le ridicule d'être le rival de deux jeunes princes ses fils. Mithridate est au fond aussi fade, aussi héros de roman, aussi condamnable que Sertorius ; mais il s'exprime si noblement, il se reproche sa faiblesse en si beaux vers ; Monime est un personnage si décent, si aimable, si intéressant, qu'on est tenté d'excuser dans la tragédie de *Mithridate* l'impertinente coutume de ne fonder les tragédies françaises que sur une jalousie d'amour. (V.)

Ce jugement, si favorable à Racine, n'est pas, comme on pourroit le croire, l'effet d'une aveugle prévention. Il est bien vrai que son style enchanteur fait disparoître toutes ses fautes : et voilà ce que ne peuvent s'imaginer certains écrivains assez malheureux pour n'avoir aucune idée de l'art d'écrire. (P.)

PERPENNA.

Ah! seigneur, c'en est trop; et....

SERTORIUS.

Point de repartie :
Tous mes vœux sont déja du côté d'Aristie;
Et je l'épouserai, pourvu qu'en même jour
La reine se résolve à payer votre amour[1] :
Car, quoi que vous disiez, je dois craindre sa haine,
Et fuirois à ce prix cette illustre Romaine[2].
La voici : laissez-moi ménager son esprit;
Et voyez cependant de quel air on m'écrit[3].

SCÈNE III.

SERTORIUS, ARISTIE.

ARISTIE[4].

Ne vous offensez pas si dans mon infortune

[1] Voilà donc ce vieux Sertorius qui a deux maîtresses, et qui en cède une à son lieutenant. Il forme une partie carrée de Perpenna avec Viriate, et d'Aristie avec Sertorius.

Et on a reproché à Racine d'avoir toujours traité l'amour! mais qu'il l'a traité différemment! (V.)

[2] *A ce prix* n'est pas juste; la haine de Viriate n'est pas un prix: il veut dire, *je fuirais cette illustre Romaine, si son hymen me privait des secours de Viriate.* (V.)

[3] Cela est trop comique. (V.)

[4] Ce premier couplet d'Aristie n'a pas toute la netteté qui est absolument nécessaire au dialogue; *l'un et l'autre qui ont sa raison d'état contre sa retraite, Pompée qui veut se ressaisir par la violence d'un bien qu'il ne peut voir ailleurs sans déplaisir.* Ces phrases n'ont pas l'élégance et le naturel que les vers demandent.

Ma foiblesse me force à vous être importune;
Non pas pour mon hymen : les suites d'un tel choix
Méritent qu'on y pense un peu plus d'une fois;
Mais vous pouvez, seigneur, joindre à mes espérances
Contre un péril nouveau nouvelles assurances[1].
J'apprends qu'un infidèle, autrefois mon époux,
Vient jusque dans ces murs conférer avec vous :
L'ordre de son tyran, et sa flamme inquiète,
Me pourront envier l'honneur de ma retraite :
L'un en prévoit la suite, et l'autre en craint l'éclat;
Et tous les deux contre elle ont leur raison d'état.
Je vous demande donc sûreté tout entière
Contre la violence et contre la prière,
Si par l'une ou par l'autre il veut se ressaisir
De ce qu'il ne peut voir ailleurs sans déplaisir.

SERTORIUS.

Il en a lieu, madame; un si rare mérite
Semble croître de prix quand par force on le quitte;
Mais vous avez ici sûreté contre tous,
Pourvu que vous puissiez en trouver contre vous,
Et que contre un ingrat dont l'amour fut si tendre,

Mais le plus grand défaut, ce me semble, c'est qu'Aristie ne lie point une intrigue tragique; elle ne sait ce qu'elle veut; elle est délaissée par son mari; elle est indécise; elle n'est ni assez animée par la vengeance, ni assez puissante pour se venger, ni assez touchée, ni assez héroïque. (V.)

[1] Ces phrases barbares, et le reste du discours d'Aristie, ne sont pas assurément tragiques; mais ce qui est contre l'esprit de la vraie tragédie, contre la décence aussi bien que contre la vérité de l'histoire, c'est une femme de Pompée qui s'en va en Aragon pour prier un vieux soldat révolté de l'épouser. (V.)

Lorsqu'il vous parlera, vous sachiez vous défendre.
On a peine à haïr ce qu'on a bien aimé,
Et le feu mal éteint est bientôt rallumé.

ARISTIE.

L'ingrat, par son divorce en faveur d'Æmilie,
M'a livrée au mépris de toute l'Italie.
Vous savez à quel point mon courage est blessé :
Mais s'il se dédisoit d'un outrage forcé[1],
S'il chassoit Æmilie, et me rendoit ma place,
J'aurois peine, seigneur, à lui refuser grace;
Et, tant que je serai maîtresse de ma foi,
Je me dois toute à lui, s'il revient tout à moi.

SERTORIUS.

En vain donc je me flatte; en vain j'ose, madame,
Promettre à mon espoir quelque part en votre ame;
Pompée en est encor l'unique souverain.
Tous vos ressentiments n'offrent que votre main;
Et, quand par ses refus j'aurai droit d'y prétendre,
Le cœur toujours à lui ne voudra pas se rendre.

ARISTIE.

Qu'importe de mon cœur, si je sais mon devoir,
Et si mon hyménée enfle votre pouvoir?
Vous ravaleriez-vous jusques à la bassesse[2]
D'exiger de ce cœur des marques de tendresse,
Et de les préférer à ce qu'il fait d'effort
Pour braver mon tyran et relever mon sort?

[1] Le mot de *dédire* semble petit et peu convenable. Peut-être *s'il se repentait* serait mieux placé. On ne se dédit point d'un outrage. (V.)

[2] *Ravaler* ne se dit plus. (V.)

Laissons, seigneur, laissons pour les petites ames
Ce commerce rampant de soupirs et de flammes[1];
Et ne nous unissons que pour mieux soutenir
La liberté que Rome est prête à voir finir.
Unissons ma vengeance à votre politique,
Pour sauver des abois toute la république[2]:
L'hymen seul peut unir des intérêts si grands.
Je sais que c'est beaucoup que ce que je prétends;
Mais, dans ce dur exil que mon tyran m'impose,
Le rebut de Pompée est encor quelque chose;
Et j'ai des sentiments trop nobles ou trop vains
Pour le porter ailleurs qu'au plus grand des Romains.

SERTORIUS.

Ce nom ne m'est pas dû, je suis....

ARISTIE.

Ce que vous faites
Montre à tout l'univers, seigneur, ce que vous êtes;
Mais quand même ce nom sembleroit trop pour vous,
Du moins mon infidèle est d'un rang au-dessous:
Il sert dans son parti, vous commandez au vôtre;

[1] L'abbé d'Aubignac condamne durement ce *commerce rampant*, et je crois qu'il a raison; mais le fond de l'idée est beau. Aristie et Sertorius pensent et s'expriment noblement; et il serait à souhaiter qu'il y eût plus de force, plus de tragique dans le rôle de la femme de Pompée. (V.)

[2] On n'a jamais dû dire *sauver des abois*, parceque *abois* signifie les derniers soupirs, et qu'on ne sauve point d'un soupir; on sauve d'un péril, et on tire d'une extrémité; on rappelle des portes de la mort; on ne sauve point des *abois*. Au reste, ce mot *abois* est pris des cris des chiens qui aboient autour d'un cerf forcé avant de se jeter sur lui. (V.)

Vous êtes chef de l'un, et lui sujet dans l'autre;
Et son divorce enfin, qui m'arrache sa foi,
L'y laisse par Sylla plus opprimé que moi,
Si votre hymen m'élève à la grandeur sublime[1]
Tandis qu'en l'esclavage un autre hymen l'abyme[2].
Mais, seigneur, je m'emporte, et l'excès d'un tel heur
Me fait vous en parler avec trop de chaleur.
Tout mon bien est encor dedans l'incertitude[3]:
Je n'en conçois l'espoir qu'avec inquiétude;
Et je craindrai toujours d'avoir trop prétendu,

[1] *Grandeur sublime* n'est plus d'usage: ce terme, *sublime*, ne s'emploie que pour exprimer les choses qui élèvent l'ame; une pensée sublime, un discours sublime. Cependant pourquoi ne pas appeler de ce nom tout ce qui est élevé? On doit, ce me semble, accorder à la poésie plus de liberté qu'on ne lui en donne. C'est sur-tout aux bons auteurs qu'il appartient de ressusciter des termes abolis, en les plaçant avantageusement. Mais aussi remarquons que *rang sublime* vaut bien mieux que *grandeur sublime*: pourquoi? c'est que *sublime* joint avec *rang* est une épithète nécessaire; *sublime* apprend que ce rang est élevé; mais *sublime* est inutile avec *grandeur*. Ne vous servez jamais d'épithètes que quand elles ajouteront beaucoup à la chose. (V.)

[2] Le mot d'*abyme* ne convient point à l'esclavage. Pourquoi dit-on, *abymé dans la douleur, dans la tristesse*, etc.? c'est qu'on y peut ajouter l'épithète de *profonde*; mais un esclavage n'est point profond; on ne saurait y être abymé. Il y a une infinité d'expressions louches, qui font peine au lecteur; on en sent rarement la raison, on ne la cherche pas même; mais il y en a toujours une, et ceux qui veulent se former le style doivent la chercher. (V.)

[3] Il semble que son bien consiste à être incertaine. Quand on dit, *tout mon bien est dans l'espérance*, on entend que le bonheur consiste à espérer. L'auteur veut dire, *tout mon bien est incertain*. (V.)

Tant que de cet espoir vous m'ayez répondu[1].
Vous me pouvez d'un mot assurer ou confondre.

SERTORIUS.

Mais, madame, après tout, que puis-je vous répondre?
De quoi vous assurer, si vous-même parlez
Sans être sûre encor de ce que vous voulez?
De votre illustre hymen je sais les avantages;
J'adore les grands noms que j'en ai pour otages,
Et vois que leur secours, nous rehaussant le bras,
Auroit bientôt jeté la tyrannie à bas[2]:
Mais cette attente aussi pourroit se voir trompée
Dans l'offre d'une main qui se garde à Pompée,
Et qui n'étale ici la grandeur d'un tel bien
Que pour me tout promettre et ne me donner rien.

ARISTIE.

Si vous vouliez ma main par choix de ma personne,
Je vous dirois, seigneur: « Prenez; je vous la donne[3];

[1] On ne répond point d'un espoir, on répond d'une personne, d'un événement. *Tant que* n'est pas ici français en ce sens. (V.)

[2] Des noms pour *otages*, des secours qui *rehaussent le bras*, et qui jettent la tyrannie *à bas*, sont des expressions trop impropres, trop triviales; ce style est trop obscur et trop négligé. Un secours qui rehausse le bras n'est ni élégant ni noble; la tyrannie jetée à bas n'est pas meilleure. Voyez si jamais Racine a jeté la tyrannie à bas. Quoi! dans une scène entre la femme de Pompée et un général romain il n'y a pas quatre vers supérieurement écrits! (V.)

[3] Il semble qu'Aristie ne doit point dire à Sertorius, *Si vous m'aimiez, je vous épouserais*. Ce n'est point du tout son intention, de faire des coquetteries à ce vieux général; elle ne veut que se venger de Pompée. Il est vrai que ces mariages politiques ne peuvent faire aucun effet au théâtre; ce sont des intrigues, mais non pas des intrigues tragiques. Le cœur veut être remué, et tout ce

« Quoi que veuille Pompée, il le voudra trop tard. »
Mais, comme en cet hymen l'amour n'a point de part,
Qu'il n'est qu'un pur effet de noble politique,
Souffrez que je vous die, afin que je m'explique,
Que, quand j'aurois pour dot un million de bras,
Je vous donne encor plus en ne l'achevant pas.
Si je réduis Pompée à chasser Æmilie,
Peut-il, Sylla régnant, regarder l'Italie?
Ira-t-il se livrer à son juste courroux?
Non, non; si je le gagne, il faut qu'il vienne à vous.
Ainsi par mon hymen vous avez assurance
Que mille vrais Romains prendront votre défense :

qui n'est que politique est plutôt fait pour être lu dans l'histoire que pour être représenté dans la tragédie.

Plus j'examine les pièces de Corneille, et plus je suis surpris qu'après le prodigieux succès du *Cid* il ait presque toujours renoncé à émouvoir. Je ne peux m'empêcher de dire ici que, quand je pris la résolution de commenter les tragédies de Corneille, un homme qui honore sa haute naissance par les talents les plus distingués m'écrivit, *Vous prenez donc Tacite et Tite-Live pour des poëtes tragiques?* En effet, *Sertorius* et toutes les pièces suivantes sont plutôt des dialogues sur la politique, et des pensées dans le goût et non dans le style de Tacite, que des pièces de théâtre : il faut bien distinguer les intérêts d'état et les intérêts du cœur. Tout ce qui n'est point fait pour remuer fortement l'ame n'est pas du genre de la tragédie : le plus grand défaut est d'être froid. (V.)

Si ces pensées, sans être du style de Tacite, sont cependant, comme Voltaire le reconnoit, dans le goût de Tacite, il ne falloit pas dire que les plus méprisables écrivains de l'autre siècle n'avoient rien écrit *de si ridicule et de si plat* que les dernières pièces de Corneille : car ces écrivains ne pensoient pas mieux qu'ils ne s'exprimoient; et, à leur égard, Corneille demeure toujours à une distance incommensurable. (P.)

Digitized by Google

Mais, si j'en romps l'accord pour lui rendre mes vœux,
Vous aurez ces Romains et Pompée avec eux;
Vous aurez ses amis par ce nouveau divorce;
Vous aurez du tyran la principale force,
Son armée, ou du moins ses plus braves soldats,
Qui de leur général voudront suivre les pas;
Vous marcherez vers Rome à communes enseignes.
Il sera temps alors, Sylla, que tu me craignes.
Tremble, et crois voir bientôt trébucher ta fierté,
Si je puis t'enlever ce que tu m'as ôté.
Pour faire de Pompée un gendre de ta femme,
Tu l'as fait un parjure, un méchant, un infame [1] :
Mais, s'il me laisse encor quelques droits sur son cœur,
Il reprendra sa foi, sa vertu, son honneur;
Pour rentrer dans mes fers il brisera tes chaînes;
Et nous t'accablerons sous nos communes haines.
J'abuse trop, seigneur, d'un précieux loisir :
Voilà vos intérêts; c'est à vous de choisir.
Si votre amour trop prompt veut borner sa conquête,
Je vous le dis encor, ma main est toute prête [2].
Je vous laisse y penser : sur-tout souvenez-vous
Que ma gloire en ces lieux me demande un époux;
Qu'elle ne peut souffrir que ma fuite m'y range,

[1] On ne doit jamais donner le nom d'infame à Pompée; et surtout Aristie, qui l'aime encore, ne doit point le nommer ainsi. (V.)

[2] L'amour de Sertorius n'est ni prompt ni lent; car en effet il n'en a point du tout, quoiqu'il ait dit qu'il est amoureux, pour être au ton du théâtre. Il faut avouer que les anciens Romains auraient été bien étonnés d'entendre reprocher à Sertorius un amour trop prompt. (V.)

En captive de guerre, au péril d'un échange,
Qu'elle veut un grand homme à recevoir ma foi [1],
Qu'après vous et Pompée il n'en est point pour moi,
Et que....

SERTORIUS.

Vous le verrez, et saurez sa pensée.

ARISTIE.

Adieu, seigneur : j'y suis la plus intéressée,
Et j'y vais préparer mon reste de pouvoir [2].

SERTORIUS.

Moi, je vais donner ordre à le bien recevoir [3].
Dieux, souffrez qu'à mon tour avec vous je m'explique [4].

[1] Ce vers n'est pas français, c'est un barbarisme : on dit bien, *Il est homme à recevoir sa foi*, et encore ce n'est que dans le style familier. Il y a dans *Polyeucte*, *Vous n'êtes pas homme à la violenter;* mais *un grand homme à faire quelque chose* ne se peut dire. *Souvenez-vous qu'elle veut un grand homme* est beau, mais *un grand homme à recevoir une foi* ne forme point un sens; *vouloir à* est encore plus vieieux. (V.)

[2] On ne prépare point un pouvoir. Elle veut dire qu'elle va se préparer à regagner Pompée, ce qui n'est pas bieu flatteur pour Serturius. (V.)

[3] C'est ainsi qu'on pourrait finir nue scène de comédie. Rien n'est plus diffieile que de terminer heureusement une scène de politique. (V.)

[4] On ne doit, ce me semble, s'adresser aux dieux que dans le malheur ou dans la passion : c'est là qu'on peut dire, *nec deus intersit nisi dignus;* mais qu'il *s'explique* avec les dieux comme avec quelqu'un à qui il parlerait d'affaire !.... Le mot *s'expliquer* n'est pas le mot propre. Et que dit-il aux dieux ? *que c'est un sort cruel d'aimer par politique, et que les intérêts de ce sort cruel sont des malheurs étranges, s'ils font donner la main quand le cœur est ailleurs.* C'est en effet la situation où Sertorius et Aristie se trouvent :

Que c'est un sort cruel d'aimer par politique!
Et que ses intérêts sont d'étranges malheurs,
S'ils font donner la main quand le cœur est ailleurs!

mais on ne plaint nullement un vieux soldat dont le cœur est ailleurs. Il y a dans cet acte de beaux vers et de belles pensées; mais tout est affaibli par le peu d'intérêt qu'on prend à la prétendue passion du héros et aux offres que lui fait Aristie, et sur-tout par le mauvais style. (V.)

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

VIRIATE, THAMIRE.

VIRIATE.

Thamire, il faut parler, l'occasion nous presse :
Rome jusqu'en ces murs m'envoie une maîtresse ;
Et l'exil d'Aristie, enveloppé d'ennuis,
Est prêt à l'emporter sur tout ce que je suis.
En vain de mes regards l'ingénieux langage
Pour découvrir mon cœur a tout mis en usage [1] ;
En vain par le mépris des vœux de tous nos rois
J'ai cru faire éclater l'orgueil d'un autre choix [2] :
Le seul pour qui je tâche à le rendre visible [3],
Ou n'ose en rien connoître, ou demeure insensible,
Et laisse à ma pudeur des sentiments confus,

[1] Un exil qui est prêt à l'emporter sur tout ce qu'est Viriate, expressions un peu trop négligées et trop impropres. Une grande reine, une héroïne ne doit pas dire, ce me semble, qu'elle a employé l'*ingénieux langage de ses regards.* (V.)

[2] J'ai cru faire éclater l'orgueil d'un autre choix

n'est pas une expression propre ; ce choix n'est pas orgueilleux. (V.)

[3] Est-ce son cœur ? est-ce l'orgueil de son choix qu'elle tâche à rendre visible ? (V.)

Que l'amour-propre obstine à douter du refus [1].
Épargne-m'en la honte, et prends soin de lui dire,
A ce héros si cher.... Tu le connois, Thamire;
Car d'où pourroit mon trône attendre un ferme appui?
Et pour qui mépriser tous nos rois, que pour lui [2]?
Sertorius, lui seul digne de Viriate,
Mérite que pour lui tout mon amour éclate.
Fais-lui, fais-lui savoir le glorieux dessein
De m'affermir au trône en lui donnant la main:
Dis-lui.... Mais j'aurois tort d'instruire ton adresse [3],
Moi qui connois ton zèle à servir ta princesse.

THAMIRE.

Madame, en ce héros tout est illustre et grand;
Mais, à parler sans fard, votre amour me surprend.
Il est assez nouveau qu'un homme de son âge
Ait des charmes si forts pour un jeune courage,
Et que d'un front ridé les replis jaunissants
Trouvent l'heureux secret de captiver les sens [4].

[1] Il ne faut jamais parler de sa pudeur; mais il faut encore moins *laisser à sa pudeur des sentiments confus, que l'amour-propre obstine à douter du refus*, parceque c'est un galimatias ridicule. (V.)

[2] Cet embarras, cette crainte de nommer celui qu'elle aime, pourraient convenir à une jeune personne timide, et semblent peu faits pour une femme politique. Mais, *et pour qui mépriser tous nos rois, que pour lui?* est un vers digne de Corneille. Il faudrait, pour que ce vers fît son effet, qu'il fût pour un jeune héros aimable, et non pas pour un vieux soldat de fortune. (V.)

[3] Peut-être le mot d'*adresse* est-il plus propre au comique qu'au tragique dans cette occasion. (V.)

[4] *Des charmes si forts pour un jeune courage, des replis jaunis-*

VIRIATE.

Ce ne sont pas les sens que mon amour consulte :
Il hait des passions l'impétueux tumulte ;
Et son feu que j'attache aux soins de ma grandeur
Dédaigne tout mélange avec leur folle ardeur.
J'aime en Sertorius ce grand art de la guerre
Qui soutient un banni contre toute la terre ;
J'aime en lui ces cheveux tout couverts de lauriers,

sants d'un front qui trouvent le secret de captiver les sens. Discours de soubrette, sans doute, plutôt que de la confidente d'une reine ; mais discours qui rendent Viriate un personnage intolérable à quiconque a un peu de goût. Ces replis jannissants, et cette pudeur de Viriate, et ce héros si cher que Thamire connaît, font un étrange contraste. Rien n'est plus indigne de la tragédie.

La réplique de Viriate me paraît admirable. Je ne voudrais pourtant pas qu'une reine parlât des *sens*. Racine, qu'on regarde si mal-à-propos comme le premier qui ait parlé d'amour, mais qui est le seul qui en ait bien parlé, ne s'est jamais servi de ces mots, *les sens*. Voyez la première scène de *Pulchérie*. (V.)

Peu de personnes avoient observé cette délicatesse de Racine ; et véritablement il s'est interdit, même dans la tragédie de *Phèdre*, l'usage de ce mot, que son sujet sembloit amener si naturellement. C'est une difficulté qui n'étoit pas aisée à vaincre, et que pourtant il a surmontée dans tout le rôle de Phèdre, qui est un des chefs-d'œuvre de notre théâtre. Mais, parceque Racine s'est interdit cette expression, il y auroit trop de rigueur à la condamner dans ces beaux vers de Viriate. Voltaire, dans *OEdipe*, a fait dire à Jocaste :

> Tu sais qu'à mon devoir tout entière attachée
> J'étouffai de mes sens la révolte cachée.

Elle ajoute, à quelques vers de distance, dans la même scène :

> Ce n'était point, Égine, un feu tumultueux,
> De mes sens enchantés enfant impétueux,

et personne ne s'en est scandalisé. Il ne faut rien outrer, même en matière de bienséance. (P.)

Ce front qui fait trembler les plus braves guerriers,
Ce bras qui semble avoir la victoire en partage :
L'amour de la vertu n'a jamais d'yeux pour l'âge :
Le mérite a toujours des charmes éclatants ;
Et quiconque peut tout est aimable en tout temps [1].

THAMIRE.

Mais, madame, nos rois, dont l'amour vous irrite,
N'ont-ils tous ni vertu, ni pouvoir, ni mérite?
Et dans votre parti se peut-il qu'aucun d'eux
N'ait signalé son nom par des exploits fameux?
Celui des Turdetans, celui des Celtibères,
Soutiendroient-ils si mal le sceptre de vos pères?...

VIRIATE.

Contre des rois comme eux j'aimerois leur soutien ;
Mais contre des Romains tout leur pouvoir n'est rien.
Rome seule aujourd'hui peut résister à Rome :
Il faut pour la braver qu'elle nous prête un homme [2],
Et que son propre sang en faveur de ces lieux

[1] Ces sentiments de Viriate sont les seuls qu'elle aurait dû exprimer. Il ne fallait pas les affaiblir par cette *pudeur* et *ce héros si cher*. (V.)

[2] C'est dommage qu'un aussi mauvais vers suive ce vers si beau :

Rome seule aujourd'hui peut résister à Rome.

C'est presque toujours la rime qui amène les vers faibles, inutiles, et rampants, avant ou après les beaux vers. On en a fait souvent la remarque. Cet inconvénient attaché à la rime a fait naître plus d'une fois la proposition de la bannir ; mais il est plus beau de vaincre une difficulté que de s'en défaire. La rime est nécessaire à la poésie française par la nature de notre langue, et est consacrée à jamais par les ouvrages de nos grands hommes. (V.)

Balance les destins, et partage les dieux[1].
Depuis qu'elle a daigné protéger nos provinces,
Et de son amitié faire honneur à leurs princes[2],
Sous un si haut appui nos rois humiliés
N'ont été que sujets sous le nom d'alliés;
Et ce qu'ils ont osé contre leur servitude
N'en a rendu le joug que plus fort et plus rude.
Qu'a fait Mandonius, qu'a fait Indibilis,
Qu'y plonger plus avant leurs trônes avilis,
Et voir leur fier amas de puissance et de gloire
Brisé contre l'écueil d'une seule victoire?
Le grand Viriatus, de qui je tiens le jour,
D'un sort plus favorable eut un pareil retour[3].
Il défit trois préteurs, il gagna dix batailles,
Il repoussa l'assaut de plus de cent murailles[4];
Et de Servilius l'astre prédominant[5]
Dissipa tout d'un coup ce bonheur étonnant.

[1] *Balance*, etc., est un très beau vers; mais celui qui le précède est mauvais. *Le propre sang de Rome en faveur de ces lieux!* (V.)

[2] *Faire honneur de son amitié* n'est pas le mot propre. (V.)

[3] On dit bien en général *un retour du sort*, et encore mieux *un revers du sort*, mais non pas *un retour d'un sort favorable*, pour exprimer une disgrace; au contraire, *un retour d'un sort favorable* signifie une nouvelle faveur de la fortune après quelque disgrace passagère.

[4] *Gagner des batailles, repousser l'assaut de plus de cent murailles.* Voilà de ces vers communs et faibles qu'on doit soigneusement s'interdire. On voit trop que *murailles* n'est là que pour rimer à *batailles*. (V.)

[5] VAR. Et du consul Brutus l'astre prédominant.

(Voyez la Préface de Corneille.)

Ce grand roi fut défait, il en perdit la vie,
Et laissoit sa couronne à jamais asservie,
Si pour briser les fers de son peuple captif
Rome n'eût envoyé ce noble fugitif.
Depuis que son courage à nos destins préside,
Un bonheur si constant de nos armes décide,
Que deux lustres de guerre assurent nos climats
Contre ces souverains de tant de potentats,
Et leur laissent à peine, au bout de dix années,
Pour se couvrir de nous l'ombre des Pyrénées.
Nos rois, sans ce héros, l'un de l'autre jaloux,
Du plus heureux sans cesse auroient rompu les coups [1];
Jamais ils n'auroient pu choisir entre eux un maître.

THAMIRE.

Mais consentiront-ils qu'un Romain puisse l'être?

VIRIATE.

Il n'en prend pas le titre, et les traite d'égal:
Mais, Thamire, après tout, il est leur général;
Ils combattent sous lui, sous son ordre ils s'unissent;
Et tous ces rois de nom [2] en effet obéissent,
Tandis que de leur rang l'inutile fierté
S'applaudit d'une vaine et fausse égalité.

THAMIRE.

Je n'ose vous rien dire après cet avantage,

[1] *Rompre les coups du plus heureux; avoir l'ombre d'une montagne pour se couvrir, un bonheur qui décide des armes*, tout cela est impropre, irrégulier, obscur. (V.)

[2] Racine s'est approprié cette belle expression dans *Mithridate* :

Reine long-temps de nom, mais en effet captive,

dit Monime en parlant d'elle-même. (P.)

Et voudrois comme vous faire grace à son âge;
Mais enfin ce héros, sujet au cours des ans,
A trop long-temps vaincu pour vaincre encor long-temps,
Et sa mort....

VIRIATE.

Jouissons, en dépit de l'envie,
Des restes glorieux de son illustre vie:
Sa mort me laissera pour ma protection
La splendeur de son ombre et l'éclat de son nom[1].
Sur ces deux grands appuis ma couronne affermie
Ne redoutera point de puissance ennemie;
Ils feront plus pour moi que ne feroient cent rois.
Mais nous en parlerons encor quelque autre fois.
Je l'aperçois qui vient.

SCÈNE II.

SERTORIUS, VIRIATE, THAMIRE.

SERTORIUS.

Que direz-vous, madame,
Du dessein téméraire où s'échappe mon ame[2]?

[1] Ces figures outrées ne réussissent plus. Le mot d'*ombre* est trop le contraire de *splendeur;* il n'est pas permis non plus à une femme telle que Viriate de dire que l'ombre d'un général mort protégera plus l'Espagne que ne feraient cent rois: ces exagérations ne seraient pas même tolérées dans une ode. Le vrai doit régner par-tout, et sur-tout dans la tragédie. La splendeur d'une ombre a quelque chose de si contradictoire, que cette expression dégénère en pure plaisanterie. (V.)

[2] Une ame ne s'échappe point à un dessein. (V.)

N'est-ce point oublier ce qu'on vous doit d'honneur
Que demander à voir le fond de votre cœur?

VIRIATE.

Il est si peu fermé, que chacun y peut lire,
Seigneur, peut-être plus que je ne puis vous dire;
Pour voir ce qui s'y passe, il ne faut que des yeux.

SERTORIUS.

J'ai besoin toutefois qu'il s'explique un peu mieux.
Tous vos rois à l'envi brignent votre hyménée;
Et comme vos bontés font notre destinée,
Par ces mêmes bontés j'ose vous conjurer,
En faisant ce grand choix, de nous considérer.
Si vous prenez un prince inconstant, infidèle,
Ou qui pour le parti n'ait pas assez de zèle,
Jugez en quel état nous nous verrons réduits,
Si je pourrai long-temps encor ce que je puis,
Si mon bras....

VIRIATE.

Vous formez des craintes que j'admire.
J'ai mis tous mes états si bien sous votre empire,
Que quand il me plaira faire choix d'un époux,
Quelque projet qu'il fasse, il dépendra de vous.
Mais, pour vous mieux ôter cette frivole crainte,
Choisissez-le vous-même, et parlez-moi sans feinte:
Pour qui de tous ces rois êtes-vous sans soupçon[1]?

[1] C'est un barbarisme de phrase. On soupçonne quelqu'un, on a des soupçons, on jette des soupçons sur lui; on n'a pas des soupçons pour quelqu'un, comme on a de l'estime, de l'amitié, de la haine pour quelqu'un. Il est vraisemblable que c'est une faute ancienne des imprimeurs, et qu'on doit lire, *sur qui de tous ces rois êtes-vous sans soupçon?* (V.)

A qui d'eux pouvez-vous confier ce grand nom?

SERTORIUS.

Je voudrois faire un choix qui pût aussi vous plaire;
Mais, à ce froid accueil que je vous vois leur faire,
Il semble que pour tous sans aucun intérêt....

VIRIATE.

C'est peut-être, seigneur, qu'aucun d'eux ne me plait,
Et que de leur haut rang la pompe la plus vaine
S'efface au seul aspect de la grandeur romaine.

SERTORIUS.

Si donc je vous offrois pour époux un Romain?

VIRIATE.

Pourrois-je refuser un don de votre main?

SERTORIUS.

J'ose après cet aveu vous faire offre d'un homme
Digne d'être avoué de l'ancienne Rome.
Il en a la naissance, il en a le grand cœur [1],
Il est couvert de gloire, il est plein de valeur;
De toute votre Espagne il a gagné l'estime,
Libéral, intrépide, affable, magnanime;
Enfin c'est Perpenna sur qui vous emportez....

VIRIATE.

J'attendois votre nom après ces qualités;
Les éloges brillants que vous daignez y joindre
Ne me permettoient pas d'espérer rien de moindre:

[1] Cette phrase signifie *il a la naissance de Rome, il a le grand cœur de Rome*. On sent bien que l'auteur veut dire *il est né Romain, il a la valeur d'un Romain*; mais il ne suffit pas qu'on puisse l'entendre, il faut qu'on ne puisse pas l'entendre autrement. (V.)

Digitized by Google

Mais certes le détour est un peu surprenant.
Vous donnez une reine à votre lieutenant!
Si vos Romains ainsi choisissent des maîtresses,
A vos derniers tribuns il faudra des princesses[1].

SERTORIUS.

Madame....

VIRIATE.

Parlons net sur ce choix d'un époux.
Êtes-vous trop pour moi? suis-je trop peu pour vous?
C'est m'offrir, et ce mot peut blesser les oreilles:
Mais un pareil amour sied bien à mes pareilles[2]:
Et je veux bien, seigneur, qu'on sache désormais
Que j'ai d'assez bons yeux pour voir ce que je fais.
Je le dis donc tout haut, afin que l'on m'entende[3]:
Je veux bien un Romain, mais je veux qu'il commande;
Et ne trouverois pas vos rois à dédaigner,
N'étoit qu'ils savent mieux obéir que régner.
Mais, si de leur puissance ils vous laissent l'arbitre[4],

[1] Cette réponse est fort belle, elle doit toujours faire un grand effet. Les vers suivants semblent l'affaiblir. *Parlons net* sent un peu trop le dialogue de comédie; et le mot de *maîtresse* n'a jamais été employé par Racine dans ses bonnes pièces. (V.)

On le trouve dans *Bajazet*, dans *Britannicus*, dans *Mithridate*, et par conséquent dans les bonnes pièces de Racine. Voltaire lui-même l'a employé plus d'une fois dans *Zaïre*. (P.)

[2] Un amour qui sied bien ou qui sied mal ne peut se dire; il semble qu'on parle d'un ajustement. On doit éviter le mot de *mes pareilles*, il est plus bourgeois que noble. (V.)

[3] Viriate n'élève pas ici la voix; elle parle devant sa confidente, qui connaît ses sentiments: ainsi ce vers n'est qu'un vers de comédie, qui ne devait pas avoir place dans une scène noble. (V.)

[4] Être *arbitre des rois* se dit très bien, parcequ'en effet des rois

Leur foiblesse du moins en conserve le titre :
Ainsi ce noble orgueil qui vous préfère à tous
En préfère le moindre à tout autre qu'à vous [1] ;
Car enfin, pour remplir l'honneur de ma naissance [2],
Il me faudroit un roi de titre et de puissance [3] :
Mais, comme il n'en est plus, je pense m'en devoir [4]
Ou le pouvoir sans nom, ou le nom sans pouvoir.

SERTORIUS.

J'adore ce grand cœur qui rend ce qu'il doit rendre
Aux illustres aïeux dont on vous voit descendre [5].

peuvent choisir ou recevoir un arbitre. On est l'arbitre des lois, parceque souvent les lois sont opposées l'une à l'autre, l'arbitre des états qui ont des prétentions, mais non pas l'arbitre de la puissance ; encore moins a-t-on le titre de sa puissance. (V.)

[1] Elle veut dire *préfère le moindre* des rois à tout autre Romain que vous. (V.)

[2] On soutient l'honneur de sa naissance, on remplit les devoirs de sa naissance, mais on ne remplit point un honneur. Encore une fois rien n'est si rare que le mot propre. (V.)

[3] On dit bien, *un roi de nom ;* par exemple, Jacques II fut roi de nom, et Guillaume resta roi en effet ; mais on ne dit point *roi de titre :* on dit encore moins *roi de puissance ;* cela n'est pas français. Toutes ces expressions sont des barbarismes de phrase ; mais le sens est fort beau, et tous les sentiments de Viriate ont de la dignité.

Je pense m'en devoir ou le pouvoir sans nom, ou le nom sans pouvoir. Voilà de ces jeux de mots qu'il faut soigneusement éviter ; et si on se permet cette licence, il faut du moins s'exprimer avec netteté et correctement. *Se devoir le pouvoir d'un roi sans nom* est un barbarisme et une construction très vicieuse. (V.)

[4] VAR. Et, comme il n'en est plus, je pense m'en devoir.

[5] Cette expression ne parait pas juste ; on ne voit personne descendre de ses aïeux. Racine dit, dans *Iphigénie :*

A de moindres pensers son orgueil abaissé
Ne soutiendroit pas bien ce qu'ils vous ont laissé.
Mais puisque, pour remplir la dignité royale,
Votre haute naissance en demande une égale,
Perpenna parmi nous est le seul dont le sang
Ne mêleroit point d'ombre à la splendeur du rang[1];
Il descend de nos rois et de ceux d'Étrurie.
Pour moi, qu'un sang moins noble a transmis à la vie,
Je n'ose m'éblouir d'un peu de nom fameux[2],
Jusqu'à déshonorer le trône par mes vœux[3].
Cessez de m'estimer jusqu'à lui faire injure:
Je ne veux que le nom de votre créature[4];

Le sang de ces héros dont tu me fais descendre;

mais non pas, *le sang dont on me voit descendre.* (V.)

[1] Qu'est-ce qu'un sang qui ne mêlerait point d'ombre à une splendeur? On ne peut trop redire que toute métaphore doit être juste et faire une image vraie. (V.)

[2] Le mot de *peu* ne convient point à un nom; un peu de gloire, un peu de renommée, de réputation, de puissance, se dit dans toutes les langues, et *un peu de nom*, dans aucune. Il y a une grammaire commune à toutes les nations, qui ne permet pas que les adverbes de quantité se joignent à des choses qui n'ont pas de quantité. On peut avoir plus ou moins de gloire ou de puissance, mais non pas plus ou moins de nom. (V.)

[3] Il est étrange que Corneille fasse parler ainsi un Romain, après avoir dit ailleurs, *pour être plus qu'un roi, tu te crois quelque chose*, et après avoir répété si souvent cette exagération prodigieuse, qu'*il n'y a point de bourgeois de Rome qui ne soit au-dessus de tous les rois.* Ces manières si différentes d'envisager la même chose font bien voir que l'archevêque Fénelon et le marquis de Vauvenargues avaient raison de dire que Corneille atteignit rarement le véritable but de la tragédie, et que trop souvent, au lieu d'émouvoir, il exagérait ou il dissertait. (V.)

[4] *Créature;* ce mot dans notre langue n'est employé que pour

Un si glorieux titre a de quoi me ravir [1];
Il m'a fait triompher en voulant vous servir [2];
Et malgré tout le peu que le ciel m'a fait naître [3]....

VIRIATE.

Si vous prenez ce titre, agissez moins en maître,
Ou m'apprenez du moins, seigneur, par quelle loi
Vous n'osez m'accepter, et disposez de moi.
Accordez le respect que mon trône vous donne [4]
Avec cet attentat sur ma propre personne.
Voir toute mon estime, et n'en pas mieux user,
C'en est un qu'aucun art ne sauroit déguiser.
Ne m'honorez donc plus jusqu'à me faire injure;
Puisque vous le voulez, soyez ma créature;
Et, me laissant en reine ordonner de vos vœux,
Portez-les jusqu'à moi, parceque je le veux.
Pour votre Perpenna, que sa haute naissance
N'affranchit point encor de votre obéissance,
Fût-il du sang des dieux aussi bien que des rois,
Ne lui promettez plus la gloire de mon choix.
Rome n'attache point le grade à la noblesse.
Votre grand Marius naquit dans la bassesse;

les subalternes qui doivent leur fortune à leurs patrons, et semble ne pas convenir à Sertorius. (V.)

[1] Ce titre n'est point *glorieux;* il n'a point *de quoi ravir.* Ce mot *ravir* est trop familier. (V.)

[2] Par la construction de la phrase, c'est le glorieux titre qui a voulu servir Viriate. (V.)

[3] *Tout le peu* est une contradiction dans les termes; les mots de *peu* et de *tout* s'excluent l'un l'autre. (V.)

[4] On ne donne point du respect, on l'impose, on l'imprime, on l'inspire, etc. (V.)

Et c'est pourtant le seul que le peuple romain
Ait jusques à sept fois choisi pour souverain.
Ainsi pour estimer chacun a sa manière[1] :
Au sang d'un Espagnol je ferois grace entière[2],
Mais parmi vos Romains je prends peu garde au sang,
Quand j'y vois la vertu prendre le plus haut rang.
Vous, si vous haïssez comme eux le nom de reine,
Regardez-moi, seigneur, comme dame romaine[3] :
Le droit de bourgeoisie à nos peuples donné
Ne perd rien de son prix sur un front couronné.
Sous ce titre adoptif, étant ce que vous êtes,
Je pense bien valoir une de mes sujettes;

[1] Ainsi pour estimer chacun a sa manière,

est trop familier, et *sa manière pour estimer* est aussi bas que peu français. (V.)

[2] Au sang d'un Espagnol je ferois grace entière,

ne dit point ce qu'elle veut dire ; elle entend que ce serait faire une grace à un Espagnol que de l'épouser. *Faire grace entière*, c'est ne point pardonner à demi. (V.)

[3] Elle ne doit point dire à Sertorius qu'il peut haïr le trône, après que Sertorius lui a dit qu'il déshonorerait le trône, s'il osait aspirer à elle. Tous ces raisonnements sur le trône semblent trop se contredire; tantôt le trône de Viriate dépend de Sertorius, tantôt Sertorius est au-dessous du trône, tantôt il hait le trône, tantôt Viriate veut faire respecter son trône; mais quand même il y aurait de la justesse dans ces dissertations, il y aurait toujours trop de froideur. Presque tous ces raisonnements sont faux : ils auraient besoin du style le plus élégant et le plus noble pour être tolérés; mais malheureusement le style est guindé, obscur, souvent bas, et hérissé de solécismes et de barbarismes. (V.)

Voltaire affecte toujours d'oublier le temps où Corneille écrivoit. (P.)

Et, si quelque Romaine a causé vos refus,
Je suis tout ce qu'elle est, et reine encor de plus.
Peut-être la pitié d'une illustre misère....

SERTORIUS.

Je vous entends, madame, et, pour ne vous rien taire,
J'avouerai qu'Aristie....

VIRIATE.

Elle nous a tout dit;
Je sais ce qu'elle espère et ce qu'on vous écrit.
Sans y perdre de temps, ouvrez votre pensée.

SERTORIUS.

Au seul bien de la cause elle est intéressée:
Mais puisque, pour ôter l'Espagne à nos tyrans,
Nous prenons, vous et moi, des chemins différents,
De grace, examinez le commun avantage,
Et jugez ce que doit un généreux courage.
Je trahirois, madame, et vous et vos états,
De voir un tel secours, et ne l'accepter pas [1]:
Mais ce même secours deviendroit notre perte,
S'il nous ôtoit la main que vous m'avez offerte,
Et qu'un destin jaloux de nos communs desseins
Jetât ce grand dépôt en de mauvaises mains [2].
Je tiens Sylla perdu, si vous laissez unie
A ce puissant renfort votre Lusitanie.
Mais vous pouvez enfin dépendre d'un époux,
Et le seul Perpenna peut m'assurer de vous.

[1] *Je trahirois de voir* est un solécisme. (V.)

[2] On ne *jette* point un *dépôt*, c'est un barbarisme; il faut, *remît ce grand dépôt*. (V.)

Voyez ce qu'il a fait; je lui dois tant, madame,
Qu'une juste prière en faveur de sa flamme....

VIRIATE.

Si vous lui devez tant, ne me devez-vous rien?
Et lui faut-il payer vos dettes de mon bien?
Après que ma couronne a garanti vos têtes [1],
Ne mérité-je point de part en vos conquêtes?
Ne vous ai-je servi que pour servir toujours,
Et m'assurer des fers par mon propre secours?
Ne vous y trompez pas: si Perpenna m'épouse,
Du pouvoir souverain je deviendrai jalouse,
Et le rendrai moi-même assez entreprenant
Pour ne vous pas laisser un roi pour lieutenant.
Je vous avouerai plus: à qui que je me donne,
Je voudrai hautement soutenir ma couronne;
Et c'est ce qui me force à vous considérer,
De peur de perdre tout, s'il nous faut séparer.
Je ne vois que vous seul qui des mers aux montagnes
Sous un même étendard puisse unir nos Espagnes [2]:
Mais ce que je propose en est le seul moyen;
Et, quoi qu'ait fait pour vous ce cher concitoyen,
S'il vous a secouru contre la tyrannie,
Il en est bien payé d'avoir sauvé sa vie [3].

[1] Que veut dire une couronne qui garantit des têtes? Il fallait au moins dire de quoi elle les garantit: on garantit un traité, une possession, un héritage; mais une couronne ne garantit point une tête. (V.)

[2] VAR. Sous un même étendard puisse unir les Espagnes.

[3] C'est un barbarisme et un contre-sens. On est payé en recevant une récompense, on est payé par une récompense; mais on

Les malheurs du parti l'accabloient à tel point,
Qu'il se voyoit perdu, s'il ne vous eût pas joint;
Et même, si j'en veux croire la renommée,
Ses troupes, malgré lui, grossirent votre armée.
Rome offre un grand secours, du moins on vous l'écrit;
Mais, s'armât-elle toute en faveur d'un proscrit,
Quand nous sommes aux bords d'une pleine victoire [1],
Quel besoin avons-nous d'en partager la gloire?
Encore une campagne, et nos seuls escadrons
Aux aigles de Sylla font repasser les monts.
Et ces derniers venus auront droit de nous dire
Qu'ils auront en ces lieux établi notre empire!
Soyons d'un tel honneur l'un et l'autre jaloux;
Et quand nous pouvons tout, ne devons rien qu'à nous.

SERTORIUS.

L'espoir le mieux fondé n'a jamais trop de forces [2].
Le plus heureux destin surprend par les divorces [3];
Du trop de confiance il aime à se venger [4];

n'est point payé de recevoir une récompense; il fallait: *Il fut assez payé, vous sauvâtes sa vie*, ou quelque chose de semblable. (V.)

[1] La victoire n'a point de bords; on touche à la victoire, on est près de la remporter, de la saisir, mais on n'est point à ses bords. Cela ne peut se dire dans aucune langue, parceque dans toutes les langues les métaphores doivent être justes. (V.)

[2] On ne peut dire *les forces d'un espoir;* aucune langue ne peut admettre ce mot, parceque les forces ne peuvent pas être dans un espoir. C'est un barbarisme. (V.)

[3] Un destin n'a point de divorces; il a des vicissitudes, des changements, des revers; et alors ce n'est pas l'heureux destin qui surprend. Cette expression est un barbarisme. (V.)

[4] Ce destin qui aime à se venger est une idée poétique qui n'a rien de vrai. Pourquoi aimerait-il à se venger de la confiance

Et dans un grand dessein rien n'est à négliger.
Devons-nous exposer à tant d'incertitude
L'esclavage de Rome et notre servitude[1],
De peur de partager avec d'autres Romains
Un honneur où le ciel veut peut-être leurs mains?
Notre gloire, il est vrai, deviendra sans seconde,
Si nous faisons sans eux la liberté du monde;
Mais si quelque malheur suit tant d'heureux combats,
Quels reproches cruels ne nous ferons-nous pas!
D'ailleurs, considérez que Perpenna vous aime,
Qu'il est ou qu'il se croit digne du diadème,
Qu'il peut ici beaucoup; qu'il s'est vu de tout temps
Qu'en gouvernant le mieux on fait des mécontents;
Que, piqué du mépris, il osera peut-être....

VIRIATE.

Tranchez le mot, seigneur: je vous ai fait mon maître,
Et je dois obéir malgré mon sentiment;
C'est à quoi se réduit tout ce raisonnement.
Faites, faites entrer ce héros d'importance[2],
Que je fasse un essai de mon obéissance;
Et si vous le craignez, craignez autant du moins

qu'on a en lui? Est-ce ainsi que doit raisonner un grand capitaine, un homme d'état? (V.)

[1] Ce n'est point l'esclavage qu'on expose ici à l'incertitude des évènements; au contraire, c'est la liberté de Rome et celle de l'Espagne, pour laquelle Sertorius et Viriate combattent, et qu'on exposerait. (V.)

[2] Faites, faites entrer ce héros d'importance,

est un peu trop comique. L'auteur a déja dit *des gens d'importance:* il n'est pas permis d'écrire d'un style si trivial, sur-tout après avoir écrit de si belles choses. (V.)

Un long et vain regret d'avoir prêté vos soins [1].

SERTORIUS.

Madame, croiriez-vous...

VIRIATE.

Ce mot vous doit suffire;
J'entends ce qu'on me dit, et ce qu'on me veut dire.
Allez, faites-lui place, et ne présumez pas....

SERTORIUS.

Je parle pour un autre, et toutefois, hélas [2]!
Si vous saviez....

VIRIATE.

Seigneur, que faut-il que je sache?
Et quel est le secret que ce soupir me cache?

SERTORIUS.

Ce soupir redoublé [3]....

[1] Il faudrait achever la phrase. *Prêter vos soins* n'a pas un sens complet; on doit dire à qui on les a prêtés. De plus, on ne prête point de soins, on ne prête que les choses qu'on peut retirer. Quand les soins sont une fois donnés, on peut en refuser de nouveaux. Il n'en est pas de même du mot *appui*, *secours;* on prête son *appui*, son *secours*, son *bras*, son *armée*, etc., parcequ'on peut les retirer, les reprendre. Ce style est très vicieux. (V.)

[2] Cet *hélas* dans la bouche de Sertorius est trop déplacé; il ne convient ni à son caractère, ni à son âge, ni à la scène politique et raisonnée qui vient de se passer entre Viriate et lui. (V.)

[3] Ce *soupir redoublé* achève de dégrader Sertorius.

Qu'Achille aime autrement que Tyrcis et Philène.

Un vieux capitaine romain qui fait remarquer ses soupirs à sa maîtresse est au-dessous de Tyrcis; car Tyrcis soupirera sans le dire, et ce sera sa maîtresse qui s'en apercevra.

Qu'un amant passionné soit attendri, ému, troublé, qu'il soupire; mais qu'il ne dise pas: Voyez comme je suis attendri, comme

VIRIATE.

N'achevez point; allez :
Je vous obéirai plus que vous ne voulez.

SCÈNE III.

VIRIATE, THAMIRE.

THAMIRE.

Sa dureté m'étonne, et je ne puis, madame[1]....

VIRIATE.

L'apparence t'abuse; il m'aime au fond de l'ame[2].

THAMIRE.

Quoi! quand pour un rival il s'obstine au refus[3]....

je suis ému, comme je suis touché, comme je soupire. Cette pusillanimité dans laquelle Corneille fait tomber Sertorius et Viriate est une preuve bien manifeste de ce que nous avons dit tant de fois, que l'amour s'était emparé du théâtre très long-temps avant Racine; qu'il n'y avait aucune pièce où cette passion n'entrât, et c'était presque toujours mal-à-propos. Encore une fois, l'amour n'a jamais bien été traité que dans les scènes du *Cid*, imitées de Guillem de Castro, jusqu'à l'*Andromaque* de Racine : je dis jusqu'à l'*Andromaque*; car, dans *la Thébaïde* et dans l'*Alexandre*, on sent que Racine suit la mauvaise route que Corneille avait tracée; c'est l'unique raison peut-être pour laquelle ces deux pièces n'intéressent point du tout. (V.)

[1] Il est assez difficile de comprendre comment Thamire peut parler de dureté après ces hélas et ces soupirs. (V.)

[2] Rien n'est assurément moins tragique qu'une femme qui dit qu'un homme l'aime. C'est de la comédie froide. (V.)

[3] *Quoi quand* forme une cacophonie désagréable. (V.)

VIRIATE.

Il veut que je l'amuse[1], et ne veut rien de plus.

THAMIRE.

Vous avez des clartés que mon insuffisance....

VIRIATE.

Parlons à ce rival; le voilà qui s'avance.

SCÈNE IV.

VIRIATE, PERPENNA, AUFIDE, THAMIRE.

VIRIATE.

Vous m'aimez, Perpenna; Sertorius le dit:
Je crois sur sa parole, et lui dois tout crédit[2].
Je sais donc votre amour; mais tirez-moi de peine:

[1] Viriate, dans cet hémistiche comique, ne dit point ce qu'elle doit dire: sa vanité lui persuade qu'elle est aimée, et que Sertorius sacrifie son amour à l'amitié; ce n'est pas là un amusement. Il faut convenir que rien n'est plus éloigné du caractère de la tragédie. (V.)

[2] Il fallait dire, *je le crois*. Corneille a bien employé le mot *je crois* sans régime dans *Polyeucte*, *je vois, je sais, je crois, je suis désabusée;* mais c'est dans un autre sens. Pauline veut dire *j'ai la foi;* mais Viriate n'a point la foi.

Et lui dois tout crédit; ce terme est impropre et n'est pas noble. *Crédit* ne signifie point *confiance*. Racine s'est servi plus noblement de ce mot dans un autre sens, quand il fait dire à Agrippine:

Je vois mes honneurs croître, et tomber mon crédit.

Crédit alors signifie *autorité, puissance, considération*. (V.)

Crédit peut signifier *confiance*, témoin ces vers du *Menteur*, qui sont passés en proverbe:

CORANTE.

Je disois vérité.

Par où prétendez-vous mériter une reine,
A quel titre lui plaire, et par quel charme un jour
Obliger sa couronne à payer votre amour[1]?

PERPENNA.

Par de sincères vœux, par d'assidus services,
Par de profonds respects, par d'humbles sacrifices;
Et si quelques effets peuvent justifier....

VIRIATE.

Eh bien! qu'êtes-vous prêt de lui sacrifier?

PERPENNA.

Tous mes soins, tout mon sang, mon courage, ma vie[2].

VIRIATE.

Pourriez-vous la servir dans une jalousie[3]?

PERPENNA.

Ah, madame!...

VIRIATE.

A ce mot en vain le cœur vous bat;

CLITON.

Quand un menteur la dit,
En passant par sa bouche elle perd son crédit;

c'est-à-dire elle perd son autorité, elle n'obtient plus de confiance. (P.)

[1] On n'oblige point une couronne à payer; et payer un amour! (V.)

[2] On peut sacrifier son sang et sa vie, ce qui est la même chose: mais sacrifier son courage! qu'est-ce que cela veut dire? on emploie son courage, ses soins; on sacrifie sa vie. (V.)

[3] *Dans une jalousie, le cœur vous bat; un orgueil de reine:* ce n'est pas là le style noble; et cette idée de se *faire servir dans une jalousie* est non seulement du comique, mais du comique insipide: ce n'est pas là le φόβος καὶ ἔλεος, *la terreur et la pitié.* Voilà une plaisante intrigue tragique que de savoir qui de deux femmes passera la première à une porte. (V.)

Elle n'est pas d'amour, elle n'est que d'état.
J'ai de l'ambition, et mon orgueil de reine
Ne peut voir sans chagrin une autre souveraine,
Qui, sur mon propre trône à mes yeux s'élevant,
Jusque dans mes états prenne le pas devant[1].
Sertorius y règne, et dans tout notre empire
Il dispense des lois où j'ai voulu souscrire:
Je ne m'en repens point, il en a bien usé;
Je rends graces au ciel qui l'a favorisé.
Mais, pour vous dire enfin de quoi je suis jalouse,
Quel rang puis-je garder auprès de son épouse?
Aristie y prétend, et l'offre qu'elle fait,
Ou que l'on fait pour elle, en assure l'effet[2].
Délivrez nos climats de cette vagabonde,
Qui vient par son exil troubler un autre monde;
Et forcez-la sans bruit d'honorer d'autres lieux
De cet illustre objet qui me blesse les yeux.
Assez d'autres états lui prêteront asile.

PERPENNA.

Quoi que vous m'ordonniez, tout me sera facile:
Mais quand Sertorius ne l'épousera pas,

[1] *Prenne le pas devant* ne se dit plus, et présente une petite idée. Voilà de ces choses qu'il faut ennoblir par l'expression. Racine dit:

Je ceignis la tiare, et marchai son égal.

Prendre le pas devant est une mauvaise façon de parler, qui n'est pas même pardonnable aux gazettes. (V.)

[2] Il faut éviter ces expressions prosaïques et négligées: celle-ci n'est ni noble ni exacte. Une offre n'assure point un effet; une offre est acceptée ou dédaignée; le mot d'*effet* ne s'applique qu'aux desseins et aux causes, aux menaces, aux prières. (V.)

Un autre hymen vous met dans le même embarras[1].
Et qu'importe, après tout, d'une autre ou d'Aristie,
Si...

VIRIATE.

Rompons, Perpenna, rompons cette partie;
Donnons ordre au présent; et quant à l'avenir,
Suivant l'occasion nous saurons y fournir.
Le temps est un grand maître, il règle bien des choses.
Enfin je suis jalouse, et vous en dis les causes.
Voulez-vous me servir?

PERPENNA.

Si je le veux? j'y cours,
Madame, et meurs déja d'y consacrer mes jours[2].
Mais pourrai-je espérer que ce foible service
Attirera sur moi quelque regard propice,
Que le cœur attendri fera suivre....

VIRIATE.

Arrêtez,
Vous porteriez trop loin des vœux précipités.
Sans doute un tel service aura droit de me plaire;
Mais laissez-moi, de grace, arbitre du salaire:
Je ne suis point ingrate, et sais ce que je dois;
Et c'est vous dire assez pour la première fois.
Adieu.

[1] Perpenna n'a aucune raison de parler d'un autre hymen de Sertorius, puisqu'il n'en est point question dans la pièce: et quel style de comédie! *un hymen qui met dans l'embarras.* (V.)

[2] Il fallait, *et je meurs;* mais cette façon de parler est du style de la comédie; encore ne dit-on pas même, *je meurs d'aller, je meurs de servir,* mais *je meurs d'envie d'aller, de servir;* et cela ne se dit que dans la conversation familière. (V.)

SCÈNE V.

PERPENNA, AUFIDE.

AUFIDE.

Vous le voyez, seigneur, comme on vous joue.
Tout son cœur est ailleurs; Sertorius l'avoue,
Et fait auprès de vous l'officieux rival[1],
Cependant que la reine....

PERPENNA.

Ah! n'en juge point mal.
A lui rendre service elle m'ouvre une voie
Que tout mon cœur embrasse avec excès de joie[2].

AUFIDE.

Vous ne voyez donc pas que son esprit jaloux
Ne cherche à se servir de vous que contre vous,
Et que, rompant le cours d'une flamme nouvelle[3],
Vous forcez ce rival à retourner vers elle?

PERPENNA.

N'importe, servons-la, méritons son amour;
La force et la vengeance agiront à leur tour.
Hasardons quelques jours sur l'espoir qui nous flatte,
Dussions-nous pour tout fruit ne faire qu'une ingrate.

[1] Encore une fois, style de comédie. (V.)

[2] *Embrasser avec excès de joie une voie à rendre service;* on ne peut écrire avec plus d'impropriété. C'est un amas de barbarismes. (V.)

[3] *Rompre le cours d'une flamme*, autre barbarisme. (V.)

AUFIDE.

Mais, seigneur....

PERPENNA.

Épargnons les discours superflus;
Songeons à la servir, et ne contestons plus;
Cet unique souci tient mon ame occupée.
Cependant de nos murs on découvre Pompée;
Tu sais qu'on me l'a dit: allons le recevoir,
Puisque Sertorius m'impose ce devoir [1].

[1] Dans cette scène Perpenna paraît généreux; il n'est plus question de l'assassinat de Sertorius, qui fait le sujet du drame. C'est d'ordinaire un grand défaut dans une pièce, soit tragique, soit comique, qu'un personnage paraisse sans rappeler les premiers sentiments et les premiers desseins qu'il a d'abord annoncés; c'est rompre l'unité de dessein qui doit régner dans tout l'ouvrage.

Nous sommes entrés dans presque tous les détails de ces deux premiers actes, pour montrer aux commençants combien il est difficile de bien écrire en vers, pour éviter le reproche qu'on nous a fait de n'en avoir pas assez dit, et pour répondre au reproche ridicule que quelques gens de parti, très mal instruits, nous ont fait d'en avoir trop dit. Nous ne pouvons assez répéter que nous cherchons uniquement la vérité, et qu'aucune cabale ne nous a jamais intimidés.

Nous reprenons quatre fois plus de fautes dans cette édition * que dans les précédentes, parceque des gens qui ne savent pas le français ont eu le ridicule d'imprimer qu'il ne fallait pas s'apercevoir de ces fautes. (V.)

* L'in-4° de 1774

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I[1].

SERTORIUS, POMPÉE, SUITE.

SERTORIUS.

Seigneur, qui des mortels eût jamais osé croire

[1] Cette scène, ou plutôt la seconde, dont celle-ci n'est que le commencement, fit le succès de *Sertorius*, et elle aura toujours une grande réputation. S'il y a quelques défauts dans le style, ces défauts n'ôtent rien à la noblesse des sentiments, à la politique, aux bienséances de toute espèce, qui font un chef-d'œuvre de cette conversation. Elle n'est pas tragique, j'en conviens; elle n'est que politique. La pièce de *Sertorius* n'a rien de la chaleur et du pathétique de la vraie tragédie, comme Corneille l'avoue dans son examen; mais cette scène de Sertorius et de Pompée, prise à part, est un grand modèle.

Il n'y a, je crois, que deux autres exemples sur le théâtre de ces conférences entre de grands hommes, qui méritent d'être remarquées. La première, dans *Shakespeare*, entre Cassius et Brutus; elle est dans un goût un peu différent de celui de Corneille. Brutus reproche à Cassius *that he hath an itching palm*; ce qui signifie précisément que Cassius se fait graisser la patte. Cassius répond qu'il aimerait mieux être un chien, et aboyer à la lune, que de se faire donner des pots-de-vin. Il y a d'ailleurs des choses vives et animées, mais ce ton de la halle n'est pas tout-à-fait celui de la scène tragique; ce n'est pas celui du sage Addison.

La seconde conférence est dans l'*Alexandre* de Racine, entre

Digitized by Google

Que la tréve à tel point dût rehausser ma gloire [1] ;
Qu'un nom à qui la guerre a fait trop applaudir
Dans l'ombre de la paix trouvât à s'agrandir [2] ?
Certes, je doute encor si ma vue est trompée,
Alors que dans ces murs je vois le grand Pompée ;

Porus, Éphestion, et Taxile. Si Éphestion était un personnage principal, et si la tragédie était intéressante, cette conférence pourrait encore plaire beaucoup au théâtre, même après celle de Sertorius et de Pompée. Le mal est que ces scènes ne sont pas absolument nécessaires à la pièce. Sertorius même dit au quatrième acte :

. . . . . Quel bruit fait par la ville
De Pompée et de moi l'entrevue inutile?

Ces scènes donnent rarement au spectateur d'autre plaisir que celui de voir de grands hommes conférer ensemble. (V.)

[1] Certainement Sertorius n'a jamais dit à Pompée, *quel homme aurait jamais osé croire que ma gloire pût être augmentée?* On ne parle point ainsi de soi-même; la bienséance n'est pas observée dans les expressions: le fond de la pensée est que la visite de Pompée est le plus grand honneur qu'il ait jamais reçu; mais il ne doit pas commencer par parler de sa gloire, et par dire que jamais mortel n'eût osé croire que cette gloire pût augmenter; ces vers peuvent paraître une fanfaronnade plutôt qu'un compliment. Il eût été plus court, plus naturel, plus décent, de supprimer ces vers, et de dire avec une noble simplicité, *Seigneur, je doute encor si ma vue est trompée*, etc. (V.)

[2] Comment est-ce qu'un nom trouve quelque chose? Sertorius veut dire qu'il n'a jamais reçu tant d'honneurs; mais un nom ne s'agrandit pas, et il ne fallait pas qu'il commençât une conversation polie et modeste par dire que la guerre a fait applaudir à son nom. Ce n'est pas au nom qu'on applaudit, c'est à la personne, aux actions. (V.)

Le nom d'un homme célèbre s'agrandit dès que sa réputation peut s'accroître. Le nom de Voltaire, déja très célèbre par *Zaïre*, *Alzire*, *Brutus*, s'agrandit encore par *Mahomet*. Il n'y a rien là que de très simple. (P.)

Et quand il lui plaira, je saurai quel bonheur
Comble Sertorius d'un tel excès d'honneur.

POMPÉE.

Deux raisons. Mais, seigneur, faites qu'on se retire [1],
Afin qu'en liberté je puisse vous les dire.
L'inimitié qui règne entre nos deux partis
N'y rend pas de l'honneur tous les droits amortis [2].
Comme le vrai mérite a ses prérogatives [3],
Qui prennent le dessus des haines les plus vives,
L'estime et le respect sont de justes tributs
Qu'aux plus fiers ennemis arrachent les vertus;
Et c'est ce que vient rendre à la haute vaillance [4]
Dont je ne fais ici que trop d'expérience

[1] Pompée ne doit pas demander qu'on se retire pour pouvoir dire en liberté à Sertorius qu'il l'estime. On peut faire un compliment en public, et faire ensuite retirer les assistants: cela même eût fait un bon effet au théâtre. (V.)

[2] Cet *amortissement des droits*, ces *prérogatives du vrai mérite*, gâtent un peu ce commencement du discours de Pompée. *Prérogatives* n'est pas le mot propre; et des *prérogatives qui prennent le dessus des haines!* rien n'est moins élégant. Quand même ces deux vers seraient bons, ils pécheraient en ce qu'ils sont inutiles; ils affaibliraient ces deux beaux vers si nobles et si simples:

L'estime et le respect sont les justes tributs
Qu'aux cœurs même ennemis arrachent les vertus.

Rien de trop, voilà la grande règle. (V.)

[3] Cette phrase, ce *comme*, ne conviennent pas à Pompée. Cela sent trop son rhéteur. Ce tour est trop apprêté, cette expression trop prosaïque. Le défaut est petit; mais il faut remarquer tout dans un dialogue aussi important que celui de Pompée et de Sertorius. (V.)

[4] Ce *rendre* se rapporte à *tribut*; mais on ne rend point un tribut, on rend justice, on rend hommage; on paie un tribut. (V.)

L'ardeur de voir de près un si fameux héros,
Sans lui voir en la main piques ni javelots[1],
Et le front désarmé de ce regard terrible[2]
Qui dans nos escadrons guide un bras invincible.
Je suis jeune et guerrier, et tant de fois vainqueur,
Que mon trop de fortune a pu m'enfler le cœur;
Mais, et ce franc aveu sied bien aux grands courages[3],
J'apprends plus contre vous par mes désavantages
Que les plus beaux succès qu'ailleurs j'aye emportés[4]
Ne m'ont encore appris par mes prospérités.
Je vois ce qu'il faut faire, à voir ce que vous faites[5]:
Les siéges, les assauts, les savantes retraites,
Bien camper, bien choisir à chacun son emploi,
Votre exemple est par-tout une étude pour moi.
Ah! si je vous pouvois rendre à la république,
Que je croirois lui faire un présent magnifique!

[1] Il serait à desirer que Corneille eût autrement tourné ce vers. *Voir piques* n'est pas français. (V.)

La phrase est françoise, mais *voir piques* n'est point agréable. (P.)

[2] *Le front désarmé* se rapporte à *sans voir*; de sorte que la véritable construction est, *sans lui voir le front désarmé*; ce qui est précisément le contraire de ce qu'il entend. Il reste à savoir si un général doit parler à un autre général de son regard terrible. (V.)

[3] C'est ce qu'on doit dire de Pompée, mais c'est ce que Pompée ne doit pas dire de lui: c'est une parenthèse du poète. Jamais un général d'armée ne se vante ainsi, et ne s'appelle *grand courage*. Il ne faut jamais faire parler les hommes autrement qu'ils ne parleraient eux-mêmes: c'est une règle générale qu'on ne peut trop répéter. (V.)

[4] On emporte une place, on remporte un avantage, on a un succès; on n'emporte point un succès. C'est un barbarisme. (V.)

[5] *Je vois à voir*, répétition qu'il faut éviter. (V.)

Et que j'irois, seigneur, à Rome avec plaisir,
Puisque la tréve enfin m'en donne le loisir,
Si j'y pouvois porter quelque foible espérance
D'y conclure un accord d'une telle importance!
Près de l'heureux Sylla ne puis-je rien pour vous?
Et près de vous, seigneur, ne puis-je rien pour tous?

SERTORIUS.

Vous me pourriez sans doute épargner quelque peine,
Si vous vouliez avoir l'ame toute romaine:
Mais, avant que d'entrer en ces difficultés,
Souffrez que je réponde à vos civilités [1].
Vous ne me donnez rien par cette haute estime
Que vous n'ayez déja dans le degré sublime [2].
La victoire attachée à vos premiers exploits,
Un triomphe avant l'âge où le souffrent nos lois,
Avant la dignité qui permet d'y prétendre,
Font trop voir quels respects l'univers vous doit rendre.
Si dans l'occasion je ménage un peu mieux
L'assiette du pays et la faveur des lieux [3],

[1] Il eût été mieux que Sertorius eût répondu aux civilités de Pompée sans le dire; cela donne à son discours un air apprêté et contraint. Il annonce qu'il veut faire un compliment; un tel compliment doit être sans appareil, afin qu'il paraisse plus naturel et plus vrai. On n'a pas besoin de faire retirer les assistants pour faire un compliment. (V.)

[2] *Degré sublime*, expression faible et impropre employée pour la rime. (V.)

[3] Je ne peux m'empêcher de remarquer ici qu'on trouve dans plusieurs livres, et sur-tout dans l'*Histoire du Théâtre*, que le vicomte de Turenne, à la représentation de *Sertorius*, s'écria: *Où donc Corneille a-t-il pu apprendre l'art de la guerre?* Ce conte est

Si mon expérience en prend quelque avantage,
Le grand art de la guerre attend quelquefois l'âge;
Le temps y fait beaucoup; et de mes actions
S'il vous a plu tirer quelques instructions,
Mes exemples un jour ayant fait place aux vôtres,
Ce que je vous apprends, vous l'apprendrez à d'autres;
Et ceux qu'aura ma mort saisis de mon emploi
S'instruiront contre vous, comme vous contre moi.

ridicule. Corneille eût très mal fait d'entrer dans les détails de cet art; il fait dire en général à Sertorius ce que ce Romain devait peut-être se passer de dire, qu'il sait mieux se prévaloir du terrain que Pompée. Il n'y a pas là de quoi étonner un Turenne. Les généraux de Charles-Quint et de François Ier pouvaient, en effet, s'étonner que Machiavel, secrétaire de Florence, donnât des règles excellentes de tactique, et enseignât à disposer les bataillons comme on les range aujourd'hui; c'est alors qu'on pouvait dire: *Où Machiavel a-t-il appris l'art de la guerre?* Mais si le vicomte de Turenne en avait dit autant sur un ou deux vers de Corneille, qui n'enseignent point la tactique, et qui ne doivent point l'enseigner, il aurait dit une puérilité dont il était incapable.

On pouvait plus justement dire que Corneille parlait supérieurement de politique. La preuve en est dans ces vers:

Lorsque deux factions divisent un empire, etc.

Elle est encore plus dans *Cinna*. Nous sommes inondés depuis peu de livres sur le gouvernement. Des hommes obscurs, incapables de se gouverner eux-mêmes, et ne connoissant ni le monde, ni la cour, ni les affaires, se sont avisés d'instruire les rois et les ministres, et même de les injurier. Y a-t-il un seul de ces livres, je n'en excepte pas un, qui approche de loin de la délibération d'Auguste dans *Cinna*, et de la conversation de Sertorius et de Pompée? C'est là que Corneille est bien grand; et la comparaison qu'on peut faire de ces morceaux avec tous nos fatras de prose sur la politique le rend encore plus grand, et est le plus bel éloge de la poésie. (V.)

Quant à l'heureux Sylla, je n'ai rien à vous dire.
Je vous ai montré l'art d'affoiblir son empire;
Et, si je puis jamais y joindre des leçons
Dignes de vous apprendre à repasser les monts,
Je suivrai d'assez près votre illustre retraite
Pour traiter avec lui sans besoin d'interprète,
Et sur les bords du Tibre, une pique à la main[1],
Lui demander raison pour le peuple romain.

POMPÉE.

De si hautes leçons, seigneur, sont difficiles,
Et pourroient vous donner quelques soins inutiles,
Si vous faisiez dessein de me les expliquer
Jusqu'à m'avoir appris à les bien pratiquer[2].

SERTORIUS.

Aussi me pourriez-vous épargner quelque peine,
Si vous vouliez avoir l'ame toute romaine;
Je vous l'ai déja dit.

POMPÉE.

Ce discours rebattu
Lasseroit une austère et farouche vertu.
Pour moi, qui vous honore assez pour me contraindre
A fuir obstinément tout sujet de m'en plaindre,
Je ne veux rien comprendre en ces obscurités.

[1] On se servait encore de piques en France lorsqu'on représenta *Sertorius*, et cette expression était plus noble qu'aujourd'hui. (V.)

[2] Ce vers n'a pas un sens net. On ne sait si l'intention de l'auteur est, si vous vouliez m'expliquer mes leçons jusqu'à ce que vous m'apprissiez à les mettre en pratique; mais *faire dessein de les expliquer jusqu'à m'avoir appris* est un contre-sens en toute langue. *Faire dessein* est un barbarisme. (V.)

SERTORIUS.

Je sais qu'on n'aime point de telles vérités :
Mais, seigneur, étant seuls, je parle avec franchise ;
Bannissant les témoins, vous me l'avez permise ;
Et je garde avec vous la même liberté
Que si votre Sylla n'avoit jamais été.
Est-ce être tout Romain qu'être chef d'une guerre [1]
Qui veut tenir aux fers les maîtres de la terre?
Ce nom, sans vous et lui, nous seroit encor dû ;
C'est par lui, c'est par vous, que nous l'avons perdu.
C'est vous qui sous le joug traînez des cœurs si braves [2] ;
Ils étoient plus que rois, ils sont moindres qu'esclaves ;
Et la gloire qui suit vos plus nobles travaux
Ne fait qu'approfondir l'abyme de leurs maux :
Leur misère est le fruit de votre illustre peine :
Et vous pensez avoir l'ame toute romaine !
Vous avez hérité ce nom de vos aïeux ;
Mais, s'il vous étoit cher, vous le rempliriez mieux.

POMPÉE.

Je crois le bien remplir quand tout mon cœur s'applique
Aux soins de rétablir un jour la république :
Mais vous jugez, seigneur, de l'ame par le bras ;
Et souvent l'un paroît ce que l'autre n'est pas [3].

[1] On est chef de parti, on n'est pas chef d'une guerre. Le mot est trop impropre. (V.)

[2] *Traîner des cœurs* peut se dire. Racine a dit :

Charmant, jeune, traînant tous les cœurs après soi.

Mais cet *après soi* ou *après lui* est absolument nécessaire.

Entraînant après lui tous les cœurs des soldats. (V.)

[3] Ces expressions sont trop négligées : et comment un bras peut-

Lorsque deux factions divisent un empire,
Chacun suit au hasard la meilleure ou la pire,
Suivant l'occasion ou la nécessité
Qui l'emporte vers l'un ou vers l'autre côté.
Le plus juste parti, difficile à connoître,
Nous laisse en liberté de nous choisir un maître;
Mais, quand ce choix est fait, on ne s'en dédit plus.
J'ai servi sous Sylla du temps de Marius,
Et servirai sous lui tant qu'un destin funeste
De nos divisions soutiendra quelque reste[1].
Comme je ne vois pas dans le fond de son cœur,
J'ignore quels projets peut former son bonheur[2]:
S'il les pousse trop loin, moi-même je l'en blâme;
Je lui prête mon bras sans engager mon ame;
Je m'abandonne au cours de sa félicité,
Tandis que tous mes vœux sont pour la liberté;
Et c'est ce qui me force à garder une place
Qu'usurperoient sans moi l'injustice et l'audace,
Afin que, Sylla mort, ce dangereux pouvoir

il paraître différent d'une ame? La plupart des fautes de langage sont au fond des défauts de justesse. (V.)

[1] *Soutiendra* n'est pas le mot propre; on entretient un reste de divisions, on les fomente, etc.; on soutient un parti, une cause, une prétention: mais c'est un très léger défaut dans un aussi beau discours que celui de Pompée.

Lorsque deux factions divisent un empire,
Chacun suit au hasard la meilleure ou la pire....
Mais, quand ce choix est fait, on ne s'en dédit plus, etc.

Quelle vérité dans ces vers! et quelle force dans leur simplicité! point d'épithète, rien de superflu; c'est la raison en vers. (V.)

[2] *Un bonheur qui forme des projets* est trop impropre. (V.)

Ne tombe qu'en des mains qui sachent leur devoir[1].
Enfin je sais mon but, et vous savez le vôtre.

SERTORIUS.

Mais cependant, seigneur, vous servez comme un autre;
Et nous, qui jugeons tout sur la foi de nos yeux,
Et laissons le dedans à pénétrer aux dieux,
Nous craignons votre exemple, et doutons si dans Rome
Il n'instruit point le peuple à prendre loi d'un homme;
Et si votre valeur, sous le pouvoir d'autrui,
Ne sème point pour vous lorsqu'elle agit pour lui.
Comme je vous estime, il m'est aisé de croire
Que de la liberté vous feriez votre gloire,
Que votre ame en secret lui donne tous ses vœux;
Mais, si je m'en rapporte aux esprits soupçonneux,
Vous aidez aux Romains à faire essai d'un maître,
Sous ce flatteur espoir qu'un jour vous pourrez l'être.
La main qui les opprime, et que vous soutenez,
Les accoutume au joug que vous leur destinez;
Et, doutant s'ils voudront se faire à l'esclavage,
Aux périls de Sylla vous tâtez leur courage[2].

POMPÉE.

Le temps détrompera ceux qui parlent ainsi;

[1] On peut animer tout dans la poésie; mais, dans une conférence sans passion, les métaphores outrées ne peuvent avoir lieu: peut-être cette expression porte encore plus l'empreinte d'une négligence qui échappe que d'une figure qu'on recherche. (V.)

[2] Ce mot *tâter*, qui par lui-même est familier, et même ignoble, fait ici un très bel effet; car, comme on l'a déja remarqué, il n'y a guère de mot qui, étant heureusement placé, ne puisse contribuer au sublime. Ce discours de Sertorius est un des plus beaux

Mais justifiera-t-il ce que l'on voit ici?
Permettez qu'à mon tour je parle avec franchise;
Votre exemple à-la-fois m'instruit et m'autorise:
Je juge, comme vous, sur la foi de mes yeux,
Et laisse le dedans à pénétrer aux dieux.
Ne vit-on pas ici sous les ordres d'un homme?
N'y commandez-vous pas comme Sylla dans Rome?
Du nom de dictateur, du nom de général,
Qu'importe, si des deux le pouvoir est égal?
Les titres différents ne font rien à la chose;
Vous imposez des lois ainsi qu'il en impose;
Et, s'il est périlleux de s'en faire haïr,
Il ne seroit pas sûr de vous désobéir[1].
Pour moi, si quelque jour je suis ce que vous êtes,
J'en userai peut-être alors comme vous faites:
Jusque-là....

SERTORIUS.

Vous pourriez en douter jusque-là,
Et me faire un peu moins ressembler à Sylla.
Si je commande ici, le sénat me l'ordonne.
Mes ordres n'ont encore assassiné personne.
Je n'ai pour ennemis que ceux du bien commun;
Je leur fais bonne guerre, et n'en proscris pas un.

morceaux de Corneille; et le reste de la scène en est digne, à quelques négligences près.

Ces vers:

Et votre empire en est d'autant plus dangereux, etc.
Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis, etc.

sont égaux aux plus beaux vers de *Cinna* et *des Horaces*. (V.)

[1] VAR. Il ne feroit pas sûr de vous désobéir.

C'est un asile ouvert que mon pouvoir suprême;
Et, si l'on m'obéit, ce n'est qu'autant qu'on m'aime.

POMPÉE.

Et votre empire en est d'autant plus dangereux,
Qu'il rend de vos vertus les peuples amoureux,
Qu'en assujettissant vous avez l'art de plaire,
Qu'on croit n'être en vos fers qu'esclave volontaire,
Et que la liberté trouvera peu de jour
A détruire un pouvoir que fait régner l'amour.
Ainsi parlent, seigneur, les ames soupçonneuses.
Mais n'examinons point ces questions fâcheuses,
Ni si c'est un sénat qu'un amas de bannis
Que cet asile ouvert sous vous a réunis.
Une seconde fois, n'est-il aucune voie
Par où je puisse à Rome emporter quelque joie?
Elle seroit extrême à trouver les moyens
De rendre un si grand homme à ses concitoyens.
Il est doux de revoir les murs de la patrie :
C'est elle par ma voix, seigneur, qui vous en prie;
C'est Rome....

SERTORIUS.

Le séjour de votre potentat,
Qui n'a que ses fureurs pour maximes d'état[1]?
Je n'appelle plus Rome un enclos de murailles
Que ses proscriptions comblent de funérailles;
Ces murs, dont le destin fut autrefois si beau,

[1] Voilà encore un des plus beaux endroits de Corneille : il y a de la force, de la grandeur, de la vérité, et même il est supérieurement écrit, à quelques négligences, à quelques familiarités près; comme *le tyran est bas, donner cette joie, ouvrir tous ses bras.* Mais

N'en sont que la prison, ou plutôt le tombeau :
Mais, pour revivre ailleurs dans sa première force,
Avec les faux Romains elle a fait plein divorce;
Et, comme autour de moi j'ai tous ses vrais appuis,
Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis.
Parlons pourtant d'accord. Je ne sais qu'une voie
Qui puisse avec honneur nous donner cette joie.
Unissons-nous ensemble, et le tyran est bas :
Rome à ce grand dessein ouvrira tous ses bras.
Ainsi nous ferons voir l'amour de la patrie,
Pour qui vont les grands cœurs jusqu'à l'idolâtrie;
Et nous épargnerons ces flots de sang romain
Que versent tous les ans votre bras et ma main.

POMPÉE.

Ce projet, qui pour vous est tout brillant de gloire,
N'auroit-il rien pour moi d'une action trop noire?
Moi qui commande ailleurs, puis-je servir sous vous?

SERTORIUS.

Du droit de commander je ne suis point jaloux;
Je ne l'ai qu'en dépôt: et je vous l'abandonne,
Non jusqu'à vous servir de ma seule personne;
Je prétends un peu plus: mais dans cette union
De votre lieutenant m'envieriez-vous le nom?

quand une expression familière et commune est bien placée et fait un contraste, alors elle tient presque du sublime : tel est ce vers :

Je n'appelle plus Rome un enclos de murailles.

Ce mot *enclos*, qui ailleurs est si commun et même bas, s'ennoblit ici, et fait un très beau contraste avec ce vers admirable :

Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis. (V.)

POMPÉE.

De pareils lieutenants n'ont des chefs qu'en idée;
Leur nom retient pour eux l'autorité cédée;
Ils n'en quittent que l'ombre; et l'on ne sait que c'est[1]
De suivre ou d'obéir que suivant qu'il leur plaît.
Je sais une autre voie, et plus noble, et plus sûre.
Sylla, si vous voulez, quitte sa dictature;
Et déja de lui-même il s'en seroit démis,
S'il voyoit qu'en ces lieux il n'eût plus d'ennemis.
Mettez les armes bas, je réponds de l'issue,
J'en donne ma parole après l'avoir reçue.
Si vous êtes Romain, prenez l'occasion.

SERTORIUS.

Je ne m'éblouis point de cette illusion.
Je connois le tyran, j'en vois le stratagème;
Quoi qu'il semble promettre, il est toujours lui-même.
Vous qu'à sa défiance il a sacrifié
Jusques à vous forcer d'être son allié[2]....

POMPÉE.

Hélas! ce mot me tue, et, je le dis sans feinte,
C'est l'unique sujet qu'il m'a donné de plainte.
J'aimois mon Aristie, il m'en vient d'arracher[3];

[1] Il faut éviter ces expressions triviales *que c'est*, qui n'est pas français, et *ce que c'est*, qui, étant plus régulier, est dur à l'oreille et du style de conversation. (V.)

[2] Cette transition ne me parait pas assez ménagée. Je crois que Sertorius devait, dans l'énumération des cruautés de Sylla, compter celle d'avoir forcé Pompée à répudier sa femme. (V.)

[3] *J'aimais mon Aristie* est faible, trivial, et comique. (V.)

J'aimois mon Aristie ne nous paroît ni trivial, ni comique surtout; nous n'y voyons qu'une expression simple ou naïve, qui,

Mon cœur frémit encore à me le reprocher :
Vers tant de biens perdus sans cesse il me rappelle ;
Et je vous rends, seigneur, mille graces pour elle,
A vous, à ce grand cœur dont la compassion
Daigne ici l'honorer de sa protection.

SERTORIUS.

Protéger hautement les vertus malheureuses,
C'est le moindre devoir des ames généreuses [1] :
Aussi fais-je encor plus, je lui donne un époux.

POMPÉE.

Un époux ! dieux ! qu'entends-je ! Et qui, seigneur?

SERTORIUS.

Moi.

POMPÉE.

Vous?

Seigneur, toute son ame est à moi dès l'enfance :
N'imitez point Sylla par cette violence ;
Mes maux sont assez grands, sans y joindre celui
De voir tout ce que j'aime entre les bras d'autrui.

SERTORIUS.

Tout est encore à vous. Venez, venez, madame,
Faire voir quel pouvoir j'usurpe sur votre ame,
Et montrer, s'il se peut, à tout le genre humain
La force qu'on vous fait pour me donner la main [2].

employée à propos, ne seroit pas déplacée dans le sujet le plus noble. Il y a loin du naïf, du familier même, au trivial ; et ce qui n'est que simple n'est pas toujours comique. (P.)

[1] Sertorius ne doit point dire *qu'il est une ame généreuse ;* il doit le laisser entendre : c'est le défaut de tous les héros de Corneille de se vanter toujours. (V.)

[2] *La force qu'on vous fait* est un barbarisme : on dit *prendre à*

POMPÉE.

C'est elle-même, ô ciel !

SERTORIUS.

Je vous laisse avec elle,
Et sais que tout son cœur vous est encor fidèle.
Reprenez votre bien; ou ne vous plaignez plus,
Si j'ose m'enrichir, seigneur, de vos refus.

force, faire force de rames, de voiles, céder à la force, employer la force; mais non *faire force à quelqu'un*. Le terme propre est *faire violence* ou *forcer*.

Remarquons ici que le grand Pompée est présenté sous un aspect bien défavorable; c'est l'aventure la plus honteuse de sa vie: il a répudié Antistia, qu'il aimait, et a épousé Æmilia, la petite-fille de Sylla, pour faire sa cour à ce tyran: cette bassesse était d'autant plus honteuse, qu'Émilie était grosse de son premier mari quand Pompée l'épousa par un double divorce. Pompée avoue ici sa honte à Sertorius et à sa première femme: il ne paraît que comme un esclave de Sylla, qui craint de déplaire à son maître; dans cette position, quelque chose qu'il dise ou qu'il fasse, il est impossible de s'intéresser à lui. On prend un intérêt médiocre à Sertorius amoureux. Viriate est peut-être le premier personnage de la pièce: mais quiconque n'étalera que de la politique n'excitera jamais les grands mouvements, qui sont l'ame de la tragédie. Il est dit, dans le *Boléana*, que Boileau n'aimait pas cette fameuse conférence de Sertorius et de Pompée. On prétend que Boileau disait que cette scène n'était ni dans la raison, ni dans la nature, et qu'il était ridicule que Pompée vînt redemander sa femme à Sertorius, tandis qu'il en avait une autre de la main de Sylla. J'avoue que l'objet de cette conférence peut être critiqué; mais j'ai bien de la peine à croire que Boileau ne fût pas content des morceaux adroits et sublimes de cette scène; il savait trop bien que le goût consiste à savoir admirer les beautés au milieu des défauts. (V.)

Le *Boléana* est un livre assez méprisé, qui n'a jamais eu d'autorité chez les littérateurs instruits. (P.)

SCÈNE II[1].

POMPÉE, ARISTIE.

POMPÉE.

Me dit-on vrai, madame, et seroit-il possible....

ARISTIE.

Oui, seigneur, il est vrai que j'ai le cœur sensible;
Suivant qu'on m'aime ou hait, j'aime ou hais à mon tour[2],
Et ma gloire soutient ma haine et mon amour.
Mais, si de mon amour elle est la souveraine,
Elle n'est pas toujours maîtresse de ma haine;
Je ne la suis pas même; et je hais quelquefois
Et moins que je ne veux, et moins que je ne dois.

POMPÉE.

Cette haine a pour moi toute son étendue,
Madame, et la pitié ne l'a point suspendue;
La générosité n'a pu la modérer.

[1] Après une scène de politique, il n'est guère possible que jamais une scène de tendresse puisse réussir. Le cœur veut être mené par degrés; il ne peut passer rapidement d'un sujet à un autre: et toutes les fois qu'on promène ainsi le spectateur d'objets en objets, tout intérêt cesse. C'est une des raisons qui empêchent presque toutes les tragédies de Corneille d'être touchantes. Il parait qu'il a senti ce défaut, puisque Sertorius et Pompée ont parlé d'Aristie à la fin de la scène précédente, mais ils n'en ont parlé que par occasion. (V.)

[2] Ce vers et les suivants sont un peu du haut comique, et ôtent à la femme de Pompée toute sa dignité. (V.)

ARISTIE.

Vous ne voyez donc pas qu'elle a peine à durer?
Mon feu, qui n'est éteint que parcequ'il doit l'être,
Cherche en dépit de moi le vôtre pour renaître[1];
Et je sens qu'à vos yeux mon courroux chancelant
Trébuche, perd sa force, et meurt en vous parlant.
M'aimeriez-vous encor, seigneur?

POMPÉE.

Si je vous aime[2]!
Demandez si je vis, ou si je suis moi-même.
Votre amour est ma vie, et ma vie est à vous.

ARISTIE.

Sortez de mon esprit, ressentiments jaloux:
Noirs enfants du dépit, ennemis de ma gloire,
Tristes ressentiments, je ne veux plus vous croire.
Quoi qu'on m'ait fait d'outrage, il ne m'en souvient plus.
Plus de nouvel hymen, plus de Sertorius[3];

[1] Ce *feu* qui cherche *le feu* de Pompée, ce courroux qui *trébuche;* en un mot, cette scène entre un mari et une femme ne passerait pas aujourd'hui. (V.)

[2] Ce qui fait en partie que cette scène est froide, c'est précisément cette chaleur que Pompée essaie de mettre dans sa réponse à sa femme. S'il est vrai qu'il l'aime si tendrement, il joue le rôle d'un lâche de l'avoir répudiée par crainte de Sylla; et Pompée ainsi avili ne peut plus intéresser les spectateurs, comme on vient de le faire voir. Aristie plaît encore moins, en ne paraissant que pour dire à Pompée qu'elle prendra un autre mari, s'il ne veut pas d'elle. Ce sont là des intérêts qui n'ont rien de grand ni d'attendrissant. (V.)

[3] Il n'y a personne qui puisse souffrir cet apprêt, ces refrains,

Je suis au grand Pompée; et puisqu'il m'aime encore,
Puisqu'il me rend son cœur, de nouveau je l'adore.
Plus de Sertorius. Mais, seigneur, répondez;
Faites parler ce cœur qu'enfin vous me rendez.
Plus de Sertorius. Hélas! quoi que je die,
Vous ne me dites point, seigneur, Plus d'Æmilie [1].
Rentrez dans mon esprit, jaloux ressentiments,
Fiers enfants de l'honneur, nobles emportements;
C'est vous que je veux croire; et Pompée infidèle
Ne sauroit plus souffrir que ma haine chancelle;
Il l'affermit pour moi. Venez, Sertorius,
Il me rend toute à vous par ce muet refus.
Donnons ce grand témoin à ce grand hyménée;
Son ame toute ailleurs n'en sera point gênée:
Il le verra sans peine, et cette dureté
Passera chez Sylla pour magnanimité.

POMPÉE.

Ce qu'il vous fait d'injure également m'outrage;
Mais enfin je vous aime, et ne puis davantage [2].

ces jeux d'esprit compassés. Cela ressemble un peu à ces anciennes pièces de poésie nommées chants royaux, ballades, virelais; amusements que jamais ni les Grecs ni les Romains ne connurent, excepté dans les vers phaleuques, qui étaient une espèce de poésie molle et efféminée, où les refrains étaient admis, et quelquefois aussi dans l'églogue:

Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnim. (V.)

[1] Cela serait à sa place dans une pastorale; mais dans une tragédie!... (V.)

[2] *Ce qu'il fait d'injure* est un barbarisme; mais *je vous aime, et ne puis davantage*, déshonore entièrement Pompée. Le vainqueur de Mithridate ne devait pas s'avilir jusque-là. (V.)

Vous, si jamais ma flamme eut pour vous quelque appas,
Plaignez-vous, haïssez, mais ne vous donnez pas;
Demeurez en état d'être toujours ma femme,
Gardez jusqu'au tombeau l'empire de mon ame.
Sylla n'a que son temps, il est vieil et cassé;
Son régne passera, s'il n'est déja passé;
Ce grand pouvoir lui pèse, il s'apprête à le rendre;
Comme à Sertorius, je veux bien vous l'apprendre.
Ne vous jetez donc point, madame, en d'autres bras[1];
Plaignez-vous, haïssez, mais ne vous donnez pas:
Si vous voulez ma main, n'engagez point la vôtre.

ARISTIE.

Mais quoi! n'êtes-vous pas entre les bras d'une autre?

[1] Corneille a été trop souvent un peintre trop exact des mœurs de l'antiquité. La scène, dans *Sertorius*, entre Pompée et Aristie est admirable pour un homme qui sait se transporter au temps de Pompée; mais elle ne paroît pas vraisemblable au plus grand nombre des spectateurs, qui ne peuvent comprendre qu'un mari dise à sa femme:

Non, ne vous jetez point, madame, en d'autres bras.
. . . . . .

Pompée, pour prouver à son ancienne épouse que la nouvelle qu'il vient de prendre reste toujours attachée à son premier époux, s'exprime ainsi:

Elle porte en ses flancs. . . . . .

A ces mots, qui étonnent un spectateur peu instruit des mœurs romaines, Aristie fait cette réponse non moins étonnante pour lui:

Rendez-le-moi, seigneur. . . . . .

Pour sentir la beauté de cette réponse, il faudroit presque être un ancien Romain. Le tableau est ressemblant; mais il l'est trop: il est des occasions où une ressemblance exacte ne convient pas.

(L. Racine.)

POMPÉE.

Non, puisqu'il vous en faut confier le secret,
Æmilie à Sylla n'obéit qu'à regret.
Des bras d'un autre époux ce tyran qui l'arrache
Ne rompt point dans son cœur le saint nœud qui l'attache;
Elle porte en ses flancs un fruit de cet amour [1],
Que bientôt chez moi-même elle va mettre au jour;
Et, dans ce triste état, sa main qu'il m'a donnée
N'a fait que l'éblouir par un feint hyménée,
Tandis que, tout entière à son cher Glabrion,
Elle paroît ma femme, et n'en a que le nom.

ARISTIE.

Et ce nom seul est tout pour celles de ma sorte.
Rendez-le-moi, seigneur, ce grand nom qu'elle porte [2].
J'aimai votre tendresse et vos empressements:
Mais je suis au-dessus de ces attachements;
Et tout me sera doux, si ma trame coupée
Me rend à mes aïeux en femme de Pompée,
Et que sur mon tombeau ce grand titre gravé
Montre à tout l'avenir que je l'ai conservé.
J'en fais toute ma gloire et toutes mes délices;

[1] Ce détail domestique, cette confidence de Pompée, qu'il ne couche point avec sa nouvelle femme, et qu'elle est grosse d'un autre, sont au-dessous de la comédie. De telles naïvetés qui succèdent à la belle scène de l'entrevue de Pompée et de Sertorius justifient ce que Molière disait de Corneille, qu'il y avait un lutin qui tantôt lui faisait ses vers admirables, et tantôt le laissait travailler lui-même. (V.)

[2] C'est le lutin qui fit ce vers-là; mais ce n'est pas lui qui fit *pour celles de ma sorte:*

Et ce nom seul est tout pour celles de ma sorte (V.)

Un moment de sa perte a pour moi des supplices.
Vengez-moi de Sylla, qui me l'ôte aujourd'hui,
Ou souffrez qu'on me venge et de vous et de lui;
Qu'un autre hymen me rende un titre qui l'égale;
Qu'il me relève autant que Sylla me ravale:
Non que je puisse aimer aucun autre que vous;
Mais pour venger ma gloire il me faut un époux[1],
Il m'en faut un illustre, et dont la renommée....

POMPÉE.

Ah! ne vous lassez point d'aimer et d'être aimée[2].
Peut-être touchons-nous au moment desiré
Qui saura réunir ce qu'on a séparé.
Ayez plus de courage et moins d'impatience[3];
Souffrez que Sylla meure, ou quitte sa puissance....

ARISTIE.

J'attendrai de sa mort ou de son repentir
Qu'à me rendre l'honneur vous daigniez consentir?
Et je verrai toujours votre cœur plein de glace,
Mon tyran impuni, ma rivale en ma place,
Jusqu'à ce qu'il renonce au pouvoir absolu,
Après l'avoir gardé tant qu'il l'aura voulu?

[1] Une femme qui dit que, pour la venger, il lui faut un mari, dit une étrange chose. Corneille l'a bien senti en relevant cet aveu par ces mots, *il m'en faut un illustre;* et ce n'est peut-être pas encore assez. (V.)

[2] Ah! ne vous lassez point d'aimer et d'être aimée

est un vers d'églogue; et entre un mari et une femme, il est au-dessous de l'églogue. (V.)

[3] C'est, au contraire, c'est Aristie qui doit dire à Pompée, *ayez plus de courage:* c'est lui seul qui en manque ici. (V.)

POMPÉE.

Mais tant qu'il pourra tout, que pourrai-je, madame[1]?

ARISTIE.

Suivre en tous lieux, seigneur, l'exil de votre femme[2],
La ramener chez vous avec vos légions,
Et rendre un heureux calme à nos divisions[3].
Que ne pourrez-vous point en tête d'une armée,
Par-tout, hors de l'Espagne, à vaincre accoutumée!
Et quand Sertorius sera joint avec vous,
Que pourra le tyran? qu'osera son courroux?

POMPÉE.

Ce n'est pas s'affranchir qu'un moment le paroître[4],
Ni secouer le joug que de changer de maître.
Sertorius pour vous est un illustre appui;
Mais en faire le mien, c'est me ranger sous lui;
Joindre nos étendards, c'est grossir son empire.
Perpenna qui l'a joint saura que vous en dire[5].

[1] Ce vers humilie trop Pompée. Il y a des hommes qu'il ne faut jamais faire voir petits. (V.)

[2] On ne suit point un exil, on suit une exilée. (V.)

[3] On rend le calme à un peuple agité et divisé, ou ne rend point le calme à une division; cela est impropre, et forme un contresens: on fait succéder le calme au trouble, à l'orage; l'union, la concorde, à la division. Corneille, dans ses vingt dernières pièces*, ne se sert presque jamais du mot propre, ne parle presque jamais français, et sur-tout n'est jamais intéressant: et cela, tandis que la langue se perfectionnait sous la plume de tant de beaux génies du grand siècle; tandis que Racine parlait au cœur avec tant de chaleur, de noblesse, d'élégance, et dans un langage si pur. (V.)

[4] Pour que ce vers fût français, il faudrait ce *n'est pas être affranchi que le paraître*. (V.)

[5] Ce vers familier, et la dissertation politique de Pompée avec sa

* Exagération impardonnable. Ce n'est point là juger Corneille, c'est le diffamer. (P.)

Je sers : mais jusqu'ici l'ordre vient de si loin,
Qu'avant qu'on le reçoive il n'en est plus besoin;
Et ce peu que j'y rends de vaine déférence,
Jaloux du vrai pouvoir, ne sert qu'en apparence[1].
Je crois n'avoir plus même à servir qu'un moment;
Et, quand Sylla prépare un si doux changement,
Pouvez-vous m'ordonner de me bannir de Rome,
Pour la remettre au joug sous les lois d'un autre homme;
Moi qui ne suis jaloux de mon autorité
Que pour lui rendre un jour toute sa liberté?
Non, non, si vous m'aimez comme j'aime à le croire,
Vous saurez accorder votre amour et ma gloire,
Céder avec prudence au temps prêt à changer,
Et ne me perdre pas au lieu de vous venger.

ARISTIE.

Si vous m'avez aimée, et qu'il vous en souvienne,
Vous mettrez votre gloire à me rendre la mienne.
Mais il est temps qu'un mot termine ces débats.
Me voulez-vous, seigneur? ne me voulez-vous pas[2]?
Parlez: que votre choix règle ma destinée.
Suis-je encore à l'époux à qui l'on m'a donnée?
Suis-je à Sertorius? C'est assez consulté:
Rendez-moi mes liens, ou pleine liberté....

femme, augmentent les défauts de cette scène. Le principal vice est dans le sujet; et je crois qu'il était impossible de mettre de la chaleur dans cette pièce. (V.)

[1] *Le peu de déférence qui est jaloux du pouvoir, et qui sert en apparence*, est un galimatias qui n'est pas français. (V.)

[2] C'est un vers de comédie qui avilit tout; et ce vers est le précis de toute la scène. (V.)

POMPÉE.

Je le vois bien, madame, il faut rompre la trève,
Pour briser en vainqueur cet hymen, s'il s'achève;
Et vous savez si peu l'art de vous secourir,
Que, pour vous en instruire, il faut vous conquérir.

ARISTIE.

Sertorius sait vaincre et garder ses conquêtes.

POMPÉE.

La vôtre à la garder coûtera bien des têtes [1];
Comme elle fermera la porte à tout accord,
Rien ne la peut jamais assurer que ma mort [2].
Oui, j'en jure les dieux, s'il faut qu'il vous obtienne,
Rien ne peut empêcher sa perte que la mienne;
Et peut-être tous deux, l'un par l'autre percés,
Nous vous ferons connoître à quoi vous nous forcez.

ARISTIE.

Je ne suis pas, seigneur, d'une telle importance.
D'autres soins éteindront cette ardeur de vengeance;
Ceux de vous agrandir vous porteront ailleurs,
Où vous pourrez trouver quelques destins meilleurs;
Ceux de servir Sylla, d'aimer son Æmilie,
D'imprimer du respect à toute l'Italie,
De rendre à votre Rome un jour sa liberté,
Sauront tourner vos pas de quelque autre côté.
Sur-tout ce privilége acquis aux grandes ames,
De changer à leur gré de maris et de femmes,

[1] *La vôtre*, etc., est un vers de *Nicomède*, qui est bien plus à sa place dans *Nicomède* qu'ici, parcequ'il sied mieux à Nicomède de braver son frère qu'à Pompée de braver sa femme. (V.)

[2] VAR. Rien ne l'en peut jamais assurer que ma mort.

Mérite qu'on l'étale aux bouts de l'univers,
Pour en donner l'exemple à cent climats divers.

POMPÉE.

Ah! c'en est trop, madame, et de nouveau je jure[1]....

ARISTIE.

Seigneur, les vérités font-elles quelque injure?

POMPÉE.

Vous oubliez trop tôt que je suis votre époux.

ARISTIE.

Ah! si ce nom vous plaît, je suis encore à vous.
Voilà ma main, seigneur.

POMPÉE.

Gardez-la-moi, madame.

ARISTIE.

Tandis que vous avez à Rome une autre femme?
Que par un autre hymen vous me déshonorez?
Me punissent les dieux que vous avez jurés,
Si, passé ce moment, et hors de votre vue,
Je vous garde une foi que vous avez rompue[2]!

POMPÉE.

Qu'allez-vous faire? hélas!

ARISTIE.

Ce que vous m'enseignez.

POMPÉE.

Éteindre un tel amour[3]!

[1] Ce vers fait bien connaître à quel point cette scène de politique amoureuse était difficile à faire. Quand on répète ce qu'on a déja dit, c'est une preuve qu'on n'a rien à dire. (V.)

[2] Il faudrait au moins qu'elle fût sûre d'épouser Sertorius pour parler ainsi. (V.)

[3] Si Pompée est en effet si amoureux, il n'a pas dû se séparer

ARISTIE.

Vous-même l'éteignez.

POMPÉE.

La victoire aura droit de le faire renaître.

ARISTIE.

Si ma haine est trop foible, elle la fera croître.

POMPÉE.

Pourrez-vous me haïr?

ARISTIE.

J'en fais tous mes souhaits.

POMPÉE.

Adieu donc pour deux jours.

ARISTIE.

Adieu pour tout jamais [1].

d'Aristie; et s'il n'a pas une passion violente, tout ce qu'il dit de cet amour refroidit au lieu d'échauffer. (V.)

[1] *Pour jamais* est bien plus fort que *pour tout jamais*. Ce dialogue pressé, rapide, coupé, est souvent, dans Corneille, d'une grande beauté. Il ferait beaucoup d'effet entre deux amants; il n'en fait point entre un mari et une femme qui ne sont pas dans une situation assez douloureuse. Il était impossible de faire d'un tel sujet une véritable tragédie. Les demi-passions ne réussissent jamais à la longue; et les intérêts politiques peuvent tout au plus produire quelques beaux vers qu'on aime à citer. La seule scène de Sertorius et de Pompée suffisait alors à une nation qui sortait des guerres civiles. On n'avait rien d'aucun auteur qu'on pût comparer à ce morceau sublime, et on pardonnait à tout le reste en faveur de ces beautés qui n'appartenaient, dans le monde entier, qu'à Corneille. (V.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I[1].

SERTORIUS, THAMIRE.

SERTORIUS.

Pourrai-je voir la reine?

THAMIRE.

Attendant qu'elle vienne,
Elle m'a commandé que je vous entretienne,
Et veut demeurer seule encor quelques moments.

SERTORIUS.

Ne m'apprendrez-vous point où vont ses sentiments,
Ce que doit Perpenna concevoir d'espérance?

THAMIRE.

Elle ne m'en fait pas beaucoup de confidence;

[1] Cette scène de Sertorius avec une confidente a quelque chose de comique. Les scènes avec les subalternes sont d'ordinaire très froides dans la tragédie, à moins que ces personnages secondaires n'apportent des nouvelles intéressantes, ou qu'ils ne donnent lieu à des explications plus intéressantes encore. Mais ici Sertorius demande simplement des nouvelles; il veut savoir *où vont* les sentiments de Viriate, quoique des sentiments n'aillent point. Thamire semble un peu le railler, en lui disant que Perpenna, offert par lui, *fléchira* le dédain de la reine; et Sertorius répond qu'il a pour elle un *violent* respect. Cela n'est pas fort tragique. (V.)

Mais j'ose présumer qu'offert de votre main
Il aura peu de peine à fléchir son dédain.
Vous pouvez tout sur elle.

SERTORIUS.

Ah ! j'y puis peu de chose,
Si jusqu'à l'accepter mon malheur la dispose;
Ou, pour en parler mieux, j'y puis trop, et trop peu.

THAMIRE.

Elle croit fort vous plaire en secondant son feu.

SERTORIUS.

Me plaire?

THAMIRE.

Oui : mais, seigneur, d'où vient cette surprise?
Et de quoi s'inquiète un cœur qui la méprise?

SERTORIUS.

N'appelez point mépris un violent respect
Que sur mes plus doux vœux fait régner son aspect.

THAMIRE.

Il est peu de respects qui ressemblent au vôtre,
S'il ne sait que trouver des raisons pour un autre;
Et je préférerois un peu d'emportement
Aux plus humbles devoirs d'un tel accablement [1].

[1] Avouons que Sertorius et cette suivante débitent un étrange galimatias de comédie. Ce violent *respect* que l'aspect de Viriate fait régner sur les plus doux vœux de Sertorius, ce peu de *respects* qui ressemblent aux *respects* de Sertorius, ce *respect* qui ne sait que trouver des raisons pour un autre, et cette suivante qui préférerait *un peu d'emportement aux plus humbles devoirs d'un accablement!* enfin l'autre qui lui réplique qu'*il n'en est rien parti capable de lui nuire, et qu'un soupir échappé ne pût détruire?* Ce n'est pas le lutin qui a fait de tels vers. (V.)

SERTORIUS.

Il n'en est rien parti capable de me nuire,
Qu'un soupir échappé ne dût soudain détruire :
Mais la reine, sensible à de nouveaux desirs,
Entendoit mes raisons, et non pas mes soupirs.

THAMIRE.

Seigneur, quand un Romain, quand un héros soupire,
Nous n'entendons pas bien ce qu'un soupir veut dire;
Et je vous servirois de meilleur truchement,
Si vous vous expliquiez un peu plus clairement.
Je sais qu'en ce climat, que vous nommez barbare,
L'amour par un soupir quelquefois se déclare :
Mais la gloire, qui fait toutes vos passions,
Vous met trop au-dessus de ces impressions;
De tels desirs, trop bas pour les grands cœurs de Rome....

SERTORIUS.

Ah! pour être Romain, je n'en suis pas moins homme [1] :
J'aime, et peut-être plus qu'on n'a jamais aimé [2];

[1] Ce vers a quelque chose de comique; aussi est-il excellent dans la bouche du Tartuffe, qui dit :

Ah! pour être dévot, je n'en suis pas moins homme.

Mais il n'est pas permis à Sertorius de parler comme le Tartuffe. (V.)

[2] Ce vers prouve encore que ceux qui ont dit que Corneille dédaignait de faire parler d'amour ses héros se sont bien trompés. Ce vers est d'autant plus déplacé dans la bouche de Sertorius, qu'il n'a rien dit jusqu'ici qui puisse faire croire qu'il ait une grande passion. Rien ne déplait plus au théâtre que les expressions fortes d'un sentiment faible; plus on cherche alors à attacher, et moins on attache.

Et qu'est-ce qu'une reine qui est sensible à de nouveaux desirs, et qui entend des raisons et non pas des soupirs? Et cette suivante

Malgré mon âge et moi, mon cœur s'est enflammé.
J'ai cru pouvoir me vaincre, et toute mon adresse
Dans mes plus grands efforts m'a fait voir ma foiblesse;
Ceux de la politique, et ceux de l'amitié,
M'ont mis en un état à me faire pitié.
Le souvenir m'en tue, et ma vie incertaine
Dépend d'un peu d'espoir que j'attends de la reine.
Si toutefois....

THAMIRE.

Seigneur, elle a de la bonté;
Mais je vois son esprit fortement irrité;
Et, si vous m'ordonnez de vous parler sans feindre,
Vous pouvez espérer, mais vous avez à craindre.
N'y perdez point de temps, et ne négligez rien;
C'est peut-être un dessein mal ferme que le sien.
La voici. Profitez des avis qu'on vous donne,
Et gardez bien sur-tout qu'elle ne m'en soupçonne [1].

qui n'entend pas bien ce qu'un soupir veut dire, et qui serait un meilleur truchement? Non, jamais on n'a rien mis de plus mauvais sur la scène tragique. On dira tant qu'on voudra que cette critique est dure; je dois et je veux la publier, parceque je déteste le mauvais autant que j'idolâtre le bon. (V.)

[1] *Profitez de mes avis, mais ne me nommez pas;* discours de soubrette ridicule. A quoi sert cette froide scène de comédie? Mais il faut remplir son acte, mais il faut donner à un parterre, souvent ignorant, grossier et tumultueux, trois cents vers pour les cinq sous qu'on payait alors. Non, il faut bien plutôt ne donner que deux cents beaux vers par acte que trois cents mauvais. Il ne faut point prostituer ainsi l'art de la poésie. Il est honteux qu'il y ait en France un parterre où les spectateurs sont debout, pressés, gênés, nécessairement tumultueux; peut-être c'est encore un mal

SCÈNE II[1].

VIRIATE, SERTORIUS, THAMIRE.

VIRIATE.

On m'a dit qu'Aristie a manqué son projet,
Et que Pompée échappe à cet illustre objet.
Seroit-il vrai, seigneur?

SERTORIUS.

Il est trop vrai, madame;

qu'on donne des spectacles tous les jours; s'ils étaient plus rares, ils pourraient devenir meilleurs :

Voluptates commendat rarior usus. (V.)

[1] Cette scène remplie d'ironie et de coquetterie semble bien peu convenable à Sertorius et à Viriate. Les vers en paraissent aussi contraints que les sentiments. Mais quand on voit ensuite Sertorius qui dit qu'il aime *malgré ses cheveux gris*, et qu'il a cru qu'il ne lui en coûterait *que deux* ou *trois soupirs*, Sertorius paraît trop petit. Viriate d'ailleurs lui dit à-peu-près les mêmes choses qu'Aristie a dites à Pompée. L'une dit : *Me voulez-vous? ne me voulez-vous pas?* l'autre dit : *M'aimez-vous?* L'une veut que Pompée lui rende sa main; l'autre, que Sertorius lui donne sa main. Pompée a parlé politique à sa femme; Sertorius parle politique à sa maîtresse. Viriate lui dit : *Vous savez que l'amour n'est pas ce qui me presse.* L'un et l'autre s'épuisent en raisonnements. Enfin Viriate finit cette scène en disant :

Je suis reine; et qui sait porter une couronne,
Quand il a prononcé, n'aime point qu'on raisonne.

C'est parler à Sertorius, dont elle dépend, comme si elle parlait à son domestique; et ce n'*aime point qu'on raisonne* est d'un comique qui n'est pas supportable. La fierté est ridicule quand elle n'est pas à sa place. (V.)

Mais, bien qu'il l'abandonne, il l'adore dans l'ame,
Et rompra, m'a-t-il dit, la trêve dès demain,
S'il voit qu'elle s'apprête à me donner la main.

VIRIATE.

Vous vous alarmez peu d'une telle menace?

SERTORIUS.

Ce n'est pas en effet ce qui plus m'embarrasse.
Mais vous, pour Perpenna qu'avez-vous résolu?

VIRIATE.

D'obéir sans remise au pouvoir absolu[1];
Et si d'une offre en l'air votre ame encor frappée
Veut bien s'embarrasser du rebut de Pompée,
Il ne tiendra qu'à vous que dès demain tous deux

[1] *Obéir sans remise, une offre en l'air, assurer des nœuds, une frénésie poussée au dernier éclat.*

Quels vers! quelles expressions! Et de petits écoliers oseront me reprocher d'être trop sévère! (V.)

Ces écoliers dont Voltaire parle avec indignation, et qu'il eût affligés davantage en n'en parlant pas, étoient les écrivains à la semaine, qui, lorsque cet ouvrage parut, s'érigèrent tous en vengeurs de Corneille, moins par zèle pour sa mémoire, que pour outrager Voltaire. Aucun d'eux n'eût été capable de faire une seule des excellentes remarques dispersées dans ce commentaire; mais ils relevèrent avec arrogance celles où Voltaire a pu se tromper, tandis qu'ils se réjouissoient d'admiration même sur les défauts les plus évidents de Corneille. Si l'on en croyoit ces critiques, *Théodore*, *Pertharite*, *Attila* même, étoient des ouvrages où le génie de ce grand homme se montroit encore tout entier, et très supérieurs aux meilleures tragédies de Voltaire, qui ne les avoit décriés que par jalousie. Tel étoit le zèle de ces messieurs pour la gloire d'un mort qu'ils auroient outragé pendant sa vie. Mais d'où venoit leur emportement contre Voltaire? Du sentiment de leur médiocrité, qui les avertissoit de son mépris. (P.)

De l'un et l'autre hymen nous n'assurions les nœuds;
Dût se rompre la tréve, et dût la jalousie
Jusqu'au dernier éclat pousser sa frénésie.

SERTORIUS.

Vous pourrez dès demain....

VIRIATE.

Dès ce même moment.
Ce n'est pas obéir qu'obéir lentement;
Et quand l'obéissance a de l'exactitude[1],
Elle voit que sa gloire est dans la promptitude.

SERTORIUS.

Mes prières pouvoient souffrir quelques refus.

VIRIATE.

Je les prendrai toujours pour ordres absolus.
Qui peut ce qui lui plaît commande alors qu'il prie.
D'ailleurs Perpenna m'aime avec idolâtrie:
Tant d'amour, tant de rois d'où son sang est venu,
Le pouvoir souverain dont il est soutenu,
Valent bien tous ensemble un trône imaginaire
Qui ne peut subsister que par l'heur de vous plaire.

SERTORIUS.

Je n'ai donc qu'à mourir en faveur de ce choix[2]:
J'en ai reçu la loi de votre propre voix;
C'est un ordre absolu qu'il est temps que j'entende.
Pour aimer un Romain, vous voulez qu'il commande;

[1] *Une obéissance qui a de l'exactitude!* (V.)

[2] Il n'y a guère dans toutes ces scènes d'expression qui soit juste; mais le pis est que les sentiments sont encore moins naturels. Un vieux factieux tel que Sertorius doit-il dire à une femme qu'*il mourra en faveur du choix qu'elle fera d'un autre?* (V.)

Et comme Perpenna ne le peut sans ma mort,
Pour remplir votre trône il lui faut tout mon sort.
Lui donner votre main, c'est m'ordonner, madame,
De lui céder ma place au camp et dans votre ame.
Il est, il est trop juste, après un tel bonheur,
Qu'il l'ait dans notre armée, ainsi qu'en votre cœur.
J'obéis sans murmure, et veux bien que ma vie....

VIRIATE.

Avant que par cet ordre elle vous soit ravie,
Puis-je me plaindre à vous d'un retour inégal
Qui tient moins d'un ami qu'il ne fait d'un rival [1] ?
Vous trouvez ma faveur et trop prompte et trop pleine !
L'hymen où je m'apprête est pour vous une gêne !
Vous m'en parlez enfin comme si vous m'aimiez [2] !

SERTORIUS.

Souffrez, après ce mot, que je meure à vos pieds [3].
J'y veux bien immoler tout mon bonheur au vôtre;
Mais je ne vous puis voir entre les bras d'un autre;
Et c'est assez vous dire à quelle extrémité

[1] Ce n'est pas parler français, c'est coudre ensemble, pour rimer, des paroles qui ne signifient rien; car que peut signifier *un retour inégal?* Que d'obscurités! que de barbarismes entassés! et quelle froideur! (V.)

[2] Il n'y a point de vers plus comique. (V.)

[3] Jamais le ridicule excessif des intrigues amoureuses de nos héros de théâtre n'a paru plus sensiblement que dans ce couplet où ce vieux militaire, ce vieux conjuré, veut mourir d'amour aux pieds de sa Viriate qu'il n'aime guère. Il s'en est défendu *à voir ses cheveux gris;* mais sa passion ne s'est pas *vue alentie*, quoiqu'il se fût figuré que de tels déplaisirs ne lui coûteraient que deux ou trois soupirs: il envisageait l'*estime de chef magnanime.* (V.)

Me réduit mon amour que j'ai mal écouté.
Bien qu'un si digne objet le rendît excusable,
J'ai cru honteux d'aimer quand on n'est plus aimable;
J'ai voulu m'en défendre à voir mes cheveux gris,
Et me suis répondu long-temps de vos mépris.
Mais j'ai vu dans votre ame ensuite une autre idée,
Sur qui mon espérance aussitôt s'est fondée;
Et je me suis promis bien plus qu'à tous vos rois,
Quand j'ai vu que l'amour n'en feroit point le choix.
J'allois me déclarer sans l'offre d'Aristie :
Non que ma passion s'en soit vue alentie;
Mais je n'ai point douté qu'il ne fût d'un grand cœur
De tout sacrifier pour le commun bonheur.
L'amour de Perpenna s'est joint à ces pensées;
Vous avez vu le reste, et mes raisons forcées.
Je m'étois figuré que de tels déplaisirs
Pourroient ne me coûter que deux ou trois soupirs;
Et, pour m'en consoler, j'envisageois l'estime
Et d'ami généreux et de chef magnanime :
Mais, près d'un coup fatal, je sens par mes ennuis [1]
Que je me promettois bien plus que je ne puis.
Je me rends donc, madame; ordonnez de ma vie :
Encor tout de nouveau je vous la sacrifie.
Aimez-vous Perpenna?

VIRIATE.

Je sais vous obéir,
Mais je ne sais que c'est d'aimer ni de haïr [2];

[1] Var. Mais, près du coup fatal, je sens par mes ennuis.

[2] Aristie a dit à Pompée : *Suivant qu'on m'aime ou hait, j'aime*

Et la part que tantôt vous aviez dans mon ame
Fut un don de ma gloire, et non pas de ma flamme.
Je n'en ai point pour lui, je n'en eus point pour vous;
Je ne veux point d'amant, mais je veux un époux,
Mais je veux un héros, qui par son hyménée
Sache élever si haut le trône où je suis née,
Qu'il puisse de l'Espagne être l'heureux soutien,
Et laisser de vrais rois de mon sang et du sien.
Je le trouvois en vous, n'eût été la bassesse
Qui pour ce cher rival contre moi s'intéresse,
Et dont, quand je vous mets au-dessus de cent rois,
Une répudiée a mérité le choix.
Je l'oublierai pourtant, et veux vous faire grace.
M'aimez-vous?

SERTORIUS.

Oserois-je en prendre encor l'audace?

VIRIATE.

Prenez-la, j'y consens, seigneur; et dès demain,
Au lieu de Perpenna, donnez-moi votre main.

SERTORIUS.

Que se tiendroit heureux un amour moins sincère
Qui n'auroit autre but que de se satisfaire [1],

ou hais à mon tour; et Viriate dit à Sertorius qu'*elle ne sait que c'est d'aimer ni de haïr.* Dès qu'elle ne sait que c'est ou ce que c'est, elle n'a qu'un intérêt de politique, par conséquent elle est froide. Cependant elle dit, le moment d'après, *m'aimez-vous?* Ne devrait-elle pas lui dire: *L'amour n'est pas fait pour nous, l'intérêt de l'état, le vôtre, celui de ma grandeur, doivent présider à notre hyménée?* (V.)

[1] *Autre but que de se satisfaire* donne une idée qui est un peu comique, et qui assurément ne convient pas à la tragédie. (V.)

Et qui se rempliroit de sa félicité
Sans prendre aucun souci de votre dignité!
Mais quand vous oubliez ce que j'ai pu vous dire,
Puis-je oublier les soins d'agrandir votre empire;
Que votre grand projet est celui de régner?

VIRIATE.

Seigneur, vous faire grace, est-ce m'en éloigner?

SERTORIUS.

Ah! madame, est-il temps que cette grace éclate?

VIRIATE.

C'est cet éclat, seigneur, que cherche Viriate.

SERTORIUS.

Nous perdons tout, madame, à le précipiter.
L'amour de Perpenna le fera révolter;
Souffrez qu'un peu de temps doucement le ménage,
Qu'auprès d'un autre objet un autre amour l'engage:
Des amis d'Aristie assurons le secours
A force de promettre, en différant toujours.
Détruire tout l'espoir qui les tient en haleine,
C'est les perdre, c'est mettre un jaloux hors de peine,
Dont l'esprit ébranlé ne se doit pas guérir
De cette impression qui peut nous l'acquérir.
Pourrions-nous venger Rome après de telles pertes?
Pourrions-nous l'affranchir des misères souffertes?
Et de ses intérêts un si haut abandon....

VIRIATE.

Et que m'importe à moi si Rome souffre ou non[1]?
Quand j'aurai de ses maux effacé l'infamie,

[1] Voilà enfin des sentiments dignes d'une reine et d'une ennemie

J'en obtiendrai pour fruit le nom de son amie!
Je vous verrai consul m'en apporter les lois,
Et m'abaisser vous-même au rang des autres rois!
Si vous m'aimez, seigneur, nos mers et nos montagnes
Doivent borner vos vœux, ainsi que nos Espagnes:
Nous pouvons nous y faire un assez beau destin,
Sans chercher d'autre gloire au pied de l'Aventin.
Affranchissons le Tage, et laissons faire au Tibre.
La liberté n'est rien quand tout le monde est libre;
Mais il est beau de l'être, et voir tout l'univers
Soupirer sous le joug, et gémir dans les fers;
Il est beau d'étaler cette prérogative
Aux yeux du Rhône esclave et de Rome captive;
Et de voir envier aux peuples abattus
Ce respect que le sort garde pour les vertus.
Quant au grand Perpenna, s'il est si redoutable,
Remettez-moi le soin de le rendre traitable:
Je sais l'art d'empêcher les grands cœurs de faillir.

SERTORIUS.

Mais quel fruit pensez-vous en pouvoir recueillir?
Je le sais comme vous, et vois quelles tempêtes
Cet ordre surprenant formera sur nos têtes [1].
Ne cherchons point, madame, à faire des mutins,
Et ne nous brouillons point avec nos bons destins.
Rome nous donnera sans eux assez de peine,

de Rome. Voilà des vers qui seraient dignes de l'entrevue de Pompée et de Sertorius, avec un peu de correction.

Si tout le rôle de Viriate était de cette force, la pièce serait au rang des chefs-d'œuvre. (V.)

[1] *Un ordre surprenant qui forme des tempêtes sur des têtes!* (V.)

Avant que de souscrire à l'hymen d'une reine;
Et nous n'en fléchirons jamais la dureté,
A moins qu'elle nous doive et gloire et liberté.

VIRIATE.

Je vous avouerai plus, seigneur: loin d'y souscrire,
Elle en prendra pour vous une haine où j'aspire[1],
Un courroux implacable, un orgueil endurci;
Et c'est par où je veux vous arrêter ici.
Qu'ai-je à faire dans Rome? et pourquoi, je vous prie....

SERTORIUS.

Mais nos Romains, madame, aiment tous leur patrie;
Et de tous leurs travaux l'unique et doux espoir,
C'est de vaincre bientôt assez pour la revoir[2].

VIRIATE.

Pour les enchaîner tous sur les rives du Tage,
Nous n'avons qu'à laisser Rome dans l'esclavage:
Ils aimeront à vivre et sous vous et sous moi,
Tant qu'ils n'auront qu'un choix d'un tyran ou d'un roi.

SERTORIUS.

Ils ont pour l'un et l'autre une pareille haine,
Et n'obéiront point au mari d'une reine.

VIRIATE.

Qu'ils aillent donc chercher des climats à leur choix,
Où le gouvernement n'ait ni tyrans ni rois.

[1] *Prendre une haine! aspirer à une haine! un orgueil endurci! et c'est par-là qu'on veut l'arrêter ici!* (V.)

[2] *Vaincre assez pour revoir Rome!* (V.)

Ce n'étoit, en effet, que par des victoires réitérées que les compagnons de Sertorius pouvoient se flatter de revoir leur patrie; et nous ne voyons pas ce que Voltaire peut reprocher à cette expression. (P.)

Nos Espagnols, formés à votre art militaire,
Achéveront sans eux ce qui nous reste à faire.
La perte de Sylla n'est pas ce que je veux;
Rome attire encor moins la fierté de mes vœux [1] :
L'hymen où je prétends ne peut trouver d'amorces
Au milieu d'une ville où régnent les divorces;
Et du haut de mon trône on ne voit point d'attraits
Où l'on n'est roi qu'un an, pour n'être rien après.
Enfin, pour achever, j'ai fait pour vous plus qu'elle :
Elle vous a banni, j'ai pris votre querelle;
Je conserve des jours qu'elle veut vous ravir.
Prenez le diadème, et laissez-la servir.
Il est beau de tenter des choses inouïes,
Dût-on voir par l'effet ses volontés trahies.
Pour moi, d'un grand Romain je veux faire un grand roi;
Vous, s'il y faut périr, périssez avec moi :
C'est gloire de se perdre en servant ce qu'on aime.

SERTORIUS.

Mais porter dès l'abord les choses à l'extrême,
Madame, et sans besoin faire des mécontents!
Soyons heureux plus tard pour l'être plus long-temps.
Une victoire ou deux jointes à quelque adresse....

VIRIATE.

Vous savez que l'amour n'est pas ce qui me presse [2],

[1] *Attirer la fierté des vœux;* c'est encore une de ces expressions impropres et sans justesse. *Un hymen qui ne peut trouver d'amorces au milieu d'une ville! des attraits où l'on n'est roi qu'un an!*

Quand on examine de près cette foule innombrable de fautes, on est effrayé. (V.)

[2] Nous avons déja remarqué ce vers. (*Voyez le commencement de cette scène.*) (V.)

Seigneur. Mais, après tout, il faut le confesser,
Tant de précaution commence à me lasser.
Je suis reine; et qui sait porter une couronne,
Quand il a prononcé, n'aime point qu'on raisonne.
Je vais penser à moi, vous penserez à vous.

SERTORIUS.

Ah! si vous écoutez cet injuste courroux....

VIRIATE.

Je n'en ai point, seigneur; mais mon inquiétude
Ne veut plus dans mon sort aucune incertitude:
Vous me direz demain où je dois l'arrêter.
Cependant je vous laisse avec qui consulter.

SCÈNE III[1].

SERTORIUS, PERPENNA, AUFIDE.

PERPENNA, à Aufide.

Dieux! qui peut faire ainsi disparoître la reine?

AUFIDE, à Perpenna.

Lui-même a quelque chose en l'ame qui le gêne,
Seigneur; et notre abord le rend tout interdit.

[1] Cette scène paraît encore moins digne de la tragédie que les précédentes. Perpenna et Sertorius ne s'entendent point: l'un dit, *Je parlais de Sylla;* l'autre, *Je parlais de la reine.* Ces petites méprises ne sont permises que dans la comédie. Il est vrai que cette scène est toute comique: *Quelque chose qui le gêne. Savez-vous ce qu'on dit? L'avez-vous mis fort loin au-delà de la porte? Je me suis dispensé de le mener plus loin. Nous n'avons rien conclu, mais ce n'est pas ma faute. Si je m'en trouvais mal, vous ne seriez pas bien...* Tout le reste est écrit de ce style. (V.)

SERTORIUS.

De Pompée en ces lieux savez-vous ce qu'on dit?
L'avez-vous mis fort loin au-delà de la porte?

PERPENNA.

Comme assez près des murs il avoit son escorte,
Je me suis dispensé de le mettre plus loin.
Mais de votre secours, seigneur, j'ai grand besoin.
Tout son visage montre une fierté si haute....

SERTORIUS.

Nous n'avons rien conclu, mais ce n'est pas ma faute;
Et vous savez....

PERPENNA.

Je sais qu'en de pareils débats....

SERTORIUS.

Je n'ai point cru devoir mettre les armes bas;
Il n'est pas encor temps.

PERPENNA.

Continuez, de grace;
Il n'est pas encor temps que l'amitié se lasse.

SERTORIUS.

Votre intérêt m'arrête autant comme le mien:
Si je m'en trouvois mal, vous ne seriez pas bien.

PERPENNA.

De vrai, sans votre appui je serois fort à plaindre;
Mais je ne vois pour vous aucun sujet de craindre.

SERTORIUS.

Je serois le premier dont on seroit jaloux;
Mais ensuite le sort pourroit tomber sur vous.
Le tyran après moi vous craint plus qu'aucun autre,
Et ma tête abattue ébranleroit la vôtre.

Nous ferons bien tous deux d'attendre plus d'un an.

PERPENNA.

Que parlez-vous, seigneur, de tête et de tyran?

SERTORIUS.

Je parle de Sylla, vous le devez connoître.

PERPENNA.

Et je parlois des feux que la reine a fait naître.

SERTORIUS.

Nos esprits étoient donc également distraits;
Tout le mien s'attachoit aux périls de la paix;
Et je vous demandois quel bruit fait par la ville[1]
De Pompée et de moi l'entretien inutile.
Vous le saurez, Aufide?

AUFIDE.

A ne rien déguiser,
Seigneur, ceux de sa suite en ont su mal user[2];

[1] *Quel bruit fait par la ville* est du style de la comédie, comme on le sent assez. Mais ce que Sertorius fait trop sentir, c'est qu'en effet la conférence qu'il a eue avec Pompée n'a rien produit dans la pièce. Ce n'est, comme on l'a déja dit, qu'une belle conversation dont il ne résulte rien, un beau dialogue de politique. Si cette entrevue avait fait naître la conspiration de Perpenna, ou quelque autre intrigue intéressante et terrible, elle eût été une beauté tragique, au lieu qu'elle n'est qu'une beauté de dialogue.

Remarquez que cette tragédie est un tissu de conversations souvent très embrouillées, jusqu'à ce que le héros de la pièce soit assassiné. De là naît la froideur qui produit l'ennui. (V.)

[2] *Les gens de la suite de Pompée qui en ont su mal user; le coup d'une erreur qu'on veut rompre avant qu'elle grossisse; une pourpre qui agit; l'erreur qui s'épand jusqu'en nos garnisons; des gens comme vous deux et moi; Sylla qui prend cette mesure de rendre l'impunité fort sûre; la reine qui est d'une humeur si fière:* ce sont là des ex-

J'en crains parmi le peuple un insolent murmure :
Ils ont dit que Sylla quitte sa dictature,
Que vous seul refusez les douceurs de la paix,
Et voulez une guerre à ne finir jamais.
Déja de nos soldats l'ame préoccupée
Montre un peu trop de joie à parler de Pompée,
Et si l'erreur s'épand jusqu'en nos garnisons,
Elle y pourra semer de dangereux poisons.

SERTORIUS.

Nous en romprons le coup avant qu'elle grossisse,
Et ferons par nos soins avorter l'artifice.
D'autres plus grands périls le ciel m'a garanti.

PERPENNA.

Ne ferions-nous point mieux d'accepter le parti,
Seigneur? Trouvez-vous l'offre ou honteuse ou mal sûre?

SERTORIUS.

Sylla peut en effet quitter sa dictature;
Mais il peut faire aussi des consuls à son choix,
De qui la pourpre esclave [1] agira sous ses lois;
Et, quand nous n'en craindrons aucuns ordres sinistres,

pressions peu convenables et bien vicieuses; mais le plus grand vice, encore une fois, c'est le manque d'intérêt; et ce manque d'intérêt vient principalement de ce qu'il n'y a dans la pièce que des demi-desseins, des demi-passions, et des demi-volontés.

Sertorius conseille à Perpenna d'épouser la reine des Ilergètes, *qui rendra ses volontés bien plus tôt satisfaites;* après quoi il lui dit qu'il ira souper chez lui. Assurément il n'y a rien là de tragique. (V.)

[1] *La pourpre esclave* est une de ces expressions de génie dont on ne trouve d'exemples que chez les poëtes vraiment inspirés; elle eût mérité que Voltaire en fit la remarque. (P.)

Nous périrons par ceux de ses lâches ministres.
Croyez-moi, pour des gens comme vous deux et moi [1],
Rien n'est si dangereux que trop de bonne foi.
Sylla par politique a pris cette mesure [2]
De montrer aux soldats l'impunité fort sûre;
Mais pour Cinna, Carbon, le jeune Marius,
Il a voulu leur tête, et les a tous perdus.
Pour moi, que tout mon camp sur ce bruit m'abandonne,
Qu'il ne reste pour moi que ma seule personne,
Je me perdrai plutôt dans quelque affreux climat,
Qu'aller, tant qu'il vivra, briguer le consulat.
Vous....

PERPENNA.

Ce n'est pas, seigneur, ce qui me tient en peine.
Exclus du consulat par l'hymen d'une reine,
Du moins si vos bontés m'obtiennent ce bonheur,
Je n'attends plus de Rome aucun degré d'honneur;
Et, banni pour jamais dans la Lusitanie,
J'y crois en sûreté les restes de ma vie.

SERTORIUS.

Oui; mais je ne vois pas encor de sûreté

[1] *Des gens comme vous deux!* (V.)

[2] Un homme d'état prend des mesures; un ouvrier, un maçon, un tailleur, un cordonnier, prennent une mesure. (V.)

Parmi les mesures que prend un homme d'état pour arriver à son but, ne peut-il pas en être une sur laquelle il compte beaucoup plus que sur les autres? Alors ne diroit-il pas très bien, *au singulier*, j'ai pris cette mesure, parcequ'elle m'a paru devoir me conduire infailliblement au succès? On dit, il est vrai, d'un tailleur et d'un cordonnier, qu'*ils prennent mesure*, mais non qu'*ils prennent une mesure*. La différence paroit très petite, mais n'en est pas moins réelle. (P.)

A ce que vous et moi nous avions concerté.
Vous savez que la reine est d'une humeur si fière....
Mais peut-être le temps la rendra moins altière.
Adieu : dispensez-moi de parler là-dessus.

PERPENNA.

Parlez, seigneur : mes vœux sont-ils si mal reçus?
Est-ce en vain que je l'aime, en vain que je soupire?

SERTORIUS.

Sa retraite a plus dit que je ne puis vous dire.

PERPENNA.

Elle m'a dit beaucoup : mais, seigneur, achevez,
Et ne me cachez point ce que vous en savez.
Ne m'auriez-vous rempli que d'un espoir frivole?

SERTORIUS.

Non, je vous l'ai cédée, et vous tiendrai parole.
Je l'aime, et vous la donne encor malgré mon feu ;
Mais je crains que ce don n'ait jamais son aveu,
Qu'il n'attire sur nous d'impitoyables haines.
Que vous dirai-je enfin? L'Espagne a d'autres reines ;
Et vous pourriez vous faire un destin bien plus doux,
Si vous faisiez pour moi ce que je fais pour vous.
Celle des Vacéens, celle des Ilergètes [1],
Rendroient vos volontés bien plus tôt satisfaites ;
La reine avec chaleur sauroit vous y servir.

PERPENNA.

Vous me l'avez promise, et me l'allez ravir !

[1] On ne s'attendait ni à la reine des Vacéens, ni à celle des Ilergètes. Rien n'est plus froid que de pareilles propositions ; et, dans une tragédie, le froid est encore plus insupportable que le comique déplacé, et que les fautes de langage. (V.)

SERTORIUS.

Que sert que je promette et que je vous la donne,
Quand son ambition l'attache à ma personne?
Vous savez les raisons de cet attachement,
Je vous en ai tantôt parlé confidemment;
Je vous en fais encor la même confidence.
Faites à votre amour un peu de violence;
J'ai triomphé du mien; j'y suis encor tout prêt:
Mais, s'il faut du parti ménager l'intérêt,
Faut-il pousser à bout une reine obstinée,
Qui veut faire à son choix toute sa destinée,
Et de qui le secours, depuis plus de dix ans,
Nous a mieux soutenus que tous nos partisans?

PERPENNA.

La trouvez-vous, seigneur, en état de vous nuire?

SERTORIUS.

Non, elle ne peut pas tout-à-fait nous détruire;
Mais, si vous m'enchaînez à ce que j'ai promis,
Dès demain elle traite avec nos ennemis.
Leur camp n'est que trop proche; ici chacun murmure;
Jugez ce qu'il faut craindre en cette conjoncture.
Voyez quel prompt remède on y peut apporter,
Et quel fruit nous aurons de la violenter[1].

PERPENNA.

C'est à moi de me vaincre, et la raison l'ordonne:
Mais d'un si grand dessein tout mon cœur qui frissonne...

SERTORIUS.

Ne vous contraignez point; dût m'en coûter le jour,

[1] *Un fruit de violenter* est un barbarisme et un solécisme. (V.)

Je tiendrai ma promesse en dépit de l'amour.

PERPENNA.

Si vos promesses n'ont l'aveu de Viriate....

SERTORIUS.

Je ne puis de sa part rien dire qui vous flatte.

PERPENNA.

Je dois donc me contraindre, et j'y suis résolu.
Oui, sur tous mes desirs je me rends absolu;
J'en veux, à votre exemple, être aujourd'hui le maître;
Et, malgré cet amour que j'ai laissé trop croître,
Vous direz à la reine....

SERTORIUS.

Eh bien! je lui dirai?

PERPENNA.

Rien, seigneur, rien encor; demain j'y penserai.
Toutefois la colère où s'emporte son ame
Pourroit dès cette nuit commencer quelque trame.
Vous lui direz, seigneur, tout ce que vous voudrez;
Et je suivrai l'avis que pour moi vous prendrez.

SERTORIUS.

Je vous admire et plains.

PERPENNA.

Que j'ai l'ame accablée!

SERTORIUS.

Je partage les maux dont je la vois comblée.
Adieu: j'entre un moment pour calmer son chagrin,
Et me rendrai chez vous à l'heure du festin[1].

[1] La scène commence par un général de l'armée romaine, qui dit qu'il a reconduit le grand Pompée jusqu'à la porte, et finit par un autre général qui dit: *Allons souper.* (V.)

SCÈNE IV.

PERPENNA, AUFIDE.

AUFIDE.

Ce maître si chéri fait pour vous des merveilles [1];
Votre flamme en reçoit des faveurs sans pareilles!
Son nom seul, malgré lui, vous avoit tout volé,
Et la reine se rend sitôt qu'il a parlé.
Quels services faut-il que votre espoir hasarde,
Afin de mériter l'amour qu'elle vous garde [2]?
Et dans quel temps, seigneur, purgerez-vous ces lieux
De cet illustre objet qui lui blesse les yeux?
Elle n'est point ingrate; et les lois qu'elle impose,
Pour se faire obéir, promettent peu de chose;
Mais on n'a qu'à laisser le salaire à son choix,
Et courir sans scrupule exécuter ses lois.
Vous ne me dites rien? Apprenez-moi, de grace,
Comment vous résolvez que le festin se passe?
Dissimulerez-vous ce manquement de foi?
Et voulez-vous....

PERPENNA.

Allons en résoudre chez moi [3].

[1] Du comique encore, et de l'ironie, et dans un subalterne! (V.)
[2] *Des services qu'un espoir hasarde*, et *un amour qu'on garde!* (V.)
[3] Il peut aussi bien se résoudre dans l'endroit où il parle. (V.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I[1].

ARISTIE, VIRIATE.

ARISTIE.

Oui, madame, j'en suis comme vous ennemie.
Vous aimez les grandeurs, et je hais l'infamie.
Je cherche à me venger, vous, à vous établir;

[1] Que veulent Aristie et Viriate? qu'ont-elles à se dire? Elles se parlent pour se parler : c'est une dame qui rend visite à une autre, elles font la conversation; et cela est si vrai, que Viriate répète à la femme de Pompée tout ce qu'elle a déja dit de Sertorius.

La règle est qu'aucun personnage ne doit paraître sur la scène sans nécessité : ce n'est pas encore assez, il faut que cette nécessité soit intéressante. Ces dialogues inutiles sont ce qu'on appelle du remplissage. Il est presque impossible de faire une tragédie exempte de ce défaut. L'usage a voulu que les actes eussent une longueur à-peu-près égale. Le public, encore grossier, se croyait trompé s'il n'avait pas deux heures de spectacle pour son argent. Les chœurs des anciens étaient absolument ignorés, et, dans ces malheureux jeux de paume, où de mauvais farceurs étaient accoutumés à déclamer les farces de Hardi et de Garnier, le bourgeois de Paris exigeait pour ses cinq sous qu'on déclamât pendant deux heures. Cette loi a prévalu depuis que nous sommes sortis de la barbarie où nous étions plongés. On ne peut trop s'élever contre ce ridicule usage. (V.)

Mais vous pourrez me perdre, et moi vous affoiblir,
Si le cœur mieux ouvert ne met d'intelligence
Votre établissement avecque ma vengeance.
On m'a volé Pompée; et moi pour le braver,
Cet ingrat que sa foi n'ose me conserver,
Je cherche un autre époux qui le passe, ou l'égale :
Mais je n'ai pas dessein d'être votre rivale,
Et n'ai point dû prévoir, ni que vers un Romain
Une reine jamais daignât pencher sa main,
Ni qu'un héros, dont l'ame a paru si romaine,
Démentît ce grand nom par l'hymen d'une reine.
J'ai cru dans sa naissance et votre dignité
Pareille aversion et contraire fierté.
Cependant on me dit qu'il consent l'hyménée,
Et qu'en vain il s'oppose au choix de la journée,
Puisque, si dès demain il n'a tout son éclat,
Vous allez du parti séparer votre état.
Comme je n'ai pour but que d'en grossir les forces,
J'aurois grand déplaisir d'y causer des divorces,
Et de servir Sylla mieux que tous ses amis,
Quand je lui veux par-tout faire des ennemis.
Parlez donc : quelque espoir que vous m'ayez vu prendre,
Si vous y prétendez, je cesse d'y prétendre.
Un reste d'autre espoir, et plus juste, et plus doux,
Saura voir sans chagrin Sertorius à vous.
Mon cœur veut à toute heure immoler à Pompée
Tous les ressentiments de ma place usurpée;
Et, comme son amour eut peine à me trahir,
J'ai voulu me venger, et n'ai pu le haïr.
Ne me déguisez rien, non plus que je déguise.

VIRIATE.

Viriate à son tour vous doit même franchise,
Madame; et d'ailleurs même on vous en a trop dit,
Pour vous dissimuler ce que j'ai dans l'esprit.
J'ai fait venir exprès Sertorius d'Afrique
Pour sauver mes états d'un pouvoir tyrannique;
Et mes voisins domptés m'apprenoient que sans lui
Nos rois contre Sylla n'étoient qu'un vain appui.
Avec un seul vaisseau ce grand héros prit terre[1];
Avec mes sujets seuls il commença la guerre:
Je mis entre ses mains mes places et mes ports,
Et je lui confiai mon sceptre et mes trésors.
Dès l'abord il sut vaincre, et j'ai vu la victoire
Enfler de jour en jour sa puissance et sa gloire.
Nos rois lassés du joug, et vos persécutés,
Avec tant de chaleur l'ont joint de tous côtés,
Qu'enfin il a poussé nos armes fortunées
Jusques à vous réduire au pied des Pyrénées.
Mais, après l'avoir mis au point où je le voi,
Je ne puis voir que lui qui soit digne de moi;
Et, regardant sa gloire ainsi que mon ouvrage,
Je périrai plutôt qu'une autre la partage.
Mes sujets valent bien que j'aime à leur donner
Des monarques d'un sang qui sache gouverner,
Qui sache faire tête à vos tyrans du monde,
Et rendre notre Espagne en lauriers si féconde,

[1] Ces particularités ont déja été annoncées dès le premier acte. Viriate fait, au cinquième, une nouvelle exposition. Rien ne fait mieux voir qu'elle n'a rien à dire; point de passion, point d'intrigue dans Viriate, nul changement d'état. (V.)

Qu'on voie un jour le Pô redouter ses efforts,
Et le Tibre lui-même en trembler pour ses bords.

ARISTIE.

Votre dessein est grand; mais à quoi qu'il aspire....

VIRIATE.

Il m'a dit les raisons que vous me voulez dire.
Je sais qu'il seroit bon de taire et différer
Ce glorieux hymen qu'il me fait espérer :
Mais la paix qu'aujourd'hui l'on offre à ce grand homme
Ouvre trop les chemins et les portes de Rome.
Je vois que, s'il y rentre, il est perdu pour moi,
Et je l'en veux bannir par le don de ma foi,
Si je hasarde trop de m'être déclarée,
J'aime mieux ce péril que ma perte assurée;
Et, si tous vos proscrits osent s'en désunir,
Nos bons destins sans eux pourront nous soutenir.
Mes peuples aguerris sous votre discipline
N'auront jamais au cœur de Rome qui domine;
Et ce sont des Romains dont l'unique souci
Est de combattre, vaincre, et triompher ici.
Tant qu'ils verront marcher ce héros à leur tête,
Ils iront sans frayeur de conquête en conquête.
Un exemple si grand dignement soutenu
Saura.... Mais que nous veut ce Romain inconnu[1]?

[1] Comme Pompée et Sertorius ont eu un entretien qui n'a rien produit, Aristie et Viriate ont ici un entretien non moins inutile, mais plus froid. Viriate conte à Aristie l'histoire de Sertorius, qu'elle a déja contée à d'autres dans les actes précédents.

Les fautes principales de langage sont, *daigner pencher sa main*, pour dire *abaisser sa main; consent l'hyménée*, au lieu de *consent*

SCÈNE II.

ARISTIE, VIRIATE, ARCAS.

ARISTIE.

Madame, c'est Arcas, l'affranchi de mon frère;
Sa venue en ces lieux cache quelque mystère.
Parle, Arcas, et dis-nous....

ARCAS.

Ces lettres mieux que moi
Vous diront un succès qu'à peine encor je croi[1].

à l'hyménée; s'il n'a tout son éclat, pour *s'il ne s'effectue pas : un reste d'autre espoir; la paix qui ouvre trop les portes de Rome; Rome qui domine au cœur; l'ordre qu'un grand effet demande, et qui arrête Pompée à le donner.*

Si le terme est impropre et le tour vicieux,
En vain vous m'étalez une scène savante.

Mais ici la scène n'est point savante, et les termes sont très impropres, les tours sont très vicieux. (V.)

[1] La nouvelle arrivée de Rome, que Sylla quitte la dictature, qu'Émilie est morte en accouchant, et que Pompée peut reprendre sa femme, n'a rien qui soit digne de la tragédie; elle avilit le grand Pompée, qui n'ose se marier et se remarier qu'avec la permission de Sylla : de plus, cette nouvelle n'est qu'un événement qui ne naît point de l'intrigue et du fond du sujet. Ce n'est pas comme dans *Bajazet :*

Viens, j'ai reçu cet ordre, il faut l'intimider. (V.)

La nouvelle de l'abdication de Sylla n'est rien moins qu'indifférente dans la pièce, telle que l'auteur l'a conçue. Cette nouvelle pouvoit changer les destinées du monde. (P.)

ARISTIE lit.

« Chère sœur, pour ta joie il est temps que tu saches
« Que nos maux et les tiens vont finir en effet.
« Sylla marche en public sans faisceaux et sans haches,
« Prêt à rendre raison de tout ce qu'il a fait.
« Il s'est en plein sénat démis de sa puissance;
« Et si vers toi Pompée a le moindre penchant,
« Le ciel vient de briser sa nouvelle alliance,
« Et la triste Æmilie est morte en accouchant.
« Sylla même consent, pour calmer tant de haines,
« Qu'un feu qui fut si beau rentre en sa dignité,
« Et que l'hymen te rende à tes premières chaines,
« En même temps qu'à Rome il rend sa liberté.
QUINTUS ARISTIUS. »

Le ciel s'est donc lassé de m'être impitoyable!
Ce bonheur, comme à toi, me paroît incroyable.
Cours au camp de Pompée, et dis-lui, cher Arcas....

ARCAS.

Il a cette nouvelle, et revient sur ses pas.
De la part de Sylla chargé de lui remettre
Sur ce grand changement une pareille lettre,
A deux milles d'ici j'ai su le rencontrer [1].

ARISTIE.

Quel amour, quelle joie a-t-il daigné montrer?
Que dit-il? que fait-il?

[1] Ce *j'ai su* fait entendre qu'il y avait beaucoup de peine, beaucoup d'art et de savoir-faire à rencontrer Pompée: *j'ai su vaincre et régner*, parceque ce sont deux choses très difficiles.

J'ai su, par une longue et pénible industrie,
Des plus mortels venins prévenir la furie....

ARCAS.

Par votre expérience
Vous pouvez bien juger de son impatience;
Mais, rappelé vers vous par un transport d'amour
Qui ne lui permet pas d'achever son retour,
L'ordre que pour son camp ce grand effet demande
L'arrête à le donner, attendant qu'il s'y rende[1].
Il me suivra de près, et m'a fait avancer
Pour vous dire un miracle où vous n'osiez penser.

ARISTIE.

Vous avez lieu d'en prendre une alégresse égale,
Madame; vous voilà sans crainte et sans rivale.

J'ai su lui préparer des craintes et des veilles....
J'ai prévu ses complots, je sais les prévenir.

Le mot *savoir* est bien placé dans tous ces exemples: il indique la peine qu'on a prise.

Mais *j'ai su rencontrer un homme en chemin* est ridicule. Tous les mauvais poëtes ont imité cette faute. (V.)

[1] Tout ce couplet est confus, obscur, inintelligible; tournez-le en prose: *Son transport d'amour qui le rappelle ne lui permet pas d'achever son retour, et l'ordre que ce grand effet demande pour son camp l'arrête à le donner, attendant qu'il se rende à ce camp.* Un pareil langage est-il supportable? Il est triste d'être forcé de relever des fautes si considérables et si fréquentes.

Un domestique qui apporte une lettre et des nouvelles qui n'ont rien de surprenant, rien de tragique, est absolument une chose indigne du théâtre. Aristie, qui n'a produit dans la pièce aucun événement, apprend par un exprès que la seconde femme de Pompée est *morte en couche.*

Arcas dit qu'il a rendu une pareille lettre à Pompée; qu'il a rencontré à deux milles de la ville. Ce ne sont pas là certainement les péripéties, les catastrophes que demande Aristote; c'est un fait historique altéré mis en dialogues. (V.)

VIRIATE.

Je n'en ai plus en vous, et je n'en puis douter;
Mais il m'en reste une autre, et plus à redouter,
Rome, que ce héros aime plus que lui-même;
Et qu'il préfèreroit sans doute au diadème,
Si contre cet amour....

SCÈNE III[1].

VIRIATE, ARISTIE, THAMIRE, ARCAS.

THAMIRE.

Ah, madame!

VIRIATE.

Qu'as-tu,
Thamire? et d'où te vient ce visage abattu[2]?
Que nous disent tes pleurs?

THAMIRE.

Que vous êtes perdue,
Que cet illustre bras qui vous a défendue....

VIRIATE.

Sertorius?

THAMIRE.

Hélas! ce grand Sertorius....

[1] L'assassinat de Sertorius qui devait faire un grand effet n'en fait aucun; la raison en est que ce qui n'est point préparé avec terreur n'en peut point causer: le spectateur y prend d'autant moins d'intérêt que Viriate elle-même ne s'en occupe presque pas; elle ne songe qu'à elle; elle dit qu'*on veut disposer d'elle et de son trône.* (V.)

[2] *Qu'as-tu? d'où te vient ce visage? cet illustre bras!* (V.)

VIRIATE.

N'achèveras-tu point?

THAMIRE.

Madame, il ne vit plus.

VIRIATE.

Il ne vit plus, ô ciel! Qui te l'a dit, Thamire?

THAMIRE.

Ses assassins font gloire eux-mêmes de le dire;
Ces tigres, dont la rage, au milieu du festin,
Par l'ordre d'un perfide a tranché son destin,
Tout couverts de son sang, courent parmi la ville
Émouvoir les soldats et le peuple imbécile;
Et Perpenna par eux proclamé général
Ne vous fait que trop voir d'où part ce coup fatal.

VIRIATE.

Il m'en fait voir ensemble et l'auteur et la cause.
Par cet assassinat c'est de moi qu'on dispose;
C'est mon trône, c'est moi qu'on prétend conquérir;
Et c'est mon juste choix qui seul l'a fait périr.
Madame, après sa perte, et parmi ces alarmes,
N'attendez point de moi de soupirs ni de larmes [1];
Ce sont amusements que dédaigne aisément
Le prompt et noble orgueil d'un vif ressentiment [2]:
Qui pleure l'affoiblit; qui soupire l'exhale.

[1] Il semble que l'auteur, refroidi lui-même dans cette scène, fait répéter à Viriate les mêmes vers et les mêmes choses que dit Cornélie en tenant l'urne de Pompée, à cela près que les vers de Cornélie sont très touchants, et que ceux de Viriate languissent. (V.)

[2] *Ce sont amusements* est comique; et *le prompt et noble orgueil* n'a point de sens. On n'a jamais dit, *un prompt orgueil*, et assuré-

Il faut plus de fierté dans une ame royale;
Et ma douleur, soumise aux soins de le venger....

ARISTIE.

Mais vous vous aveuglez au milieu du danger:
Songez à fuir, madame.

THAMIRE.

Il n'est plus temps; Aufide,
Des portes du palais saisi pour ce perfide,
En fait votre prison, et lui répond de vous.
Il vient, dissimulez un si juste courroux;
Et, jusqu'à ce qu'un temps plus favorable arrive,
Daignez vous souvenir que vous êtes captive [1].

VIRIATE.

Je sais ce que je suis, et le serai toujours,
N'eussé-je que le ciel et moi pour mon secours.

SCÈNE IV.

PERPENNA, ARISTIE, VIRIATE, THAMIRE, ARCAS.

PERPENNA, à Viriate.

Sertorius est mort; cessez d'être jalouse,

ment ce n'est pas un sentiment d'orgueil qu'on doit éprouver quand on apprend l'assassinat de son amant. (V.)

[1] J'ai dit souvent qu'on doit soigneusement éviter ce concours de syllabes qui offensent l'oreille, *jusqu'à ce que*. Cela paraît une minutie; ce n'en est point une: ce défaut répété forme un style trop barbare. J'ai lu dans une tragédie:

Nous l'attendrons tous trois jusqu'à ce qu'il se montre,
Parceque les proscrits s'en vont à sa rencontre. (V.)

Madame, du haut rang qu'auroit pris son épouse,
Et n'appréhendez plus, comme de son vivant,
Qu'en vos propres états elle ait le pas devant[1].
Si l'espoir d'Aristie a fait ombrage au vôtre,
Je puis vous assurer et d'elle et de toute autre,
Et que ce coup heureux saura vous maintenir[2]
Et contre le présent et contre l'avenir.
C'étoit un grand guerrier, mais dont le sang ni l'âge
Ne pouvoient avec vous faire un digne assemblage;
Et malgré ces défauts, ce qui vous en plaisoit,

[1] C'est une chose également révoltante et froide que l'ironie avec laquelle cet assassin vient répéter à Viriate ce qu'elle lui avait dit au second acte, qu'elle craignait qu'Aristie ne prît *le pas devant*.

Il vient se proposer avec des *qualités* où Viriate trouvera *de quoi mériter une reine*. Son bras l'a dégagée d'un *choix abject*. Enfin il fait entendre à la reine qu'il est plus jeune que Sertorius.

Il n'y a point de connaisseur qui ne se rebute à cette lecture; le seul fruit qu'on en puisse retirer, c'est que jamais on ne doit mettre un grand crime sur la scène, qu'on ne fasse frémir le spectateur; que c'est là où il faut porter le trouble et l'effroi dans l'ame, et que tout ce qui n'émeut point est indigne de la scène tragique.

C'est une règle puisée dans la nature, qu'il ne faut point parler d'amour quand on vient de commettre un crime horrible, moins par amour que par ambition. Comment ce froid amour d'un scélérat pourrait-il produire quelque intérêt? Que le forcené Ladislas, emporté par sa passion, teint du sang de son rival, se jette aux pieds de sa maîtresse, on est ému d'horreur et de pitié. Oreste fait un effet admirable dans *Andromaque*, quand il paraît devant Hermione qui l'a forcé d'assassiner Pyrrhus. Point de grands crimes sans de grandes passions qui fassent pleurer pour le criminel même. C'est là la vraie tragédie. (V.)

[2] *Un coup qui saura la maintenir!* Voilà encore ce mot de *savoir* aussi mal placé que dans les scènes précédentes. (V.)

C'étoit sa dignité qui vous tyrannisoit.
Le nom de général vous le rendoit aimable;
A vos rois, à moi-même il étoit préférable;
Vous vous éblouissiez du titre et de l'emploi :
Et je viens vous offrir et l'un et l'autre en moi,
Avec des qualités où votre ame hautaine
Trouvera mieux de quoi mériter une reine.
Un Romain qui commande et sort du sang des rois
(Je laisse l'âge à part) peut espérer son choix,
Sur-tout quand d'un affront son amour l'a vengée,
Et que d'un choix abject son bras l'a dégagée.

ARISTIE.

Après t'être immolé chez toi ton général,
Toi, que faisoit trembler l'ombre d'un tel rival,
Lâche, tu viens ici braver encor des femmes [1],
Vanter insolemment tes détestables flammes,
T'emparer d'une reine en son propre palais,
Et demander sa main pour prix de tes forfaits!
Crains les dieux, scélérat; crains les dieux, ou Pompée;
Crains leur haine, ou son bras, leur foudre, ou son épée,
Et, quelque noir orgueil qui te puisse aveugler,
Apprends qu'il m'aime encore, et commence à trembler.
Tu le verras, méchant, plus tôt que tu ne penses;
Attends, attends de lui tes dignes récompenses.

PERPENNA.

S'il en croit votre ardeur, je suis sûr du trépas;
Mais peut-être, madame, il ne l'en croira pas;

[1] Pourquoi Aristie ne fait-elle aucun effet? c'est qu'elle est de trop dans cette scène. (V.)

Et quand il me verra commander une armée
Contre lui tant de fois à vaincre accoutumée,
Il se rendra facile à conclure une paix
Qui faisoit dès tantôt ses plus ardents souhaits.
J'ai même entre mes mains un assez bon otage,
Pour faire mes traités avec quelque avantage.
Cependant vous pourriez, pour votre heur et le mien,
Ne parler pas si haut à qui ne vous dit rien [1].
Ces menaces en l'air vous donnent trop de peine.
Après ce que j'ai fait, laissez faire la reine;
Et, sans blâmer des vœux qui ne vont point à vous,
Songez à regagner le cœur de votre époux.

VIRIATE.

Oui, madame, en effet c'est à moi de répondre,
Et mon silence ingrat a droit de me confondre [2].
Ce généreux exploit, ces nobles sentiments,
Méritent de ma part de hauts remerciements:
Les différer encor, c'est lui faire injustice.
Il m'a rendu sans doute un signalé service;
Mais il n'en sait encor la grandeur qu'à demi.
Le grand Sertorius fut son parfait ami.
Apprenez-le, seigneur (car je me persuade
Que nous devons ce titre à votre nouveau grade;
Et pour le peu de temps qu'il pourra vous durer,
Il me coûtera peu de vous le déférer):
Sachez donc que pour vous il osa me déplaire,

[1] Ce sont des vers de Jodelet; *et je ne vous dis rien*, après lui avoir parlé assez long-temps, est encore plus comique. (V.)

[2] Le *silence ingrat* de Viriate! *cette ingrate de fièvre!* joignez à cela de *hauts remerciements*. (V.)

Ce héros; qu'il osa mériter ma colère;
Que malgré son amour, que malgré mon courroux,
Il a fait tous efforts pour me donner à vous;
Et qu'à moins qu'il vous plût lui rendre sa parole,
Tout mon dessein n'étoit qu'une atteinte[1] frivole;
Qu'il s'obstinoit pour vous au refus de ma main.

ARISTIE.

Et tu peux lui plonger un poignard dans le sein!
Et ton bras....

VIRIATE.

Permettez, madame, que j'estime
La grandeur de l'amour par la grandeur du crime.
Chez lui-même, à sa table, au milieu d'un festin,
D'un si parfait ami devenir l'assassin,
Et de son général se faire un sacrifice,
Lorsque son amitié lui rend un tel service;
Renoncer à la gloire, accepter pour jamais
L'infamie, et l'horreur qui suit les grands forfaits;
Jusqu'en mon cabinet porter sa violence,
Pour obtenir ma main m'y tenir sans défense;
Tout cela d'autant plus fait voir ce que je doi
A cet excès d'amour qu'il daigne avoir pour moi;
Tout cela montre une ame au dernier point charmée:
Il seroit moins coupable à m'avoir moins aimée;

[1] La dernière édition donnée par Pierre Corneille (1682), et celle publiée par Thomas Corneille, son frère (1692), portent *atteinte*. Cependant Voltaire, et après lui tous les éditeurs modernes, ont mis *attente*, qui rend la phrase inintelligible, et qui, dans l'édition originale (1662), doit être regardé comme une faute d'impression.

Et comme je n'ai point les sentiments ingrats,
Je lui veux conseiller de ne m'épouser pas.
Ce seroit en son lit mettre son ennemie,
Pour être à tous moments maîtresse de sa vie;
Et je me résoudrois à cet excès d'honneur,
Pour mieux choisir la place à lui percer le cœur[1].
Seigneur, voilà l'effet de ma reconnoissance.
Du reste, ma personne est en votre puissance:
Vous êtes maître ici; commandez, disposez,
Et recevez enfin ma main si vous l'osez.

PERPENNA.

Moi! si je l'oserai? Vos conseils magnanimes
Pouvoient perdre moins d'art à m'étaler mes crimes[2]:
J'en connois mieux que vous toute l'énormité,
Et pour la bien connoître ils m'ont assez coûté.
On ne s'attache point, sans un remords bien rude,
A tant de perfidie et tant d'ingratitude:
Pour vous je l'ai dompté, pour vous je l'ai détruit;

[1] Rodelinde dit dans *Pertharite:*

Pour mieux choisir la place à te percer le cœur.
. . . . . .
A ces conditions, prends ma main si tu l'oses.

Mais ces vers ne font aucune impression ni dans *Pertharite*, ni dans *Sertorius*, parceque les personnages qui les prononcent n'ont pas d'assez fortes passions. On est quelquefois étonné que le même vers, le même hémistiche, fasse un très grand effet dans un endroit, et soit à peine remarqué dans un autre. La situation en est cause: aussi on appelle vers de *situation* ceux qui par eux-mêmes n'ayant rien de sublime le deviennent par les circonstances où ils sont placés. (V.)

[2] Dès qu'on fait sentir qu'il y a de l'art dans une scène, cette scène ne peut plus toucher le cœur. (V.)

J'en ai l'ignominie, et j'en aurai le fruit.
Menacez mes forfaits et proscrivez ma tête,
De ces mêmes forfaits vous serez la conquête;
Et n'eût tout mon bonheur que deux jours à durer,
Vous n'avez dès demain qu'à vous y préparer.
J'accepte votre haine, et l'ai bien méritée;
J'en ai prévu la suite, et j'en sais la portée.
Mon triomphe....

SCÈNE V.

PERPENNA, ARISTIE, VIRIATE, AUFIDE, ARCAS, THAMIRE.

AUFIDE.

Seigneur, Pompée est arrivé,
Nos soldats mutinés, le peuple soulevé [1].
La porte s'est ouverte à son nom, à son ombre.
Nous n'avons point d'amis qui ne cèdent au nombre :
Antoine et Manlius déchirés par morceaux,
Tout morts et tout sanglants, ont encor des bourreaux.
On cherche avec chaleur le reste des complices,
Que lui-même il destine à de pareils supplices.
Je défendois mon poste, il l'a soudain forcé,

[1] Ceci est une aventure nouvelle qui n'est pas assez préparée. Pompée pouvait venir ou ne venir pas le même jour; les soldats pouvaient ne se pas mutiner : ces accidents ne tiennent point au nœud de la pièce. Toute catastrophe qui n'est pas tirée de l'intrigue est un défaut de l'art, et ne peut émouvoir le spectateur. (V.)

Et de sa propre main vous me voyez percé;
Maître absolu de tout, il change ici la garde.
Pensez à vous, je meurs; la suite vous regarde.

ARISTIE.

Pour quelle heure, seigneur, faut-il se préparer [1]
A ce rare bonheur qu'il vient vous assurer?
Avez-vous en vos mains un assez bon otage,
Pour faire vos traités avec grand avantage?

PERPENNA.

C'est prendre en ma faveur un peu trop de souci,
Madame; et j'ai de quoi le satisfaire ici.

SCÈNE VI.

POMPÉE, PERPENNA, VIRIATE, ARISTIE, CELSUS, ARCAS, THAMIRE.

PERPENNA.

Seigneur, vous aurez su ce que je viens de faire.
Je vous ai de la paix immolé l'adversaire,
L'amant de votre femme, et ce rival fameux
Qui s'opposoit par-tout au succès de vos vœux.

[1] Aristie répète ici les mêmes choses que lui a dites Perpenna dans la scène précédente. On a déja observé que l'ironie doit rarement être employée dans le tragique; mais dans un moment qui doit inspirer le trouble et la terreur, elle est un défaut capital.

Aristie ne fait ici qu'un rôle inutile et peu digne de la femme de Pompée. On a tué Sertorius qu'elle n'aimait point; elle se trouve dans les mains de Perpenna; elle ne sert qu'à faire remarquer combien elle a fait un voyage inutile en Espagne. (V.)

Je vous rends Aristie, et finis cette crainte[1]
Dont votre ame tantôt se montroit trop atteinte;
Et je vous affranchis de ce jaloux ennui
Qui ne pouvoit la voir entre les bras d'autrui.
Je fais plus; je vous livre une fière ennemie,
Avec tout son orgueil et sa Lusitanie[2];
Je vous en ai fait maître, et de tous ces Romains
Que déja leur bonheur a remis en vos mains.
Comme en un grand dessein, et qui veut promptitude,
On ne s'explique pas avec la multitude,
Je n'ai point cru, seigneur, devoir apprendre à tous
Celui d'aller demain me rendre auprès de vous;
Mais j'en porte sur moi d'assurés témoignages.
Ces lettres de ma foi vous seront de bons gages;
Et vous reconnoîtrez, par leurs perfides traits,
Combien Rome pour vous a d'ennemis secrets[3],
Qui tous, pour Aristie enflammés de vengeance[4],
Avec Sertorius étoient d'intelligence.
Lisez.

(Il lui donne les lettres qu'Aristie avoit apportées de Rome à Sertorius.)

ARISTIE.

Quoi, scélérat! quoi, lâche! oses-tu bien....

PERPENNA.

Madame, il est ici votre maître et le mien[5];

[1] *Finir une crainte!* (V.)

[2] Comme si cet orgueil était un effet appartenant à Viriate. (V.) Voilà une remarque bien peu digne de Voltaire. (P.)

[3] *Des ennemis pour quelqu'un*, c'est un solécisme et un barbarisme. (V.)

[4] *Enflammés de vengeance pour*, même faute. (V.)

[5] Quand même la situation serait intéressante, théâtrale et ter-

Il faut en sa présence un peu de modestie,
Et si je vous oblige à quelque repartie,
La faire sans aigreur, sans outrages mêlés,
Et ne point oublier devant qui vous parlez.
Vous voyez là, seigneur, deux illustres rivales,
Que cette perte anime à des haines égales.
Jusques au dernier point elles m'ont outragé;
Mais, puisque je vous vois, je suis assez vengé [1].
Je vous regarde aussi comme un dieu tutélaire;
Et ne puis.... Mais, ô dieux! seigneur, qu'allez-vous faire?

POMPÉE, après avoir brûlé les lettres sans les lire.

Montrer d'un tel secret ce que je veux savoir [2].
Si vous m'aviez connu, vous l'auriez su prévoir.
Rome en deux factions trop long-temps partagée
N'y sera point pour moi de nouveau replongée;
Et quand Sylla lui rend sa gloire et son bonheur,

rible, elle ne pourrait émouvoir, parceque Perpenna n'est là qu'un misérable, qu'un vil délateur, et qu'on ne peut jouer un rôle plus bas et plus lâche. (V.)

[1] VAR. Mais, puisque je vous vois, j'en suis assez vengé.

[2] Cette action de brûler des lettres est belle dans l'histoire, et fait un mauvais effet dans une tragédie. On apporte une bougie, autrefois on apportait une chandelle. (V.)

Qu'on apporte une bougie ou une chandelle pour brûler ces lettres, cela prouve seulement que le service du théâtre s'est fait long-temps avec une indécence révoltante; mais l'action de Pompée n'en est pas moins belle. Chénier, dans sa tragédie de *Philippe second*, a fait un emploi très heureux d'un moyen à-peu-près semblable. Don Carlos brûle des papiers qu'on veut lui arracher, et qui compromettroient des citoyens fidèles à qui l'on fait un crime de réclamer les droits de leur patrie. (P.)

Je n'y remettrai point le carnage et l'horreur[1].
Oyez, Celsus.

(Il lui parle à l'oreille.)

Sur-tout empêchez qu'il ne nomme
Aucun des ennemis qu'elle m'a faits à Rome.

(à Perpenna.)

Vous, suivez ce tribun; j'ai quelques intérêts
Qui demandent ici des entretiens secrets.

PERPENNA.

Seigneur, se pourroit-il qu'après un tel service....

POMPÉE.

J'en connois l'importance, et lui rendrai justice.
Allez.

PERPENNA.

Mais cependant leur haine....

POMPÉE.

C'est assez.
Je suis maître, je parle, allez, obéissez[2].

[1] On ne remet point le carnage dans une ville, comme on y remet la paix. *Le carnage* et *l'horreur*, termes vagues et usés qu'il faut éviter. Aujourd'hui, tous nos mauvais versificateurs emploient le carnage et l'horreur à la fin d'un vers, comme les armes et les alarmes pour rimer. (V.)

[2] Le froid qui régne dans ce dénouement vient principalement du rôle bas et méprisable que joue Perpenna. Il est assez lâche pour venir accuser la femme de Pompée d'avoir voulu faire des ennemis à son mari dans le temps de son divorce, et assez imbécile pour croire que Pompée lui en saura gré dans le temps qu'il reprend sa femme.

Un défaut non moins grand, c'est que cette accusation contre Aristie est un faible épisode auquel on ne s'attend point.

C'est une belle chose dans l'histoire que Pompée brûle les lettres

SCÈNE VII.

POMPÉE, VIRIATE, ARISTIE, THAMIRE, ARCAS.

POMPÉE.

Ne vous offensez pas d'ouïr parler en maître,
Grande reine; ce n'est que pour punir un traître.

sans les lire; mais ce n'est point du tout une chose tragique: ce qui arrive dans un cinquième acte, sans avoir été préparé dans les premiers, ne fait jamais une impression violente.

Ces lettres sont une chose absolument étrangère à la pièce. Ajoutez à tous ces défauts contre l'art du théâtre que le supplice d'un criminel, et sur-tout d'un criminel méprisable, ne produit jamais aucun mouvement dans l'ame; le spectateur ne craint ni n'espère. Il n'y a point d'exemple d'un dénouement pareil qui ait remué l'ame, et il n'y en aura point. Aristote avait bien raison, et connaissait bien le cœur humain, quand il disait que le simple châtiment d'un coupable ne pouvait être un sujet propre au théâtre.

Encore une fois, le cœur veut être ému; et, quand on ne le trouble pas, on manque à la première loi de la tragédie.

Viriate parle noblement à Pompée; mais des compliments finissent toujours une tragédie froidement. Toutes ces vérités sont dures, je l'avoue; mais à qui dures? à un homme qui n'est plus? Quel bien lui ferai-je en le flattant? quel mal, en disant vrai? Ai-je entrepris un vain panégyrique ou un ouvrage utile? Ce n'est pas pour lui que je réfléchis, et que j'écris ce que m'ont appris cinquante ans d'expérience, c'est pour les auteurs et pour les lecteurs. Quiconque ne connaît pas les défauts est incapable de connaître les beautés; et je répète ce que j'ai dit dans l'examen de presque toutes ces pièces, que la vérité est préférable à Corneille, et qu'il ne faut pas tromper les vivants par respect pour les morts.

Criminel envers vous d'avoir trop écouté
L'insolence où montoit sa noire lâcheté,
J'ai cru devoir sur lui prendre ce haut empire,
Pour me justifier avant que vous rien dire :
Mais je n'abuse point d'un si facile accès,
Et je n'ai jamais su dérober mes succès.
Quelque appui que son crime aujourd'hui vous enlève,
Je vous offre la paix, et ne romps point la trêve;
Et ceux de nos Romains qui sont auprès de vous
Peuvent y demeurer sans craindre mon courroux.
Si de quelque péril je vous ai garantie,
Je ne veux pour tout prix enlever qu'Aristie,
A qui devant vos yeux, enfin maître de moi,
Je rapporte avec joie et ma main et ma foi.
Je ne dis rien du cœur, il tint toujours pour elle.

ARISTIE.

Le mien savoit vous rendre une ardeur mutuelle;
Et, pour mieux recevoir ce don renouvelé,
Il oubliera, seigneur, qu'on me l'avoit volé.

VIRIATE.

Moi, j'accepte la paix que vous m'avez offerte;

Je ne suis pas même retenu par la crainte de me voir soupçonné de sentir un plaisir secret à rabaisser un grand homme, dans la vaine idée de m'égaler à lui en l'avilissant : je me crois trop au-dessous de lui. Je dirai seulement ici que je parlerais avec plus de hardiesse et de force si je ne m'étais pas exercé quelquefois dans l'art de Corneille.

J'ai dit ma pensée avec l'honnête liberté dont j'ai fait profession toute ma vie; et je sens si vivement ce que le père du théâtre a de sublime, qu'il m'est permis plus qu'à personne de montrer en quoi il n'est pas imitable. (V.)

C'est tout ce que je puis, seigneur, après ma perte;
Elle est irréparable: et, comme je ne voi
Ni chefs dignes de vous, ni rois dignes de moi,
Je renonce à la guerre ainsi qu'à l'hyménée[1];
Mais j'aime encor l'honneur du trône où je suis née.
D'une juste amitié je sais garder les lois,
Et ne sais point régner comme régnent nos rois.
S'il faut que sous votre ordre ainsi qu'eux je domine,
Je m'ensevelirai sous ma propre ruine:
Mais, si je puis régner sans honte et sans époux,
Je ne veux d'héritiers que votre Rome, ou vous;
Vous choisirez, seigneur; ou, si votre alliance
Ne peut voir mes états sous ma seule puissance,
Vous n'avez qu'à garder cette place en vos mains,
Et je m'y tiens déja captive des Romains.

POMPÉE.

Madame, vous avez l'ame trop généreuse
Pour n'en pas obtenir une paix glorieuse;
Et l'on verra chez eux mon pouvoir abattu,
Ou j'y ferai toujours honorer la vertu[2].

[1] Cette tirade de Viriate est très à sa place, pleine de raison et de noblesse. (V.)

[2] Après tant de tragédies peu dignes de Corneille, en voici une où vous retrouvez souvent l'auteur de *Cinna;* elle mérite plus d'attention et de remarques que les autres. L'entrevue de Pompée et de Sertorius eut le succès qu'elle méritait; et ce succès réveilla tous ses ennemis. Le plus implacable était alors l'abbé d'Aubignac, homme célèbre en son temps, et que sa *Pratique du Théâtre,* toute médiocre qu'elle est, fesait regarder comme un législateur en littérature. Cet abbé, qui avait été long-temps prédicateur, s'était acquis beaucoup de crédit dans les plus grandes maisons de

SCÈNE VIII.

POMPÉE, ARISTIE, VIRIATE, CELSUS, ARCAS, THAMIRE.

POMPÉE.

En est-ce fait, Celsus?

Paris. Il était bien douloureux sans doute à l'auteur de *Cinna* de voir un prédicateur et un homme de lettres considérable écrire à madame la duchesse de Retz, à l'abri d'un privilége du roi, des choses qui auraient flétri un homme moins connu et moins estimé que Corneille.

« Vous êtes poëte, et poëte de théâtre, dit-il à ce grand homme « dans sa quatrième dissertation adressée à madame de Retz; vous « êtes abandonné à une vile dépendance des histrions : votre com- « merce ordinaire n'est qu'avec leurs portiers; vos amis ne sont « que des libraires du Palais. Il faudroit avoir perdu le sens, aussi « bien que vous, pour être en mauvaise humeur du gain que vous « pouvez tirer de vos veilles et de vos empressements auprès des « histrions et des libraires. Il vous arrive assez souvent, lorsqu'on « vous loue, que vous n'êtes plus affamé de gloire, mais d'argent.... « Défaites-vous, M. de Corneille, de ces mauvaises façons de par- « ler, qui sont encore plus mauvaises que vos vers.... J'avois cru, « comme plusieurs, que vous étiez le poëte de la critique de l'É- « cole des femmes, et que Licidas étoit un nom déguisé comme « celui de M. de Corneille; car vous êtes sans doute le marquis de « Mascarille, qui piaille toujours, qui ricane toujours, qui parle « toujours, et ne dit jamais rien qui vaille, etc. » Ces horribles platitudes trouvaient alors des protecteurs, parceque Corneille était vivant. Jamais les Zoïle, les Gacon, les Fréron, n'ont vomi de plus grandes indignités. Il attaqua Corneille sur sa famille, sur sa personne; il examina jusqu'à sa voix, sa démarche, toutes ses actions, toute sa conduite dans son domestique; et dans ces torrents d'in-

CELSUS.

Oui, seigneur; le perfide

jures il fut secondé par les mauvais auteurs, ce que l'on croira sans peine.

J'épargne à la délicatesse des honnêtes gens*, et à des yeux accoutumés à ne lire que ce qui peut instruire et plaire, toutes ces personnalités, toutes ces calomnies que répandirent contre ce grand homme ces faiseurs de brochures et de feuilles qui déshonorent la nation, et que l'appât du plus léger et du plus vil gain engage encore plus que l'envie à décrier tout ce qui peut faire honneur à leur pays, à insulter le mérite et la vertu, à vomir imposture sur imposture, dans le vain espoir que quelqu'un de leurs mensonges pourra venir enfin aux oreilles des hommes en place, et servir à perdre ceux qu'ils ne peuvent rabaisser. On alla jusqu'à lui imputer des vers qu'il n'avait point faits; ressource ordinaire de la basse envie, mais ressource inutile; car ceux qui ont assez de lâcheté pour faire courir un ouvrage sous le nom d'un grand homme n'ayant jamais assez de génie pour l'imiter, l'imposture est bientôt reconnue.

Mais enfin rien ne put obscurcir la gloire de Corneille, la seule chose presque qui lui restât. Le public de tous les temps et de toutes les nations, toujours juste à la longue, ne juge les grands hommes que par leurs bons ouvrages, et non par ce qu'ils ont fait de médiocre ou de mauvais.

Les belles scènes du *Cid*, les admirables morceaux des *Horaces*, les beautés nobles et sages de *Cinna*, le sublime de Cornélie, les rôles de Sévère et de Pauline, le cinquième acte de *Rodogune*, la conférence de Sertorius et de Pompée; tant de beaux morceaux, tous produits dans un temps où l'on sortait à peine de la barbarie, assureront à Corneille une place parmi les plus grands hommes jusqu'à la dernière postérité.

Ainsi l'excellent Racine a triomphé des injustes dégoûts de madame de Sévigné, des farces de Subligni, des méprisables critiques de Visé, des cabales des Boyer et des Pradon; ainsi Mo-

* Ne pourrons-il pas leur épargner aussi les sottises de d'Aubignac, en se dispensant de les reproduire? (P.)

A vu plus de cent bras punir son parricide;
Et livré par votre ordre à ce peuple irrité,

lière se soutiendra toujours, et sera le père de la vraie comédie, quoique ses pièces ne soient pas suivies comme autrefois par la foule; ainsi les charmants opéras de Quinault feront toujours les délices de quiconque est sensible à la douce harmonie de la poésie, au naturel et à la vérité de l'expression, aux graces faciles du style, quoique ces mêmes opéras aient toujours été en butte aux satires de Boileau, son ennemi personnel, et quoiqu'on les représente moins souvent qu'autrefois.

Il est des chefs-d'œuvre de Corneille qu'on joue rarement; il y en a, je crois, deux raisons: la première, c'est que notre nation n'est plus ce qu'elle était du temps des *Horaces* et de *Cinna*: les premiers de l'état alors, soit dans l'épée, soit dans la robe, soit dans l'église, se fesaient un honneur, ainsi que le sénat de Rome, d'assister à un spectacle où l'on trouvait une instruction et un plaisir si noble.

Quels furent les premiers auditeurs de Corneille? un Condé, un Turenne, un cardinal de Retz, un duc de La Rochefoucauld, un Molé, un Lamoignon, des évêques gens de lettres, pour lesquels il y avait toujours un banc particulier à la cour, aussi bien que pour messieurs de l'Académie: le prédicateur venait y apprendre l'éloquence et l'art de prononcer; ce fut l'école de Bossuet: l'homme destiné aux premiers emplois de la robe venait s'instruire à parler dignement. Aujourd'hui, qui fréquente nos spectacles? un certain nombre de jeunes gens et de jeunes femmes.

La seconde raison est qu'on a rarement des acteurs dignes de représenter *Cinna* et *les Horaces*. On n'encourage peut-être pas assez cette profession, qui demande de l'esprit, de l'éducation, une connaissance assez grande de la langue, et tous les talents extérieurs de l'art oratoire. Mais quand il se trouve des artistes qui réunissent tous ces mérites, c'est alors que Corneille paraît dans toute sa grandeur.

Mon admiration pour ce rare génie ne m'empêchera point de suivre ici le devoir que je me suis prescrit, de marquer avec autant de franchise que d'impartialité ce qui me paraît défectueux,

Sans rien dire....

POMPÉE.

Il suffit, Rome est en sûreté;
Et ceux qu'à me haïr j'avois trop su contraindre,
N'y craignant rien de moi, n'y donnent rien à craindre.

(à Viriate.)

Vous, madame, agréez pour notre grand héros
Que ses mânes vengés goûtent un plein repos.
Allons donner votre ordre à des pompes funèbres [1]
A l'égal de son nom illustres et célèbres,
Et dresser un tombeau, témoin de son malheur,
Qui le soit de sa gloire et de notre douleur.

aussi bien que ce qui me semble sublime. Autant les injures des d'Aubignac et de ceux qui leur ressemblent sont méprisables, autant on doit aimer un examen réfléchi, dans lequel on respecte toujours la vérité que l'on cherche, le goût des connaisseurs qu'on a consultés, et l'auteur illustre que l'on commente. La critique s'exerce sur l'ouvrage, et non sur la personne: elle ne doit ménager aucun défaut, si elle veut être utile. (V.)

[1] *Donner un ordre à des pompes!* et, qui pis est, *notre ordre.* (V.)

Les éditions données par Corneille portent *votre ordre*, et non *notre ordre*, comme Voltaire paroît l'avoir lu dans quelque édition peu correcte.

N. B. La Préface tient lieu d'Examen dans les éditions de 1682 et 1692.

Voyez, dans le tome XII, une lettre sur Sertorius, adressée par Corneille à l'abbé de Pure, le 3 novembre 1661.

FIN DU SEPTIÈME VOLUME.

V.1
152364

TABLE DES PIÈCES

CONTENUES

DANS LE TOME SEPTIÈME.

PERTHARITE, ROI DES LOMBARDS, tragédie.	Page 1
ŒDIPE, tragédie.	111
LA CONQUÊTE DE LA TOISON D'OR, tragédie.	237
SERTORIUS, tragédie.	355

FIN DE LA TABLE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google